# LOLITA



VLADIMIR NABOKOV

LE LIVRE DE POCHE

TEXTE INTEGRAL

# VLADIMIR NABOKOV

# LOLITA

Traduit de l'anglais
par E. H. KAHANE

**Gallimard**

# PRÉFACE

*Lolita* ou la *Confession d'un veuf de race blanche*, tel était le double titre de l'étrange document que reçut le signataire de cette note préliminaire. L'auteur de l'ouvrage, « Humbert Humbert », est décédé en prison d'un infarctus du myocarde, le 16 novembre 1952, à quelques jours de l'ouverture de son procès. En me priant de revoir et de corriger ce manuscrit, son avocat, maître Clarence Choate Clark (mon parent et ami de longue date, aujourd'hui membre du barreau du District de Columbia), s'appuyait sur une clause du testament de son client laissant au discernement de mon éminent cousin le soin de préparer la publication de *Lolita*. Il n'est pas impossible que la décision de maître Clark ait été influencée par le fait que le correcteur de son choix venait de recevoir le Prix Poling pour un modeste essai (*Le Sens des Sens*) consacré à l'étude de quelques perversions et états morbides.

Ma tâche se révéla plus aisée que nous ne l'escomptions l'un et l'autre. Hormis la correction de solécismes évidents et l'émondage méticuleux de certains détails tenaces qui subsistaient en dépit des efforts de « H. H. » lui-même et balisaient son manuscrit de jalons et de cénotaphes (évoquant des lieux ou des personnes que le bon goût commande de voiler et la charité d'épargner), ce remarquable mémoire est présenté intact. Le bizarre sobriquet de l'auteur est de son invention et, cela va sans dire, ce masque – que semble percer l'éclat de deux yeux hypnotiques – devra rester baissé selon le vœu de son possesseur. Si « Haze » ne ressemble que par la rime au nom réel de l'héroïne, son prénom est trop étroitement intégré dans la fibre profonde de l'œuvre pour tolérer un changement – lequel, du reste, ne s'impose nullement, ainsi que le lecteur le verra par lui-même. Les esprits inquisiteurs trouveront des références au crime de « H. H. » dans les quotidiens de septembre 1952; mais le mystère serait encore entier quant à son objet et ses causes si le sort n'avait placé ce mémoire sous ma lampe de travail.

Au profit des lecteurs de la vieille roche qui aiment à suivre la destinée des personnages « authentiques » au-delà des frontières de l' « histoire vécue », j'ajouterai ici quelques détails transmis par Mr. « Windmuller », de « Ramsdale », qui désire conserver l'anonymat afin que « l'ombre tentaculaire de cette sordide et lamentable affaire » n'atteigne pas la communauté à laquelle il est fier d'appartenir. Sa fille « Louise » est

actuellement en seconde année de Faculté ; « Mona Dahl » est étudiante à Paris ; « Rita » a récemment épousé le propriétaire d'un grand hôtel de Floride. Mrs. « Richard F. Schiller » est décédée le jour de Noël 1953 en mettant au monde une fillette mort-née, à Gray Star, un village perdu aux confins du Nord-Ouest. « Vivian -Darkbloom » vient d'achever une œuvre autobiographique, *Mon Kilt*, dont on annonce la parution prochaine et que divers critiques, sur le vu du manuscrit, considèrent d'ores et déjà comme son meilleur livre. Quant aux personnages aujourd'hui disparus, les gardiens de leurs cimetières respectifs ne signalent aucune manifestation de revenants.

Considérée sous l'angle purement romanesque, *Lolita* met en lumière des situations et des passions qui, si l'on en étiolait le récit par des biais insipides, resteraient insupportablement obscures aux yeux du lecteur. Il est vrai que l'ouvrage ne renferme pas le moindre terme obscène ; aussi, les robustes philistins entraînés par les conventions de notre époque à accepter sans broncher les déploiements de mots orduriers dont se parent les romans les plus banals, seront-ils décontenancés par leur absence totale de cette œuvre. En fait, si l'on choisissait de rassurer cette pruderie paradoxale en diluant ou supprimant tels passages que certains esprits chagrins pourraient qualifier d' « aphrodisiaques » (rappelons à ce sujet le jugement capital prononcé le 6 décembre 1933 par l'Honorable John Woolsey, à propos d'un autre livre dont le vocabulaire était infiniment plus libre), il ne resterait plus qu'à abandonner la publication de *Lolita*, car les épisodes susdits, auxquels on risque d'accoler absurdement l'étiquette de « sensualité », sont strictement nécessaires au développement d'un récit dramatique qui tend sans relâche vers une véritable apothéose morale. Les cyniques répondront que la pornographie commerciale prétend servir le même but ; toutefois, les érudits sauront leur démontrer que la confession passionnée de « H. H. » est une tempête au fond d'une cornue, et que 12 pour 100 des adultes américains de sexe mâle – « évaluation très modérée », selon le docteur Blanche Schwarzmann (communication verbale) – connaissent chaque année, sous une forme ou une autre, les expériences très spéciales que « H. H. » décrit avec tant de désespoir ; ils leur diront encore que si notre mémorialiste aberré avait consulté un psychopathologiste compétent, en ce fatal été de 1947, le désastre eût été évité – mais, dans ce cas, cet ouvrage n'aurait pas vu le jour.

Qu'on me pardonne de rappeler ici ce que j'ai maintes fois développé

en chaire et dans mes écrits, à savoir que l'épithète « choquant » n'est bien souvent qu'un synonyme d' « insolite », et que tout chef-d'œuvre authentique implique *de facto* une création originale, dont la nature même entraîne toujours un effet plus ou moins violent de surprise. Loin de moi l'intention de faire l'apologie de « H. H. ». Il est, à n'en pas douter, un personnage abject et horrifiant, un exemple insigne de lèpre morale, dont le ton mi-badin mi-féroce trahit peut-être une détresse sans fond mais n'est pas fait pour inspirer la sympathie. Ses gambades sont d'une lourdeur laborieuse. La plupart des commentaires dont il accable au passage l'Amérique et ses habitants sont dérisoires. Sa confession vibre d'une sincérité désespérée, mais cela ne saurait pour autant l'absoudre de crimes d'une fourberie diabolique. C'est un être anormal et, à coup sûr, tout le contraire d'un gentleman. Mais sa plume, tel un archet magique, sait trouver des accents d'une grâce infinie, faite de tendresse et de compassion pour Lolita, et l'on ne peut que subir le charme du récit tout en abhorrant son auteur.

En tant que document clinique, il est certain que *Lolita* prendra rang parmi les classiques de la psychiatrie ; en tant qu'œuvre d'art, cette confession transcende son aspect expiatoire. Toutefois, c'est le rejaillissement moral du livre, plus que son intérêt scientifique ou littéraire, qui retiendra l'attention du lecteur sérieux. À travers cette poignante expérience personnelle transparaît une leçon universelle ; cette enfant réfractaire, cette mère égoïste et cet obsédé pantelant ne sont pas seulement les personnages haut en couleur d'un drame exceptionnel : ils nous mettent en garde contre de périlleuses tendances, ils nous montrent du doigt d'horribles déchéances. À ce titre, *Lolita* nous commande de lutter tous au coude à coude – parents, éducateurs, assistantes sociales – et de redoubler d'efforts, avec une compréhension élargie et une vigilance inflexible, pour élever des générations meilleures dans un monde plus sûr.

JOHN RAY, Jr,
Docteur en philosophie.

Widworth, Massachusetts.

# PREMIÈRE PARTIE

# I

LOLITA, lumière de ma vie, feu de mes reins. Mon péché, mon âme. Lolita : le bout de la langue fait trois petits bonds le long du palais pour venir, à trois, cogner contre les dents. Lo. Li. Ta.

Elle était Lo le matin, Lo tout court, un mètre quarante-huit en chaussettes, debout sur un seul pied. Elle était Lola en pantalon. Elle était Dolly à l'école. Elle était Dolorès sur le pointillé des formulaires. Mais dans mes bras, c'était toujours Lolita.

Avait-elle eu une devancière ? Oui, certes oui. En vérité, il n'y aurait peut-être jamais eu de Lolita si je n'avais aimé, un certain été, une enfant initiale. « Dans un royaume auprès de la mer. » Quand cela ? Environ autant d'années avant la naissance de Lolita que j'en comptais cet été-là. Un style imagé est la marque du bon assassin.

Voici, Mesdames et Messieurs les jurés, la première pièce à conviction : cela même que convoitaient les séraphins de Poe, les séraphins ignorants, aux ailes altières et au cœur simpliste. Voyez cet entrelacs d'épines.

# II

Je naquis à Paris, en 1910. Mon père, homme d'humeur égale et insouciante, était une macédoine de gènes de races diverses : citoyen suisse lui-même, mais d'ascendance mi-française, mi-autrichienne, avec un soupçon de Danube dans les veines. Nous allons faire passer dans un instant de jolies cartes postales glacées aux vastes horizons bleutés. Il possédait un palace sur la Riviera. Son père et ses deux grands-pères avaient été, dans l'ordre, négociants en vins, en bijoux et en soieries. À trente ans, il épousa une jeune Anglaise, fille de Jérôme Dunn, l'alpiniste, et petite-fille de deux clergymen du Dorset, experts l'un et l'autre en d'obscures matières, la paléopédologie et les harpes éoliennes, respectivement. Ma mère, femme très photogénique, mourut de la façon la plus absurde (un pique-nique, la foudre) alors que j'avais trois ans et, hormis une nuée de chaleur dans l'ombre du passé, elle ne laissa aucune trace parmi les chemins creux du souvenir, sur lesquels (mais je crains que mon style ne vous soit déjà insupportable – j'écris sous observation) se coucha le soleil de mon enfance : vous gardez tous, j'en suis sûr, l'image de ces derniers vestiges de jour, imprégnés d'odeurs et piqués de moucherons, comme en suspens au-dessus d'une haie en fleurs, ou soudain déchirés par le passage d'un promeneur, au pied d'une colline, dans le crépuscule d'été – tiédeur de fourrure, moucherons d'or dansants.

La sœur aînée de ma mère, Sibylle, qu'un cousin de mon père avait épousée puis abandonnée, assumait chez nous les fonctions, non rétribuées, de gouvernante et d'intendante. J'appris plus tard qu'elle avait été fort éprise de mon père, ce dont il avait profité avec désinvolture un jour de pluie, pour l'oublier dès que le soleil fut revenu. J'éprouvais pour elle une tendresse extrême, en dépit de la rigidité – la rigidité funeste – de certains de ses principes. Peut-être méditait-elle de faire de moi, dans la suite des temps, un veuf plus édifiant que mon père ne l'était. Tante Sibylle avait des yeux d'azur bordé de rose, et un teint de cire. Elle écrivait des vers et était superstitieuse avec poésie : elle affirmait fréquemment qu'elle mourrait peu après mes seize ans, et elle tint parole. Son mari, agent en parfumerie, passait le plus clair de son temps en Amérique, où il s'établit finalement, fonda une affaire et acheta du terrain.

Ainsi grandit l'enfant heureux et solide que j'étais, dans un monde chatoyant de livres d'images, d'orangers et de sable immaculé, de chiens

familiers, de perspectives marines et de visages souriants. Le fastueux hôtel Mirana gravitait autour de moi tel un univers personnel, cosmos blanchi à la chaux au cœur du vaste cosmos d'un bleu étincelant qui l'entourait. De la souillon en tablier au potentat en flanelle, tous m'aimaient et me choyaient. De vieilles Américaines appuyées sur leurs cannes se penchaient au-dessus de moi avec des grâces de tour de Pise. Des princesses russes ruinées m'offraient de luxueuses boîtes de bonbons, faute de pouvoir payer mon père.

Et lui, *mon cher petit papa** [1], m'emmenait en de longues promenades à bicyclette ou en bateau, m'enseignait l'art de la brasse, du plongeon et du ski nautique, me lisait *Don Quichotte* et *Les Misérables* – et je l'adorais, et le vénérais, et me réjouissais pour lui chaque fois que je surprenais les commentaires des employés sur ses compagnes éphémères, ces tendres et belles créatures qui faisaient si grand cas de moi, me cajolaient et versaient de précieuses larmes de pitié sur mon front joyeux et serein d'enfant sans mère.

Je fréquentais une école anglaise à quelques kilomètres du Mirana. J'y jouais au *squash* et au petit jeu de paume, recevais d'excellentes notes et vivais en parfaite harmonie avec maîtres et condisciples. Jusqu'à ma treizième année (c'est-à-dire jusqu'à ma rencontre avec la petite Annabelle), mes seules incursions dans le domaine sexuel se limitèrent, autant qu'il m'en souvienne, d'une part, à une discussion solennelle, chaste et purement théorique sur les surprises de la puberté, qui m'opposa, dans la roseraie de l'école, à un petit Américain, fils d'une actrice de cinéma fort cotée à l'époque et qu'il ne rencontrait presque jamais dans le monde tridimensionnel ; et, d'autre part, à certaines réactions singulières de mon organisme à la vue des photographies, toutes de nacre et d'ombres, avec des failles de chair infiniment douce, du somptueux album de Pichon, *La Beauté humaine*, que j'avais dérobé dans le salon de l'hôtel sous une montagne de *Graphics* aux reliures marbrées. Plus tard, mon père m'expliqua, de sa façon charmante et bon enfant, tout ce qu'il jugeait utile que je connusse des choses de l'amour ; ce fut à l'automne 1923 juste avant mon entrée au lycée, à Lyon (où nous devions passer trois hivers). Mais cet été là, hélas ! il visitait l'Italie avec Mme de R… et sa fille, et je n'avais personne pour me consoler, personne pour me guider.

# III

Annabelle, comme l’auteur, était d’origine mixte : fille d’un Anglais et d’une Hollandaise. Ses tr[its sont aujourd’hui beaucoup moins nets qu’ils l’étaient il y a quelques années, avant Lolita. Il existe deux sortes de mémoire visuelle : l’une permet de recréer minutieusement une image dans le laboratoire de l’esprit, en gardant les yeux grands ouverts (et Annabelle se définit alors en termes généraux, tels que « peau couleur de miel », « bras fluets », « Cheveux courts et châtains », « longs cils », « large bouche éclatante » ; l’autre projette instantanément, sur l’écran interne des paupières closes, l’image rigoureusement fidèle et objective d’un visage aimé, comme un fantôme minuscule en couleurs naturelles – et c’est ainsi que je vois Lolita.

Que l’on me permette donc, pour décrire Annabelle, de dire simplement qu’elle était une fillette adorable, ma cadette de quelques mois. Ses parents, vieux amis de ma tante et d’esprit aussi étriqué que le sien, avaient loué une villa non loin de l’hôtel Mirana. Mr. Leigh, chauve et basané ; Mrs. Leigh (née Vanessa van Ness), boulotte et trop poudrée – comme je les haïssais l’un et l’autre ! Annabelle et moi n’abordâmes d’abord que des sujets purement excentriques. Elle ne cessait de ramasser des poignées de sable fin qu’elle laissait couler entre ses doigts. Nos esprits vibraient au même diapason que ceux de tous les préadolescents européens normalement évolués de notre milieu et de notre temps, et je doute que l’on puisse voir la marque du génie dans nos discussions sur la pluralité des mondes habités, le tennis de compétition, les notions d’infini, de solipsisme, et cætera. Le velouté et la fragilité des animaux nouveau-nés nous inspiraient la même émotion intense et douloureuse. Elle voulait être infirmière dans quelque région perdue de l’Asie des famines ; je voulais devenir un espion célèbre.

D’emblée, nous fûmes passionnément, gauchement, franchement, atrocement amoureux ; désespérément, devrais-je dire aussi, car nous n’aurions pu apaiser ce désir de possession mutuelle qu’en nous imprégnant littéralement l’un de l’autre, en nous dévorant réciproquement jusqu’à la dernière particule du corps et de l’âme. Or, nous ne pouvions pas même nous aimer, alors que des gamins des rues en auraient cent fois trouvé l’occasion. À l’exception d’une folle tentative nocturne dans son jardin (j’y reviendrai tout à l’heure), nous ne

connûmes jamais qu'une solitude dérisoire, hors de portée de voix mais non des regards, dans quelque coin de la plage populeuse. Là, couchés sur le sable tendre à quelques pas de nos cerbères, nous restions tout le matin dans un paroxysme de désir pétrifié, guettant le moindre cahot dans l'espace ou le temps pour nous frôler brièvement : sa main, à demi enfouie dans le sable, se faufilait vers moi sur le bout de ses doigts bruns et fuselés, avec une lenteur tâtonnante et somnambulique ; ou bien c'était son genou opalescent qui commençait de ramper à ma rencontre en un long et prudent voyage ; parfois, un rempart adventice érigé par des enfants nous offrait un abri précaire derrière lequel j'effleurais ses lèvres salées ; mais après ces caresses incomplètes, la tension exaspérée de nos jeunes corps ignorants et vigoureux était telle que même l'eau bleue et fraîche, où nous nous cherchions encore, ne parvenait pas à nous calmer.

Parmi les trésors perdus au cours de mes voyages, je chérissais tout particulièrement une photographie (prise par ma tante Sibylle) sur laquelle figuraient, assis en groupe à la terrasse d'un café, Annabelle, ses parents et un vieux et digne gentleman avec une jambe raide, le docteur Cooper, qui courtisait ma tante cet été-là. Les traits d'Annabelle étaient flous, car l'objectif l'avait saisie au moment où elle se penchait sur son *chocolat glacé**, et je crois me rappeler que seules ses minces épaules nues et la raie de ses cheveux permettaient de la reconnaître dans le halo ensoleillé où s'estompait sa grâce perdue. Moi, en revanche, assis un peu à l'écart, je me détachais avec un relief presque théâtral : un garçon au front maussade et proéminent, en chemisette foncée et culotte blanche du bon faiseur, posant de profil, les jambes croisées et le regard détourné. Cela se passait le dernier jour de cet été fatal, quelques minutes seulement avant la deuxième et ultime tentative que nous fîmes pour déjouer le destin. Sous le plus futile des prétextes (c'était notre chance dernière et rien d'autre n'importait), nous nous esquivâmes du café et courûmes à la plage. Là, sur une bande de sable désert, dans l'ombre violette d'une grotte de rochers roses, nous eûmes un bref échange de caresses avides, avec pour unique témoin une paire de lunettes de soleil oubliée par un estivant. J'étais à genoux et sur le point de posséder ma bien-aimée quand deux baigneurs barbus, le vieil homme de la mer et son frère, sortirent des flots en nous criant des encouragements obscènes, et, quatre mois après, elle mourut du typhus à Corfou.

# IV

Je feuillette sans répit ces misérables souvenirs et je m'interroge – est-ce donc là, dans le scintillement de cet été lointain, qu'apparut la première faille dans ma vie ? Ou bien mon désir extrême pour cette enfant n'était-il que le premier signe révélateur d'un travers inné ? Que j'essaye d'analyser mes désirs secrets, mes mobiles, mes actes même, et je succombe aussitôt à une sorte de rêverie rétrospective où mille hypothèses s'offrent à ma raison, où chaque voie proposée se coupe et se recoupe sans fin dans l'affolant labyrinthe de mon passé. Je suis convaincu, cependant, que par une fatalité magique Lolita commença en Annabelle.

Je sais aussi que le coup porté par la mort d'Annabelle renforça le sentiment de frustration que m'avait laissé cet été de cauchemar, et prévint toute autre idylle pendant les froides années de ma jeunesse.

L'esprit et la chair s'étaient confondus en nous avec une perfection que les adolescents tristement conventionnels d'aujourd'hui, avec leur esprit obtus et terrestre, seraient incapables d'imaginer. Elle était morte depuis longtemps que je sentais encore ses pensées flotter au travers des miennes. Déjà, bien avant de nous connaître, nous faisions les mêmes rêves. Nous avions comparé nos souvenirs et découvert d'étranges affinités. Au mois de juin de la même année (en 1919), un canari égaré avait voleté à travers sa chambre et la mienne, alors que nous étions séparés par des centaines de kilomètres. Oh ! Lolita, que ne m'as-tu aimé ainsi !

J'ai réservé pour la conclusion du chapitre « Annabelle » de ma vie le récit de notre première tentative manquée. Une nuit, elle parvint à tromper la vigilance forcenée de sa famille et nous nous nichâmes sur un petit mur en ruine, dans un taillis de mimosa aux feuilles nerveuses et frêles, tout au fond de son jardin. À travers la nuit et les arbres, les fenêtres illuminées de la villa dessinaient des arabesques imprécises qui, teintées par les encres d'une mémoire sensible, réapparaissent aujourd'hui comme des cartes à jouer – sans doute parce qu'une partie de bridge tenait l'ennemi occupé. Annabelle tremblait et tressaillait sous les baisers dont je couvrais la commissure de ses lèvres entrouvertes et le lobe brûlant de son oreille. Une grappe d'étoiles luisaient faiblement au-dessus de nous, entre les longues silhouettes acérées des feuilles de

mimosa, et le ciel frissonnant semblait aussi nu que l'était Annabelle sous sa mince robe de plage. J'épiais son visage, si étonnamment distinct dans la nuit qu'il paraissait diffuser une faible phosphorescence naturelle. Ses jambes, ses longues jambes agiles, n'étaient pas tout à fait jointes, et quand mes doigts trouvèrent ce qu'ils cherchaient, je lus sur ses traits enfantins une expression rêveuse, ensorcelée, de plaisir mêlé de souffrance. Elle était assise un peu plus haut que moi, et chaque fois que son extase solitaire l'attirait vers mes baisers, sa tête s'inclinait doucement, en un mouvement alangui et comme accablé, et ses genoux nus happaient mon poignet, le serraient un instant puis relâchaient leur étreinte pendant que sa bouche palpitante, crispée par l'amertume de quelque philtre secret, s'approchait de mon visage avec une aspiration sifflante. Elle tentait alors d'apaiser la torture de l'amour en frottant farouchement ses lèvres sèches sur les miennes, puis s'éloignait soudain, rejetait ses cheveux en arrière d'un coup de tête convulsif, et revenait, toute proche et obscure, me nourrissant à sa bouche ouverte, et dans le même temps, avec une générosité qui lui faisait don de tout mon être, de mon cœur et ma gorge et mes entrailles, je confiais à sa main maladroite le sceptre de ma passion.

Je sens encore ce parfum douceâtre, musqué, un peu vulgaire, de la poudre de toilette qu'elle avait volée, je crois, à la femme de chambre espagnole de sa mère. Il se fondait avec l'odeur de biscuit de son corps, et le trop plein de mes sens faillit déborder ; un bruit subit dans un buisson voisin l'endigua par miracle, et comme nous nous détachions l'un de l'autre, les veines battantes, à l'affût de ce qui n'était sans doute qu'un chat en maraude, la voix de sa mère nous parvint de la maison, l'appelant à cris de plus en plus aigus – et le docteur Cooper apparut dans le jardin, claudiquant avec une pesante dignité. Mais ce bosquet de mimosa, cette buée d'étoiles, ce frisson, ce feu, cette moiteur de miel et cette longue, longue souffrance, tout cela resta en moi ; et la fillette aux jambes couleur de plage et à la langue ardente me hanta sans trêve – jusqu'au jour, vingt-quatre ans plus tard, où je pus enfin briser son charme en la réincarnant dans une autre.

# V

Quand je me retourne vers le passé, les mois et les années de ma jeunesse semblent filer au vent du souvenir errant en une nuée de lambeaux identiques et pâles, telles ces tempêtes matinales de papiers chiffonnés que le voyageur voit tourbillonner dans le sillage du train. Dans mes rapports hygiéniques avec les femmes, je me montrais rationnel, ironique et concis. Durant mes années de Faculté, à Londres et à Paris, les filles vénales me suffirent amplement. J'étudiai avec un acharnement fervent et méthodique bien qu'en vérité assez peu productif. J'avais d'abord projeté, comme tant d'autres talents *manqués**, de me faire un nom dans la psychiatrie, mais même pour cela, j'étais encore trop manqué ; une étrange lassitude (« Docteur, je me sens si oppressé ») me terrassait constamment. Je me rabattis alors sur la littérature anglaise, ce refuge où tant de poètes ratés achèvent leurs jours, vêtus de tweed et la pipe aux dents, dans le confort universitaire. Paris me convenait à merveille. Je discutais de l'avenir du cinéma soviétique avec des émigrés, m'asseyais à la terrasse des Deux-Magots avec les uranistes, publiais des essais tortueux dans d'obscures revues, composais des pastiches :

*… Peu m'importe*
*qu'une main sur la porte,*
*Fräulein von Kulp*
*tourne la tête ;*
*je ne suivrai personne – ni Fresca, ni*
*la Mouette.*

Un de mes essais, intitulé *Le Thème proustien dans une lettre de Keats à Benjamin Bailey*, fut salué par les gloussements sibyllins des six ou sept intellectuels qui le lurent. J'entrepris, pour le compte d'un éditeur réputé, une *Histoire abrégée de la poésie anglaise** et m'attelai ensuite à la compilation de ce manuel de littérature française à l'usage des étudiants anglo-saxons (avec des comparaisons choisies dans les lettres anglaises) qui devait m'occuper durant les années 40 – et dont le dernier volume était presque terminé lors de mon arrestation.

Je décrochai diverses sinécures, tels ce cours particulier d'anglais (pour adultes) à Auteuil, ou cette école de garçons qui m'employa une couple d'hivers. De temps à autre, je tirais parti de mes relations dans le monde médico-social pour visiter, en compagnie d'enquêteurs,

éducateurs ou psychothérapistes, des orphelinats, maisons de redressement et autres institutions où, avec la même impunité que dans mes rêves, je pouvais contempler de pâles et pubescentes gamines aux cils entremêlés.

Le moment est venu, je crois, de présenter au lecteur quelques considérations d'ordre général. Il advient parfois que de jeunes vierges, entre les âges limites de neuf et quatorze ans, révèlent à certains voyageurs ensorcelés, qui comptent le double ou le quintuple de leur âge, leur nature véritable – non pas humaine, mais nymphique, c'est-à-dire démoniaque ; ce sont ces créatures élues que je me propose de désigner sous le nom générique de « nymphettes ».

On notera que je substitue la notion de temps à celle d'espace. J'aimerais, en fait, que le lecteur considère ces deux chiffres, « neuf » et « quatorze », comme les frontières naturelles – plages miroitantes et récifs teintés de rose – de cette île enchantée, perdue dans un océan brumeux, que hantent mes nymphettes. Toutes les enfants entre ces deux âges sont-elles des nymphettes ? Non, assurément pas. Le seraient-elles que nous aurions depuis beau temps perdu la raison, nous qui avons vu la lumière, nous les errants solitaires, les nympholeptes. Qui plus est, la beauté ne constitue nullement le critère du nymphisme ; et la vulgarité, ou du moins ce que l'on nomme ainsi dans certains milieux, n'est pas forcément incompatible avec les caractéristiques mystérieuses, cette grâce trouble, ce charme élusif et changeant, insidieux, bouleversant même, qui distinguent la nymphette de celles de ses congénères qui, tragiquement soumises aux processus synchrones du monde dimensionnel, ne peuvent approcher cette île du temps suspendu, cet îlot inconnu et magique où Lolita s'ébat avec ses compagnes. Le nombre des nymphettes authentiques est infime en comparaison des légions de fillettes ordinaires (qu'elles soient passagèrement disgraciées, ou « mignonnes », voire même « adorables »), qui sont des créatures essentiellement humaines, banales, replètes et sans forme, avec des tresses en queue de cochon, à la peau froide et au ventre ballonné, et qui deviendront – peut-être – des femmes d'une grande beauté (songez à ces affreuses gamines mafflues, en bas noirs et capelines blanches, qui se sont métamorphosées en éblouissantes Vénus de l'écran). Présentez à un homme normal une photographie de groupe (écolières ou girl-scouts) en le priant de désigner la plus jolie petite fille, et ce n'est peut-être pas la nymphette qu'il choisira. Il faut être un artiste doublé d'un fou, un de ces

êtres infiniment mélancoliques, aux reins ruisselants d'un poison subtil, à la moelle perpétuellement embrasée par une flamme supra-voluptueuse (oh ! cette torture sous le masque !), pour discerner aussitôt, à des signes ineffables – la courbe féline d'une pommette, la finesse d'une jambe duveteuse, et cent autres indices que le désespoir et la honte et des larmes de tendresse me retiennent d'énumérer – la nymphette démoniaque cachée parmi les enfants bien normales auxquelles elle reste inconnue, ignorant elle-même le pouvoir fantastique qu'elle détient.

D'autre part, la notion de temps jouant ici un rôle capital, ceux qu'intéresse cette question ne seront pas étonnés d'apprendre qu'il doit y avoir un intervalle de plusieurs années, jamais moins de dix à mon avis, ordinairement trente ou quarante (et même, dans certains cas notoires, jusqu'à quatre-vingt-dix), entre les deux partenaires, pour que le charme de la nymphette soit efficace. Il s'agit là d'un problème d'ajustement focal, de détermination de la distance convenable – que l'œil intérieur se délecte de franchir – et du contraste idéal – que l'esprit savoure avec un frisson d'extase perverse. Lorsque j'étais enfant, je ne pouvais voir la nymphette qui se cachait en Annabelle, car j'étais son égal, petit faunelet moi-même, et nous nous prélassions ensemble sur la même île enchantée et intemporelle. Mais aujourd'hui, en ce mois de septembre 1952, vingt-neuf années plus tard, je reconnais en elle la nymphette originelle, le lutin fatal de ma vie. Nous nous aimâmes d'un amour précoce et démesuré, avec cette ardeur sauvage qui peut briser mainte vie adulte. J'étais un garçon robuste et je survécus ; mais le poison était dans la plaie, qui ne se cicatrisa jamais – et je mûris ainsi, au sein de cette société qui permet à un homme de vingt-cinq ans de courtiser une fille de seize ans et le stigmatise si elle n'en a que douze.

Qui s'étonnera, à présent, de la monstrueuse duplicité de la phase « européenne » de ma vie adulte ? Selon les apparences, j'entretenais ce que l'on appelle des rapports normaux avec des créatures terrestres aux seins évocateurs de citrouilles ou de poires ; secrètement, j'agonisais sur le bûcher d'une concupiscence infernale que rallumait chaque nymphette qui passait – et, par lâche respect des lois, je n'osais l'approcher pour implorer ma délivrance. Quant aux femmes qui se pliaient à mes caresses, elles n'avaient qu'un pouvoir analgésique. Je veux bien croire que la fornication dite naturelle me procurait des sensations assez semblables à celles qu'éprouvent les grands mâles en se pliant avec leurs grandes femelles à ce rythme routinier qui secoue l'univers – mais pouvais-je

m'en satisfaire comme eux, moi qui avais eu la brève et foudroyante révélation d'une félicité incomparablement plus haute ? Le plus terne de mes rêves impurs eût éclipsé le plus brillant des romans d'adultère imaginé par le plus viril des génies ou le plus talentueux impuissant. Mon univers était disloqué. J'avais conscience non pas d'un, mais de deux sexes, dont aucun n'était le mien. Anatomiquement, tous deux s'appelaient femelle ; mais pour moi, à travers le prisme de mes sens, ils étaient aussi différents que « les rêves des nochers et les rochers des rives ». Je puis à présent m'analyser de façon rationnelle, mais à l'époque, et jusqu'à ma trente-cinquième année environ, j'avais une idée beaucoup moins nette des causes profondes de mon obsession. Seul mon corps savait ce qu'il convoitait – et mon esprit rejetait impitoyablement chacun de ses appels. J'étais tantôt submergé par l'angoisse et la honte, et tantôt débordant d'un optimisme téméraire ; j'étais étouffé par les tabous, traqué par la psychanalyse et la pseudo-libération de pseudo-libidos. Je sentais bien que seules les sœurs d'Annabelle, ses demoiselles d'honneur et ses pages en jupon, savaient éveiller en moi les vibrations du désir d'amour, et je m'en effrayais parfois comme d'un signe précurseur de la démence. D'autres fois, je me persuadais que tout était affaire de principe et que la fascination qu'exerçaient sur moi les petites filles ne tirait guère à conséquence. Je me permets ici de rappeler que la loi anglaise – je me réfère au *Children and Young Persons Act*. voté en 1933 – définit sous le terme de « petite fille » les enfants âgées de plus de huit ans et de moins de quatorze, au-delà du quatorzième anniversaire, elles se muent en « jeunes filles ». Ailleurs, dans l'État du Massachusetts, la loi range dans la catégorie des « enfants délinquantes » les fillettes « entre les âges de sept et dix sept ans » (et qui, dans la plupart des cas, vivent dans le sillage de personnes immorales ou sujettes à caution). Un polémiste du siècle de Jacques I^er^, Hugh Broughton, a établi que Rahab exerçait le métier de courtisane dès sa dixième année. Tout cela est passionnant – et je suppose que vous me voyez déjà au bord de la crise, secoué de convulsions et l'écume aux lèvres. Eh bien non ! détrompez vous : je m'amuse tout bonnement à agiter ma petite tirelire tintante de pensées joyeuses et délicates. Voilà encore quelques nuages : ici, Virgile, qui sut chanter les nymphettes romaines, mais leur préférait sans doute le périnée des petits bergers. Là, admirez ces deux sœurs prénubiles, filles du roi Akhenaton et de la reine Néfertiti (ce couple pharaonique en eut six !) ; admirez-les, intactes après trois mille ans d'oubli, vêtues seulement de leur colliers de perles, avec leurs crânes tondus ras, leurs

grands yeux d'ébène et leurs corps de jeunes chiots – leurs petits corps impubères, bruns et tendres, allongés mollement sur des coussins damassés. Voyez maintenant ces petites épousées de dix ans que l'on assied de force sur le fascinum, cet ivoire viril des temples de nos études classiques. Dans certaines régions de l'Inde, le mariage et la cohabitation avant l'âge de la puberté n'ont, de nos jours encore, rien d'exceptionnel. Chez les Lepchas, des octogénaires copulent avec des fillettes de huit ans sans que nul s'en formalise. Après tout, Dante n'aima-t-il pas sa Béatrice alors qu'elle avait neuf ans à peine – une radieuse enfant au visage peint, habillée de rouge et chargée de bijoux ? Cela se passait pourtant en 1274, au cours d'un banquet à Florence, pendant le joli mois de mai. Et quand Pétrarque s'éprit si follement de la petite Laure, elle n'était qu'une nymphette de douze ans courant dans le vent et le pollen et la poussière, une fleurette blonde fuyant dans la plaine dorée au pied des monts du Vaucluse.

Trêve de gaieté païenne. Humbert Humbert s'efforça désespérément de rester dans le droit chemin. Son acharnement, qu'on n'en doute pas, était sincère et méritoire. Devant les enfants ordinaires, si pures, si vulnérables, son comportement était irréprochable et il eût préféré mourir plutôt que d'attenter, si peu que ce fût, à l'innocence d'une petite fille s'il pressentait le moindre risque d'éclat. Mais comme son cœur battait quand, au sein d'une troupe innocente, il découvrait soudain une fille du diable, *enfant charmante et fourbe**, une nymphette au regard voilé, aux lèvres humides, et dix ans de prison ferme pour peu qu'on s'aperçoive que tu la regardes. Ainsi le temps s'écoulait. Humbert était parfaitement capable de forniquer avec Ève, mais c'était Lilith qu'il rêvait de posséder. Le premier bourgeonnement mammaire apparaît de très bonne heure (10,7 ans), dans le cadre des changements somatiques qui marquent la puberté. Second indice à notre disposition : l'apparition (11,2 ans) de poils pigmentés sur le pubis. Ma petite tirelire va déborder.

Un naufrage. Sur un atoll, seul avec la fillette frissonnante d'une passagère engloutie par les flots. Je t'assure, ma mignonne, ce n'est qu'un jeu ! Oh ! l'indicible beauté des aventures que je vivais en songe, assis sur le banc roide d'un jardin public, le front baissé sur les pages tremblantes d'un livre. Tout autour du scoliaste immobile et studieux, les nymphettes folâtraient en liberté, insouciantes, comme s'il eût été une statue familière ou l'ombre tachetée de soleil d'un vieil arbre. Un jour, une petite déesse en robe écossaise abattit avec fracas sur le banc, tout contre moi,

son pied lourdement armé d'un patin à roulettes, et me traversa le cœur de ses bras graciles et nus en se penchant pour resserrer la courroie – et je me dissolvais dans le soleil, avec mon livre en guise de feuille de vigne, en voyant ses boucles brunes balayer son genou écorché, pendant que l'ombre du feuillage que nous partagions palpitait, tendre et chaude, sur la cuisse radieuse qu'elle levait à la rencontre de ma joue caméléonesque. Une autre fois, dans le métro, une écolière aux cheveux de cuivre se tint longtemps debout contre mon siège, s'accrochant à la courroie, et la révélation d'une soyeuse rousseur axillaire me resta dans les veines durant de longues semaines. Ma liste est longue de ces romances tronquées, de ces amours à sens unique. Parfois, hélas ! le rêve s'évanouissait dans une fumée de soufre. Ainsi, scrutant de mon balcon une fenêtre éclairée de l'autre côté de la rue, je croyais reconnaître la silhouette émouvante d'une nymphette se déshabillant devant un miroir complice. Découpée et isolée de la route, la lointaine vision irradiait un charme dont l'acuité me précipitait vers la gratification de mon extase solitaire. Et brusquement, traîtreusement, la nudité juvénile à qui je sacrifiais devenait le bras nu et immonde d'un homme en maillot de corps qui lisait son journal devant la fenêtre ouverte, dans la nuit moite, étouffante et sans espoir de l'été.

Et quand elles jouent à la marelle, et quand elles sautent à la corde… Et cette vieille femme en noir, assise près de moi sur mon banc de supplice et de joie (une nymphette, sous moi, tâtonnait à la recherche d'une bille) et qui, l'impudente harpie, me demandait si j'avais mal à l'estomac ! Laissez-moi, laissez-moi seul dans mon parc pubescent, mon jardin de mousse tendre. Qu'elles jouent autour de moi jusqu'à la fin du monde. Qu'elles ne grandissent jamais !

# VI

À propos, je me suis souvent demandé ce qu'il advenait de mes nymphettes, *après*. En ce monde prisonnier du réseau implacable des causes et des effets, se pouvait-il que ce spasme que je leur dérobais secrètement n'eût pas influencé leur vie ? Que diable, je l'avais possédée, cette nymphette ! Elle n'en avait rien su, soit, mais n'en était-elle pas pour autant marquée pour la vie ? N'avais-je point modifié son destin en consacrant mes voluptés à son image ? J'étais obsédé, et je le suis toujours, par cette énigme capitale et terrifiante.

En revanche, il me fut donné de voir à quoi elles ressemblaient devenues adultes, mes douces, mes diaboliques nymphettes aux bras frêles. Je n'oublierai jamais cette rue animée du quartier de la Madeleine où, dans la lumière grisaille d'une fin d'après-midi de printemps, une minuscule femme enfant me croisa soudain d'un pas alerte, trottinant sur ses hauts talons. Nous nous retournâmes à la même seconde, elle s'arrêta et je m'approchai d'elle. Son front arrivait à peine au niveau des poils de ma poitrine. Elle m'émut aussitôt, avec ses longs cils, son petit visage de Française banale, les fossettes de ses joues rondes, et, sous le fourreau étroitement ajusté de son tailleur gris perle, ce corps juvénile qui conservait – et c'était là l'écho nymphique, oh, ce frisson d'extase, cette ruée des entrailles ! – une vivacité tout enfantine, jurant avec le frétillement professionnel de sa croupe menue. Je m'enquis de son prix et elle répliqua prestement, avec une mélodieuse et argentine précision (un oiseau, un véritable oiseau, vous dis-je !) : « *Cent francs**. » Je voulus marchander, mais elle lut dans mon regard – plongeant à la verticale sur son front bombé et son chapeau rudimentaire (un galon de soie, un bouquet) – mon désir amer et impatient d'homme seul ; avec un bref battement de cils, elle murmura : « *Tant pis** ! » et fit mine de partir. Dire que je l'avais peut-être rencontrée, deux ou trois ans plus tôt, sur le chemin de l'école ! Cela me décida. Elle s'engagea devant moi dans l'escalier inévitablement abrupt et étroit (après l'inévitable coup de sonnette pour déblayer la voie devant le *monsieur** qui préfère sans doute ne pas rencontrer un autre *monsieur**), et ce fut la longue et triste escalade jusqu'à la chambre abjecte – le lit, le bidet, et rien d'autre. Selon la coutume, elle me demanda son *petit cadeau** et, selon la coutume, je lui demandai son nom (Monique) et son âge (dix-huit ans). Les usages simplistes des filles de joie m'étaient familiers, et je savais qu'elles

répondent toujours, avec la plus grande assurance : « *Dix-huit ans** » – comme un pépiement léger, une rengaine sur deux notes, plus nostalgique qu'effrontée, que ces malheureuses répètent jusqu'à dix fois par jour. Dans le cas de Monique, au contraire, il était probable qu'elle avait ajouté un an ou deux pour atteindre le compte, et divers détails de son corps compact et fluet, bourgeon encore mal délié, me confirmèrent dans cette impression. Se dépouillant de ses vêtements avec une agilité fascinante, elle resta quelques instants immobile, comme figée devant la fenêtre où miroitait le crépuscule, à demi drapée dans le rideau de mousseline défraîchie, écoutant avec une joie puérile, fidèle à un rôle suranné, un air d'orgue de Barbarie qui montait de la cour. Quand, examinant ses mains, je lui fis remarquer que ses ongles étaient sales, elle dit : « *Oui, ce n'est pas bien** », et se dirigea vers le lavabo avec une moue candide ; je l'assurai précipitamment que cela ne faisait rien, vraiment rien du tout. Elle avait des cheveux châtains coupés court, des yeux d'un gris lumineux, une peau fine et pâle – elle était délicieuse, avec ses hanches à peine plus larges que celles d'un garçonnet à croupetons. En fait, – et c'est sans doute pourquoi je m'attarde auprès d'elle, avec gratitude, dans cette chambrette gris mousseline du souvenir – je n'hésite pas à affirmer que seule la petite Monique, parmi les quelque quatre-vingts grues qui me manipulèrent, sut éveiller en moi les affres d'un plaisir authentique. « *Il était malin, celui qui a inventé ce truc-là** ! » commenta-t-elle aimablement avant de se rhabiller, à la même cadence vertigineuse que tout à l'heure.

Je lui proposai de nous revoir, plus à loisir, le soir même, et elle me fixa rendez-vous au café du coin de la rue à neuf heures, affirmant qu'elle n'avait jamais *posé un lapin** de sa jeune existence. Arrivés dans notre chambre (la même), je ne pus m'empêcher de la complimenter sur sa beauté et elle répondit modestement : « *Tu es bien gentil de dire ça**. » Et soudain, dans le miroir qui réfléchissait les limites de notre Éden exigu, elle aperçut ce que je n'y voyais que trop bien moi-même – l'horrible rictus de tendresse qui retroussait mes babines sur mes dents serrées – et elle me demanda avec une soumission bien apprise (oh, oui, elle avait été une nymphette, en son temps !) si je désirais qu'elle essuie son rouge à lèvres *avant qu'on se couche** au cas où je voudrais l'embrasser. Bien sûr que je le voulais, petite Monique ! Je me livrai tout entier à elle, en un abandon que je n'avais connu avec aucune autre femme jusqu'alors, et la dernière vision que j'eus cette nuit-là de Monique aux longs cils reste

colorée d'une gaieté sereine dont je sais peu d'exemples dans les autres épisodes, dégradants, sordides et taciturnes, de ma vie amoureuse. Elle parut follement ravie des cinquante francs de prime que je lui donnai en sortant, et elle trottina allègrement dans la bruine nocturne d'avril, traînant le lourd Humbert Humbert dans son sillage étroit. Elle s'arrêta soudain devant une vitrine : « *Je vais m'acheter des bas** ! » s'écria-t-elle avec enthousiasme ; puissé-je ne jamais oublier comment ses lèvres d'enfant de Paris explosèrent au mot « bas », sur un ton gourmand qui changea l' « a » en « o », le faisant claquer avec une brièveté sonore.

Nous convînmes de nous retrouver chez moi le lendemain à deux heures quinze de l'après midi. Mais ce fut moins réussi et l'on eût dit que l'adolescente de la veille était devenue femme pendant la nuit. Un mauvais rhume hérité d'elle me contraignit à annuler notre quatrième rendez-vous et, à vrai dire, je ne fus pas fâché de rompre un cycle sentimental qui risquait d'engendrer en moi des illusions exaltées et déchirantes, puis de les écraser sous une morne déception. Reste donc, petite Monique au corps mince et lisse, ce que tu fus pendant quelques instants : une nymphette dissolue rayonnant à travers le masque prosaïque d'une gourgandine.

Cette brève union devait mettre en branle un certain nombre de réactions et d'associations qui ne surprendront guère le lecteur instruit de ces choses. Une annonce dans un magazine grivois me conduisit, un jour de courage, dans l'officine d'une Demoiselle Édith, qui me proposa aussitôt de choisir une âme sœur parmi les photographies, d'une surprenante discrétion, d'un album écorné et crasseux (« *Regardez-moi cette belle brune** ! »). Mais je repoussai l'album – et quand j'eus révélé, d'une voix bredouillante, l'objet de ma concupiscence, je crus tout d'abord qu'elle allait me jeter à la porte ; toutefois, s'étant enquise de la somme que j'étais prêt à débourser, elle condescendit à m'indiquer le nom d'une personne *qui pourrait arranger la chose**. Le lendemain, une mégère asthmatique et puant l'ail, grossière, abominablement fardée, avec une moustache charbonneuse coiffant sa lèvre trop carminée et un accent marseillais qui frisait la parodie, me fit entrer dans ce qui était sans doute son propre domicile, et là, après avoir fougueusement embrassé le bout de ses ongles joints en bouquet pour me certifier la qualité virginale et délectable de sa marchandise, elle tira un rideau d'un geste théâtral, dévoilant un coin de la pièce qui tenait apparemment lieu de chambre à coucher pour une famille aussi nombreuse que peu

chatouilleuse sur le chapitre de l'hygiène. Il n'était occupé que par une fillasse horriblement empâtée, d'une fadeur répugnante et âgée d'au moins quinze ans, avec d'épaisses tresses noires retenues par des rubans rouges, et qui, affalée sur une chaise, berçait consciencieusement une poupée chauve. Lorsque je secouai la tête en signe de dénégation et voulus fuir ce guet-apens, la virago tenta de m'affrioler en arrachant le chandail gris sale de la jeune géante tout en débitant un flot de paroles, puis, devant ma détermination, elle abandonna ses efforts et réclama *son argent**. Une porte s'ouvrit au fond de la pièce et deux hommes apparurent, quittant la cuisine et leur dîner pour se porter à la rescousse de la vieille. Basanés, trapus, presque difformes, ils étaient en bras de chemise, les manches relevées, et l'un d'eux portait des lunettes aux verres fumés. Un garçon de sept ou huit ans et un affreux moutard barbouillé et aux jambes en cerceau se cachaient derrière eux. Avec une logique insolente, comme dans un cauchemar, la maquerelle furibonde montra du doigt l'homme aux lunettes en vociférant qu'il avait servi dans la police, lui, et qu'il ne me restait qu'à obtempérer. Je rejoignis Marie – car elle portait ce prénom céleste – dans la cuisine où elle s'était transbordée, abandonnant sa poupée au marmot, et finissait paisiblement sa soupe refroidie, son énorme bassin croulant autour du tabouret. Étreint par une pitié qui accentuait l'absurdité mélodramatique de mon geste, je jetai un billet entre ses mains indifférentes. Elle tendit mon offrande à l'ex-détective et l'on daigna enfin me laisser partir.

# VII

Il se peut que l'album de l'entremetteuse ait ajouté un autre chaînon à la guirlande ; quoi qu'il en soit, je résolus peu après, pour ma propre sauvegarde, de me marier. Il me parut qu'une vie régulière, des repas mitonnés à la maison, les mille et une conventions du mariage, le train train prophylactique des devoirs de l'alcôve, et peut-être même – pourquoi pas ? – l'épanouissement de certaines valeurs morales, de certains succédanés spirituels, sauraient m'aider, sinon à me libérer de mes rêves dégradants et périlleux, du moins à leur imposer une docilité pacifique. Grâce au petit capital que j'avais hérité à la mort de mon père – rien de bien fastueux, car il y avait longtemps que le Mirana était vendu – et à un physique singulièrement beau (en dépit d'une certaine brutalité dans le dessin des traits), je pus me mettre en campagne avec confiance et sérénité. Après de longues réflexions, je fixai mon choix sur la fille d'un brave médecin polonais qui me soignait à l'époque pour des accès de vertige et de tachycardie. Je jouais aux échecs avec lui pendant que sa fille me guignait de derrière son chevalet et me dérobait pupilles ou phalanges pour les interpoler dans les nigauderies cubistes que les jeunes filles accomplies aimaient à peindre alors plutôt que des agnelets ou des lilas. Je me permets ici de répéter avec une assurance tranquille que j'étais et suis encore, malgré mes malheurs, un homme d'une prestance peu commune : l'allure harmonieuse et lente, la taille haute, la chevelure soyeuse et sombre, la figure empreinte d'une mélancolie qui en décuplait la séduction. Une virilité exceptionnelle reflète souvent sur les traits visibles du sujet je ne sais quoi de morose et de tuméfié qui tient de cela même qu'il doit garder secret. Tel était mon cas. Je savais trop, pour mon infortune, qu'il me suffisait de lever le petit doigt pour voir accourir toutes les femmes faites qu'il pouvait me prendre fantaisie de choisir ; en vérité, je m'étais entraîné à ne point me montrer trop prévenant à leur égard, de peur qu'elles ne tombassent, mûres à point, sur mon sein glacé. Eussé-je été un *Français moyen** épris de beautés tapageuses, il m'eût été facile de trouver, parmi les sirènes exaltées qui battaient en brèche mon rocher austère, des créatures infiniment plus fascinantes que Valérie. Ma décision, cependant, fut dictée par des considérations dont le fondement, comme je devais m'en rendre compte après coup, n'était qu'un pitoyable compromis. Tout ceci prouve l'affligeante et perpétuelle jobardise du pauvre Humbert dans les affaires de cœur.

# VIII

J’avais beau me dire que je ne voulais à mes côtés qu’une présence lénitive, un *pot-au-feu** sublimé, un postiche animé, ce qui me séduisit réellement en Valérie, fut l’imitation qu’elle donnait d’une petite fille. Non pas qu’elle eût deviné mes inclinations : c’était son genre – et je mordis à l’hameçon. En fait, elle avait largement dépassé le cap des vingt ans (je ne pus jamais déterminer son âge exact, car même son passeport mentait) et avait égaré sa virginité dans des circonstances qui variaient avec ses humeurs mnémoniques. Quant à moi, j’étais candide comme seul un pervers peut l’être. Elle avait l’air espiègle et froufroutante, s’habillait à la gamine, exhibait sans lésiner ses jambes polies, s’entendait à rehausser avec des mules de velours noir la blancheur de ses cous-de-pied nus, et elle était toute fossettes et moues puériles, toute gambades et voltes de *dirndl*, et secouait ses courtes mèches blondes avec une grâce mutine dont la banalité me sidérait.

Après une brève cérémonie à la mairie, je la conduisis au nouvel appartement que j’avais loué, et là, à sa stupéfaction, je lui fis endosser, avant de poser les mains sur elle, une grossière chemise de nuit de fillette que j’avais réussi à subtiliser dans le placard à linge d’un orphelinat. Je tirai quelque amusement de cette nuit de noces, tant et si bien que la pauvre bécasse finit par avoir une crise de nerfs quand l’aube se leva. Mais la réalité ne tarda pas à s’affirmer. Les bouclettes blondes découvrirent leurs racines mélaniques ; le duvet se mua en brosse sur ses mollets rasés ; sa bouche palpitante et moite, si amoureusement que je la gavasse, trahit bientôt une ignominieuse ressemblance avec l’orifice homologue qui béait, crapaudesque, sur le portrait bien-aimé de sa défunte maman ; et bientôt, au lieu d’une pâle enfant des rues, Humbert Humbert eut sur les bras une massive et bedonnante *baba*, avec une poitrine ballonnée, des jambes trop courtes et un cerveau quasi inexistant.

Cet état de choses dura de 1935 à 1939. Le seul mérite de Valérie était sa nature réservée, comme assourdie, qui contribuait à créer une atmosphère étrangement confortable dans notre logis étriqué et sordide : deux pièces, un panorama confus dispensé par l’une de nos fenêtres, l’autre ouvrant sur un mur de briques, une cuisine minuscule et une baignoire sabot où je me faisais l’illusion d’être Marat – un Marat que

nulle vierge au col de cygne ne menaçait de son poignard. Nous y connûmes bon nombre de soirées douillettes, elle plongée dans son *Paris-Soir*, moi travaillant devant une table branlante. Nous allions au cinéma, assistions à des épreuves cyclistes et des matches de boxe. Je ne faisais presque jamais appel à ses charmes blets, fors les moments d'urgence extrême ou de désespoir. L'épicier d'en face avait une fillette dont l'ombre suffisait à me faire perdre la tête. Je disposais néanmoins, grâce à Valérie, d'un dégorgeoir licite où canaliser tant bien que mal mes élans innommables. Quant à nos repas, nous avions tacitement éliminé le pot-au-feu et fréquentions un restaurant toujours bondé de la rue Bonaparte, avec des taches de vin sur les nappes et force conversations en langues étrangères. À une porte de là, dans la vitrine encombrée de bric-à-brac d'un antiquaire, trônait une ancienne et splendide estampe américaine, éblouissante d'or et de rouge, de vert et d'indigo : une locomotive à la cheminée gigantesque, avec des grosses lanternes de style baroque et un formidable chasse-bestiaux, qui halait ses wagons mauves à travers la nuit de la Prairie fouaillée par la tempête, mêlant ses volutes de fumée noire constellée d'étincelles à la sombre fourrure des nuages prêts à crever.

Ils crevèrent bientôt. À l'été 1939, *mon oncle d'Amérique** mourut, me léguant une rente annuelle de quelques milliers de dollars à condition que je vinsse vivre aux États-Unis et montrasse quelque intérêt pour ses affaires. Cette perspective m'enchanta. Je sentais que mon existence avait besoin d'un coup de fouet ; mais ce n'était pas la seule raison : des trous de mite apparaissaient dans la peluche de mon confort matrimonial. Au cours des dernière semaines, j'avais constaté à diverses reprises que ma grosse Valérie ne semblait pas dans son assiette ; elle manifestait à présent une nervosité inhabituelle et, pis encore, cédait parfois à une sorte d'irascibilité bien peu compatible avec le personnage classique et immuable qu'elle était censée interpréter. Quand je lui annonçai que nous allions sous peu nous embarquer pour New York, elle parut tout ensemble hébétée et consternée. L'obtention de ses papiers entraînait de fastidieuses démarches, car elle avait un passeport Nansen (Nonsens, devrais-je dire plutôt) que l'apport de ma toute-puissante nationalité suisse avait une peine inexplicable à transcender ; j'en déduisis que c'étaient les formalités et l'ennui de faire la queue à la préfecture qui la rendaient si distraite, en dépit de mes patientes descriptions de l'Amérique, patrie des arbres géants et des enfants radieux, où il ferait si

bon vivre après la monotonie et la crasse de Paris.

Un matin, comme nous quittions un bureau de l'administration – nous touchions au but et ses papiers étaient presque en règle – Valérie, qui marchait en se dandinant à mon côté, se mit brusquement à agiter sa tête de caniche avec une impétuosité muette. Je la laissai faire un moment puis lui demandai si elle avait quelque chose dans le crâne. Elle répondit en un français cahotique qui, je l'imagine, traduisait quelque platitude slave : « Il y a un autre homme dans ma vie. »

Ce sont là des paroles qu'un mari supporte mal d'entendre. Elles me confondirent, je l'avoue. La rosser de but en blanc, au milieu de la rue, comme l'eût fait tout honnête plébéien, était hors de question. Des années de souffrances clandestines m'avaient inculqué une maîtrise de moi véritablement surhumaine. Aussi me bornai-je à la faire entrer dans un taxi qui maraudait depuis quelques minutes le long du trottoir, comme pour nous appâter, et, dans cette intimité toute relative, je l'invitai posément à expliquer ses propos insensés. J'avais la gorge nouée par une rage grandissante, non point due à je ne sais quelle tendresse pour Mme Humbert, ce fantoche dérisoire, mais à ce que Valérie, mon épouse de comédie, oubliant qu'il appartenait à moi seul de résoudre nos problèmes de *conjungo*, légitime ou autre, se disposait impudemment à aliéner de son propre chef ma sérénité et mon destin. Je la sommai de dénoncer son amant. J'eus beau faire, elle était lancée dans un babillage burlesque, invoquant la détresse de sa vie avec moi et annonçant ses projets de divorce immédiat. « *Mais qui est-ce* ? » m'écriai-je alors en abattant mon poing sur son genou ; sans même broncher sous le coup, elle me dévisagea fixement, bouche bée, comme si la réponse eût été trop évidente pour être mentionnée, puis, avec un bref haussement d'épaules, elle désigna du doigt la nuque épaisse du chauffeur. Il arrêta la voiture devant un petit café et se présenta. J'ai oublié son nom ridicule, et pourtant, après toutes ces années, je le vois encore clairement – un ex-colonel de la Russie impériale, courtaud et râblé, avec des cheveux en brosse et une moustache touffue ; ils étaient des milliers qui exerçaient comme lui ce métier absurde dans les rues de Paris. Nous prîmes place autour d'une table ; le tsariste commanda du vin et Valérie, après avoir appliqué sur son genou une serviette mouillée, se remit à parler de plus belle – non pas à moi, mais *en* moi, inondant de paroles ce réceptacle compassé avec une loquacité que je ne lui soupçonnais pas. De temps à autre, elle crachait une rafale de slave à son amant impassible.

L'incongruité de la situation s'aggrava soudain quand le chauffeur-colonel, interrompant Valérie avec un sourire de propriétaire, entreprit d'exposer lui-même son point de vue et ses plans. En un français méticuleux mais dénaturé par un accent atroce, il peignit l'univers d'amour et de labeur où il se proposait d'entrer, bras dessus, bras dessous, avec sa femme-enfant. Pendant ce temps, Valérie, assise entre nous deux, avait entrepris de se pomponner, oignant de rouge ses lèvres pincées en cul-de-poule ou triplant son menton pour tripoter son corsage. À écouter le colonel parler d'elle, on eût dit qu'elle était absente, qu'il s'agissait de quelque petite orpheline que l'on transférait, pour son plus grand bien, d'un tuteur éclairé à un autre gardien plus sagace encore ; il est possible que ma rage impuissante m'ait porté à exagérer et déformer certaines impressions, mais j'affirme qu'il eut le front de me consulter sur des énigmes telles que le régime qu'elle suivait, ses périodes, son trousseau, les livres qu'elle avait lus ou devait lire. « Je crois, dit-il, qu'elle aimera *Jean-Christophe*, non ? » Oh, c'était un intellectuel de bonne souche, ce M. Taxovitch !

Je mis fin à ce verbiage en invitant Valérie à boucler sans plus tarder ses modestes bagages, sur quoi le triste débiteur de platitudes s'offrit galamment à les transporter dans sa voiture. Revenant à sa condition professionnelle, il conduisit les Humbert à leur résidence, et Valérie jabota durant tout le trajet, tandis qu'Humbert le Terrible et Humbert le Petit discutaient de savoir si Humbert Humbert devait occire l'infidèle, ou son amant, ou tous les deux, ou ni l'un ni l'autre. Il me souvient d'avoir eu un jour entre les mains le pistolet automatique d'un camarade de Faculté, en un temps (je crois n'en avoir pas parlé, mais tant pis) où je caressais l'idée de posséder sa petite sœur, une nymphette miraculeusement diaphane aux cheveux retenus par un ruban noir, puis de me brûler la cervelle. Mais là, je me demandai si Valetchka (comme le colonel la nommait) méritait réellement d'être mise à mort, par fusillade, strangulation ou noyade. Elle avait des jambes très vulnérables, et je résolus de me contenter de lui faire horriblement mal dès que nous serions seuls.

Nous ne le fûmes pas un seul instant. Valetchka, qui versait à présent des torrents de larmes où se dissolvaient les vestiges de son maquillage polychrome, s'affairait à bourrer pêle-mêle une malle, deux valises et un carton sur le point d'éclater, et il était évidemment chimérique de chausser mes brodequins de montagne pour lui botter l'arrière-train à la

volée tant que le satané colonel rôdait alentour. Je dois dire que l'attitude de celui-ci n'était ni insolente ni le moins du monde équivoque ; au contraire, comme en un bref intermède s'ajoutant au vaudeville auquel j'étais condamné à assister, il affichait une discrète civilité à l'ancienne, ponctuait chaque mouvement d'un chapelet d'excuses odieusement estropiées (*j'ai demannde pardonne, est-ce que j'ai puis**, et cætera), et se détourna avec tact quand Valetchka décrocha en grande pompe ses culottes roses de la corde tendue au-dessus de la baignoire ; mais il semblait être partout à la fois, le gredin, adaptant son physique à l'anatomie des lieux, et je le vis tour à tour s'asseoir sur ma chaise pour feuilleter mon journal, dénouer une ficelle emmêlée, rouler une cigarette, compter les cuillers à café, inspecter la salle de bains, aider sa belle à empaqueter le ventilateur électrique (cadeau de son père) et descendre ses bagages dans la rue. J'étais à demi assis, les bras croisés, une hanche appuyée au rebord de la fenêtre, agonisant de haine et d'ennui. Enfin, ils abandonnèrent mon gîte horripilé – et le choc vibrant de la porte que j'avais claquée sur eux résonna longtemps dans chacun de mes nerfs, piètre substitut pour la taloche en revers dont, selon les usages du cinéma, j'aurais dû zébrer la pommette de la perfide. Jouant mon rôle avec gaucherie, je me ruai dans la salle de bains pour m'assurer qu'ils n'avaient pas fait main basse sur mon eau de toilette importée d'Angleterre ; elle était toujours là, mais je constatai avec un violent spasme de dégoût que l'ancien conseiller du tsar, après avoir consciencieusement vidangé sa vessie, avait omis d'actionner la chasse d'eau. Je lus en cette flaque solennelle d'urine étrangère, où se désintégrait un mégot détrempé et jaunissant, une insulte suprême, et je me démenai à la recherche d'une arme. À dire vrai, c'était mû par la courtoisie typique des petits bourgeois russes (avec peut-être un grain de coquetterie orientale) que le brave colonel-taxi (Maximovitch ! son nom me revient à plein gaz en mémoire), homme soucieux d'étiquette comme tous ses congénères, imposa un silence bienséant à ses besoins intimes, pour ne pas souligner l'exiguïté du domicile de son hôte en déclenchant une cataracte insolente à la suite de son ruisselet furtif. Mais cela ne m'apparut pas sur l'instant et, grognant de rage, je mis la cuisine à sac sans parvenir à trouver mieux qu'un balai. Renonçant alors à ma perquisition, je me précipitai dans l'escalier avec le projet héroïque d'attaquer mon homme à mains nues ; je suis pourtant loin d'être un pugiliste, en dépit de ma charpente vigoureuse, tandis que Maximovitch, dont la taille courte était amplement compensée par ses larges épaules,

semblait moulé dans la fonte. Le vide de la rue, où rien ne trahissait la désertion de ma femme, sinon un bouton de strass qu'elle avait laissé choir dans la boue après l'avoir conservé trois longues et vaines années dans un coffret disloqué, m'épargna peut-être la disgrâce d'un nez en compote. Peu importe : j'eus en temps voulu ma petite revanche. Un docteur de Pasadena m'apprit un jour qu'une Mrs. Maximovitch née Zborovsky était morte en couches vers 1945 ; les conjoints étaient donc arrivés, je ne sais trop comment, jusqu'en Californie où, moyennant un excellent salaire, ils avaient douze mois durant servi de patients à un éminent ethnologue américain qui étudiait les réactions humaines et raciales de sujets nourris exclusivement de dattes et de bananes, et astreints à vivre à quatre pattes pendant tout le cycle de l'expérience. Mon informateur assura qu'il avait vu de ses propres yeux ma grosse Valetchka et son colonel (déjà grisonnant et devenu lui aussi quelque peu obèse) ramper avec zèle sur les parquets bien briqués d'une suite de pièces éclairées *a giorno* (ici l'eau, là les fruits, là encore les nattes de repos, et ainsi de suite), en compagnie de plusieurs autres quadrupèdes d'occasion sélectionnés parmi les couches nécessiteuses et improductives de la population. J'ai longuement compulsé la *Review of Anthropology* pour connaître les résultats de ces tests, mais ils sont apparemment inédits à ce jour ; il va de soi que ces primeurs scientifiques demandent un certain temps pour arriver à maturité. J'espère que l'article, s'il vient à être publié, sera illustré de bonnes photographies, bien qu'il y ait peu de chances que le catalogue de la prison accueille jamais des ouvrages d'une telle érudition. Celui auquel je suis réduit à l'heure actuelle, en dépit des bons offices de mon avocat, illustre bien l'éclectisme inepte qui régit le choix des livres pour bibliothèques de prison. Ici, nous avons la Bible (évidemment), les œuvres de Dickens (dans une ancienne édition, G. W. Dillingham, Ed., New York, MDCCCLXXXVII), l'*Encyclopédie des enfants* (avec d'assez bonnes photos de girl-scouts aux cheveux de soleil et en shorts minuscules) et *Un meurtre sera commis*, roman policier d'Agatha Christie ; nous disposons aussi de niaiseries plus coruscantes, tels ce *Vagabond en Italie*, de Percy Elphinstone, auteur de *Retour à Venise* (Boston, 1868), et cet *Annuaire du théâtre*, relativement récent (1946), qui, entre des photos de plateau, dresse la liste des principaux comédiens, imprésarios et auteurs dramatiques.

En parcourant ce dernier volume, hier soir, j'ai été régalé d'une de ces coïncidences hallucinantes qu'abominent les esprits forts et qui sont la

providence des poètes. Je transcris ici la plus grande partie de la page :

« PYM, Roland. Né en 1922 à Lundy (Massachusetts). Études dramatiques au théâtre Elsinore de Derby (New York). Débuta dans L'*Éblouissement*. Parmi ses plus grands succès, signalons : *À deux rues d'ici*, *La Demoiselle en vert*, *Maris brouillés*, *Le Champignon mystérieux*, *Moins cinq*, *John Lovely*, *Je rêvais de vous*, etc.

« QUILTY, Clare, auteur dramatique. Né en 1911 à Océan City (New Jersey). Études à l'Université Columbia. Délaissa une carrière commerciale pour se consacrer au théâtre. Auteur de *La Petite Nymphe*, *La Dame qui aimait la foudre* (en collaboration avec Vivian Darkbloom), *L'Âge des ténèbres*, *Le Champignon mystérieux*, *L'Amour d'un père*, etc. On lui doit de remarquables comédies enfantines : *Petite Nymphe* (1940) a été jouée 280 fois en province pendant l'hiver, parcourant plus de 22.000 kilomètres avant d'être présentée à New York. Marottes : voitures de sport, photographie, animaux.

« QUINE, Dolorès. Née en 1882 à Dayton (Ohio). Suivit les cours dramatiques de *l'American Academy*. Débuta à Ottawa en 1900. Fut révélée à New York en 1904 dans *Prenez garde aux inconnus*. S'est inhibée depuis dans… » (suivent les titres d'une trentaine de pièces).

Maintenant encore, à la seule vue du prénom de ma bien aimée, même accolé à quelque vieille actrice décatie, je suis déchiré par une souffrance sans remède. Qui sait ? Elle aurait pu devenir comédienne elle aussi. Née en 1935. S'est exhibée (je m'avise soudain que ma plume a commis un lapsus au paragraphe précédent, mais ne corrigez point, maître Clarence) dans *Le Dramaturge assassiné*. Voilà Quine – quelle coquine ! Ci-gît Quilty – qui l'a tué ? Oh, ma Lolita, on ne me laisse jouer qu'avec des mots !

# IX

Les formalités de divorce retardèrent mon départ, et l'accablement d'une autre guerre mondiale pesait déjà sur la planète quand, après un hiver d'ennui et de pneumonie au Portugal, j'atteignis enfin les États-Unis. Dès mon arrivée à New York, j'acceptai avec empressement la sinécure qui m'y était offerte : il s'agissait surtout de concevoir et rédiger des réclames pour les parfums avunculaires. Le caractère décousu et pseudo-littéraire de cette besogne ne me déplaisait point, et je m'y vouais avec entrain chaque fois que je n'avais rien de mieux à faire. D'autre part, une université de New York me pressa d'achever mon histoire comparée de la littérature française à l'usage des étudiants de langue anglaise. Le premier tome me demanda deux années d'efforts, durant lesquelles j'abattis rarement moins de quinze heures de travail par jour. Quand j'évoque cette période de ma vie, elle m'apparaît divisée nettement en deux zones : l'une d'ample clarté, l'autre d'ombre étroite – la première évoque la douceur lénitive de mes travaux dans des bibliothèques aussi belles que des palais, et l'ombre masque la torture de ces désirs et de ces insomnies dont je n'ai déjà que trop parlé. Maintenant qu'il me connaît, le lecteur peut m'imaginer, tantôt moite et poussiéreux, épiant à la dérobée les nymphettes (toujours hors d'atteinte, hélas !) qui jouaient dans Central Park, tantôt crispé de dégoût devant les appas des dactylos désodorisées qu'un joyeux luron du bureau me jetait constamment dans les pattes. Laissons tout cela. Une horrible dépression nerveuse m'exila plus d'un an dans un sanatorium, puis je repris mes activités – pour être aussitôt hospitalisé de nouveau.

Il me parut qu'une saine existence au grand air m'apporterait quelque soulagement. L'un de mes médecins préférés, un homme à barbiche brune, aussi charmant que cynique, me présenta son frère, qui s'apprêtait à prendre la tête d'une expédition dans les régions arctiques du Canada. Je fus engagé en qualité de « rapporteur des réactions psychiques ». De temps à autre, je partageais avec deux jeunes botanistes et un menuisier sénile les faveurs d'une diététicienne de l'expédition, la doctoresse Anita Johnson, mais ce ne fut jamais bien brillant – d'ailleurs, je m'empresse de l'ajouter, elle fut bientôt rapatriée. Le but de l'entreprise m'échappait totalement ; à en juger par le nombre impressionnant de météorologistes, il consistait peut-être à traquer jusque dans son antre (quelque part sur l'île du Prince-de-Galles, me suis-je laissé dire) le fantasque et zigzaguant

pôle magnétique. Un groupe installa, conjointement avec les Canadiens, une station météorologique à Pierre Point, dans le détroit de Melville ; une autre équipe, tout aussi désorientée, était chargée de recueillir du plancton ; une troisième étudiait les effets de la tuberculose dans la toundra. Le photographe, Bert – personnage fort nerveux en compagnie duquel je fus longtemps astreint à quantité de corvées indignes (il avait, lui aussi, des petits ennuis psychiques) – soutenait que les gros bonnets de l'expédition, les véritables chefs que nous ne voyions jamais, s'occupaient essentiellement d'évaluer l'influence de l'amélioration climatique sur la fourrure des renards argentés.

Nous habitions des baraques de rondins (préfabriquées) au cœur d'un univers de granit précambrien. Nous avions une profusion de matériel et de ravitaillement – le *Reader's Digest*, une sorbetière, des latrines aseptisées, des chapeaux de papier pour le réveillon. Ma santé était florissante, en dépit ou à cause du vide et de la monotonie de notre existence. Entouré par une végétation maussade (lichens et taillis de saules nains), pénétré et sans doute purifié par la bise sibilante, trônant sur un roc que dominait un ciel parfaitement translucide (mais qui ne révélait rien de très passionnant), je me sentais curieusement étranger à moi-même. Nulle tentation ne m'obsédait. Avec leurs repoussantes tignasses fuligineuses et leurs museaux de cochons d'Inde, les petites Esquimaudes boulottes, luisantes et empestant le poisson m'inspiraient encore moins de convoitise que le docteur Johnson. Les nymphettes ne parcourent point ces régions polaires.

Je laissai à ceux qui s'y entendaient mieux que moi l'analyse des banquises et des bises et des bêtises, et m'efforçai quelque temps d'enregistrer ce que je baptisais avec indulgence des « réactions » (j'avais constaté, par exemple, que sous le soleil de minuit les rêves s'animaient de couleurs éclatantes, et mon ami le photographe confirma cette théorie). En outre, j'étais censé interroger mes divers compagnons sur toute sorte de problèmes capitaux : cafard, crainte des animaux inconnus, envies alimentaires, pollutions nocturnes, dadas, choix des programmes de radio, variations de perspective, et cætera. J'abandonnai bientôt ces interviews qui portaient sur les nerfs de tout le monde, et ce ne fut qu'au terme de mes vingt mois de travaux glacés (pour reprendre la définition d'un botaniste facétieux) que je bâclai mon rapport, apocryphe de bout en bout et des plus corsés, que le docteur pourra consulter dans les *Annals of Adult Psychophysics* de l'année 1945 ou 1946, ainsi que dans le

numéro des *Arctic Explorations* consacré à cette expédition, laquelle, comme je devais l'apprendre finalement de la bouche de mon sympathique docteur, ne s'intéressait nullement aux ressources cuprifères de l'île Victoria ni à quelque autre question du même acabit : son but véritable était « ultrasecret », et je me bornerai à dire en conclusion que ce secret, quel qu'il fût, avait été admirablement gardé.

Le lecteur sera peiné de savoir que je subis, peu après mon retour au monde civilisé, un nouvel accès d'insanité (si toutefois l'on peut appliquer ce terme cruel à une mélancolie sans espoir et à une sensation intolérable d'oppression). Je dois d'avoir complètement recouvré la santé à une trouvaille que je fis dans la clinique fort coûteuse où j'étais soigné. J'y découvris, en effet, l'enchantement capiteux et inépuisable que l'on éprouve à mystifier les psychiatres. Le jeu consiste à les mener habilement en bateau, en leur cachant avec soin que l'on connaît toutes les ficelles du métier ; inventer à leur intention des rêves compliqués, de purs classiques du genre (et si ingénieux que ces extorqueurs de rêves sont à leur tour la proie de cauchemars et se réveillent avec des hurlements de terreur) ; les affriander avec divers souvenirs des ébats paternels et autres « scènes primitives » inventés de toutes pièces ; leur refuser, enfin, le moindre indice sur les troubles sexuels dont on souffre réellement. En soudoyant une infirmière, je pus jeter un coup d'œil à mon dossier, où je lus avec une joie guillerette des fiches me qualifiant à la fois d'« homosexuel en puissance » et d' « impuissant total ». Ce sport était si délectable et ses résultats si mirobolants (au moins dans mon cas) que je décidai de rester un mois de plus, bien que je fusse en parfaite santé, dormant tout mon soûl et dévorant avec un appétit d'écolière. Puis je retardai mon départ d'une semaine encore, pour le seul plaisir de me mesurer avec un éminent spécialiste européen débarqué depuis peu : un psychiatre déplacé (et manifestement égaré) qui avait le don de persuader ses patients qu'ils avaient assisté à leur propre conception.

# X

Dès ma sortie de clinique, je me mis en quête d'une retraite, un petit village somnolant dans les champs de la Nouvelle-Angleterre (une allée d'ormes, une église blanche), pour y passer un été studieux en partageant mes journées entre les notes que j'avais accumulées (j'en avais un plein carton) et des baignades dans quelque lac du voisinage. J'étais de nouveau pris de passion pour mon travail – je parle de mes labeurs universitaires, le reste (mon apport actif aux parfums posthumes de mon oncle) étant réduit au minimum.

Un ancien employé de la firme, rejeton d'une famille honorablement connue, me proposa de m'installer pour quelques mois chez un de ses cousins, un M. McCoo, qui avait subi des revers de fortune ; ce M. McCoo et son épouse désiraient louer le dernier étage de leur maison, où leur défunte tante avait mené une délicate existence sur fond de dentelle. Les McCoo, me dit-il, avaient deux petites filles, l'une au berceau et l'autre âgée d'une douzaine d'années, et un magnifique jardin tout proche d'un lac magnifique, et je l'assurai que cela me paraissait idéalement idéal.

J'échangeai plusieurs lettres avec eux, afin de les convaincre que j'étais rompu aux bons usages de la vie domestique, et passai dans le train une nuit hallucinée, à imaginer sous tous les angles possibles la nymphette énigmatique que je pourrais instruire en français et cajoler en humbertien. Quand je mis pied à terre sur le quai de la gare lilliputienne, nul n'était là pour m'accueillir avec ma luxueuse valise battant neuf, et nul ne répondit au téléphone ; un peu plus tard, cependant, je vis apparaître à l'unique hôtel de Ramsdale (minuscule cité rose et verte) un McCoo hors de soi et ruisselant d'eau, qui m'informa que sa maison venait d'être ravagée par un incendie – peut-être provoqué par la conflagration synchrone qui avait fait rage toute la nuit dans mes veines. Sa famille, m'expliqua-t-il, avait pris la voiture et s'était réfugiée dans une petite ferme qu'il possédait non loin de la ville, mais une amie de son épouse, Mrs. Haze, une femme exquise, s'offrait à me prendre en pension chez elle, 342, allée des Pelouses. La dame qui habitait en face de chez cette personne avait prêté à McCoo sa limousine, une machine merveilleusement démodée et carrée comme une boîte, que conduisait un chauffeur à la peau noire et à l'air jovial. L'unique raison de mon voyage ayant disparu, cette solution de remplacement me parut inepte. Très

bien, McCoo devait reconstruire sa maison de la cave au grenier – et alors ? Ne l’avait-il pas assurée convenablement ? J’étais furieux, las et dépité, mais j’étais aussi un citoyen de la courtoise Europe et je dus accepter de me laisser conduire allée des Pelouses dans ce corbillard lugubre, pressentant qu’un refus catégorique inspirerait à McCoo quelque autre ruse encore plus ténébreuse pour se débarrasser de moi. Je le vis détaler à toutes jambes et mon chauffeur secoua la tête avec un petit gloussement de rire. En route, je me fis le serment de ne rester à Ramsdale sous aucun prétexte et de prendre l’avion le jour même pour les Bahamas, les Bermudes ou l’Érèbe. Depuis quelque temps, j’avais l’esprit et les reins obsédés par la perspective d’extases délicates sur des plages en technicolor, et le cousin de McCoo avait brusquement détourné ces projets avec ses offres bien intentionnées mais qui s’avéraient à présent totalement inconséquentes.

À propos de tournants brusques : en virant dans l’allée des Pelouses, nous faillîmes écraser un chien (un de ces animaux impudents qui se couchent sur les chaussées de banlieue à l’affût des voitures). La maison Haze apparut un peu plus loin, une vilaine bâtisse de bois badigeonnée à la chaux, terne et décrépite, plus grise que blanche – le type de maison où l’on sait à l’avance qu’il n’y a pas d’appareil à douche mais un tuyau de caoutchouc embouché au robinet de la baignoire. Je donnai un pourboire au chauffeur, pensant qu’il démarrerait sur-le-champ et que je pourrais rebrousser chemin sans être vu et regagner l’hôtel où j’avais laissé ma valise ; mais l’homme se contenta de traverser la rue pour parler à une vieille dame qui l’appelait de sa véranda. Que pouvais-je faire ? Je tirai la sonnette.

Une négresse m’ouvrit la porte – et me laissa planté sur le paillasson pour se précipiter à la cuisine où quelque chose se carbonisait qui était censé cuire à petit feu.

Le vestibule était orné d’un carillon de porte, d’un hideux nabot de bois aux yeux blancs, de facture commercialo-mexicaine, et de cette banale idole des petits bourgeois férus d’esthétique, *L’Arlésienne* de Van Gogh. À droite, une porte entrebâillée laissait apercevoir un coin de salon, avec une vitrine d’angle encombrée d’autres pouilleries mexicaines et, contre le mur, un divan à rayures. Au fond s’élevait un escalier et, comme j’attendais, debout, en m’épongeant le front (je venais seulement de prendre conscience de la chaleur de la rue) et regardant, pour regarder

quelque chose, une vieille balle de tennis grisâtre immobilisée sur une commode de chêne verni, la voix de contralto de Mrs. Haze (celle-ci probablement penchée sur la rampe) tomba de l'étage supérieur : « Est-ce bien monsieur Humbert ? » Quelques cendres de cigarette dégringolèrent à la suite de cette question mélodieuse. Puis la maîtresse de céans – sandales, pantalon grenat, corsage de soie jaune, visage quadratique, dans cet ordre – descendit les marches, tapotant encore sa cigarette du bout de l'index.

Mieux vaut la décrire tout de suite, pour en finir avec ce pensum. La pauvre dame était à mi-chemin entre la trentaine et la quarantaine, elle avait le front luisant, les sourcils épilés, des traits simples mais point déplaisants, évoquant ce que l'on pourrait appeler le type Marlène Dietrich en solution à faible dose. Palpant son chignon d'un brun de bronze, elle me fit entrer dans le salon et nous parlâmes un moment de l'incendie de la maison McCoo et du bonheur de vivre à Ramsdale. Ses yeux vert marin, un peu trop écartés, avaient une curieuse façon de voyager par tout le corps de l'interlocuteur en évitant avec soin de rencontrer son regard. Son sourire se réduisait à un haussement interrogateur d'un seul sourcil ; sans cesse tout en parlant, elle délovait son corps du sofa et dardait spasmodiquement le bras vers l'un des trois cendriers ou le foyer de la cheminée proche, où achevait de brunir un trognon de pomme, puis elle s'affaissait de nouveau, une jambe repliée sous elle. Elle était visiblement de ces femmes dont le vocabulaire policé reflète peut-être leur club de bridge ou de lecture, ou quelque autre sinistre trivialité, mais jamais leur âme ; de ces femmes dépourvues du moindre humour, suprêmement indifférentes, en réalité, aux dix ou douze thèmes qui régissent les conversations de salon, mais des plus strictes sur le protocole de ces mondanités (qui laissent voir à travers leur cellophane précieuse de bien peu ragoûtantes frustrations). Je savais parfaitement que si, par un hasard impensable, je prenais pension chez elle, elle s'emploierait avec un empressement méthodique à m'assujettir à ce que la venue d'un pensionnaire avait sans doute signifié de tout temps à ses yeux, et que je serais prisonnier une fois de plus d'une de ces liaisons accablantes que je connaissais si bien.

Mais il n'était pas question de m'installer ici. Je n'aurais pu être heureux dans une telle maison, avec des magazines dépenaillés sur toutes les chaises et ce compromis hybride et horrible entre la bouffonnerie du « mobilier fonctionnel des temps modernes » et la tragédie de ces

fauteuils à bascule disloqués et de ces guéridons boiteux supportant des lampes mortes. On me fit gravir l'escalier, puis tourner à gauche : c'était « ma » chambre. Je l'examinai à travers la brume opaque d'une répugnance sans remède, mais je pus discerner cependant, au-dessus de « mon » lit, *La Sonate à Kreutzer* de René Prinet. Et c'était cette mansarde de bonne qu'elle baptisait « semi-studio » ! « Filons au plus tôt », me dis-je avec fermeté, tout en feignant de réfléchir au prix, trop dérisoire pour présager rien de bon, que demandait, pour la chambre et mes repas, mon hôtesse brûlante d'espoir.

La politesse, héritage du vieux monde, me commandait toutefois d'aller jusqu'au bout de ce calvaire. Nous franchîmes le palier pour atteindre l'aile droite de la maison (où « Lo et moi avons nos chambres » – Lo étant apparemment la bonne), et l'amant-locataire, cet homme si méticuleux, eut grand-peine à réprimer un frisson à la vision de l'unique salle de bains, un étroit cubicule serré entre le palier et la chambre de « Lo », avec des hardes molles et moites pendues au-dessus de la baignoire douteuse (le paraphe d'un cheveu sur la paroi d'émail), et les anneaux anticipés du serpent de caoutchouc, ainsi que l'accessoire corollaire : la housse de molleton rose coiffant chastement la lunette du cabinet.

« Je vois que votre impression n'est pas trop favorable », dit la dame du lieu, laissant sa main reposer un instant sur ma manche : elle alliait une hardiesse désinvolte – le débordement de ce qu'on définit, je crois, par « assurance » – à une timidité et une mélancolie qui donnaient à ses paroles, qu'elle choisissait avec un détachement étrange, une résonance aussi artificielle que l'intonation d'un professeur de diction. « J'avoue que ce n'est pas un intérieur impeccable, poursuivit la douce condamnée, mais je vous assure (elle contempla mes lèvres) que vous y serez très bien, aussi bien que possible. Laissez-moi vous montrer le jardin » (ceci avec une vivacité enjôleuse comme un entrechat vocal).

À contrecœur je descendis l'escalier derrière elle et nous traversâmes la cuisine située au bout du vestibule, à droite de la maison – où étaient aussi le salon et la salle à manger (à gauche, sous « ma » chambre, il n'y avait qu'un garage). Dans la cuisine, la servante noire, jeune encore et la mine grassouillette, était en train de décrocher son sac à main (profond, noir et brillant) de la poignée de la porte de service : « Je rentre chez moi, Madame, dit-elle. — Très bien, Louise, répondit Mrs. Haze avec un

soupir. Je vous réglerai vendredi. » De là, nous passâmes à un petit office et pénétrâmes dans la salle à manger, disposée parallèlement au salon que j'avais déjà admiré. Je remarquai sur le parquet une socquette blanche. Avec un murmure de désapprobation, Mrs. Haze se baissa au passage pour la ramasser et la jeta dans un placard contigu à l'office. Nous inspectâmes sans nous attarder une table d'acajou supportant une coupe à fruits entièrement vide à l'exception d'un noyau de prune encore scintillant de fraîcheur. Je furetai dans ma poche à la recherche de l'indicateur des chemins de fer et l'extirpai discrètement afin de le consulter à la première occasion. Je marchais toujours derrière Mrs. Haze quand, au-delà de la salle à manger, jaillit soudain une explosion de verdure – « la *piazza !* » chanta mon guide, et subitement, au dépourvu, une longue vague bleue roula sous mon cœur et là, à demi nue sur une natte inondée de soleil, s'agenouillant et pivotant sur ses jarrets, je vis mon amour de la Riviera qui m'observait par-dessus ses lunettes noires.

C'était la même enfant – les mêmes épaules graciles aux reflets de miel, le même dos souple et soyeux et nu, la même chevelure châtaine. Le foulard noir à pois qui ceignait son torse cachait à mes yeux de simien sénescent, mais non point aux regards d'une mémoire toujours vivace, les seins juvéniles que j'avais caressés un jour immortel. Et, telle la nourrice d'une petite princesse de conte de fées (disparue, enlevée et découverte enfin, dans des haillons de bohémienne à travers lesquels sa nudité sourit au roi et à ses lévriers), je reconnus sur son flanc le signe bistre d'un minuscule grain de beauté. Hagard et extasié (le roi pleurant de bonheur, les trompes sonnant en fanfare, la nourrice ivre morte), je revis l'adorable courbe rétractile de son abdomen, où s'étaient jadis recueillies mes lèvres descendantes, et ces hanches enfantines où j'avais embrassé l'empreinte crénelée laissée par l'élastique de son short – dans la fièvre de cette ultime et impérissable journée, derrière les Roches Roses. Les vingt-quatre années que j'avais vécues depuis se fondirent jusqu'à n'être plus qu'une flammèche imperceptible, qui palpita un instant et s'éteignit.

Il m'est quasi impossible d'exprimer avec assez de force cet éclair, ce sursaut, ce choc de reconnaissance passionnée. Comme je passais près d'elle dans mon travesti d'adulte (un spécimen vigoureux et superbe du mâle de cinéma), durant cette brève seconde noyée de soleil où mon regard glissa sur l'enfant à genoux et clignant les yeux derrière ses austères lunettes noires (le petit Herr Doktor destiné à apaiser tous mes maux), le gouffre désert de mon âme aspira les moindres détails de sa

beauté radieuse, pour les confronter avec chacun des traits de mon amante disparue. Bien sûr, la *nouvelle**, cette Lolita, *ma* Lolita, devait par la suite éclipser totalement son modèle. Je veux pourtant souligner que ma découverte de Lolita n'était qu'une séquelle de ce « royaume auprès de la mer » de mon passé torturé – ce royaume où courait l'Annabelle Lee que Poe chanta. Tout ce qui s'était intercalé entre ces deux moments n'avait été qu'une suite de tâtonnements, et d'impairs, et de pauvres miettes de plaisir factice – et tout ce qu'ils avaient en commun les fondait l'un en l'autre.

Je n'ai guère d'illusions. Mes juges ne verront ici qu'une turlupinade de fou dépravé et amateur de fruit vert. *Au fond, ça m'est égal**. Je sais seulement qu'en descendant avec la vieille Haze dans le jardin pétrifié et sans souffle, mes genoux n'étaient que le reflet de genoux dans une eau frémissante, mes lèvres étaient plus arides que le sable, et – « C'était ma Lo, dit-elle, et voici mes lis.

— Oui, dis-je, oui. C'est merveilleux, merveilleux, merveilleux. »

# XI

La seconde pièce à conviction est un agenda de poche relié en similicuir noir avec le chiffre doré de l'année 1947, imprimé en escalier dans le coin supérieur gauche. Je décris cet article élégant et soigné de la maison Ixe, Ixe et Cie, Ixeville (Massachusetts), sur lequel était couché mon journal intime, comme si je l'avais effectivement devant les yeux. Pourtant, voici bientôt cinq ans qu'il a été détruit, et ce que nous examinons à présent, grâce au concours d'une mémoire aussi fidèle qu'un microfilm, n'est que sa matérialisation fugitive – un avorton de phénix.

À vrai dire, si je me souviens de ce journal avec une telle précision, c'est parce que je l'ai rédigé deux fois. Tout d'abord, je consignais mes observations au crayon (avec quantité de ratures et de corrections) sur ce qu'on appelle en jargon commercial un « bloc-sténo », puis je les recopiais de mon écriture la plus minuscule, la plus satanique (et avec des abréviations élémentaires), sur le petit carnet noir dont je viens de parler.

L'indiction de jeûne du 30 mai est obéie dans le New Hampshire mais pas dans les deux Carolines. Ce jour-là, une épidémie de « grippe intestinale » (je ne sais trop ce qu'on entend par là) entraîna la fermeture des écoles de Ramsdale jusqu'à la fin de l'été. Quant aux conditions météorologiques, je renvoie les lecteurs que ce problème intéresse à la collection de la *Gazette* de Ramsdale pour l'année 1947. J'établis mes quartiers chez Mrs. Haze dans les premiers jours de juin, et les carnets intimes que je me propose maintenant de divulguer (tel un espion récitant de mémoire le texte du message qu'il a avalé) couvrent la plus grande partie du mois.

*Jeudi.* Très belle journée. De mon poste d'observation (fenêtre salle de bains), ai vu Dolorès décrocher des fanfreluches de la corde à linge, dans la lumière vert pomme qui flotte mollement derrière la maison. Aussitôt descendu au jardin. Elle portait une chemise à carreaux, des blue jeans et des sandales de tennis. Chaque mouvement qu'elle faisait dans l'air tavelé de soleil pinçait la corde la plus secrète et la plus sensible de mon corps immonde. Un peu plus tard, elle est venue s'asseoir auprès de moi sur la dernière marche du perron et s'est amusée à cueillir des cailloux entre ses pieds – des cailloux, Seigneur ! et aussi un éclat de bouteille à lait retroussé comme une lèvre rageuse – pour les lancer sur un vieux bidon. Ping ! Tu n'y arriveras pas deux fois – tu ne pourras pas – quelle torture

– l’atteindre deux fois de suite. Ping ! Une peau exquise – exquise ! Douce et bronzée, sans le moindre défaut. Glaces et confiseries sont des sources d’acné. L’hypersécrétion de la substance grasse, ou sébum, qui nourrit les follicules pileux de la peau, provoque une irritation qui ouvre la voie à l’infection. Mais l’acné n’attaque point les nymphettes, quoiqu’elles se gorgent d’aliments trop riches. Mon Dieu, quelle torture, ce chatoiement soyeux sur le bord des tempes, qui se fond graduellement dans l’or brun des cheveux. Et ce petit os frémissant sur sa cheville velouteuse de poussière. « La petite McCoo ? Ginny McCoo ? Oh, c’est une horreur. Une vraie gale. Et elle boite. Failli mourir de la polio. » Ping ! Sur son avant-bras, le tracement d’un duvet brillant. Quand elle s’est levée pour rentrer le linge, j’ai pu adorer un instant, de loin, le siège délavé de son pantalon aux jambes roulées jusqu’aux genoux. Surgissant soudain de la pelouse, tel l’arbre fictif qu’un fakir fait jaillir de terre, maman Haze est apparue, doucereuse, un appareil photographique en main et, après quelques simagrées d’inspiration héliotropique – l’œil au ciel, l’air chagrin, puis au sol, l’air content – elle a eu l’aplomb de prendre ma photo : Humbert le Bel trônant, les paupières clignotantes, sur le perron de la cuisine.

*Vendredi.* L’ai vue partir Dieu sait où avec une petite brune prénommée Rose. Comment se peut-il que sa façon de marcher – une enfant, ne l’oubliez pas, une simple gamine – m’excite si abominablement ? Analysons. Les pieds imperceptiblement tournés en dedans. Une sorte de flottement agile sous le jarret, qui se prolonge, à chaque pas, jusqu’à la pointe du pied. Légère tendance à traîner la jambe. C’est très enfantin et à la fois infiniment impudique. Humbert Humbert est infiniment sensible aussi à la verve argotique de ce bout de femme, à sa voix rêche et stridente. L’ai entendue, peu après, décocher une volée de sottises éhontées à son amie Rose par-dessus la clôture. Mon corps tout entier vibrait de cette résonance aigrelette qui allait *crescendo*. Une pause. « Allez, faut que je rentre, ma petite. »

*Samedi.* (Peut-être ai-je remanié les premières lignes de ce qui suit.) Je sais bien que c’est folie de tenir ce journal, mais j’en tire un plaisir singulier ; du reste, seuls les yeux d’une épouse aimante pourraient déchiffrer mon écriture microscopique. J’enregistre donc, avec un sanglot, que j’ai vu aujourd’hui ma L. se dorer au soleil sur ce qu’on appelle ici la *piazza*, mais sa mère et une autre maritorne (inconnue) rôdaient sans cesse alentour. Certes, j’aurais pu m’installer dans le fauteuil à bascule, tout près d’elle, et faire semblant de lire. Par prudence,

j'ai choisi de rester à l'écart, de crainte que l'émotion – la tension hideuse et démentielle et lamentable qui me paralysait – ne m'empêche de faire mon entrée avec une nonchalance suffisamment plausible.

*Dimanche*. La vaguelette de chaleur ne s'est pas encore retirée ; une semaine des plus favoniennes. Cette fois, j'avais investi stratégiquement le fauteuil à bascule de la *piazza*, armé d'un journal volumineux et d'une pipe neuve, *avant* la venue de L. À mon désespoir, elle est arrivée avec sa mère, vêtue comme elle d'un maillot de bain deux-pièces, noir et tout flambant neuf comme ma pipe. Mon aimée – mon idole – est restée un moment à mon côté (elle voulait la partie illustrée du journal), et elle avait la même fragrance que l'autre, celle de la Riviera, mais plus intense, avec des harmoniques plus brutalement suggestives – un parfum torride qui a aussitôt sensibilisé ma virilité ; hélas, elle s'est emparée des pages convoitées, et réfugiée sur sa natte auprès de son otarie de mère. Là, ma bien-aimée s'est allongée sur le ventre, me révélant – révélant aux mille yeux grands ouverts de mon sang ocellé – le relief délicat de ses omoplates, et le velouté de son dos incurvé, et le renflement compact de son étroite croupe masquée de noir, et l'estuaire de ses cuisses de petite fille. L'écolière silencieuse savourait la comédie bleu vert rouge des bandes dessinées, et Priape lui-même – Priape trichrome – n'aurait pu concevoir nymphette plus adorable. L'épiant à travers un halo prismatique, les lèvres sèches, ondoyant lentement sous mon journal et polarisant mon désir, je pressentais qu'en me concentrant avec toute ma volonté sur la vision que j'avais d'elle, j'atteindrais peut-être sur-le-champ à la volupté du pauvre ; toutefois, comme ces fauves attendant que leur proie soit en mouvement avant de fondre sur elle, je voulais faire coïncider cet aboutissement pitoyable avec l'un des gestes enfantins qu'elle ébauchait parfois en lisant (ainsi, quand elle essayait distraitement de se gratter le milieu du dos, montrant son aisselle déjà finement grenée), mais la grosse Haze a tout gâché en se tournant vers moi pour me demander du feu et entamer un simulacre de discussion à propos de la dernière pantalonnade pseudo-littéraire d'un plumitif à la mode.

*Lundi. Delectatio morosa*. Se traînent les jours, ternes et tristes… Nous (maman Haze, Dolorès et moi) devions aller cet après-midi au bord du lac voisin pour un double bain d'eau fraîche et de soleil ; mais le ciel nacré de ce matin s'est à midi chargé d'orage, et Lo a fait une scène.

Il appert que l'âge moyen de la puberté est de treize ans et neuf mois chez les fillettes de New York et de Chicago ; il varie cependant ; selon les sujets, de dix ans (et même moins) à dix-sept. Virginia n'avait pas encore ses quatorze ans quand Harry Edgar la posséda. Il lui donnait des leçons d'algèbre. *Je m'imagine cela**. Ils abritèrent leur lune de miel à Petersburg, en Floride. « Monsieur, Pô-pô », ainsi que le poète-poète avait été baptisé par l'un des élèves parisiens de Monsieur Humbert.

Je possède toutes les caractéristiques susceptibles (d'après les doctes spécialistes de la sexualité enfantine et de ses pôles d'attraction) d'éveiller chez une fillette des réactions libidineuses : la mâchoire bien dessinée, une voix profonde et chantante, les épaules larges et la poigne vigoureuse. De plus, je ressemble, paraît-il, à je ne sais quel acteur ou chanteur de charme dont Lo s'est engouée.

*Mardi*. Pluie. Lac des pluies. Maman faisait des courses en ville et Lo, je le savais, était dans les parages. Après quelques raids subreptices de reconnaissance, je la découvris dans la chambre maternelle, écarquillant l'œil gauche pour tenter d'en déloger une poussière. Robe à carreaux. Si sensible que je sois à cette enivrante et brune fragrance, je crois vraiment qu'elle devrait se laver les cheveux de temps à autre. Pendant un moment, nous baignâmes tous deux dans la lumière tiède et verte du miroir où se reflétaient le sommet d'un peuplier et nos deux visages sur fond de ciel. Je la saisis aux épaules avec brusquerie puis, serrant doucement ses tempes entre mes mains, la tournai face à moi. « C'est juste ici, je la sens, dit-elle. — En Suisse, les paysannes guériraient ça avec le bout de la langue. — En léchant l'œil ? — Voui. J'échaye ? — Allez-y », dit-elle. Tendrement, je frôlai de la langue sa prunelle à la saveur saline, qui roula sous le dard palpitant. « Y a bon, dit-elle, les paupières nictitantes. C'est parti. — Et l'autre œil ? — Quelle couenne ! s'écria-t-elle. Il n'y a rien du t... » Elle se reprit en voyant la ventouse avide de mes lèvres proches : « D'accord », dit-elle généreusement, et le ténébreux Humbert, se penchant sur le petit visage fauve levé vers lui, pressa ses lèvres sur la paupière chaude et papillotante. Lo éclata de rire et s'enfuit de la pièce en m'effleurant au passage. Mon cœur semblait être partout à la fois. Jamais de toute ma vie – même sous les caresses enfantines de mon amour de la Riviera – jamais...

Même nuit. Je n'ai jamais souffert pareille agonie. Je voudrais décrire son visage, ses gestes et attitudes – et cela m'est impossible, aveuglé que

je suis par la concupiscence quand elle est auprès de moi. Cré-nom ! je ne suis pas habitué à frayer avec des nymphettes. Que je ferme les yeux et je n'aperçois d'elle qu'un détail figé, telle une photo de film, ou l'éclair satiné de beautés sous-jacentes quand elle s'assied, un genou pointant sous sa jupe écossaise, pour renouer son lacet. « *Dolorès Haze, ne montrez pas vos zhambes** ! » nasille sa mère, qui s'imagine connaître le français.

Poète à mes heures, j'avais composé une ode aux cils fuligineux de ses yeux gris, pâles et atones, aux cinq taches de rousseur asymétriques qui ponctuent son nez retroussé, au duvet blond de ses membres hâlés – mais je l'ai déchirée et ne m'en souviens plus aujourd'hui. Je ne dispose (je reprends mon journal) que des termes les plus banals, les plus maladroits, pour définir ses traits : dirai-je que ses cheveux sont châtains, sa bouche aussi rouge qu'un sucre d'orge à demi sucé, sa lèvre inférieure exquisément charnue… ? Oh, que ne suis-je *femme* de lettres pour la faire poser nue sous une lumière nue ! Las, je suis Humbert Humbert à la poitrine crépue – osseux et dégingandé, avec d'épais sourcils noirs et un accent comique, l'étranger dont le sourire tranquille d'enfant sage dissimule un cloaque de monstres pourrissants. D'ailleurs, ma Lolita n'a rien de la fillette gracile des romans d'écrivains en jupon. C'est cela justement qui porte ma fièvre à son paroxysme : le dualisme diabolique de cette nymphette (de même, sans doute, que toutes ses sœurs en nymphisme), et aussi ce mélange en elle d'une puérilité tendre et langoureuse avec une sorte de vulgarité fantasmagorique, issue des magazines et réclames publicitaires (où triomphent ces petits visages mutins au nez en l'air) et, plus loin encore, de la fraîcheur laiteuse et estompée des jeunes soubrettes du Vieux Monde (fleurant la marguerite écrasée et la sueur) et de ces apprenties courtisanes déguisées en fillettes dans les bordels de province ; et de nouveau, tout cela se fond avec cette tendresse, cette grâce immaculée, filtrant sous la lie et le musc, sous la fange et la mort – mon Dieu, oh, mon Dieu ! Et le plus singulier est qu'elle (*cette* Lolita, *ma* Lolita) a réincarné mes amours de naguère, et qu'au-delà de tout, par-dessus tout, elle existe seule – Lolita.

*Mercredi.* « , Dites, arrangez-vous pour que maman nous emmène au lac demain. » Telles furent, textuellement, les paroles que ma bien-aimée, du haut de ses douze ans, chuchota voluptueusement à mon oreille comme nous nous heurtions par hasard sur le perron, elle entrant, moi sortant. Les reflets du soleil de midi, diamants blancs et étincelants d'où

jaillissaient des myriades d'aiguillons irisés, vibraient sur l'échine arrondie d'une voiture arrêtée dans la rue. Le feuillage d'un orme gigantesque peignait de ses ombres onctueuses la façade de bois de la maison. Deux peupliers agitaient leurs crêtes tremblotantes. On percevait la rumeur imprécise et lointaine de la circulation ; une voix d'enfant appelait : « Nancy, Nan-cy ! » Dans la maison, Lolita écoutait son disque favori : *Petite Carmen*.

*Jeudi*. Nous avons passé la soirée sur la *piazza*, la vieille Haze, Lolita et moi. La douceur du crépuscule avait basculé dans des ténèbres sensuelles. La bonne femme achevait de raconter par le menu le scénario d'un film qu'elle avait vu avec L. durant l'hiver. Le boxeur était au bord de l'abîme quand il rencontra le vieux prêtre charitable (qui avait été boxeur lui aussi au temps de sa jeunesse athlétique et était encore de taille à mettre un pécheur K.O.). Nous étions assis sur des coussins jetés à même le sol, L. pelotonnée entre Haze et moi (elle s'était incrustée de force, la mignonne !). À mon tour, je me lançai dans un récit bouffon de mes aventures arctiques, La muse de l'inspiration me tendit une carabine et j'abattis à bout portant un énorme ours blanc qui tomba sur son séant en faisant : « Han ! » Cependant, j'avais conscience, avec une acuité douloureuse, de la chaleur toute proche du corps de L., et je parlais en gesticulant dans l'ombre complaisante, profitant de cette pantomime invisible pour frôler sa main, ou son épaule, ou la petite ballerine de laine et de tulle qu'elle faisait danser en l'air et cognait sans cesse contre mon genou ; enfin, quand je sus mon ardente nymphette prisonnière de ce réseau de caresses éthérées, j'eus l'audace d'effleurer du bout des doigts le duvet d'ambresailles qui striait l'arête de son tibia – et je riais de mes plaisanteries, et je tremblais, et je tentais de cacher mes frissonnements et, une fois sur deux, je sentis sur mes lèvres furtives la brûlure de ses cheveux tandis que je la flairais du groin, sous prétexte de quelque aparté drolatique, avec une brève caresse à son jouet enfantin. Elle aussi se trémoussait nerveusement sur les coussins, à tel point que sa mère lui ordonna sèchement de se tenir tranquille et lui arracha la poupée des mains pour la projeter dans la nuit, et je pouffai de rire en me penchant au-dessus des jambes de Lo pour parler à la vieille, si bien que ma main put ramper en tapinois le long de son dos fluet et éprouver la douceur nymphique de sa peau sous la chemisette de garçon.

Mais tout cela était sans espoir, et j'étais si torturé de désir, si horriblement comprimé par mes vêtements, que je fus presque soulagé

d'entendre la voix nonchalante de sa mère annoncer dans l'obscurité : « Et maintenant, Lo, nous pensons tous qu'il est temps de te coucher. — Et moi, je pense que vous êtes tous infect, dit Lo. — Voilà qui supprime le pique-nique de demain, dit Haze. — On a le droit de parler, dans ce pays, non ? » cria Lo. Elle partit furieuse, s'ébrouant avec mépris, et je restai là, par pure inertie, pendant que la mère Haze allumait sa dixième cigarette de la soirée et se plaignait de Lo.

Elle n'avait pas un an, je vous demande un peu, qu'elle était déjà malfaisante et s'amusait à jeter ses joujoux à bas de son berceau, la petite sournoise, pour obliger sa mère à les ramasser. Aujourd'hui, à douze ans, poursuivit Haze, c'était une vraie teigne. Elle n'avait d'autre ambition dans la vie que de danser le jitterbug et être une des *drum majorettes* de l'équipe locale de rugby. Ses notes scolaires étaient déplorables, bien qu'elle se fût adaptée plus facilement à sa nouvelle école qu'à celle de Pisky (Pisky était la petite ville du Middle West qu'habitait autrefois la famille Haze ; il y avait près de deux ans que Mrs. Haze s'était fixée à Ramsdale, dans cette maison héritée de sa défunte belle-mère). « Pourquoi était-elle malheureuse là-bas ? — Ne m'en parlez pas, dit Haze, j'ai assez souffert de cela quand j'étais gamine, pauvre de moi ! Les garçons qui vous tordent les bras, ou vous bousculent exprès au passage, ou vous enfoncent la poitrine avec leurs livres de classe et vous tirent les cheveux et vous soulèvent les jupes. Bien sûr, la croissance engendre presque toujours, par voie de concomitance, une humeur un peu maussade, mais Lo exagère. Elle est fuyante et renfrognée, et grossière, et d'une insolence ! Elle a planté son porte-plume dans le postérieur de Viola, une petite Italienne de sa classe. Savez-vous ce que j'aimerais, Monsieur ? Si nous avions la chance de vous avoir encore avec nous à la rentrée, je vous demanderais de la guider dans son travail – vous semblez connaître tout, la géographie, les mathématiques, le français… — Oui, tout, affirma Monsieur. — Donc, dit-elle vivement, cela signifie que vous comptez rester ici ! » Je faillis crier que je resterais à tout jamais pourvu qu'on me laissât entrevoir la possibilité de mignoter de temps à autre ma future élève ; mais je me défiais de Haze, aussi me bornai-je à grogner une réponse inintelligible, puis, m'étirant de façon non concomitante (*le mot juste**), je me levai pour regagner ma chambre. Toutefois, la maritorne n'était manifestement pas disposée à lever la séance. J'étais déjà couché sur mon lit glacial, pressant des deux mains le fantôme odorant de Lolita contre mon visage, quand j'entendis mon infatigable

logeuse se couler à pas de loup contre ma porte et susurrer par le trou de la serrure : elle voulait savoir si j'avais fini le magazine *Glance and Gulp* (« On Voit Tout ! ») que je lui avais emprunté l'autre jour. Lo cria de sa chambre qu'elle l'avait pris. Ce n'est plus une maison, tonnerre de Dieu, c'est une bibliothèque publique !

*Vendredi*. Que diraient mes éditeurs, ces personnages hautement académiques, si je citais dans mon manuel la *vermeillette fente* dont parle Ronsard ou *ce petit mont feutré de mousse délicate tracé sur le milieu d'un fillet escarlatte*, de Remy Belleau, pour ne mentionner que ces deux là ? Je risque à coup sûr une nouvelle dépression nerveuse si je reste un jour de plus dans cette maison, à me débattre contre cette tentation insupportable qu'est la présence de mon aimée – ma bien aimée – mon épouse et ma vie. Mère Nature l'a-t-elle déjà initiée au grand mystère de la ménarche ? Indéfinissable sensation de boursouflure. Ce que les filles d'Érin, à la puberté, nomment « la malédiction ». Dégringolade du toit. Grand-maman en visite. « M. Utérus (je cite un magazine de jeunes filles) entreprend d'élever une paroi épaisse et douillette au cas où un petit bébé viendrait à s'installer. » L'homuncule dément dans sa cellule capitonnée.

Entre parenthèses : si je commets un jour un crime capital – notez le « si » – il faudrait pour cela que la tentation soit mieux caractérisée qu'elle ne l'était dans l'affaire Valérie. Notez soigneusement que j'étais à l'époque passablement inepte. Si et quand vous décidez de me faire griller sur la chaise électrique, souvenez-vous que seul un accès de folie pourrait susciter en moi l'énergie primaire de la brute (je crois bien que j'ai remanié tout ce passage) ; cela m'arrive parfois, en rêve. Eh bien, savez-vous ce qui arrive ? Je tiens un pistolet à la main, par exemple. Je le braque sur un adversaire narquois qui observe la scène avec un intérêt serein. Oh, je presse la détente dans les règles, mais les balles qu'expectore l'une après l'autre la gueule penaude de mon browning choient piteusement à terre. Dans ces rêves, mon unique pensée est de cacher ce fiasco à mon ennemi, qui commence à s'impatienter.

Ce soir, à table, comme je venais de décrire, avec une faconde pétillante, la coquette moustache en brosse à dents que j'hésitais encore à laisser pousser, la vieille bique m'a dit (en dardant vers Lo un regard lourd d'ironie maternelle) : « Mieux vaut vous abstenir, sinon je connais quelqu'un qui perdra complètement la tête. » Aussitôt, Lolita a repoussé

d’un revers de main son assiette de poisson au court-bouillon, manquant culbuter du même coup son verre de lait, et elle s’est ruée hors de la pièce. « Cela vous ennuierait-il beaucoup, m’a demandé alors maman Haze, de venir au lac avec nous demain, si Lo demande pardon pour ses mauvaises manières ? »

Plus tard, j’ai entendu un vacarme de portes claquées et autres cacophonies émanant des abîmes tempétueux où les deux rivales se prenaient aux cheveux.

Elle ne s’est pas excusée. Plus question de baignade. Dommage, ç’aurait pu être amusant.

*Samedi.* Depuis plusieurs jours, j’ai soin de laisser la porte de ma chambre entrebâillée pendant que j’écris à ma table, et aujourd’hui, enfin, le piège a fonctionné. Avec force contorsions, grattements et traînements de pieds – pour masquer sa gêne de me rendre visite sans y être conviée – Lo entra chez moi, papillonna un instant de-ci, de-là puis s’absorba dans la contemplation d’une feuille de papier que j’avais couverte d’arabesques de cauchemar. Oh non ! Elles n’étaient point le fruit de la pause inspirée, entre deux paragraphes, d’un artisan en belles-lettres, mais les immondes symboles hiéroglyphiques (et heureusement indéchiffrables à ses yeux) de ma convoitise. Comme elle penchait ses bouclettes brunes au-dessus de la table, Humbert le Rauque posa un bras autour de ses épaules en un simulacre lamentable d’affection paternelle ; sans cesser d’étudier, d’un regard de myope, la feuille qu’elle tenait à la main, ma petite visiteuse se laissa glisser lentement jusqu’à être à demi assise sur mes genoux. Son profil adorable, sa chevelure soyeuse et ses lèvres entrouvertes étaient à portée de mes canines dénudées ; je sentais la chaleur de son corps à travers la toile rugueuse de ses vêtements de garçon manqué. D’emblée, j’eus la certitude que je pouvais embrasser en toute impunité sa nuque ou la commissure de ses lèvres et qu’elle se laisserait faire – mieux : elle fermerait les yeux selon les préceptes de Hollywood. Une double glace à la vanille nappée de chocolat brûlant – guère plus exceptionnel que cela. Je ne puis expliquer à mon savant lecteur (dont les sourcils exhaussés se retrouvent sans doute maintenant à l’autre pôle de son crâne dégarni), non, je ne saurais lui expliquer comment j’acquis cette certitude ; peut-être mon oreille simiesque avait-elle instinctivement décelé un changement infime dans le rythme de sa respiration ; car elle ne regardait plus mes gribouillages mais attendait, avec un sang-froid mêlé de

curiosité – oh, ma nymphette limpide ! – que le fascinant pensionnaire de sa mère fasse ce qu'il mourait d'envie de faire. Il me parut qu'une enfant moderne comme elle, lectrice avide des magazines de cinéma, experte en gros plans tournés dans un ralenti de rêve, ne s'étonnerait point qu'un ami adulte, sculptural et intensément viril se… Trop tard. La maison vibra soudain des glapissements volubiles de Louise décrivant à Mrs. Haze – qui venait de rentrer – la bestiole morte qu'elle et Leslie Tomson avaient découverte dans la cave, et ma petite Lolita n'était point fille à manquer ce spectacle.

*Dimanche*. Inconstante et grincheuse, exubérante, maladroite et gracieuse (cette grâce un peu aigrelette de son petit corps impubère), cruellement désirable de la tête aux pieds (toute la Nouvelle Angleterre pour la plume d'une romancière !), depuis les barrettes et le nœud de velours noir tout fait qui emprisonnent ses cheveux, jusqu'à la cicatrice au bas de son mollet gentil (souvenir d'un coup de patin à roulettes reçu à Pisky), un peu au-dessus de la lisière de son épaisse socquette blanche. Partie avec sa mère chez les Hamilton – où l'on fête un anniversaire ou je ne sais quoi. Robe de coton à jupe très ample. Ses deux petites colombes semblent déjà bien formées. Ma précoce bien-aimée !

*Lundi*. Il a plu tout le matin. *Ces matins gris si doux…* Je porte un pyjama blanc orné dans le dos d'un ramage lilas. J'ai la sensation d'être une de ces araignées pâles et gonflées que l'on voit dans les vieux jardins, immobile au centre de sa toile lumineuse, tirant tantôt un fil, tantôt l'autre, par petites secousses. *Ma* toile est tendue d'un bout à l'autre de la maison, et j'écoute, assis sur ma chaise, tel un vieux sorcier rusé. Lo est-elle dans sa chambre ? Je tire doucement sur une soie. Non, elle n'est pas là. Je viens d'entendre les staccato du rouleau de papier hygiénique que l'on fait tourner sur sa bobine ; et le fil lancé à la recherche de Lo n'a capté aucun pas entre la salle de bains et sa chambre. Est-elle en train de se brosser les dents (seul soin de propreté pour lequel Lo montre un zèle spontané) ? Non. Je viens d'entendre claquer la porte de la salle de bains, et il me faut donc guetter ailleurs ma jolie proie aux couleurs de feu. Dévidons un fil dans l'escalier. Je m'assure ainsi qu'elle n'est pas dans la cuisine : nul fracas métallique de la porte du réfrigérateur, aucun hurlement à l'adresse de son abominable mère (qui est sans doute en train de s'octroyer, gloussant et roucoulant en sourdine, sa troisième séance de papotage téléphonique de la matinée). Eh bien, cherchons encore, furetons et espérons. Rai scintillant, je me faufile en pensée dans

le salon, où je trouve la radio muette (et maman toujours suspendue au téléphone, babillant à mi-voix avec Mrs. Chatfield ou Mrs. Hamilton, les pommettes rouges et le sourire aux lèvres, sa main libre placée en cornet autour du récepteur, niant implicitement qu'elle nie tous ces potins, d'ailleurs fort cocasses – Mon locataire ?... Mais oui, rien de plus ! – en un chuchotement intime et vague dont elle est bien incapable, elle si tranchante, dans un entretien face à face). Ma nymphette n'est donc pas dans la maison. Envolée ! Subitement, mon réseau de soies prismatiques n'est plus qu'une vieille toile d'araignée grise et poussiéreuse, la maison est vide – morte. Et soudain, derrière ma porte entrouverte, j'entends la voix de Lolita, rieuse et caressante : « Ne le dites pas à maman, mais j'ai mangé *tout* votre bacon. » Je me rue vers la porte, et elle a déjà disparu. Lolita, où es-tu ? Le plateau de mon petit déjeuner, amoureusement préparé par ma logeuse attentive, me guigne, décharné, attendant que je l'emporte dans ma chambre. Lola, Lolita !

*Mardi.* Une fois de plus, un ciel orageux a contrarié nos projets de pique-nique sur les bords de ce lac inaccessible. Le Destin prend-il fait et cause contre moi ? Hier, j'ai essayé devant la glace mon nouveau caleçon de bain.

*Mercredi.* Après le déjeuner, Haze senior (tailleur sans chichis, souliers plats) m'annonça qu'elle allait en ville afin d'acheter un cadeau pour l'amie d'une de ses amies – et, étant donné la sûreté de mon goût en matière d'étoffes et de parfums, lui ferais-je la grâce de l'accompagner ? « Vous choisirez ce qui sait le mieux vous séduire », ronronna-t-elle. Comment le pauvre Humbert, pilier de l'industrie du parfum, eût-il pu se dérober ? Elle m'avait coincé entre la porte et la voiture. « Dépêchez vous », dit elle, tandis que je m'efforçais de plier mon grand corps en deux pour m'introduire par la portière, tout en cherchant vainement le moyen d'échapper à ce traquenard. Elle avait déjà mis le moteur en marche et vilipendait en termes raffinés le chauffeur d'un camion (qui venait de livrer un fauteuil d'invalide tout neuf à la vieille Demoiselle d'En Face et manœuvrait devant nous pour faire demi-tour dans la rue), quand la voix stridente de ma Lolita nous interpella de la fenêtre du salon : « Eh, vous autres ! Où allez-vous ? Je viens aussi ! Attendez ! — Ne faites pas attention à elle ! » glapit Haze, étouffant son moteur au même moment, et, au grand dam de ma fière conductrice, Lo ouvrit la portière de mon côté. « C'est intolérable, commença Haze, je ne... » Mais Lo s'était déjà frayé une place à coups de coude et se trémoussait d'allégresse.

« Poussez donc votre derrière, me dit-elle. — Lola ! s'écria Haze en me lançant un coup d'œil à la dérobée (espérant sans doute que je jetterais dehors l'impudente Lola). — Lola est là ! » rima Lo (pas pour la première fois). Elle fut projetée en arrière, et je fus projeté en arrière, et la voiture bondit en avant. « C'est intolérable, dit Haze, passant violemment en seconde. Je ne puis tolérer une enfant si malpolie. Et si têtue. Alors qu'elle sait très bien qu'on ne veut pas d'elle. Et qu'elle a besoin de prendre un bain. »

Le dos de ma main frôlait les blue jeans de l'écolière. Des vestiges de vernis s'écaillaient sur les ongles de ses pieds nus, et une bande de sparadrap était collée autour de son gros orteil ; que n'aurais-je donné, mon Dieu, pour pouvoir embrasser séance tenante ces pieds de petite guenon, à l'ossature délicate et aux longs doigts mobiles ! Tout à coup, sa main se glissa au creux de la mienne et, durant tout le trajet, à l'insu de notre chaperon, je serrai et pressai et caressai sa petite patte brûlante. Notre conductrice monologuait avec préciosité sur les aléas de la circulation, et les ailes de son nez marlénien luisaient, ayant semé ou consumé leur ration de poudre, et elle souriait de profil, faisait la moue de profil, ses cils laqués papillotaient de profil, et j'adjurais le Ciel de ne jamais faire cesser ce voyage, mais nous fûmes bientôt, trop tôt, arrivés.

Rien d'autre à signaler, si ce n'est, *primo*, que la grosse Haze a obligé la petite Haze à s'asseoir à l'arrière pendant le voyage de retour ; et *secundo*, que la brave dame a décidé de garder le choix d'Humbert pour en oindre le lobe gracieux de ses propres oreilles.

*Jeudi*. Grêle et pluie et bourrasques – nous payons cher les chaleurs tropicales du début de ce mois. J'ai trouvé dans un tome de l'*Encyclopédie de la jeunesse* une carte des États-Unis ébauchée par une main enfantine sur une feuille de papier pelure, au verso de laquelle (cernée entre les frontières inachevées de la Floride et le golfe du Mexique) courait une liste ronéotypée de noms, de toute évidence ceux des condisciples de Lo à l'école de Ramsdale. C'est un poème que je sais déjà par cœur :

Angel, Grâce
Austin, Floyd
Beale, Jack
Beale, Mary
Buck, Daniel

Byron, Marguerite
Campbell, Alice
Carmine, Rose
Chatfield, Phyllis
Clarke, Gordon
Cowan, John
Cowan, Marion
Duncan, Walter
Falter, Ted
Fantazia, Stella
Flashman, Irving
Fox, Georges
Glave, Mabel
Goodale, Donald
Green, Lucinda
Hamilton, Marie-Rose
Haze, Dolorès
Honeck, Rosaline
Knight, Kenneth
McCoo, Virginia
McCrystal, Vivian
McFaturn, Aubrey
Miranda Anthony
Miranda, Viola
Rosato, Emil
Schlenker, Lena
Scott, Donald
Sheridan, Agnès
Sherva, Oleg
Smith, Hazel
Talbot, Edgar
Talbot, Edwin
Wain, Lull
Williams, Ralph
Windmuller, Louise.

Un poème, par Dieu, un véritable poème ! Quelle étrange, quelle exquise émotion de découvrir cette « Haze, Dolorès » (elle !) dans ce précieux écrin de noms, encadrée par deux Roses vigilantes – une petite

princesse de conte de fées entre ses demoiselles d'honneur. Essayons d'analyser ce frisson d'extase qui parcourt mon échine à la vue de ce nom parmi tant d'autres. Qu'est-ce donc qui me bouleverse ainsi jusqu'au bord des larmes (ces larmes chaudes et lourdes et opalescentes que versent les amants et les poètes) ? Qu'est-ce donc ? Serait-ce le tendre anonymat de ce prénom caché sous son voile cérémonieux (« Dolorès »), ou bien cette transposition abstraite du nom et du prénom, évoquant des gants de cuir neuf et pâle, ou peut-être un masque. « Masque » serait-il le mot clé ? Est-ce la volupté du mystère à demi transparent, tel un *tcharchèfe* flottant, derrière lequel, au passage, la chair et le regard que l'on est seul à connaître vous adressent un sourire invisible au reste du monde ? Ou bien est-ce parce que je puis imaginer si nettement les visages qui entourent mon aimée – mon hésitante et douloureuse Haze Dolorès : Grâce, au front couvert de boutons mûrissants ; Virginia, qui traîne la jambe ; Gordon, l'onaniste hagard ; Duncan, le pitre, qui pue du gousset ! Agnès, qui se ronge les ongles ; Viola, avec ses points noirs et sa poitrine tressautante ; la jolie Rosaline et la brune Marie-Rose ; l'adorable Stella, qui s'est laissé caresser par des étrangers ; Ralph, brutal et chapardeur ; Irving, le pauvre petit Juif. Et elle, là, égarée parmi eux, mâchonnant son crayon, haïe de ses maîtres, les yeux de tous les garçons braqués sur son cou et ses cheveux – elle, *ma* Lolita.

*Vendredi*. J'appelle de tous mes vœux quelque effroyable fléau. Un tremblement de terre. Une conflagration prodigieuse ; sa mère vient d'être éliminée de manière répugnante mais instantanément et définitivement, ainsi que tout ce qui vit à des lieues à la ronde. Lolita pleurniche dans mes bras. Affranchi, je la possède au milieu des ruines. Sa surprise, mes explications, démonstrations et ululations. Chimères stériles et insensées ! Je suppose qu'un Humbert plus audacieux abuserait d'elle de façon ignoble (hier, par exemple, quand elle est revenue dans ma chambre pour me montrer ses croquis faits en classe de dessin) ; il irait peut-être jusqu'à la soudoyer, et s'en tirerait sans risque, pas vu pas pris. Un homme plus simple, plus pratique que moi, s'accommoderait des succédanés commerciaux usuels – mais si vous savez où vous adresser, moi je n'en ai aucune idée. En dépit de mes allures viriles, je suis affreusement timide. Mon âme romanesque devient moite et frissonnante à l'idée que je puisse être mêlé à quelque avanie scandaleuse. Ces monstres barbus et obscènes sortant des flots : « *Mais allez-y, allez-y** ! » Annabelle sautillant à cloche-pied pour enfiler son

short et moi, le cœur soulevé de rage, essayant de la masquer à leurs yeux.

Même jour, plus tard, beaucoup plus tard. J'ai rallumé pour noter un rêve. Son inspiration est évidente : au dîner, Haze a annoncé que le bulletin météorologique nous promet un week-end ensoleillé et que nous irons au lac dimanche matin, après l'office. Et tout à l'heure, dans mon lit, comme je me berçais de phantasmes érotiques avant de tenter de m'endormir, j'ai découvert un plan sans défaut pour tirer parti de ce pique-nique. Sachant que la grosse Haze en veut mortellement à mon aimée de s'être entichée de moi, j'ai dressé mes batteries de façon à concentrer mes attentions sur la mère. Je ne parlerai qu'à elle seule, mais, au moment propice, je prétendrai avoir oublié ma montre ou mes lunettes de soleil dans la clairière voisine – et je plongerai dans les bois avec ma nymphette. À ce point, la réalité s'est effacée, et la quête des lunettes s'est métamorphosée en une gentille petite orgie avec une Lolita singulièrement avertie, corrompue et joyeusement consentante, se conduisant comme la raison sait trop bien qu'elle ne pourrait se conduire. À trois heures du matin, j'ai avalé un somnifère et, peu après, en un rêve qui n'était pas une séquelle mais une parodie de l'autre, j'ai vu avec une netteté significative ce fameux lac que je ne connais pas encore ; il m'est apparu, comme vernissé, sous une couche de glace émeraude qu'un Esquimau au visage grêlé tentait en vain de briser à coups de pic, bien que les rives abruptes et graveleuses fussent recouvertes de buissons de mimosas et de lauriers-roses importés à grands frais. Je suis sûr que le docteur Blanche Schwarzmann m'offrirait un plein sac de schillings pour pouvoir ajouter ce chef-d'œuvre libidonirique à sa collection. Hélas, la suite s'est avérée franchement éclectique : Haze senior et Haze junior caracolaient à dos de cheval autour du lac, et je galopais derrière elles, sautillant consciencieusement de haut en bas, les jambes arrondies en cerceau, quoiqu'il n'y eût point de cheval entre elles mais seulement l'air élastique – une de ces petites négligences dues à la distraction du marchand de rêves.

*Samedi.* Mon cœur bat encore à se rompre. Je me tortille sur ma chaise avec de sourds gémissements de confusion rétrospective.

Vue dorsale. Un coin de peau brillante entre sa chemisette et son short blanc de gymnastique. Penchée sur l'appui de la fenêtre, en train d'arracher les feuilles du peuplier proche tout en menant un dialogue

torrentiel avec le livreur de journaux (Kenneth Knight, j'imagine) qui, d'un tir précis et sonore, venait de projeter la *Gazette* de Ramsdale sur le perron. Je m'approchai d'elle tout doucement, par une « reptation de cul-de-jatte », comme on dit dans le jargon des mimes. Mes bras et jambes étaient des surfaces convexes entre lesquelles – et non pas sur lesquelles – je progressais avec lenteur, en une locomotion tout impersonnelle : Humbert l'Araignée Blessée. Il me fallut des heures pour arriver jusqu'à Lo ; il me semblait la voir par le petit bout d'un télescope géant et, le regard fixé sur sa petite croupe tendue, je me traînais tel un paralytique, les membres mous et déformés, me concentrant avec une énergie farouche. Enfin, je fus derrière elle ; mais j'eus la triste idée de la « chahuter » un peu pour couvrir mon manège et, quand je l'attrapai par la nuque, elle eut un cri strident et plaintif : « C'est fini, oui ? » – sur un ton si vulgaire qu'aussitôt, les lèvres plissées en un rictus hideux, Humbert l'Humilié battit piteusement en retraite tandis que l'adorable reprenait ses papotages avec le gamin du trottoir.

Mais écoutez bien ce qui est arrivé ensuite. Après le déjeuner, je me suis installé sur une chaise longue pour essayer de lire. Soudain, deux petites mains agiles se sont posées sur mes yeux : elle s'était faufilée derrière moi, répétant, comme en un mouvement de ballet, ma manœuvre de ce matin. Sur mes paupières, ses doigts qui masquaient le soleil étaient d'un grenat lumineux et, avec des hoquets de rire, elle se tortillait d'un côté et de l'autre pour esquiver mon bras, que j'agitais derrière moi sans abandonner ma position. Ma main a effleuré ses jambes allègres et fugitives, et mon livre a glissé de mes genoux, tel un traîneau, au moment même où Mrs. Haze arrivait : « Donnez-lui une bonne gifle si elle interrompt vos méditations, a-t-elle dit avec indulgence. Comme j'aime ce jardin (nul point d'exclamation dans sa voix). N'est-il pas divin avec ce soleil (pas davantage de point d'interrogation). » Sur ce, l'importune s'est assise sur le gazon avec un soupir de feinte béatitude, et elle contemplait le ciel, appuyée sur ses mains épanouies en palmes, quand une vieille balle de tennis grisâtre a rebondi sur elle et, de la maison, Lo a jeté d'une voix dédaigneuse : « *Pardonnez**, maman, ce n'était pas toi que je visais. » Bien sûr que non, mon aimée, ma brûlante et soyeuse Lolita.

# XII

Sur cet épisode s'achevait ce journal de quelque deux ou trois semaines. Il montre clairement qu'en dépit des ressources d'invention du démon, la trame restait toujours la même : il commençait par m'affrioler – puis se jouait de moi, me laissant déconfit, avec une sourde torture à la racine même de mon être. Je savais exactement ce que je voulais faire, et je savais aussi le moyen de parvenir à mes fins sans compromettre la chasteté d'une enfant ; après toute une vie de pédophilie, je n'étais pas tout à fait sans expérience : n'avais-je pas possédé visuellement mille et une nymphettes dans des jardins publics ? Ne m'étais-je pas maintes fois faufilé dans des couloirs d'autobus étouffants et grouillants de monde, pour m'incruster, avec une bestialité circonspecte, entre des grappes d'écolières suspendues aux poignées de cuir ? Mais depuis près de trois semaines, chacune de mes manigances pathétiques était contrariée. Le trouble-fête était presque toujours la femme Haze qui, je me permets de le signaler au lecteur, craignait plus de voir Lo goûter ma compagnie que de la savoir séduite par moi. La passion qui me consumait pour cette nymphette – la première nymphette que je pouvais frôler timidement de mes griffes maladroites et douloureuses – m'eût certainement conduit dans une autre maison de santé si le démon n'avait compris qu'il devait m'accorder quelque apaisement s'il voulait continuer à s'amuser de moi.

Le lecteur a sans doute noté également l'étrange mirage du lac. Il eût été logique de la part d'Aubrey McFatum – ce nom d'écolier est un excellent sobriquet pour mon démon personnel – de m'offrir un menu divertissement sur cette plage promise, au cœur de cette forêt hypothétique. Or, la promesse de Mrs. Haze n'était ni plus ni moins qu'un abus de confiance : elle avait omis de m'informer que Marie-Rose Hamilton (une ravissante petite brune, j'ai plaisir à le noter) devait venir aussi, et que mes deux nymphettes allaient chuchoter à l'écart, jouer et folâtrer à l'écart, tandis que Mrs. Haze et son beau pensionnaire converseraient gravement, à demi nus et loin des regards indiscrets. Et pourtant, il devait effectivement y avoir des regards fureteurs et force commérages. Comme la vie est paradoxale ! L'homme n'a rien de plus pressé, semble-t-il, que de s'aliéner le destin qu'il sollicite entre tous. Avant mon arrivée à Ramsdale, ma logeuse avait projeté d'installer à la maison une vieille fille, une certaine Miss Phalen (fille de l'ancienne cuisinière de ses parents), qui s'occuperait de Lo et de moi pendant que la

maîtresse de céans, une femme de carrière s'il en fût, décrocherait une situation avantageuse dans la cité voisine. Elle avait envisagé l'avenir avec une précision méthodique : quelque Herr Humbert, le dos rond et un lorgnon sur le nez, débarquant d'Europe centrale avec armes et bagages pour ramasser la poussière dans un coin derrière ses piles de livres ; Lo, l'enfant disgracieuse et honnie, confiée à la férule de Miss Phalen (qui, quelques années auparavant, l'avait déjà tenue sous son aile de vautour – ma Lolita évoquait cet été de 1944 avec un frisson d'indignation) ; et Mrs. Haze elle-même, accueillant les visiteurs dans une grande métropole élégante et raffinée. Mais un événement des plus commodes bouleversa ce programme : Miss Phalen se brisa une hanche à Savannah, dans l'État de Georgie, le jour même de mon arrivée à la maison Haze.

# XIII

Le dimanche qui suivit le samedi décrit plus haut se révéla aussi radieux que les experts l'avaient prédit. Comme je posais le plateau de mon petit déjeuner sur la chaise du couloir, près de ma porte, où ma douce propriétaire viendrait le prendre en temps voulu, j'entendis un bruit de voix et parvins à glaner les renseignements suivants en m'approchant sans bruit de la rampe de l'escalier dans mes vieilles pantoufles (seule vieillerie que l'on puisse me reprocher) : il y avait une nouvelle prise de bec. Mrs. Hamilton ayant téléphoné que sa fille « faisait de la température », Mrs. Haze venait d'annoncer à sa fille que le pique-nique était remis, et la bouillante petite Haze rétorqua que, dans ces conditions, elle ne l'accompagnerait pas à la messe. Haze la glaciale répondit : « Très bien » et s'en alla.

Quand je surpris ces propos du haut du palier, je venais à peine de me raser : j'avais les oreilles mouchetées de savon à barbe et j'étais encore en pyjama (mon pyjama blanc orné d'un motif de bleuets – pas celui au lilas). Regagnant ma chambre, j'essuyai le savon, me parfumai les cheveux et les aisselles, passai une robe de chambre de soie violette et, fredonnant nerveusement, je descendis à la recherche de Lo.

J'aimerais que mes doctes lecteurs participent à la scène que je vais rejouer pour eux ; j'aimerais qu'ils l'étudient dans tous ses détails et constatent eux-mêmes que cet épisode, si enivrant, si capiteux qu'il paraisse, demeure infiniment chaste et prudent si on le considère avec ce que mon avocat appelait récemment au cours d'un entretien en tête-à-tête, une « sympathie impartiale ». Frappons les trois coups, Dieu, que mon rôle est difficile !

Personnage principal : Humbert le Fredonneur. Temps : un dimanche matin de juin. Lieu : un salon baigné de soleil. Décor et accessoires : un vieux divan au tissu rayé, des revues, un gramophone, des babioles et colifichets mexicains (feu M. Harold E. Haze – le ciel ait son âme vertueuse – avait engendré ma bien-aimée [2] à Vera Cruz, dans une chambre badigeonnée de bleu, durant l'heure de la sieste, et la maison Haze était pleine de souvenirs de ce voyage de noces, parmi lesquels Dolorès). Lo portait, ce matin-là, une jolie robe d'imprimé que je ne lui avais vue qu'une seule fois : jupe ample, corselet étroit et manches courtes, en percale rose clair quadrillé de rose foncé ; pour compléter

cette harmonie rubescente, elle s'était fardé les lèvres et tenait entre ses mains en coupe une pomme superbe et banale, d'un rouge édénique. Toutefois, elle n'était pas chaussée pour sortir, et son sac du dimanche gisait, tout blanc, près du gramophone.

Mon cœur grondait comme un ouragan de cauchemar. Elle s'assit près de moi, sa jupe fraîche s'épanouissant en corolle avant de s'affaisser mollement sur le divan, et elle se mit à jouer avec son fruit scintillant. Elle le lança dans l'air pailleté de soleil et le rattrapa habilement, refermant ses mains autour de lui avec un claquement lisse et sonore.

Humbert Humbert intercepta la pomme.

« Rendez-la-moi ! » implora Lo, découvrant l'éclat marmoréen de ses paumes. J'exhibai Délicieuse. Elle s'en saisit et y planta les dents, et mon cœur était comme une bulle de neige sous une fine enveloppe de peau écarlate, et soudain, avec une agilité de jeune guenon – un des traits dominants de cette nymphette d'outre-Atlantique – elle m'arracha le magazine ouvert que je tenais d'une poigne abstraite (dommage qu'on n'ait pu filmer le dessin étrange, semblable à un entrelacs de monogramme, de nos mouvements, tantôt simultanés, tantôt enchevêtrés). Nullement embarrassée par la pomme défigurée qu'elle serrait entre ses doigts, Lo feuilleta violemment le magazine, à la recherche d'une reproduction qu'elle désirait montrer à l'ami Humbert. Elle la trouva enfin. Simulant l'intérêt, je penchai la tête si près d'elle que ses cheveux caressèrent ma tempe et qu'elle me frôla la joue de son bras en s'essuyant les lèvres sur son poignet. Une brume mordorée semblait flotter entre l'image et mon regard, et ma réaction fut trop lente au gré de Lolita, qui frotta impatiemment ses genoux nus l'un contre l'autre. Peu à peu, le tableau se matérialisa vaguement devant mes yeux : un peintre surréaliste allongé avec nonchalance sur une plage, à côté d'une *Vénus de Milo* en plâtre, tout aussi indolente et à demi enfouie dans le sable. Document de la Semaine, spécifiait la légende. D'un geste, je fis disparaître cette ordure. Aussitôt, feignant de vouloir reprendre le magazine, Lo se jeta sur tout mon corps. Je saisis son poignet osseux et grêle. Le journal tomba à terre comme une volaille effarée. Se tortillant sur elle-même, Lo se dégagea, recula, se laissa choir dans le coin droit du sofa, puis, avec une admirable simplicité, l'impudente fillette allongea ses jambes sur mes genoux.

J'étais déjà dans un état de surexcitation qui frisait la démence – mais

j’avais aussi la ruse du fou. Toujours assis sur le divan, j’exécutai une série de manœuvres furtives afin d’accorder mon désir masqué à la pression de ses jambes innocentes. Il n’était pas aisé de détourner l’attention de l’enfant tandis que j’opérais les obscurs ajustements indispensables au succès de mon entreprise. Discourant avec volubilité, perdant mon souffle et le retrouvant au vol, singeant une subite rage de dents pour expliquer les interruptions dans mon soliloque, et tout cela sans cesser de fixer du regard – le regard secret du dément – mon but radieux et lointain, j’accentuai prudemment la friction magique qui éliminait, au sens hallucinatoire sinon réel du terme, la texture physiquement inviolable mais psychologiquement tendre et friable de l’obstacle matériel (pyjama et peignoir de soie) séparant le fardeau de ses deux jambes bronzées de la tumeur cachée d’une passion indicible. Au hasard de mes divagations, un charabia au débit purement mécanique vint à propos sur mes lèvres, et je commençai à psalmodier, en les mutilant quelque peu, les paroles d’une absurde chansonnette à la mode : « Oh ma Carmen, petite Carmen, rappelle-toi nos départs… et les soirs et les bars et les… » Je ressassais ces fadaises d’une voix automatique, la tenant sous leur charme très spécial (spécial à cause des paroles estropiées) et, en même temps, j’avais mortellement peur d’être interrompu par quelque acte de Dieu, frustré de ce poids d’or bruni dans la sensation duquel tout mon être semblait concentré, et cet affolement m’amena à déployer, pendant une minute ou deux, une hâte peu compatible avec une volupté savamment modulée. Bientôt, mes variations sur Carmen et les soirs et les bars et les barmen passèrent sous la direction de Lo, qui reprit et ranima la mélodie que j’assassinais. Elle avait une voix harmonieuse, mi-douce mi-acide. Ses jambes, étendues en travers de mon giron à vif, tressaillaient de temps à autre ; je les caressais lentement – et elle se vautrait dans son coin, Lola l’écolière, dévorant son fruit immémorial et chantant à travers sa pulpe juteuse, perdant une pantoufle, frottant son talon déchaussé – en socquette tire-bouchonnée – contre la pile de vieux magazines entassés à ma gauche sur le divan, et chacun de ses mouvements, chaque contorsion et ondulation, m’aidait à dissimuler et améliorer le réseau de correspondance tactile entre la belle et la bête, entre le fauve muselé et tendu à se rompre et la beauté de son petit corps creusé de fossettes sous la chaste robe de coton.

Du bout de mes doigts aux aguets, j’effleurai le duvet imperceptiblement hérissé le long de ses mollets. Je me fondais dans la

chaleur âcre mais salubre qui flottait autour de son corps telle la brume d'été. Reste, petite Haze, reste… Comme elle se penchait pour jeter dans l'âtre la pomme sacrifiée, son jeune poids, sa croupe rondelette et ses jambes candidement impudiques se trémoussèrent sur moi – sur mon giron fébrile et torturé qui besognait subrepticement ; et tout d'un coup, un changement mystérieux s'opéra sur mes sens, et j'accédai à une sphère d'existence où rien n'importait que l'infusion de plaisir que ma chair brassait. Ce qui était au début une exquise dilatation des fibres les plus intimes de mon être se métamorphosa en un fourmillement torride qui atteignit soudain cet état de sécurité, de confiance et de sérénité absolues que l'on chercherait en vain dans l'univers conscient. Certain que rien ne pourrait détourner cette béatitude ardente et profonde de sa convulsion ultime, j'osai la freiner un peu pour prolonger son rayonnement. Rien à craindre : Lolita était proprement solipsisée. Dehors, le soleil implicite palpitait dans les peupliers complices ; nous étions seuls, miraculeusement, divinement seuls ; je l'observais, rose et poudrée d'or, par-delà le voile de mon extase délibérément contrôlée, qu'elle ne percevait pas, ne soupçonnait même pas – et le soleil jouait sur ses lèvres, et ses lèvres, apparemment, formaient toujours les paroles de l'antienne Carmen-barmen qui ne pouvaient plus franchir le seuil de ma conscience. Tout était prêt. Les nerfs de la félicité étaient à nu. Les corpuscules de Krauze approchaient de la phase frénétique. La moindre pression suffirait à déchaîner toutes les ivresses paradisiaques. Je n'étais plus Humbert le Cabot le roquet bâtard à l'œil triste, étreignant le pied qui se lève pour le frapper. J'étais au-dessus des tribulations du ridicule, au-delà de la contingence du châtiment. Dans ce sérail de ma façon, j'étais un Turc radieux et robuste, pleinement conscient de sa liberté, et retardant volontairement le moment de posséder la plus jeune et la plus frêle de ses esclaves. Suspendu au bord de cet abîme voluptueux (un chef-d'œuvre d'équilibre physiologique comparable à certaines techniques des arts), je répétais après elle des mots au hasard – barmen. Carmen, oh, ma Carmen, ahmen, ahahamen – tel un dormeur parlant et riant dans son sommeil et, simultanément, ma main bienheureuse rampait sur sa jambe ensoleillée, aussi haut que l'ombre de la décence le permettait. La veille, elle s'était cognée contre la massive commode de rentrée et – « Regarde, regarde ! hoquetai-je, regarde ce que tu as fait, ce que tu t'es fait à la jambe, ah, regarde » ; car il y avait, je le jure, une ecchymose ocre et violacée sur sa tendre cuisse de nymphette, que je massai et enserrai doucement dans ma grande main velue, et ses dessous étaient trop

succincts, semblait-il, pour empêcher mon pouce allègre d'atteindre la commissure brûlante – comme on chatouille et caresse une enfant riant aux larmes, rien de plus, et : « Oh, ce n'est rien du tout ! » cria-t-elle d'une voix perçante, et elle se démena, se convulsa, se rejeta en arrière, la tête à demi détournée, mordillant sa lèvre inférieure de ses dents luisantes – et ma bouche gémissante, messieurs les Jurés, toucha presque son cou nu pendant que j'écrasais sur sa fesse gauche le dernier spasme de l'extase la plus longue qu'homme ou monstre ait connue.

Aussitôt après, à croire que nous avions lutté et que ma prise s'était subitement relâchée, elle roula à bas du divan et bondit sur ses pieds (ou plutôt : sur un seul pied) pour mettre fin au vacarme formidable du téléphone qui – mais comment l'aurais-je su ? – sonnait peut-être depuis des éternités. Elle se tenait à cloche-pied, clignant des yeux, les joues embrasées et les cheveux en désordre, son regard glissant avec une égale nonchalance sur moi et sur les meubles et, tout en écoutant ou répondant (à sa mère, qui lui disait de la rejoindre chez les Chatfield pour le déjeuner – las ! ni Lo ni Hum ne savaient encore ce que complotait maman Haze), elle tapotait le bord du guéridon avec le bout de sa mule qu'elle tenait à la main. Grâce à Dieu, elle ne s'était aperçue de rien !

Tirant un mouchoir de soie multicolore, où ses yeux à l'écoute se fixèrent au passage, j'essuyai la sueur de mon front et, plongé dans l'euphorie de la délivrance, je rajustai ma simarre royale. Quand je me levai, elle était toujours au téléphone, ergotant avec sa mère (ma petite Carmen exigeait qu'on la cueillît en voiture) ; chantant de plus en plus fort, je m'élançai dans l'escalier et allai déclencher au fond de la baignoire un déluge fumant et assourdissant.

Ici, je ferais aussi bien de donner la chanson tout entière (ou du moins ce qui me revient en mémoire – je crois que je ne l'ai jamais sue correctement). Voici :

*Petite Carmen, rappelle-toi*
*Nos départs et les gares (lesquelles ?)*
*Et les soirs et les bars et les – quoi ?*
*Oh ! Carmen, nos affreuses querelles…*

*Et la montagne et le chêne nain,*
*Et notre dernière querelle,*
*Et l'automatique dans ma main,*

*Et la balle dans ton front ma belle* [3].

(Sur quoi, si j'ai bien compris, il dégaine son 7,65 et colle un pruneau entre les deux yeux de la môme.)

## XIV

Je déjeunai en ville – je n'avais pas eu si bon appétit depuis des années – puis rentrai à petits pas, mais la maison était sans Lo et sans vie. Je passai l'après-midi à rêvasser, et combiner, et ruminer mon aventure du matin.

J'étais fier de moi. Je m'étais régalé sans attenter à l'innocence d'une mineure. Pas le moindre dégât. Dans le sac de cuir blanc de la jeune demoiselle, le prestidigitateur avait versé pêle-mêle lait, mélasse et champagne pétillant – et, miracle, le sac était intact. J'avais exaucé mon rêve criminel, mon plan ignoble et forcené ; pourtant, Lolita se retrouvait saine et sauve – et moi aussi. Ce n'était pas elle que j'avais passionnément possédée, mais ma propre création, une autre Lolita, chimérique et cependant plus réelle que la Lolita de chair et d'os, qu'elle recouvrait et contenait, et qui flottait entre elle et moi – une chimère sans volonté, sans conscience, sans autre réalité que mon désir.

L'enfant n'avait rien su. Je ne lui avais rien fait. Et rien ne m'empêchait de répéter un jeu qui l'affectait aussi peu que si elle eût été une ombre photographique ondoyant sur les rides d'un écran, et moi-même un humble bossu abusant de mon corps dans l'obscurité de la salle. L'après-midi se prolongea interminablement, dans un silence confit, et les grands arbres chargés de sève semblaient suivre mes pensées ; et bientôt, plus violente que jamais, la concupiscence me harcela de nouveau. Qu'elle rentre vite, implorai-je un dieu d'emprunt, et pendant que maman est à la cuisine, faites que la scène du divan se reproduise, je vous en supplie – je l'aime, je l'aime si horriblement.

Non, « horriblement » ne convient pas. L'exaltation qu'engendrait la vision de nouvelles voluptés n'était pas horrible mais pathétique. « Pathétique » est l'épithète adéquate. Pathétique – parce qu'en dépit du brasier insatiable de ma convoitise lubrique, je me promettais, avec une volonté farouche et prévoyante, de sauvegarder la pureté de cette fillette de douze ans.

Or, voyez à présent comme je fus payé de mes peines. Il n'y eut point de Lolita ce soir-là : elle était allée au cinéma avec les Chatfield. Mon hôtesse avait dressé la table du dîner avec un raffinement insolite : un repas aux bougies, s'il vous plaît. Baignant dans cette aura de pacotille, elle tapotait doucement ses couverts de chaque côté de son assiette,

comme un pianiste plaquant un accord délicat, et souriait au-dessus de la porcelaine vide (elle suivait un régime). Elle formula l'espoir que j'aimerais la salade (recette puisée dans une revue féminine). Elle espérait aussi que j'aimerais le rôti froid. Elle avait passé une journée merveilleuse. Mrs. Chatfield était une femme adorable. Phyllis, sa fille, partait le lendemain pour un camp de vacances. Elle y resterait trois semaines. Quant à Lolita, c'était décidé, elle partirait jeudi. Inutile d'attendre le mois de juillet, comme prévu. Elle, elle y resterait même après le retour de Phyllis. Jusqu'à la rentrée des classes. Oh, mon cœur, quelle perspective affreuse !

Je restai pantois, anéanti – allais-je donc perdre ma bien-aimée au moment même où je l'avais faite secrètement mienne ? Pour expliquer mon humeur morose, j'eus recours à la rage de dents que j'avais déjà simulée le matin. Ce devait être une molaire gigantesque, avec un abcès gros comme une cerise de marasquin.

« Notre dentiste, dit Haze, est excellent. Nous sommes voisins, en fait. Le docteur Quilty. L'oncle de l'auteur dramatique, je crois, ou son cousin. Vous croyez que cela va passer ? Bien, comme vous l'entendez. À la rentrée, je lui ferai “fil-de-feriser” la petite, comme disait ma mère. Un appareil la matera un peu. J'ai bien peur qu'elle vous ait empoisonné l'existence, tous ces jours derniers. Et il faut nous attendre à une ou deux séances orageuses avant son départ pour le camp. Elle a froidement refusé d'y aller, et j'avoue que si je l'ai laissée avec les Chatfield, ce soir, c'est parce que je ne me sentais pas le courage de l'affronter seule à seule. Le cinéma la mettra peut-être en meilleure humeur. Phyllis est une fillette adorable, et Lo n'a aucune raison au monde de la prendre en grippe. Vraiment, Monsieur, je suis navrée de vous voir souffrir ainsi. Il serait beaucoup plus raisonnable de me laisser téléphoner à Ivor Quilty dès demain matin si votre dent ne va pas mieux. D'ailleurs, entre nous, je crois qu'un séjour en colonie de vacances est beaucoup plus sain et – enfin, ce serait tellement raisonnable, comme je le disais, au lieu de languir sur une pelouse de banlieue, et de chiper le rouge à lèvres de sa mère, et de harceler des messieurs un peu timides et surchargés de travail, et de piquer des crises de rage à la moindre provocation. »

— Êtes-vous sûre, dis je enfin, qu'elle sera heureuse là-bas ? (Piteux, pitoyablement piètre !)

— Il faudra qu'elle s'y fasse, un point c'est tout, répondit Haze. Du

reste, il ne s'agira pas seulement de rire et de batifoler. Le camp est dirigé par Shirley Holmes – vous savez, l'auteur de *Jeunes Filles sous la tente*. Ce séjour profitera à Dolorès dans tous les domaines, elle développera ses connaissances, sa santé, son caractère. Et surtout le sens des responsabilités vis-à-vis d'autrui. Voulez-vous que nous nous asseyions un moment sur la *piazza* avec ces bougies, ou préférez-vous monter vous coucher et dorloter cette dent ? »

Dorloter cette dent.

## XV

Le lendemain, elles allèrent en ville afin d’effectuer les achats requis pour le camp ; toute acquisition d’ordre vestimentaire avait sur Lo un effet quasi miraculeux. Au dîner, elle semblait avoir retrouvé son humeur sarcastique habituelle. Aussitôt après, elle monta dans sa chambre et se plongea dans les illustrés enfantins achetés pour les jours de pluie au camp Kilt (quand arriva le jeudi, elle les avait si bien lus et relus qu’elle les laissa à la maison). À mon tour, je regagnai mon antre et écrivis quelques lettres. Je projetais à présent de passer l’été au bord de la mer et, à la rentrée des classes, de reprendre mon existence chez les Haze ; car je savais déjà que je ne pourrais vivre loin de la petite. Le mardi, elles prirent de nouveau la voiture pour faire des courses en ville, et l’on me pria de répondre au cas où la directrice du camp téléphonerait en leur absence. Elle appela en effet (nous devions avoir l’occasion, à quelques semaines de là, d’évoquer cet entretien charmant). Ce mardi-là, Lo dîna dans sa chambre. Elle avait pleuré (une de ses querelles coutumières avec maman Haze) et, comme cela s’était déjà produit en d’autres occasions, elle ne voulait pas que je visse ses yeux gonflés : elle était de ces êtres à la peau délicate qui, après un accès de larmes, ont le teint flou, enflammé et d’une séduction morbide. Je regrettai vivement qu’elle se méprît ainsi sur mes goûts secrets en matière d’esthétique, car je raffole de cette pointe de rose botticellien, et de ce rose plus cru autour des lèvres, et de ces cils humides et collés par les larmes ; il va donc sans dire que ses caprices pudibonds m’avaient maintes fois privé de consolations spécieuses. Mais là n’était pas la seule raison de son absence. Dans les ténèbres de la véranda (un vent impertinent avait soufflé les bougies de cire rouge), Haze confessa, avec un rire las, qu’elle avait annoncé à Lo que son Humbert bien-aimé approuvait sans réserve le projet de colonie de vacances, « Et maintenant, ajouta Haze, la gamine est furieuse ; prétexte : nous voulons tous deux nous débarrasser d’elle ; raison véritable : elle m’a fait la vie jusqu’à ce que je lui achète des vêtements de nuit vraiment trop osés pour une petite fille, et je lui ai dit que nous les échangerions demain contre des modèles plus ordinaires. Voyez-vous, elle se considère comme une starlette, et moi je la considère comme une enfant vigoureuse et saine mais totalement dénuée de charme. Voilà, j’en suis persuadée, la source de tous nos ennuis. »

Le mercredi, je parvins à harponner Lo pendant quelques secondes :

accroupie sur le palier, en chemisette et short blanc taché du vert de la pelouse, elle fouillait dans une malle. Je murmurai une phrase que je voulais cordiale et amusante, mais elle renifla avec mépris et ne condescendit même pas à me regarder. Au désespoir – à l'agonie – Humbert lui flatta gauchement le coccyx, et elle le frappa, fort cruellement, avec un embauchoir appartenant à feu M. Haze. « Faux jeton ! » lança-t-elle tandis que je descendais l'escalier à pas lents en me frottant le bras avec de grandes démonstrations de peine et de remords. Elle ne daigna pas dîner en compagnie de Mummy et de Hummy, mais se lava les cheveux et monta se coucher avec ses illustrés ineptes. Et le jeudi, Haze l'impassible la conduisit au camp Kilt.

Comme l'ont écrit des auteurs plus célèbres que moi : « Que le lecteur imagine... » et cætera. En seconde analyse, mieux vaut l'aviver un peu, cette imagination ! Je savais que je resterais à tout jamais épris de Lolita ; je savais aussi qu'elle ne resterait pas à tout jamais la même Lolita. Elle aurait treize ans le 1er janvier. Dans deux ans environ, elle cesserait d'être une nymphette pour se changer en « jeune fille » puis, horreur des horreurs, en « étudiante ». Le terme « à tout jamais » qualifie seulement ma passion pour elle, pour la Lolita éternelle qui se reflétait dans mon sang. La Lolita dont les crêtes iliaques ne s'étaient point encore épanouies, la Lolita que je pouvais aujourd'hui toucher et humer et entendre et voir, Lolita à la voix stridente et aux cheveux d'un brun chaud et riche – ondes et franges sur les côtés, boucles sur la nuque – la Lolita au cou brûlant et moite, aux propos argotiques et vulgaires – « débectant », « super chic », « ballot » – telle était cette Lolita, ma Lolita, que le pauvre Catulle perdrait à tout jamais. Comment me résigner à ne pas la voir de tout l'été, durant deux longs mois d'insomnie ? Deux mois entiers, sur les deux brèves années de nymphescence qui lui restaient à vivre ! Que faire ? Me déguiser en jouvencelle lugubre et prude, cette grande bringue de M$^{lle}$ Humbert, et planter ma tente à l'orée du camp Kilt, dans l'espoir que ses nymphettes rousses clameraient en chœur : « Adoptons cette pauvre réfugiée à la voix de rogomme », et l'entraîneraient, un peu mélancolique et souriant humblement – *Berthe au grand pied** – vers leur foyer rustique. Berthe dormira avec Dolorès Haze !

Rêves creux et amers. Deux mois de beauté, deux mois de tendresse étaient gaspillés à tout jamais, et je n'y pouvais rien, rien.

Ce jeudi tenait pourtant en réserve une infime guttule de nectar savoureux. Elles devaient se mettre en route tôt le matin. Entendant la multitude de bruits qui annonçaient leur départ, je roulai à bas de mon lit et allai me pencher à la fenêtre. Sous les peupliers, la voiture frémissait déjà. Sur le trottoir, Louise s'abritait les yeux de sa main en visière, suivant à l'avance la trace de la petite voyageuse dans le soleil affleurant du matin. Son geste était prématuré. « Dépêche-toi donc ! » cria Haze. Avant de claquer la portière, ma Lolita, déjà à demi assise, baissa la glace, adressa un signe d'adieu à Louise et aux peupliers (elle ne devait jamais les revoir, ni l'une ni les autres) et brusquement, elle interrompit le cours du destin : elle leva les yeux – et se précipita dans la maison, suivie par les cris furieux de sa mère. Un instant après, j'entendis mon adorée monter l'escalier en courant. Mon cœur se dilata avec une telle violence que je faillis être asphyxié. Je remontai vivement mon pantalon de pyjama et ouvris la porte d'une poussée ; au même moment, Lolita arriva, trépignante, palpitante, dans sa robe du dimanche, et soudain elle fut dans mes bras et sa bouche innocente se fondit sous la pression féroce de mes rudes mâchoires d'homme – oh, ma vibrante aimée ! Une seconde plus tard, je l'entendis – saine et sauve et vierge encore – dévaler bruyamment les marches. Le destin se remit en branle. Une jambe blonde disparut, happée par la voiture, la portière claqua – claqua de nouveau – et, d'un coup de volant, Haze la conductrice, ses lèvres rouge caoutchouc tordues par un flux de paroles rageuses et insaisissables, arracha mon amour à ma vue – et pendant ce temps, de sa véranda couverte de lierre et de glycine, M^lle^ d'En Face, la vieille invalide, agitait la main, faiblement mais en cadence, sans que nul lui fît l'aumône d'un regard.

# XVI

Mes paumes étaient encore pleines de l'ivoire compact de son corps – elles éprouvaient encore la courbe de son dos pré-adolescent, la douceur glissante comme l'ivoire de sa peau sous la robe mince que j'avais bouchonnée en la serrant dans mes bras. Je me ruai dans sa chambre en désordre, ouvris brutalement son placard et me jetai dans l'amas de vêtements chiffonnés qui l'avaient touchée. Il y avait entre autres une frêle fanfreluche rose, déchirée, dont la couture exhalait encore un parfum un peu âcre. Humbert y enfouit son cœur distendu et débordant. Un cataclysme de désespoir allait m'emporter lorsque j'eus conscience de la voix veloutée de la bonne qui m'appelait de l'escalier. Je rejetai les lingeries froissées et repris hâtivement contenance ; elle avait une lettre pour moi, dit-elle, et, recouvrant mon remerciement machinal d'un aimable « pas de quoi », la brave Louise déposa une enveloppe non timbrée et curieusement immaculée dans ma main tremblante.

*Ceci est une confession : je vous aime* – ainsi commençait la lettre, et pendant une brève seconde d'aveuglement, je crus reconnaître une écriture d'écolière dans ce gribouillage hystérique. *Et c'est dimanche dernier, à l'église – vilain garçon, qui n'avez pas voulu venir admirer nos nouveaux vitraux ! – oui, ce n'est que dimanche dernier, quand j'ai demandé au Seigneur ce que je devais faire, qu'il m'a dit d'agir comme je le fais à présent. Voyez-vous, je n'ai pas d'alternative. Je vous ai aimé dès la première minute. Je suis une femme passionnée et solitaire, et vous êtes l'amour de ma vie.*

*Maintenant, mon bien-aimé*, mon cher, cher monsieur*, *maintenant que vous avez lu ceci, vous savez tout. Aussi, je vous en supplie, faites vos valises et partez* immédiatement. *Votre propriétaire vous en donne l'ordre. J'annule notre accord de location. Je vous flanque à la porte.* Départez* ! *Fichez-moi le camp ! Je serai rentrée à l'heure du dîner, si je fais du cent trente à l'aller et au retour et si je n'ai pas d'accident (mais quelle importance, n'est-ce pas ?), et je ne veux pas vous trouver à la maison. Je vous en prie, je vous en conjure, partez sans attendre, tout de suite, n'allez même pas jusqu'au bout de cette lettre absurde. Partez. Adieu.*

*La situation*, chéri*, *est des plus simples. Je sais trop bien, que dis-je : j'ai la* certitude absolue *que je ne vous suis rien, rien du tout. Oui, vous*

*éprouvez quelque plaisir à me parler (et à vous moquer gentiment de moi), vous vous êtes attaché à notre maison si intime, aux livres que j'aime, à mon joli jardin, et même aux façons bruyantes de Lo – mais je ne vous suis rien. Vrai ? Bien sûr que c'est vrai : pas l'ombre de rien ! Mais après avoir lu cette « confession », si vous alliez décider, avec votre romantisme d'Européen ténébreux, que je suis assez séduisante pour que cette lettre vous autorise à me faire des avances – vous seriez un criminel, plus odieux qu'un bandit violant l'enfant qu'il a kidnappée. Voyez-vous,* chéri*, *si vous décidiez de rester, si je vous trouvais à la maison (mais vous n'y serez pas, et c'est pourquoi je puis écrire ainsi), votre présence ne pourrait signifier qu'une chose : que vous voulez de moi aussi passionnément que moi de vous ; que vous me voulez pour compagne de toujours ; que vous êtes prêt à lier votre vie à la mienne jusqu'à la fin des temps et à devenir le père de ma petite fille.*

*Laissez-moi délirer et divaguer encore un tout petit moment, mon amour – d'ailleurs, je sais bien que vous avez déjà déchiré cette lettre et que vous l'avez précipitée en mille morceaux* (ici, quelques mots illisibles) *dans le tourbillon de la chasse d'eau. Mon bien-aimé*, mon très, très cher*, *vous ne saurez jamais quel univers d'amour j'ai bâti autour de vous pendant ce mois de juin si miraculeux ! Je connais votre réserve toute britannique. Vos réticences d'homme du Vieux Monde, votre sens du décorum doivent s'offusquer de cette hardiesse d'Américaine ! Pour vous qui savez cacher vos sentiments les plus violents, je ne suis sans doute qu'une petite gourde sans pudeur, assez sotte pour vous ouvrir mon pauvre cœur meurtri ! Au cours des années écoulées, j'ai connu bien des déceptions. M. Haze était un homme admirable, une âme d'élite, mais il était de vingt ans mon aîné et… allons, ne nous épanchons pas sur le passé. Mon bien-aimé, votre curiosité doit être amplement satisfaite – si toutefois vous avez fait fi de ma prière et lu cette lettre jusqu'au bout. Tant pis ! Détruisez-la et partez. N'oubliez pas de laisser la clef sur le bureau de votre chambre. Et votre adresse, pour que je puisse vous rembourser les douze dollars couvrant votre pension jusqu'à la fin du mois. Adieu, mon amour. Priez pour moi – s'il vous arrive de prier.*

C. H.

Je n'offre ici que ce qui m'est resté en mémoire, mais tout ce que j'ai retenu de cette lettre est textuel (y compris cet affreux charabia de

français). Elle était au moins deux fois plus longue. J'ai omis un paragraphe fort lyrique, que je n'avais fait que parcourir au passage en lisant la lettre, à propos du frère de Lolita, mort à deux ans (alors qu'elle était âgée de quatre ans), et que j'aurais tant aimé. Voyons, y a-t-il autre chose à signaler ? Oui : il se peut que ce « tourbillon de la chasse d'eau » (où la lettre s'est effectivement engloutie) soit dû à mon esprit prosaïque. Elle me suppliait probablement d'allumer un bûcher spécial pour la brûler.

Ma première réaction fut de panique et de répulsion. La seconde fut plus calme – on eût dit qu'un ami posait une main apaisante sur mon épaule et m'adjurait de prendre le temps de réfléchir. Je le pris. Émergeant de ma stupeur, je m'aperçus que j'étais toujours dans la chambre de Lo. Une réclame de pleine page, arrachée à quelque luxueux magazine sur papier couché, était affichée au-dessus du lit, entre le mufle d'un chanteur de charme et les cils d'une vedette de cinéma. Cette réclame, donc, représentait un jeune marié avec des cheveux très noirs et un regard épuisé dans ses yeux bleus de descendant de la vieille Irlande. Il se pavanait dans une superbe robe de chambre (création de la maison Une telle) et portait un plateau en forme d'aqueduc (conçu par les établissements Un tel) sur lequel était servi un petit déjeuner pour deux. La légende, due au Révérend Thomas Morell, le désignait sous le titre de « héros conquérant ». La dame si fièrement conquise, invisible sur le document, était sans doute en train de s'arc-bouter sur les oreillers pour recevoir sa moitié du plateau. On voyait mal comment son compagnon de lit pourrait se glisser sous l'aqueduc sans renverser quelque chose. D'un crayon facétieux, Lo avait dessiné une flèche pointant sur le visage défait du galant, et ajouté en lettres majuscules : H. H. Et en effet, à quelques années près, la ressemblance était frappante. Une autre réclame en couleurs était épinglée au-dessous. On y voyait un auteur dramatique connu, qui tirait solennellement sur une cigarette Drome. Il ne fumait que des Drome. La ressemblance était beaucoup plus douteuse. Sous ces deux tableautins, le lit de Lolita, jonché de journaux illustrés ; l'émail des montants s'était desquamé par endroits, laissant des marques noirâtres et presque rondes sur la peinture blanche. M'étant assuré que Louise était partie, je me faufilai sous les draps de Lo et relus la lettre.

# XVII

Messieurs du jury ! Je me garderai d'affirmer que certaines velléités en rapport avec l'affaire en cours – qu'on me passe l'expression – ne s'étaient point déjà présentées à mon esprit. Certes, je ne les avais jamais examinées de façon rationnelle ou en fonction d'occasions antérieures, mais je n'ose affirmer, je le répète, que je ne les avais pas caressées (pour forger une autre figure de style !) dans la pénombre de mes pensées, dans les ténèbres de ma passion. Il m'était peut-être déjà arrivé par le passé (ce « peut-être » est de trop, si je connais mon Humbert) d'envisager avec un détachement lucide la possibilité d'épouser une veuve plus très jeune (Charlotte Haze, par exemple) et n'ayant plus un seul parent en ce vaste et triste monde, dans le seul but de batifoler avec sa fille (Lo, Lola, Lolita). Je suis même prêt à confesser à mes bourreaux que j'avais peut-être, à une ou deux reprises, dardé un froid regard de maquignon sur Charlotte, ses lèvres de corail, sa chevelure de bronze et son décolleté dangereusement profond, en essayant vaguement de l'inscrire dans quelque phantasme plausible. J'avoue ceci sous la torture. Torture imaginaire, je le concède, mais d'autant plus horrible. J'aimerais ouvrir ici une parenthèse pour vous raconter en détail les accès de *pavor nocturnus* qui hantaient hideusement les nuits sans sommeil de mon adolescence quand j'évoquais des locutions découvertes au hasard de mes lectures, telles que *peine forte et dure** (quel génie de la Souffrance était-il donc qui inventa cela !), ou cet obscur « trauma », mot insidieux et terrifiant ; ou encore « choc traumatique » ; et même « imposte ». Mais mon récit n'est déjà que trop désordonné.

Un peu plus tard, je détruisis la lettre et regagnai ma chambre, ruminant mes pensées, fourrageant dans mes cheveux, me pavanant dans mon peignoir violet, gémissant entre mes dents serrées, et soudain – soudain, Messieurs les jurés, je sentis poindre, tel un soleil effroyable et lointain, un sourire dostoïevskien sous le rictus qui me tordait les lèvres. Je me représentai, dans une perspective nouvelle et d'une parfaite clarté, toutes les caresses fortuites que l'époux de sa mère pourrait prodiguer à l'enfant. Trois fois par jour, tous les jours, je pourrais la presser contre moi. Mes maux disparaîtraient, je recouvrerais la santé. « Te tenir doucement sur un tendre genou, imprimer sur ton front un baiser paternel… » L'ami Humbert a des lettres !

Enfin, avec toute la prudence voulue, sur la pointe des pieds de l'imagination, pour ainsi dire, j'évoquai Charlotte dans le rôle de l'épouse. Que diable, je saurais bien m'astreindre à lui apporter cette pamplemousse parcimonieusement coupée en deux, ce petit déjeuner sans sucre.

L'accusé Humbert Humbert, transpirant sous la lumière brutale et crue, injurié et foulé aux pieds par des policiers en nage, va maintenant compléter sa « déposition » (quel mot !) en retournant sa conscience comme une redingote pour en dévoiler la doublure la plus intime. Je n'avais point l'intention d'épouser la pauvre Charlotte pour l'éliminer ensuite de façon vulgaire et répugnante autant que dangereuse, en jetant par exemple cinq pastilles de bichlorure de mercure dans son porto préprandial, ou par quelque autre procédé analogue ; mais j'avoue qu'une arrière-pensée pharmacologique subtilement dosée tinta clairement dans mon esprit résonnant et enfumé. Pourquoi me limiter aux timides caresses masquées dont j'avais déjà fait l'expérience ? D'autres visions de vénerie s'offraient à moi avec des dandinements et des sourires charmeurs. Je me voyais déjà administrant un soporifique puissant à la mère et à la fille afin de lutiner l'enfant jusqu'à l'aurore avec une totale impunité ; la maison vibrait des ronflements de Charlotte tandis que Lolita, respirant à peine dans son sommeil, était aussi quiète qu'une poupée peinte. « Maman, je te jure que Kenny ne m'a même pas touchée. — Tu mens, Dolorès, ou bien c'était un incube. » Mais non, je n'irais pas jusque-là.

Ainsi rêvait et spéculait Humbert le Cube, et l'astre rouge du désir et de la décision (ces deux pôles vitaux du monde où nous vivons) montait à son zénith, pendant que mille libertins pressés sur mille balcons levaient leurs coupes pétillantes aux voluptés des nuits passées et à venir. Puis je brisai mon verre (figurativement) et conçus avec hardiesse, car ces visions m'enivraient si bien que j'en venais à sous-estimer la placidité de ma nature, une stratégie de maître chanteur – non, le mot est trop fort : de maître fredonneur, donc – pour contraindre la grande Haze à me laisser convoler avec la petite Haze, en menaçant d'abandon la pauvre vieille colombe énamourée si elle contrariait mes ébats avec ma belle fille légale.

En un mot, devant cette Offre Sensationnelle, devant ces horizons si vastes et si variés, j'étais aussi désarmé que le père Adam voyant toute

l'histoire du Moyen-Orient antique apparaître à l'avance, comme en un mirage, au-dessus de son verger de pommiers.

Veuillez à présent enregistrer cette observation capitale : l'artiste en moi a pris le pas sur le gentleman. C'est au prix d'un prodigieux effort de volonté que je puis accorder le style de ce mémoire à celui du journal que je tenais au temps où Mrs. Haze n'était à mes yeux qu'une rabat-joie. Ce journal n'est plus, mais mon devoir d'artiste me commande de garder le même ton, si discordant et cruel qu'il me semble aujourd'hui. Grâce à Dieu, mon récit a maintenant atteint le point où je puis cesser d'insulter la pauvre Charlotte pour l'amour de la vraisemblance rétrospective.

Désireux d'épargner à la malheureuse deux ou trois heures d'angoisse sur une route en lacet (et, peut-être, une collision de plein fouet qui réduirait à néant nos rêves respectifs), je fis une tentative fort attentionnée mais infructueuse pour la joindre au camp par téléphone. Elle était repartie depuis une demi-heure ; on me passa Lo à sa place, et je lui dis tout à trac – tremblant et bouillonnant d'orgueil à l'idée d'avoir ainsi maté le destin – que j'allais épouser sa mère. Je dus répéter mes paroles à deux reprises, car quelque chose l'empêchait de m'écouter avec l'attention requise. « Mince, c'est chouette, dit-elle d'une voix rieuse. À quand la noce ? Attendez une seconde, le chien – il y a un petit chien qui me mord la cheville. Écoutez… » Elle ajouta que le camp avait l'air « très marrant » – et je raccrochai en songeant qu'il avait suffi de deux heures à peine pour que de nouvelles préoccupations éclipsassent l'image du séduisant Humbert Humbert dans l'esprit de la petite Lolita. Mais cela n'importait guère. Une fois marié, je la ramènerais au bercail dès qu'il serait décemment possible de le faire – avant même que « la couronne d'oranger flétrisse sur la tombe », comme aurait pu dire un poète. Mais je ne suis pas poète. Je ne suis qu'un mémorialiste consciencieux.

Après le départ de Louise, j'inspectai le contenu de la glacière et, le jugeant d'une austérité par trop puritaine, je me rendis à pied jusqu'au centre de la ville pour acheter les victuailles les plus rares. J'achetai également des alcools de marque et deux ou trois sortes de vitamines. Avec l'aide de ces stimulants et mes ressources naturelles, j'espérais prévenir la situation embarrassante où mon indifférence risquait de me placer quand viendrait le moment de témoigner une ardeur aussi vigoureuse qu'impatiente. Dix fois, vingt fois, l'ingénieux Humbert fit parader Charlotte sous les feux de baraque foraine de l'imagination

masculine. Elle ne manquait pas d'attraits ni d'un certain chic, force m'était de lui reconnaître cela ; de plus, n'était-elle pas la grande sœur de ma Lolita ? Voilà une notion que je pourrais peut-être exploiter avec profit, à condition de ne pas évoquer avec trop de réalisme ses lourdes hanches et ses genoux ronds, sa poitrine mûre, la peau grossière de sa gorge rose (« grossière » en comparaison du miel et de la soie) et tous les autres composants de cette chose fade et pitoyable : une belle femme.

Le soleil accomplit son tour de piste quotidien autour de la maison et l'après-midi sombra dans le crépuscule. Je pris un verre. Puis un autre. Et un autre encore. Gin et jus d'ananas : ma mixture préférée, qui double toujours mon énergie. J'eus l'idée de m'occuper de la pelouse négligée. *Une petite attention**. L'herbe était infestée de pissenlits et un chien odieux – j'abomine les chiens – avait souillé les dalles polies qu'ornait jadis un cadran solaire. L'été avait déjà changé les petits soleils des pissenlits en sphérules lunaires. Le gin et Lolita dansaient en moi, et je faillis culbuter par-dessus les chaises pliantes que je m'évertuais à déplacer. Zébrures incarnadines ! Il est des éructations qui retentissent comme des hourras – les miennes, en tout cas. Au fond du jardin, une méchante palissade nous séparait des poubelles et des lilas du voisin ; mais il n'y avait rien entre le bas de notre pelouse (qui descendait en pente douce d'un seul côté de la maison) et la rue. Aussi pouvais-je guetter le retour de Charlotte, avec le sourire un peu fat du gaillard qui s'apprête à faire une bonne action : il fallait extraire cette dent sans plus attendre. Tanguant et roulant et me colletant avec la tondeuse – accompagné par le pépiement optique des rognures de gazon qui voltigeaient dans le soleil couchant – je surveillais d'un œil cette échappée de rue de banlieue. Elle jaillissait de dessous une voûte de grands ormes, dévalait en pente raide dans notre direction et longeait la pelouse de la Demoiselle d'En Face (une pelouse escarpée, beaucoup mieux entretenue que la nôtre, qui montait jusqu'à la maisonnette de briques habillées de glycines) avant de disparaître derrière notre porche (que je ne pouvais voir de l'endroit où je m'escrimais en rotant avec béatitude). Les pissenlits périrent. Des effluves de sève se mêlaient aux relents d'ananas. Marion et Mabel, deux fillettes dont j'épiais machinalement les allées et venues depuis quelque temps – mais qui aurait pu remplacer ma Lolita ? – passèrent au loin, se dirigeant vers l'avenue d'où débouchait notre allée des Pelouses, l'une poussant un vélo, l'autre picorant au fond d'un sac de papier, toutes deux jacassant au faîte

de leurs voix ensoleillées. Leslie, le chauffeur-jardinier de Mlle d'En Face, un Noir athlétique et cordial, me sourit de l'autre trottoir et cria, re-cria et confirma par sa mimique que je lui paraissais drôlement énergique aujourd'hui. Le chien imbécile du riche marchand de ferraille (qui avait sa villa un peu plus loin dans la rue) se lança à la poursuite d'une voiture bleue – non, pas celle de Charlotte. La plus jolie des deux fillettes, Mabel, je crois (short, soutien-gorge qui n'avait pas grand-chose à soutenir, chevelure éclatante – une nymphette, par Pan !), redescendit la rue au pas de course en froissant son sac de papier, et la façade de la résidence de M. et Mme Humbert l'escamota bientôt à mes regards de bouc smaragdin. Une camionnette surgit de l'ombrage diffus de l'avenue, entraînant sur son toit des lambeaux d'ombre qui se déchirèrent brusquement – et, aussitôt pris en chasse par le setter du ferrailleur, le bolide fila devant moi à une allure démentielle, son chauffeur en maillot de corps se retenant au toit de la main gauche. Il y eut une pause souriante, et soudain, le cœur convulsé, j'assistai au retour du Coupé Bleu. Il plongea dans la rue abrupte et disparut au coin de la maison. J'entr'aperçus le profil calme et pâle de Charlotte. Je m'avisai qu'elle ne pourrait savoir si j'étais parti ou pas avant de monter au premier étage. Une minute plus tard, elle se pencha à la fenêtre de Lo, le visage empreint d'une angoisse tragique, et elle me vit sur la pelouse. En escaladant les marches quatre à quatre, je réussis à la rejoindre avant qu'elle eût quitté la chambre de Lolita.

# XVIII

Quand la promise est veuve, et veuf aussi le promis ; quand elle habite Notre Grandissime Petite Ville depuis deux ans à peine, et lui depuis à peine un mois ; quand Monsieur veut se débarrasser au plus vite de ces formalités idiotes et que Madame y consent avec un sourire d'indulgence – alors, mon lecteur, le mariage se réduit généralement à une « discrète » cérémonie. La future n'a pas besoin de tiare de fleurs d'oranger pour retenir son voile écourté, ni d'orchidée blanche pour orner son livre de prières. La présence de la fillette de l'épousée aurait sans doute rehaussé d'une note vermeille la célébration des rites unissant H. et H. ; mais ne pouvant me risquer, si tôt, à être trop tendre avec ma Lolita prise au piège, je reconnus qu'il était inutile d'arracher l'enfant aux délices du camp Kilt.

Dans la vie quotidienne, ma Charlotte *soi-disant** solitaire et passionnée était en réalité grégaire et affreusement terre à terre. Je découvris aussi que ma conjointe, si incapable qu'elle fût de réprimer ses cris et les élans de son cœur, n'en était pas moins une femme de principes. Sitôt devenue, à peu de chose près, ma maîtresse (en dépit des stimulants, son *chéri** nerveux et bouillant – un « chéri » héroïque ! – fut contrecarré par une défaillance initiale, qu'il parvint toutefois à compenser amplement par un déploiement fabuleux de mignardises à l'européenne), la bonne Charlotte me questionna sur mes rapports avec Dieu. J'eusse pu répondre qu'en ce domaine je me défiais des opinions préconçues ; au lieu de quoi, payant tribut à une pieuse platitude, j'affirmai ma croyance en un esprit cosmique. Les yeux baissés sur ses ongles, elle me demanda alors s'il n'y avait pas dans ma famille une petite goutte de sang infidèle. Je parai le coup en lui demandant à mon tour si elle accepterait de m'épouser sachant que mon arrière-grand-père maternel, par exemple, était turc. Cela n'avait pas la moindre importance, répondit elle, mais si jamais elle apprenait que je ne croyais pas en Notre Dieu Très Chrétien, elle se suiciderait. Elle énonça ces mots avec une telle solennité que j'en frissonnai jusqu'à la moelle. Ce fut ce jour-là que je compris qu'elle était une femme à principes.

Oh, elle avait des manières exquisément distinguées : elle n'oubliait pas de dire « pardon » chaque fois qu'un léger renvoi coupait le fil de son discours, elle disait « âne-veloppe » pour « enveloppe » et, quand elle

parlait de moi à ses amies, elle me donnait du « Monsieur » Humbert. Je jugeai bon, pour lui faire plaisir, d'entrer dans la communauté coiffé d'une auréole prestigieuse. Le jour de la noce, la chronique mondaine de la *Gazette* de Ramsdale publia un petit article à mon sujet, avec une photographie de Charlotte, un sourcil froncé et son nom estropié (« Hazer ») ; en dépit de ce léger *contretemps**, cette publicité réchauffa son cœur de porcelaine – et secoua d'hilarité mes grelots de crotale. Depuis quelque vingt mois qu'elle se consacrait aux œuvres de la paroisse et fréquentait les mères les plus « sélect » des condisciples de Lo, Charlotte avait su devenir une personnalité considérée, sinon prépondérante ; mais elle n'avait jamais eu jusqu'à présent les honneurs de cette rubrique éblouissante. Or, qui lui en ouvrait les colonnes ? Moi, Edgar H. Humbert (j'avais ajouté cet « Edgar » pour l'amour de l'art), « homme de lettres et explorateur ». Quand je lui accordai cette interview, le frère de McCoo me demanda ce que j'avais écrit. La synthèse de ma réponse se trouva être « plusieurs ouvrages sur Peacock, Rainbow et divers autres poètes ». L'article signalait aussi que je connaissais Charlotte depuis un certain nombre d'années et que j'étais un cousin éloigné de son premier mari. Je donnai à entendre que j'avais eu une aventure avec elle treize ans auparavant, mais ce détail fut passé sous silence. J'expliquai à Charlotte que les rubriques de ce genre *devaient* renfermer quelques erreurs.

Poursuivons cet étrange feuilleton. Quand l'ancien pensionnaire fut appelé à jouir de sa promotion au titre d'amant, ne connut-il qu'amertume et répulsion ? Nenni. M. Humbert ne conteste point qu'il ressentit un petit chatouillement de vanité, une vague tendresse, et même un soupçon de remords courant sur l'acier tranchant de son stylet de conspirateur. Je n'avais pas prévu que M$^{me}$ Humbert, aussi ridicule que policée, avec sa foi aveugle dans les vertus de son église et de son club littéraire, avec ses minauderies verbales, son attitude froide et revêche et méprisante envers une exquise fillette aux bras duveteux, allait se changer en une créature si maladroite et pathétique dès que je poserais la main sur elle – ce que je fis sur le seuil de la chambre de Lolita, où elle recula pas à pas, tremblant de tous ses membres et balbutiant : « Non, non, je vous en supplie, non. »

La transformation l'embellit. Son sourire, jusqu'alors artificiel et forcé, irradiait maintenant une adoration souveraine – et ce rayonnement exprimait je ne sais quoi de suave et d'humide à la fois où je retrouvais

avec émerveillement un peu de sa fille, un peu de cet adorable regard noyé et nigaud qu'avait Lo lorsqu'elle convoitait quelque nouvelle décoction de glacier ou admirait muettement la coûteuse élégance de mes complets. J'étais littéralement fasciné quand je voyais Charlotte échanger avec une autre matrone des bordées de récriminations maternelles et faire cette grimace nationale de résignation féminine (les yeux au ciel, la bouche distordue) que j'avais déjà vue, dans sa forme infantile, sur le visage de ma Lolita. Grâce au whisky que nous sirotions avant de nous coucher, je parvenais sans trop de peine à évoquer l'enfant tout en caressant la mère. Au creux de ce ventre lilial, me disais-je, ma nymphette avait été en 1934 un petit poisson incurvé. Et cette chevelure minutieusement teinte, si stérile à l'odorat comme au toucher, acquérait parfois, le temps d'un éclair – un reflet de lampe au fond du lit à colonnes – la coloration sinon la texture des boucles de Lo. Je me répétais sans trêve, en maniant cette épouse grandeur nature, que j'étais aussi proche de Lolita, biologiquement parlant, que je pouvais rêver de l'être ; que Lotte, à l'âge de Lolita, avait été une écolière aussi ensorcelante que l'était sa fille et que le serait un jour la fille de Lolita. Sur mes prières, ma conjointe exhuma un album photographique vieux de trente ans, enfoui sous un amas de chaussures (auxquelles feu M. Haze semblait avoir voué en son temps une passion de collectionneur), et je pus voir à quoi ressemblait Lotte enfant ; en dépit de l'éclairage défectueux et des toilettes sans grâce, je décelai confusément – silhouette, jambes, pommettes, nez retroussé – une première version de ma Lolita, Lottelita, Lolitchen.

Ainsi penché par-dessus la barrière des années, je dardais un regard furtif à travers des lucarnes blafardes. Et quand Charlotte à la noble mamelle et à la cuisse massive me préparait, par des caresses pitoyablement frénétiques, naïvement lascives, à l'accomplissement de mon devoir nocturne, c'était encore la trace d'une nymphette que je cherchais avec désespoir, lancé dans ma course glapissante à travers les taillis de sombres forêts putrescentes.

Je ne saurais vous dire à quel point ma pauvre épouse était dévouée, à quel point touchante. Au petit déjeuner, dans la clarté déprimante de la cuisine, avec ses chromes scintillants, son calendrier des Quincailliers Réunis et son petit « coin des repas » (pastichant la guinguette où au temps de leurs études, Humbert et Lotte échangeaient des serments), elle restait assise, serrée dans son peignoir vermillon, un coude sur la table

plastifiée, la joue en équilibre sur son poing, et elle me couvait des yeux avec une tendresse intolérable pendant que je consommais mes œufs au jambon. Le visage d'Humbert avait beau être tiraillé par la névralgie, il éclipsait en animation et en charme le chatoiement du soleil et de l'ombre des feuilles sur l'émail blanc du réfrigérateur. Mon exaspération solennelle était pour elle le silence de l'amour. Mon modeste capital, ajouté à son revenu plus modeste encore, lui faisait l'effet d'une fortune colossale ; non point parce que nos comptes mis en commun suffisaient à couvrir les besoins courants de la classe moyenne, mais parce que même mon argent symbolisait à ses yeux la splendeur magique de ma virilité, et elle voyait nos ressources jointes un peu comme ces longues avenues tropicales qui, à l'heure de midi, ont un trottoir baigné d'ombre dense et l'autre plaqué de soleil, jusqu'à l'horizon lointain que ferment de sereines montagnes roses.

Dans ces cinquante jours de cohabitation, Charlotte comprima les activités d'autant d'années. La malheureuse se consacra avec acharnement à mille et une occupations qu'elle avait délaissées depuis longtemps ou dont elle ne s'était jamais souciée jusqu'à présent, comme si (pour prolonger ces résonances proustiennes), en épousant la mère de l'enfant que j'aimais, j'avais permis à ma femme d'acquérir par procuration un regain de jeunesse. Avec l'enthousiasme d'une banale jeune épousée, elle entreprit de « Glorifier le Foyer ». Familiarisé comme je l'étais avec chaque recoin, chaque lézarde de la maison – depuis le temps où je relevais mentalement la carte des évolutions de Lo d'un étage à l'autre – je m'étais en quelque sorte attaché à elle, en dépit (ou à cause même) de sa crasseuse monstruosité, et je voyais presque la misérable bâtisse se recroqueviller d'horreur devant le bain d'ocre et d'écru, et de bis et de puce et de roux, que Charlotte lui préparait. Elle ne put aller jusque-là, Dieu merci, mais elle dissipa des trésors d'énergie à laver les stores et encaustiquer les jalousies, puis à acheter de nouveaux stores et de nouvelles jalousies, à les renvoyer au magasin pour en acheter d'autres, et ainsi de suite, dans un perpétuel *chiaroscuro* de sourires et de froncements de sourcils, de moues et de doutes. Elle barbotait dans le chintz et la cretonne. Elle changea le tissu du divan – le divan sacré où une bulle de paradis avait un jour éclaté au ralenti dans mon sein. Elle bouleversa l'agencement des meubles, et découvrit avec ravissement dans un manuel pour femmes d'intérieur à la page qu' « il n'est plus obligatoire de nos jours d'encadrer un sofa de deux commodes jumelles portant des

lampes appariées ». À la suite de la savante compilatrice de *Votre home vous reflète*, elle se prit d'aversion pour les petites chaises malingres et les tables aux pieds effilés comme des cure-dents. Elle soutenait que de vastes baies généreuses et des boiseries opulentes constituaient le type même du décor masculin, alors que le type féminin se caractérisait par des fenêtres plus frêles et des lambris d'une délicate sobriété. Les romans qu'elle lisait à l'époque de mon arrivée avaient cédé la place à toutes sortes de catalogues illustrés, de guides du bricoleur et du décorateur d'appartement. Pour notre lit conjugal, elle commanda à une firme sise 4640 Roosevelt Boulevard, à Philadelphie, un « matelas damassé à ressorts, modèle 312 » – quoique l'ancien me parût avoir bien assez de ressort et de ténacité pour ce qu'il devait supporter.

Originaire, comme son premier mari, du Middle West, elle était installée depuis trop peu de temps à Ramsdale, ce joyau de la côte Atlantique, pour en connaître les habitants les plus cotés. Elle avait noué de vagues relations avec le dentiste débonnaire qui habitait une espèce de castel de bois délabré de l'autre côté de notre pelouse. Elle avait rencontré à un thé paroissial l'épouse « si pleine de morgue » du marchand de ferraille (le propriétaire de l'horrible construction de style « colonial » au coin de l'avenue). De temps à autre, elle rendait visite à M$^{lle}$ d'En Face. Mais les matrones les plus aristocratiques – chez qui elle faisait salon, qu'elle courtisait aux garden-parties ou appelait au téléphone – ces dames si raffinées, les Mrs. Glave, les Mrs. Sheridan, McCrystal, Knight et autres, semblaient peu enclines à rendre à ma pauvre compagne négligée ses visites de politesse. En fait, les seules personnes avec qui elle entretînt des rapports franchement cordiaux, dépourvus de tout calcul comme de toute arrière-pensée, étaient les Farlow, qui venaient de rentrer d'un voyage d'affaires au Chili, juste à temps pour assister à notre mariage, auquel nous conviâmes aussi les Chatfield, les McCoo et quelques autres (mais pas M$^{me}$ de La Ferraille, ni Mrs. Talbot – qui était plus « fière » encore). John Farlow était un quadragénaire placide, placidement athlétique, placidement prospère ; il possédait un magasin d'articles de sport à Parkington, à une soixantaine de kilomètres de Ramsdale ; ce fut lui qui me procura des balles pour ce Colt et m'apprit à m'en servir (un dimanche, au cours d'une promenade dans les bois) ; il était également avocat, « à ses moments perdus », comme il le disait lui-même en riant, et Charlotte l'avait chargé de diverses affaires. Jeanne, sa femme (et sa cousine germaine), était un peu plus jeune que lui, toute en jambes et en

bras, avec des lunettes aux verres obliquant vers les tempes, deux grands boxers en laisse, deux seins en pointe et une grande bouche écarlate. Elle peignait – visages et paysages – et j'ai gardé un souvenir vivace des compliments que je lui fis un soir, entre deux cocktails, pour un portrait de sa nièce, Rosaline Honeck, une petite beauté rose en uniforme de girl-scout, béret de drap vert, verte ceinture tressée, boucles exquises descendant aux épaules – sur quoi, ôtant sa pipe de la bouche, John déclara qu'il était grand dommage que Dolly (ma Dolita) et Rosaline fussent en si mauvais termes, mais il espérait, nous espérâmes tous, qu'elles s'entendraient mieux à l'école au retour de leurs camps respectifs. Nous discutâmes de l'école. Elle n'était pas sans défaut, mais elle avait ses qualités. « Évidemment, il y a trop d'Italiens parmi les commerçants de la ville, dit John, mais nous avons pu éviter jusqu'ici les… — J'aurais tant aimé, coupa Jeanne d'un ton enjoué, que Dolly et Rosaline passent l'été ensemble. » Brusquement, j'imaginai Lo rentrant de son camp – brûlante, dorée, engourdie, anesthésiée – et je faillis hurler de passion et d'impatience.

# XIX

Quelques mots encore sur M$^{me}$ Humbert tant que le fer est chaud (un grave accident va bientôt arriver). J'avais remarqué dès le premier jour son caractère entier et possessif, mais je ne m'étais pas attendu à la trouver si furieusement jalouse de tous les épisodes de ma vie où elle ne figurait point. Mon passé semblait lui inspirer une curiosité farouche et insatiable. Elle s'acharnait à me faire ressusciter mes anciennes amours à seule fin de m'obliger à les insulter et les piétiner, à les renier en une apostasie totale et définitive – et, ainsi, à détruire mon passé. Elle me fit raconter mon mariage avec Valérie, qui n'était, bien sûr, qu'une godiche du plus haut comique ; mais ce ne fut pas tout : il me fallut inventer aussi, en ajoutant d'odieuses fioritures, une longue succession de maîtresses, afin de les offrir à sa délectation morbide. Pour lui plaire, je dus présenter un catalogue illustré de ces amantes, toutes habilement différenciées, selon les règles établies par ces réclames américaines où l'on voit un groupe d'écoliers mêlés en un subtil dosage de races, et dont l'un – un seul, mais on ne peut plus mignon – est un petit négrillon aux yeux tout ronds, assis presque exactement au milieu du premier rang. Ainsi fis-je parader mes femmes, le sourire aux lèvres et la croupe ondulante – la blonde langoureuse, la brune effervescente, la rousse lascive – comme dans un défilé de maison close. Plus je les faisais paraître banales, et plus M$^{me}$ Humbert applaudissait au spectacle.

De toute ma vie, je ne m'étais jamais tant confessé et n'avais jamais entendu tant de confessions. La sincérité et la candeur avec lesquelles elle dépeignait ce qu'elle appelait son « expérience de l'amour », depuis son premier flirt jusqu'au corps à corps matrimonial, contrastaient étrangement, sur le plan de l'éthique pure, avec la verve de mes affabulations, mais, techniquement parlant, ces deux formes de style avaient une source commune (mélos, psychanalyse et romans populaires) où je puisais mes héroïnes et elle son mode d'expression. Je fus mis en joie par la description de certaines pratiques sexuelles, des plus remarquables à mon avis, que le brave Harold Haze semblait avoir prisées de son vivant, mais Charlotte jugea mon hilarité fort indécente. Hormis cela, sa biographie était aussi inintéressante qu'aurait pu l'être son autopsie. Je n'ai jamais vu de femme respirant une telle santé, en dépit de ses cures d'amaigrissement.

Elle parlait peu de ma Lolita – plus rarement, en fait, que du bébé mâle, blondasse et flou, dont la photographie, à l'exclusion de toute autre, ornait, notre chambre austère. Au cours d'un accès d'imagination incongrue, elle prophétisa même que l'âme du poupon mort reviendrait sur terre dans le corps de l'enfant qu'elle me porterait. Bien que je ne visse point la nécessité ni l'urgence d'adjoindre à la lignée des Humbert un fac-similé des œuvres d'Harold (quant à Lolita, j'avais fini par la considérer, avec un frisson d'extase incestueuse, comme ma propre fille), il me vint à l'idée qu'une longue et difficile parturition, dans une clinique de tout repos, avec une bonne césarienne et diverses complications à l'appui, m'offrirait la possibilité, au printemps prochain, de rester seul avec ma Lolita – pour plusieurs semaines peut-être – et de gorger de somnifère la nymphette inerte et sans défense.

Oh ! comme elle haïssait sa fille ! Plus odieux que tout était son empressement dévot et fanatique à répondre aux questionnaires d'un livre inepte qu'elle avait acheté (*Le Petit Guide de la croissance de votre enfant*, publié à Chicago, je crois). La ritournelle se répétait d'année en année, et maman était censée établir une sorte d'inventaire à chaque anniversaire. Lors des douze ans de Lo, le 1er janvier 1947, Charlotte Haze, née Becker, avait souligné les épithètes suivantes, six sur un total de quarante, dans la rubrique « Le Caractère de votre Enfant » : agressive, boudeuse, coléreuse, impatiente, indiscrète, médisante, méfiante, récalcitrante (ce beau mot était souligné deux fois), têtue et turbulente. Elle avait tout bonnement ignoré les trente adjectifs qui restaient, et notamment : énergique, gaie, serviable, et cætera. C'était à vous faire grincer des dents. Avec une brutalité qui, lorsqu'il ne s'agissait pas de Lolita, était à l'opposé de sa nature suave, mon épouse dévouée attaquait et bannissait tous les petits trésors de Lo qui s'étaient égaillés à travers la maison pour se figer çà et là comme des lapereaux hypnotisés. La pauvre femme ne se douta jamais qu'un dimanche matin (des brûlures d'estomac, causée par les expériences auxquelles je m'étais livré pour améliorer ses sauces, m'avaient empêché de l'accompagner à l'église), je la trompai avec une socquette de Lolita. Et je n'oublie point non plus son attitude devant la saveur des lettres de mon aimée [4] :

*Mes chers Hummy et Mummy,*

*J'espère que tout va bien. Merci beaucoup pour les bonbons. J'ai* (raturé puis répété) *J'ai perdu mon chandail neuf dans les bois. Il fait*

*beaucoup plus froid depuis quelques jours. Le camp est de première. Je vous embrasse.*

DOLLY.

« La petite sotte, gronda M$^{me}$ Humbert ; elle a oublié un mot après « première ». Ce chandail était en pure laine et j'aimerais que vous me consultiez avant de lui envoyer des sucreries. »

## XX

Il y avait un lac de forêt à quelques kilomètres de Ramsdale et, pendant la vague de chaleur de la dernière semaine de juillet, nous y allâmes tous les jours. Je me vois forcé à présent de décrire, dans tous ses détails fastidieux, l'ultime baignade du ménage Humbert, par un mardi matin tropical.

Laissant la voiture dans un parc de stationnement, nous descendîmes au lac par un sentier taillé à travers les pins ; le dimanche précédent, me raconta Charlotte tout en marchant, Jeanne Farlow, en quête d'effets de lumière insolites (elle appartenait à l'ancienne école picturale), avait surpris Leslie en train de se baigner « en costume d'ébène » (l'expression était de John) à cinq heures du matin.

« L'eau, dis-je, devait être horriblement froide.

— Là n'est pas la question, répondit l'épouse rationnelle et condamnée. Voyez-vous, Leslie n'est pas tout à fait normal. Et puis (choisissant ses mots avec cette application qui commençait à miner mon système nerveux), et puis j'ai le sentiment très net que notre Louise est amoureuse de ce crétin. »

Sentiment. « Nous sentons que Dolly ne fait pas les efforts », etc. (extrait d'un vieux bulletin scolaire).

Les Humbert poursuivirent leur chemin, en espadrilles et peignoir de bain.

« Vous savez, Hum, j'ai un rêve bien ambitieux, articula Lady Hum, baissant la tête – émue par la magnificence du rêve et communiant avec le sol mordoré. J'aimerais dénicher une femme de chambre vraiment stylée, comme cette jeune Allemande dont parlaient les Talbot ; elle logerait à la maison.

— Pas de place, dis-je.

— Allons, dit-elle avec un de ses sourires énigmatiques, je vois bien, *chéri**, que vous sous-estimez les possibilités du château Humbert. Nous pourrions l'installer dans la chambre de Lo. De toute façon, j'avais l'intention de transformer ce cagibi en chambre d'amis. C'est la pièce la plus froide et la plus déplaisante de la maison.

— Qu’est-ce que cela signifie ? demandai-je, sentant la peau de mes pommettes se tendre jusqu’à se rompre (je prends la peine de noter ceci parce que ma fille avait la même réaction cutanée quand elle était sous le coup d’un émoi similaire : incrédulité, écœurement, exaspération).

— Ce sont des souvenirs romantiques qui vous troublent ainsi ? s’enquit ma femme – en allusion à son premier abandon.

— Bon Dieu, non, dis-je. Je me demande seulement où vous logerez votre fille quand vous recevrez votre bonne ou vos amis.

— Ah, fit M^me^ Humbert (souriante, rêveuse, proférant cet « ah » en même temps qu’elle haussait un sourcil et exhalait une petit bouffée d’air). Je crains fort que la petite Lo n’entre pas, mais pas du tout, en ligne de compte. De son camp, la petite Lo filera tout droit dans une bonne pension où on lui inculquera une discipline sans défaillance et de solides principes religieux. Ensuite – l’Université de Beardsley. Tout est réglé, vous n’avez pas lieu de vous tourmenter. »

Elle ajouta qu’elle (Mrs. Humbert) s’efforcerait de surmonter son indolence coutumière et écrirait à la sœur de Miss Phalen, qui enseignait à Sainte-Algèbre. Le lac émergea, éblouissant. Je balbutiai que j’avais oublié mes lunettes de soleil dans la voiture et que je la rejoindrais dans un moment.

J’avais toujours cru que « se tordre les mains » était l’expression d’une démonstration fictive – l’obscure survivance, peut-être, d’on ne sait quel rituel médiéval ; mais tandis que je m’enfonçais dans le bois de pins, sous l’emprise du désespoir et d’une méditation désespérée, c’était le seul geste (« Seigneur, voyez ces chaînes ! ») capable d’exprimer sans paroles l’accablement de mon âme.

Charlotte eût-elle été Valérie, j’aurais su comment empoigner la situation ; je choisis délibérément le verbe « empoigner ». Dans le bon vieux temps, il me suffisait de tordre le poignet fragile de la grosse Valetchka (celui qu’elle s’était cassé en tombant de bicyclette) pour lui faire changer d’avis sur-le-champ ; avec Charlotte, une solution de ce genre était impensable. La doucereuse Charlotte, Charlotte l’Américaine me terrorisait. Je m’étais trompé du tout au tout en conjecturant, avec une fâcheuse légèreté, que je pourrais la tenir par la passion qu’elle me vouait. En réalité, je n’osais rien faire qui risquât de ternir l’image de moi qu’elle avait conçue afin de l’adorer. Je m’étais prosterné à ses pieds au

temps où elle était la duègne redoutable de ma bien-aimée, et il restait quelque chose de rampant dans mon attitude à son égard. Mon seul atout était son ignorance de l'amour monstrueux que je vouais à sa fille. Elle avait été ulcérée de voir Lo s'enticher de moi ; mais elle ne pouvait deviner mes propres sentiments. À Valérie, j'aurais pu dire : « Écoute, grosse ganache, c'est moi qui décide ce qui sied à Dolorès Humbert. » Devant Charlotte, je ne pouvais même pas protester avec une douceur pateline : « Excusez-moi, chère amie, je ne puis me ranger à vos raisons. Donnons une dernière chance à cette enfant. Laissez-moi être son précepteur pendant un an ou deux. Vous disiez vous même l'autre jour... » Non, je ne pouvais rien lui dire au sujet de Lolita sans me trahir. Oh, vous ne sauriez imaginer (l'avais-je su moi-même ?) ce que sont ces femmes de principes ! Charlotte, qui ne discernait pas le mensonge de toutes les lois et conventions de la vie quotidienne, la fiction des aliments et des livres et des gens dont elle était férue, eût immédiatement décelé un intonation fausse dans toute tentative de ma part visant à garder Lo à la maison. Elle était comme ces musiciens qui sont peut-être d'abominables rustres dans la vie courante, totalement dépourvus de goût et de tact, mais qui percevront la moindre fausse note dans un concert, avec une sagacité infaillible et diabolique. Si je voulais briser la volonté de Charlotte, il me fallait lui briser le cœur. Et si je lui brisais le cœur, l'image qu'elle s'était faite de moi se briserait aussi. Si je disais : « Ou bien j'ai les coudées franches avec Lolita et vous m'aidez à garder l'affaire secrète, ou bien nous nous séparons à l'instant même », elle deviendrait aussi pâle qu'une figurine de verre fumé et répondrait de sa voix lente : « Très bien, quoi que vous puissiez ajouter ou retrancher, tout est fini. » Et tout, effectivement, serait fini.

Tel était le pétrin où je pataugeais. Je me revois encore dans ce parc à voitures, pompant dans le creux de ma main une eau au goût de rouille et la buvant avec avidité, comme si elle avait pu me donner une clairvoyance magique, jouvence, liberté, et une concubine minuscule. Longtemps, je restai assis, sur le bord d'une table de planches grossières, drapé de pourpre, les jambes ballantes, sous les pins qui bruissaient. Au second plan, deux petites vierges en maillot deux-pièces sortirent d'une cahute tatouée de soleil dont la porte indiquait « Dames ». Chewing-gum aux dents, Mabel (ou sa doublure) enfourcha sa bicyclette avec lenteur, distraitement, et Marion, chassant d'une saccade les mouches de ses cheveux, prit, place derrière elle, les jambes grandes ouvertes, et,

cahotant sur le sentier, elles se dissipèrent, toujours lentement et distraitement, dans l'ombre et la lumière. Lolita ! Le père et sa fille se fondant dans la profondeur de ces bois ! La solution naturelle était de supprimer maman Humbert. Mais comment ?

Nul homme ne peut réaliser le crime parfait ; le hasard, lui, en est capable. Prenez, par exemple, la célèbre affaire du meurtre de Mme Lacour, à Arles, dans le midi de la France, vers la fin du siècle dernier. Un soir, peu après son mariage avec le colonel Lacour, elle fut accostée dans une rue grouillante de monde par un inconnu barbu et haut de six pieds (on ne put l'identifier et l'on conjectura, par la suite, qu'il avait été l'amant de la dame), qui lui plongea un poignard dans le dos, à trois reprises, tandis que le colonel, un petit homme au corps trapu de bouledogue, s'accrochait de toutes ses dents à son bras. Par une coïncidence miraculeuse et admirable, au moment même où l'assassin tentait de desserrer les mâchoires du mari forcené, au moment où les passants se précipitaient à la rescousse, un Italien lunatique et bricoleur, qui habitait la maison la plus proche de la scène du drame, fit partir accidentellement une charge d'explosifs qu'il était en train de manipuler, et la rue fut aussitôt transformée en un pandémonium de fumée, de briques pleuvant du ciel et de gens en fuite. L'explosion ne fit aucun blessé (si ce n'est qu'elle culbuta à terre le colonel Lacour), mais l'amant vindicatif décampa avec les autres fuyards – et vécut heureux et sans souci jusqu'à un âge avancé.

Or, voyez ce qui arrive quand le forban manigance lui-même le meurtre parfait.

Je redescendis à petits pas jusqu'au lac. L'endroit où nous nous baignions habituellement (ainsi que quelques autres couples « choisis » – les Farlow, les Chatfield) formait une sorte de baie miniature, à laquelle ma Charlotte trouvait le charme d'une « plage privée ». La baignade publique (la « noyade publique », ainsi que la *Gazette* de Ramsdale avait eu l'occasion de l'écrire) se trouvait à la gauche du lac (à l'est) et était invisible de notre petite crique. À notre droite, un peu plus loin, les pins cédaient la place à une zone marécageuse qui décrivait une large courbe avant de redevenir forêt sur la rive opposée.

Approchant en tapinois, je m'assis à côté de ma femme, si furtivement qu'elle sursauta.

« Nous y allons ? demanda-t-elle.

— Dans une minute. J'essaie de suivre un train de pensées. »

Je suivis mon train. Plus d'une minute s'écoula.

« Bon. Allons-y.

— Étais-je dans ce train ?

— Très certainement.

— Je l'espère bien », dit Charlotte, et elle entra dans l'eau, qui atteignit bientôt la chair de poule de ses cuisses massives ; alors, plaquant l'une contre l'autre ses mains tendues, les lèvres pincées, infiniment disgracieuse avec son bonnet de caoutchouc noir, elle se jeta en avant dans un grand éclaboussement.

Lentement, nous fendîmes l'eau chatoyante du lac.

En face, à plus de mille pas (à condition de pouvoir traverser à pied), je distinguai deux hommes microscopiques qui s'affairaient sur la berge avec une énergie de castors. Je savais exactement qui ils étaient : un policier en retraite (d'ascendance polonaise), et l'ancien plombier, en retraite lui aussi, qui possédait presque tout le bois sur cette rive du lac. Je savais également qu'ils construisaient une estacade, pour le seul et absurde plaisir de construire. Le tapage de coups de marteau qui parvenait jusqu'à nous semblait hors de proportion avec ces bras et ces outils de gnomes ; on soupçonnait le technicien chargé de ces effets acrosoniques d'être brouillé à mort avec le directeur du théâtre de marionnettes – d'autant plus que le fracas de chaque coup infinitésimal résonnait longtemps après sa manifestation visuelle.

« Notre » plage (dont le sable blanc était déjà lointain – nous étions arrivés en eau profonde) restait déserte les jours de semaine. Personne alentour, à part les deux silhouettes rabougries et laborieuses sur l'autre rive, et un petit avion particulier, rouge violacé, qui ronronna un moment au-dessus de nous avant de se dissoudre dans l'azur. C'était le décor idéal pour mener à bien une bonne petite noyade ; astuce suprême, le serviteur de la loi et celui de l'eau étaient juste assez près pour apercevoir un accident et juste assez loin pour ne pas voir un crime. Assez près pour entendre un baigneur au désespoir brasser l'eau impétueusement en réclamant à cor et à cri du renfort au secours de sa femme en perdition ; trop loin pour remarquer (s'ils avaient la malencontreuse idée de

regarder trop tôt) que ledit baigneur, rien moins que désespéré, achevait d'écraser la noyée sous ses talons. Je n'en étais pas encore à ce stage ; je m'efforce seulement d'indiquer la simplicité du scénario, l'ingéniosité du décor ! Voyez ma Charlotte, nageant avec une gaucherie consciencieuse (c'était une piètre sirène), mais non sans un certain plaisir (son triton chéri n'était-il pas à ses côtés ?) ; et moi, tout en l'observant avec la froide lucidité de mes réminiscences futures (vous savez, quand on essaie de voir les choses telles qu'on se rappellera les avoir vues), tout en contemplant la blancheur luisante de son visage dégouttant d'eau et si mal bronzé malgré toutes ses peines, et ses lèvres pâles, son front convexe et nu comprimé sous le bonnet noir, et sa nuque mouillée et charnue, je songeais qu'il suffisait de me laisser distancer, puis aspirer profondément, la happer par la cheville et plonger aussitôt avec mon cadavre captif. Je dis « cadavre », car surprise, panique et inexpérience se ligueraient pour lui faire inhaler d'un seul trait une mortelle fraction de lac, alors que je pouvais rester moi-même plus d'une minute sous l'eau, les yeux ouverts. Telle la traîne d'une étoile filante, le geste fatal sillonna l'écran opaque de mes pensées criminelles, en un horrible ballet silencieux – le danseur agrippant le pied de la ballerine et l'entraînant à travers les ténèbres liquides. Je pourrais remonter pour engouler une gorgée d'air sans cesser de la maintenir sous l'eau, puis replonger autant de fois qu'il le faudrait, et je n'appellerais pas à l'aide avant d'être certain que le rideau était tombé sur la trépassée. Et quand, une bonne vingtaine de minutes plus tard, les deux marionnettes, peu à peu grandissantes, arriveraient dans leur barque repeinte d'un seul côté, la pauvre M^me^ Humbert Humbert, victime d'une crampe, ou d'une embolie, ou des deux, danserait mollement sur sa tête fichée dans la vase noirâtre, à quelque dix mètres de la surface riante du lac.

Facile, n'est-ce pas ? Eh bien non, Mesdames et Messieurs : j'en étais incapable !

Elle nageait près de moi, barbotant comme une otarie maladroite et confiante, et la logique de la passion me hurlait à l'oreille : c'est le moment ! Et pourtant, non, Messieurs et Dames, je ne pouvais pas ! En silence, je remis le cap sur le rivage ; gravement, avec dévotion, elle vira à mon côté, et le démon vociférait de plus belle, et j'étais de moins en moins capable de lui obéir et de noyer cette malheureuse créature au corps épais et glissant. Les clameurs s'éteignirent graduellement et je dus me rendre à la morne réalité : ni demain, ni vendredi, ni aucun autre jour

et aucune autre nuit, je ne pourrais me résoudre à lui ôter la vie. Oh, je pouvais me voir en train de gifler Valérie jusqu'à lui rendre les seins asymétriques, ou de la torturer de quelque autre manière ; je pouvais me voir, non moins clairement, en train de vider un chargeur dans le bas-ventre de son amant et de le regarder s'asseoir en faisant : « Akh ! » Mais je ne pouvais tuer Charlotte – je le pouvais d'autant moins que la situation n'était peut être pas tout à fait aussi désespérée qu'il y paraissait au début de cette misérable journée. Et puis quoi ! Même si je maîtrisais son pied robuste et piaffant, si je voyais son regard stupéfait, si j'entendais ses cris atroces, si j'avais la force d'aller jusqu'au bout de cette épreuve – son spectre me hanterait toute ma vie. Si nous avions vécu en 1447 et non pas en 1947, j'eusse peut-être pu tromper ma nature paisible et administrer à dame Charlotte le classique poison contenu dans une bague d'agate, ou quelque onctueux philtre de mort. Mais en notre âge petit-bourgeois et indiscret, l'affaire ne se fût pas passée aussi simplement que dans l'or et le brocart des palais d'autrefois. Aujourd'hui, qui veut se faire assassin doit être homme de science. Non, non, je n'étais ni l'un ni l'autre. Messires les jurés, la quasi-totalité de ces schismatiques de l'amour, qui ardent à nouer avec des petites filles des relations palpitantes, tendrement plaintives, physiques, certes, mais n'allant pas nécessairement jusqu'à la fornication, sont des êtres sans malices, inadéquats, timorés et passifs, qui ne demandent rien à personne sinon la permission de poursuivre leurs activités, prétendument criminelles mais en réalité bien inoffensives, la possibilité de se livrer à leurs humbles ébats, obscurs et moites et brûlants sans encourir les foudres de la police et de la société. Nous ne sommes pas des démons obsédés de luxure ! Nous ne violons point comme les vaillants militaires ! Nous sommes des êtres mélancoliques et doux, au regard de caniche, assez bien acclimatés pour savoir refouler nos désirs en présence des adultes, mais prêts à sacrifier des années et des années de notre vie contre une chance de toucher une nymphette. Je le répète catégoriquement, nous ne sommes pas des tueurs. Les poètes ne tuent point. Ne me hais pas, ma pauvre Charlotte, dans ton paradis éternel, dans ton éternelle alchimie de caoutchouc et d'asphalte, de métal et de pierre – mais pas d'eau, grâce à Dieu, pas d'eau !

Néanmoins, très objectivement, nous l'avions échappé belle ! Et voici maintenant la morale de cette parabole du crime parfait.

Assis sur nos serviettes, nous nous offrîmes au soleil altéré. Elle jeta un

coup d'œil à la ronde, dégrafa son soutien-gorge et s'allongea sur l'estomac, livrant son dos à ce festin solaire. Elle annonça qu'elle m'aimait. Elle soupira profondément. Elle étendit un bras tâtonnant pour chercher ses cigarettes dans la poche de son peignoir. Elle se remit sur son séant et fuma. Elle examina son épaule droite. Elle m'embrassa pesamment, me noyant de fumée sous ses lèvres ouvertes. Et soudain, dévalant la dune de sable derrière nous, une pierre roula d'entre les broussailles et les pins, puis une autre.

« Ces odieux gamins qui fourrent leur nez partout ! s'écria Charlotte, plaquant sur sa poitrine son volumineux soutien-gorge et se recouchant dessus. Il faut que j'en parle à Peter Krestovsky. »

À l'orée du sentier, il y eut un froissement de feuilles, un bruit de pas, et Jeanne Farlow dégringola vers nous, portant son chevalet et son attirail de peintre.

« Vous nous avez fait peur », dit Charlotte.

Jeanne expliqua qu'elle s'était installée plus haut, dans une cachette verdoyante, pour épier la nature (les espions sont passés par les armes) et tenter de mettre la dernière touche à un paysage, mais cela ne valait rien, elle n'avait pas une ombre de talent (ce n'était que trop vrai). « Et vous, Humbert, avez-vous déjà essayé de peindre ? » Charlotte, qui était un peu jalouse de Jeanne, lui demanda si John allait venir.

Oui. Il rentrait pour le déjeuner. Il l'avait déposée en allant à Parkington et devait la reprendre au retour. Il serait là d'une minute à l'autre. Quelle matinée splendide ! Elle se sentait coupable envers Cavall et Mélampus, c'était une trahison que de les enchaîner par un temps si merveilleux. Elle s'assit sur le sable blanc, entre Charlotte et moi. Elle était en short, et ses longues jambes brunes me laissaient aussi indifférent qu'une croupe de jument alezane. Elle dénudait ses gencives chaque fois qu'elle souriait.

« J'ai failli vous mettre tous les deux dans mon lac, dit-elle. J'ai même remarqué quelque chose que vous aviez oublié. Vous (se tournant vers Humbert), vous aviez votre montre au poignet, oui, mon bon monsieur,

— Étanche », dit doucement Charlotte en faisant une bouche de poisson.

Jeanne assit mon poignet sur son genou, considéra le cadeau de

Charlotte, puis elle reposa la main de M. Humbert sur le sable, la paume en l'air.

« De là-haut, on pourrait voir n'importe quoi », insinua Charlotte avec coquetterie.

Jeanne soupira. « Une fois, dit-elle, j'ai vu deux enfants, garçon et fille, juste ici, au coucher du soleil, en train de faire l'amour. Ils avaient des ombres gigantesques. Et je vous ai déjà parlé de M. Tomson au petit jour. La prochaine fois, je m'attends à trouver le gros Ivor en costume d'ivoire. Au fond, c'est un fumiste, cet homme. L'autre jour, il m'a raconté une histoire parfaitement indécente à propos de son neveu. Il paraît…

— Bonjour, vous tous », lança la voix de John.

# XXI

Jadis, l'habitude que j'avais de rester muet quand j'étais irrité, ou, plus exactement, la froideur ophidienne de mon mutisme irrité, plongeait Valérie dans une terreur insane. Elle se mettait à geindre et pleurnicher : « *Ce qui me rend folle*, disait-elle, *c'est que je ne sais à quoi tu penses quand tu es comme ça**. » Avec Charlotte, j'avais beau rester silencieux, elle n'en jacassait que plus fort, ou chatouillait mon silence sous le menton. Quelle femme étonnante ! Je me réfugiais alors dans mon ancienne chambre, revenue à l'état de « studio », en bredouillant qu'après tout je devais me consacrer à mes savants travaux, et Charlotte continuait allègrement à enjoliver les reflets du home, jacasser au téléphone ou écrire des lettres interminables. De ma fenêtre, à travers le frémissement vernissé des feuilles de peuplier, je pouvais la voir traverser la rue d'un pas satisfait pour glisser une enveloppe dans la boîte – une lettre à la sœur de Miss Phalen.

La semaine d'ondées et d'ombres éparses qui suivit notre dernière visite aux sables immobiles du lac fut l'une des plus lugubres dont je me souvienne. Vinrent ensuite deux ou trois pâles rayons d'espoir, avant l'embrasement ultime.

Je m'avisai que j'avais un cerveau excellent et en parfait état de marche ; pourquoi ne pas le mettre à l'œuvre ? S'il m'était interdit de m'ingérer dans les projets que Charlotte formait pour sa fille (chaque jour plus ardente, plus dorée, dans l'air torride et désolé de l'absence), il m'était facile de m'affirmer à ses yeux, de façon systématique, jusqu'au jour où je pourrais appliquer cette stratégie générale à un objectif particulier. Un soir, ce fut Charlotte qui effectua elle-même le gambit attendu.

« J'ai une surprise pour vous, dit-elle, me guignant tendrement au-dessus de sa cuillère pleine de soupe. Cet automne, nous irons ensemble en Angleterre. »

J'avalai ma cuillerée de soupe, tamponnai mes lèvres avec une serviette de papier rose (oh, le linge opulent et frais de l'hôtel Mirana !) et répondis :

« Moi aussi, j'ai une surprise pour vous, ma chère. Nous n'irons pas ensemble en Angleterre.

— Quoi… Qu'y a-t-il ? » s'écria-t elle en regardant mes mains avec plus d'ébahissement que je n'en escomptais (je froissais et déchirais et broyais et déchirais encore l'innocente serviette rose). La vue de mon visage souriant la rasséréna quelque peu.

« Ce qu'il y a ? C'est très simple, répliquai-je. Même dans les ménages les mieux unis, comme le nôtre l'est, les décisions ne sont pas toutes du seul ressort de la moitié féminine. Le mari est là pour décider de certaines choses. Je puis imaginer quel bonheur ce serait pour vous, une robuste Américaine moyenne, de pouvoir traverser l'Atlantique sur le même paquebot que Lady Bumble – ou Sam Bumble, le Roi de la Viande Congelée – ou une courtisane de Hollywood. Et je ne doute pas que nous ferions une belle affiche pour l'Agence de Voyages du cru si l'on nous photographiait tous deux en train de contempler – vous bouche bée et franchement éblouie, moi réprimant mon admiration envieuse – les Grenadiers du Palais, ou les Gardes Rouges, ou les Beefouteurs, je ne sais trop comment on les appelle. Il y a que j'ai l'Ancien Monde en aversion, y compris la joyeuse Angleterre. Ainsi que je vous l'ai déjà dit, la vieille et puante Europe ne m'a laissé que des souvenirs déplaisants, et ce ne sont pas les réclames en couleurs de vos magazines qui me feront changer d'avis.

— Mon chéri, s'écria Charlotte. Je suis vraiment…

— Non, attendez une minute. Cette question n'est qu'une incidence. Mais il y a un principe général que je tiens à approfondir. Quand vous vouliez que j'abandonne mes études pour prendre des bains de soleil tous les après-midi sur les bords du lac, j'ai cédé de bonne grâce et je suis devenu, pour vous faire plaisir, un bel Apollon bronzé, au lieu de rester un humaniste et, disons-le, un éducateur. Quand vous me traînez à vos parties de bridge et de whisky chez vos charmants amis Farlow, je me soumets humblement. Non, attendez encore, je vous en prie. Quand vous redécorez votre maison, je ne m'immisce pas dans vos projets. Quand vous décidez – quand vous décidez toutes sortes de choses, je suis souvent en désaccord partiel, sinon total, mais je n'ouvre pas la bouche. Je me désintéresse du particulier. Je ne puis me désintéresser du général. J'adore me plier à vos trente-six volontés, mais tous les jeux ont leurs règles. Non, je ne suis pas fâché. Je ne suis pas fâché du tout. Ne faites pas cela. Je représente une moitié de ce ménage, et j'ai une voix fluette mais distincte. »

Elle avait fait le tour de la table, s'était jetée à genoux et, ballottant la tête lentement mais avec véhémence, elle s'agriffait à mon pantalon. Elle cria qu'elle ne s'était pas rendu compte. Elle cria que j'étais son maître et son dieu. Elle cria que Louise était partie, et qu'elle voulait faire l'amour tout de go. Elle cria qu'elle mourrait si je ne l'absolvais point.

Ce petit incident me plongea dans un ravissement extrême. Je répondis calmement qu'il ne s'agissait pas d'implorer mon pardon, mais de corriger sa manière d'être ; je résolus d'exploiter ma victoire et de m'isoler une bonne partie du temps, lointain et taciturne, pour travailler à mon livre – ou faire semblant de travailler. Le « lit-studio » de mon ancienne chambre avait été transformé en divan (ce qu'il rêvait d'être depuis toujours) et Charlotte m'avait signifié dès le début de notre cohabitation que la pièce deviendrait peu à peu une véritable « tanière d'artiste ». Deux ou trois jours après l'Incident Britannique, j'étais installé dans un fauteuil confortable (nouvellement acheté), un gros volume sur les genoux, quand Charlotte toqua vivement à la porte de son doigt embagué et entra d'un pas nonchalant. Quelle différence entre ses mouvements et ceux de ma Lolita, lorsqu'elle venait me rendre visite, ensorcelante dans ses vieux blue jeans sales, fleurant les jardins du pays des nymphettes, gracile et gauche et obscurément dépravée, sa chemisette déboutonnée en bas. J'aimerais toutefois ajouter ceci : derrière l'impétuosité de la petite Haze, derrière la pondération de la grande Haze, un mince ruisselet de vie courait qui avait la même saveur, le même murmure. Un éminent médecin français expliqua un jour à mon père que, chez les proches parents, les plus infimes gargouillis gastriques ont la même « voix ».

Donc, Charlotte vint à moi d'un pas nonchalant. Elle sentait que quelque chose ne tournait pas rond. La veille, et l'avant-veille aussi, j'avais feint de m'endormir sitôt la tête sur l'oreiller, et je m'étais levé à l'aube.

Elle me demanda tendrement si elle ne m'interrompait pas.

« Non, pas maintenant », dis-je, retournant le volume C de l'*Encyclopédie des jeunes filles* pour examiner un bandeau imprimé « en frise », comme disent les typographes.

Charlotte se dirigea vers un petit guéridon à tiroir, en simili-acajou, et y posa le poing. Ce guéridon était laid, sans doute, mais il ne lui avait rien

fait.

« Il y a longtemps que je voulais vous demander, dit-elle (carrée, nullement coquette), pourquoi ce tiroir est fermé à clef ? Vous tenez à garder cette table ici ? Elle est affreusement laide.

— Laissez-la tranquille, dis-je (je faisais du camping en Scandinavie).

— Vous avez la clef ?

— Cachée.

— Oh ! Hum…

— Mes lettres d'amour. Bouclées à double tour. »

Elle me lança un de ces regards de biche blessée qui m'irritaient tant, puis, ne sachant trop si j'étais sérieux, ni comment reprendre la conversation, elle resta debout le temps de plusieurs pages – Canada, Canéphore, Canotage, Caramel, Carrousel – à regarder la fenêtre (et non à travers elle) en martelant la vitre du bout effilé de ses ongles amande et saumon.

Enfin (à Cascade ou Cavalcade), elle s'approcha de moi à petits pas et se laissa choir, pesante et encaquée de tweed, sur le bras de mon fauteuil, me submergeant du même parfum qu'utilisait naguère ma première épouse. « Votre Seigneurie aimerait-elle passer l'automne ici ? » demanda-t-elle, désignant du petit doigt un paysage d'arrière-saison, au cœur d'un des États les plus conservateurs de la côte Atlantique. « Pourquoi ? » (d'une voix lente et très nette). Elle haussa les épaules. (En fait, Harold avait probablement coutume de prendre des vacances à cette époque. L'ouverture de la chasse. J'avais affaire à un réflexe conditionné.)

« Je crois que je connais cet endroit, dit-elle, le doigt toujours pointé sur le dépliant. Je me souviens d'un hôtel, « Les Chasseurs Enchantés » ; pittoresque, vous ne trouvez pas ? Et la nourriture est un rêve. Et personne pour vous ennuyer. »

Elle frotta sa jupe contre ma tempe. Valérie s'était rapidement défaite de ces mômeries.

« Y a-t-il quelque chose de spécial que vous aimeriez pour le dîner, chéri ? John et Jeanne passeront dans la soirée. »

Je répondis par un grognement. Elle me planta un baiser sur le haut

du menton, susurra joyeusement qu'elle allait faire un gâteau (une tradition, qui subsistait depuis le temps où je n'étais que son pensionnaire, voulait que je raffolasse de ses pâtisseries), et elle me laissa à mon oisiveté.

Reposant soigneusement le livre ouvert là où elle s'était assise (il esquissa un tourbillonnement de vague mais un crayon intercalé arrêta les pages), je vérifiai la cachette de la clef : elle se dissimulait de son mieux sous le rasoir mécanique, d'un modèle périmé et fort coûteux, dont je me servais avant qu'elle m'en eût offert un autre, beaucoup plus pratique et meilleur marché. Était-ce la cachette idéale – là, sous ce rasoir, dans la petite cavité de velours de l'écrin ? Ce dernier était enfoui au fond d'une cantine où je gardais divers papiers d'affaires. Pouvais je trouver un abri plus sûr ? Comme il est difficile de cacher quelque chose – surtout quand votre femme ne cesse de chambarder les meubles.

# XXII

Je crois que ce fut exactement une semaine après notre dernière baignade que nous reçûmes au courrier de midi la réponse de la sœur de Miss Phalen. Elle nous informait qu'elle rentrait de Sainte-Algèbre où elle avait assisté aux funérailles de sa sœur. « Euphémie n'était plus la même depuis cette fracture de la hanche. » En ce qui concernait la fillette de M^me^ Humbert, elle avait le regret de nous aviser qu'il était trop tard pour l'inscrire cette année ; néanmoins, elle, la dernière des Phalen, était pratiquement certaine que si M. et M^me^ Humbert lui amenaient Dolorès en janvier, on trouverait bien le moyen de la prendre »

Le lendemain, après le déjeuner, j'allai consulter « notre » docteur, un homme fort affable, dont le tact professionnel, ainsi que la confiance sereine qu'il avait en une demi-douzaine de potions brevetées, suffisaient à marquer l'indifférence et la nullité crasse en matière de médecine. La pensée que Lo allait revenir à Ramsdale était pour moi un trésor d'anticipation. Je voulais être fin prêt pour cet événement. En réalité, je m'étais mis en campagne bien avant que Charlotte eût pris sa cruelle décision ; il me fallait être sûr d'avoir, dès le retour de ma fille bien-aimée et, ensuite, nuit après nuit jusqu'à son exil à Sainte-Algèbre, le moyen d'endormir deux créatures assez profondément pour qu'elles restassent insensibles au toucher comme au bruit. J'avais passé la plus grande partie du mois de juillet à étudier toutes sortes de soporifiques, que j'expérimentais sur Charlotte – grande avaleuse de pilules. La dernière décoction que je lui avais administrée (elle crut que c'était une faible solution de bromure destinée à lui dulcifier les nerfs) l'avait laissée sur le carreau durant quatre bonnes heures. J'avais ouvert la radio à plein volume. J'avais braqué sur son front une lampe aveuglante. Je l'avais bousculée, pincée, malaxée, et rien n'avait brisé le rythme calme et puissant de sa respiration. Pourtant, il avait suffi d'un geste insignifiant – un simple baiser – pour qu'elle s'éveillât aussitôt, aussi fraîche et redoutable qu'une pieuvre (je m'étais échappé de justesse). Non, cela ne pouvait faire l'affaire, pensais-je ; il me fallait un élixir moins faillible. Tout d'abord, le docteur Byron parut incrédule quand j'expliquai que sa dernière prescription n'était pas à la hauteur de mes insomnies. Il me suggéra de l'essayer de nouveau, et tenta un moment de distraire mon attention en me montrant des photographies de sa famille. Il avait une fillette fascinante de l'âge de Dolly ; mais ces malices cousues de fil blanc

ne m’abusèrent point et, revenant à la charge, je l’adjurai de me prescrire les pilules les plus souveraines qui existassent. Il me conseilla de jouer au golf, puis il accepta enfin de me donner quelque chose qui, m’annonça-t-il, « ne pouvait pas rater » ; il ouvrit un petit placard et produisit un flacon de capsules bleu violacé couronnées d’un cercle violet plus foncé : on venait de les lancer sur le marché, dit-il, et elles n’étaient pas faites pour ces névrosés qu’une goutte d’eau claire donnée au moment propice parvient à anesthésier, mais pour les grands artistes sans sommeil qui doivent mourir quelques heures chaque nuit afin de vivre des siècles. J’adore m’amuser aux dépens des médecins et, tout en me réjouissant in petto, j’empochai la fiole avec un rictus sceptique. À propos, je devais jouer serré avec lui : un jour (en une autre occasion), j’avais lâché le nom de ma dernière maison de santé, par une inadvertance stupide, et il m’avait semblé qu’il dressait une oreille frétillante. Peu disposé à dévoiler cette période de mon passé à Charlotte ou à quiconque, je m’étais hâté d’ajouter que j’avais effectué des travaux de recherche sur les aliénés mentaux en vue d’un roman. Mais peu importe : ce vieux filou avait la plus adorable des fillettes.

Dès que je l’eus quitté, je ne me possédai plus de joie. Guidant d’un seul doigt la voiture de ma femme, je repris gaillardement le chemin de la maison. Ramsdale, après tout, ne manquait pas d’attraits. Les cigales stridulaient ; l’avenue avait été arrosée de frais. Doucement, presque soyeusement, la voiture vira dans notre petite rue en pente. Tout paraissait étrangement facile et harmonieux, cet après-midi là. Tout était si bleu et si vert. Je savais que le soleil brillait parce que la clef de contact se reflétait sur le pare-brise ; je savais qu’il était exactement trois heures et demie parce que l’infirmière qui venait chaque jour pour le massage de M$^{lle}$ d’En Face passait, en bas et souliers blancs, sur le trottoir étroit. Comme à l’accoutumée, le chien hystérique du Père La Ferraille attaqua la voiture au passage et, comme à l’accoutumée, le journal local gisait sur le porche, lancé d’une main sûre par le jeune Kenny.

La veille seulement, j’avais mis fin au régime de froideur que je m’étais imposé, et je lançai un appel jovial en ouvrant la porte du salon – le cri de l’époux regagnant ses pénates. Offrant à mes regards son chignon de bronze et sa nuque crémeuse, habillée du corsage jaune et du pantalon grenat qu’elle portait lors de notre première rencontre, Charlotte était assise devant le petit secrétaire d’angle et écrivait une lettre. Sans lâcher la poignée de la porte, je réitérai mon appel chaleureux. Sa main s’arrêta

d'écrire. Ma femme resta un instant immobile ; puis elle se retourna lentement sur sa chaise et appuya son coude sur l'arête du dossier incurvé. Ses traits tordus par l'émotion n'étaient pas beaux à voir ; les yeux baissés sur mes jambes, elle récita :

« La mère Haze, la grosse ganache, la mégère, la vieille rabat-joie, la – cette vieille idiote d'Haze n'est plus dupe. Elle a – elle a… »

Ma belle accusatrice s'interrompit, ravalant son venin et ses larmes. Ce qu'Humbert Humbert répondit – ou tenta de répondre – est de peu de conséquence. Elle reprit :

« Vous êtes un monstre. Vous êtes un fourbe ignoble, abominable, un criminel. N'approchez pas, ou je crie par la fenêtre. N'approchez pas ! »

Là encore, mieux vaut, je crois, omettre les vagues balbutiements de H. H.

« Je pars ce soir, dit-elle encore. Je vous laisse tout. Vous ne reverrez jamais, – jamais entendez-vous ? – cette misérable gosse. Quittez cette pièce. »

Oui, mon lecteur, j'obtempérai. Je montai dans mon ex semi-studio. Je restai un long moment sur le seuil, les mains aux hanches, inspectant avec sang-froid le guéridon violé et son tiroir béant, une clef pendant de guingois à l'entrée de la serrure, quatre autres clefs éparpillées sur le plateau de faux acajou ; puis je traversai le couloir, pénétrai dans la chambre de M. et M^me^ Humbert, dénichai l'agenda contenant mon journal sous l'oreiller de Charlotte et le glissai calmement dans ma poche. Je m'engageai alors dans l'escalier et m'arrêtai à mi-chemin : elle était en train de téléphoner ; l'appareil était branché à côté de la porte du salon et je voulais entendre ce qu'elle disait. Elle annula je ne sais quelle commande et regagna aussitôt le salon. Je raffermis ma respiration, franchis le vestibule et me dirigeai vers la cuisine. Là, je débouchai une bouteille de whisky. Elle ne résistait pas au scotch. Je l'emportai dans la salle à manger et, à travers la porte entrouverte, je contemplai le large dos de Charlotte.

« Vous êtes en train de briser votre vie et la mienne, dis-je d'une voix paisible. Conduisons-nous comme des être civilisés. C'est de la divagation. Vous êtes folle, Charlotte. Ces notes que vous avez trouvées sont destinées à un roman. Votre nom et le sien sont là par hasard. Parce qu'ils étaient commodes, à portée de main. Réfléchissez à ça. Je vais vous

apporter un verre. »

Sans répondre, sans même se retourner, elle continua d'écrire d'une plume stridente. C'était apparemment la troisième lettre (deux enveloppes cachetées, libellées et timbrées, attendaient sur la table). Je revins à la cuisine.

Je préparai deux verres (à Sainte-Algèbre ? à Lo ?) et ouvris le réfrigérateur. Il gronda furieusement à mes oreilles quand j'arrachai le tiroir à glace de ses entrailles. Tout récrire. Lui faire lire de nouveau. Elle ne se souviendra pas des détails. Transformer, falsifier. Écrire un fragment et le lui montrer, ou le laisser traîner. Pourquoi les robinets lancent-ils parfois des gémissements si horribles ? Une horrible situation, en vérité. Les petits pavés de glace, tels des oreillers de poupée – des oreillers pour oursons polaires de peluche blanche, Lo ! – émirent des plaintes grinçantes, craquelantes, torturées, sous l'eau chaude qui les descellait de leurs cases. Je posai les deux verres côte à côte, versai le whisky, puis une goutte d'eau gazeuse (elle avait prohibé ma mixture favorite). Le réfrigérateur aboya encore, claqua et se tut. Les verres en mains, je traversai la salle à manger et m'approchai de la porte du salon ; elle était à peine entrebâillée – un interstice si étroit que je ne pouvais y passer le coude.

« Je vous ai préparé un whisky », dis-je.

Elle ne répondit pas, la vieille écervelée, et je reposai les verres sur la console, près du téléphone qui sonnait.

« Leslie à l'appareil. Leslie Tomson, dit Leslie Tomson, qui ne détestait pas se baigner au lever du jour. Mme Humbert, Monsieur, a été renversée par une voiture et il faut que vous veniez tout de suite. »

Je rétorquai, avec quelque aigreur peut-être, que ma femme était saine et sauve ; sans lâcher l'écouteur, je poussai la porte du pied et dis :

« On m'apprend que vous venez d'être tuée, Charlotte, »

Mais Charlotte n'était plus dans le salon.

# XXIII

Je me précipitai dehors. Notre petite rue abrupte offrait un spectacle insolite. Une grosse Packard noire et bien lustrée avait gravi la pelouse en pente de M^lle^ d'En Face, suivant une trajectoire qui formait un angle aigu avec le trottoir (où gisait, en un tas confus, un plaid à grands carreaux), et elle s'était immobilisée là, brasillante au soleil, ses portières ouvertes comme des ailes, ses roues avant enfoncées dans une plate-bande de plantes vertes. À la droite anatomique de cette voiture, sur le gazon fraîchement tondu du talus, un vieux monsieur à moustache blanche et fort élégamment vêtu – complet gris au veston croisé, nœud papillon à pois – était couché sur le dos, ses longues jambes jointes, tel un gisant de cire cadavéreuse. Je dois morceler le choc de cette vision instantanée en une séquence de mots, dont l'accumulation physique atténue l'éclair, l'unité fulgurante de l'impression : couverture en tas, vieil homme-pantin, l'infirmière de M^lle^ d'En Face remontant au pas de course, froufroutante, un verre d'eau à la main, vers la véranda close – où l'on pouvait imaginer la recluse décrépite, calée sur ses coussins, hurlant à tue-tête mais pas assez fort pour dominer les jappements cadencés du chien du ferrailleur, qui trottait de groupe en groupe, depuis la clique des voisins déjà assemblés autour du plaid quadrillé, jusqu'à la voiture qu'il avait triomphalement débûchée et mise à mort, et à l'autre groupe qui s'était formé sur la pelouse avec Leslie, deux agents de police et un homme râblé portant des lunettes à monture d'écaille. Ici, il serait utile d'apporter quelques précisions sur les points suivants : l'apparition si prompte des policiers, guère plus d'une minute après l'accident, s'explique du fait qu'ils étaient en train de relever les numéros des automobiles en stationnement irrégulier dans une ruelle transversale, deux pâtés de maisons plus bas ; l'individu aux lunettes était Frederick Beale junior, le conducteur de la Packard ; son père, âgé de soixante-dix-neuf automnes, que l'infirmière venait d'arroser sur son lit de gazon – remettant, si j'ose dire, ce financier à flot – n'était nullement évanoui mais se remettait confortablement et méthodiquement d'une crise cardiaque bénigne, ou de la crainte de cette crise ; et enfin, la couverture de voyage éployée sur le trottoir (duquel Charlotte m'avait souvent montré avec réprobation les lézardes verdâtres) recouvrait les restes déchiquetés de M^me^ Humbert, qui avait été renversée et halée sur plusieurs mètres par le véhicule du banquier, alors qu'elle traversait la

rue en courant pour jeter trois lettres dans la boîte, au coin de la pelouse de M^lle^ d'En Face. Une mignonne enfant portant une robe rose crottée de taches ramassa et me tendit ces lettres, que je détruisis en les lacérant à coups d'ongle au fond de la poche de mon pantalon.

Trois médecins et les Farlow entrèrent en scène et prirent la situation en main. Le veuf, homme doué d'une maîtrise de soi exceptionnelle, ne pleura ni ne s'affola. Il vacillait légèrement sur ses jambes, c'est indéniable ; mais il n'ouvrit la bouche que pour donner les renseignements et instructions nécessaires à l'identification, l'examen et l'enlèvement d'un cadavre de sexe féminin, dont le sommet du crâne était une bouillie d'os et de cervelle, de mèches cuivrées et de sang. Le soleil était encore d'un rouge éblouissant quand les deux amis d'Humbert, le doux John et Jeanne aux yeux humides, le bordèrent dans le lit de Dolly ; et, pour ne pas le quitter, ils s'installèrent dans la chambre du veuf, où je ne saurais affirmer qu'ils passèrent une nuit aussi chaste que l'exigeait la solennité de l'occasion.

Je n'ai aucune raison de m'étendre, dans ce mémorial très particulier, sur les formalités pré-funéraires, ni sur les obsèques elles-mêmes, qui furent aussi discrètes que les épousailles l'avaient été. Il convient toutefois de relater divers événements survenus au cours des quatre ou cinq jours qui suivirent le trépas sans apprêt de Charlotte.

Au premier soir de mon veuvage, j'étais tellement saoul que je dormis aussi profondément que l'enfant qui dormait d'habitude dans ce lit. Le lendemain matin, ma première pensée fut pour les fragments de lettres dont ma poche était pleine. Ils étaient si bien mélangés que je ne pus reconstituer les trois épîtres dans leur intégrité. Je conjecturai que « … et tu ferais bien de le retrouver parce que je ne puis acheter un… » provenait d'une lettre à Lolita ; d'autres rognures semblaient indiquer que Charlotte méditait de fuir avec sa fille à Parkington, peut-être même jusqu'à Pisky, de peur que le vautour ne lui ravît son précieux agnelet. D'autres bribes et lambeaux (je ne me savais point des serres si formidables) se rapportaient manifestement à une demande d'inscription, non pas à Sainte A., mais à une pension dont les principes inflexibles et noirs et sinistres – bien qu'on offrît aux élèves les joies du croquet sous les ormes – lui avaient valu, disait-on, le surnom de « Pénitencier de Demoiselles ». La dernière lettre, enfin, m'était adressée, je le compris à certains indices probants : « … après une séparation d'un an, nous pourrons peut-être… »

et « … oh mon amour, oh mon… » et « … mille fois pire pour moi que si vous aviez une maîtresse… » et « … ou bien j'en mourrai… ». Dans l'ensemble, cependant, ces glanures n'avaient guère de sens ; les fragments de ces trois missives trop hâtives étaient aussi emmêlés et disparates dans le creux de mes mains que leur teneur l'avait été dans l'esprit de ma pauvre Charlotte.

Ce jour-là, John devait voir un client et Jeanne devait nourrir ses chiens, et je devais donc être privé momentanément de la compagnie de mes amis. Ces graves gens craignaient que je n'attentasse à mes jours si on me laissait seul, et, ne pouvant réquisitionner d'autres anges gardiens (Mlle d'En Face était incommunicado, les McCoo s'affairaient à construire leur nouvelle maison à plusieurs lieues de là, et les Chatfield avaient été appelés dans le Maine pour y résoudre leurs propres ennuis familiaux), ils sommèrent Louise et Leslie de ne pas me lâcher d'une semelle, sous prétexte de m'aider à trier et empaqueter une multitude de babioles devenues orphelines. Dans un éclair d'inspiration sublime, je montrai aux charmants et naïfs Farlow (nous attendions la venue de Leslie à son rendez-vous galant et rémunéré avec Louise) une petite photographie de Charlotte que j'avais trouvée dans ses tiroirs. Perchée sur un roc, elle souriait à travers ses cheveux ébouriffés par le vent. La photo avait été prise en avril 1934 – un printemps mémorable. Lors d'un voyage d'affaires aux États Unis, j'avais eu l'occasion de passer quelques mois à Pisky. Dès notre première rencontre, nous nous étions aimés avec passion. J'étais déjà marié, hélas, et elle venait de se fiancer avec Haze, mais après mon retour en Europe, nous avions correspondu en secret grâce à l'entremise d'un ami dévoué, aujourd'hui disparu. Chuchotant qu'elle avait entendu des rumeurs à ce sujet, Jeanne contempla la photo, la tendit à John sans cesser de la regarder, et John ôta sa pipe de la bouche pour contempler à son tour la belle et audacieuse Charlotte Becker, puis il me rendit son image ; sur quoi, ils me quittèrent pour quelques heures. À la cave, la bienheureuse Louise roucoulait déjà et morigénait tendrement son pastoureau.

À peine les Farlow étaient-ils partis qu'un ecclésiastique au menton bleuissant se présenta, et je m'efforçai d'abréger notre entretien autant qu'il me fut possible de le faire sans froisser ses sentiments ni éveiller ses soupçons. Oui, je vouerais ma vie tout entière au bien-être de l'enfant. À propos, regardez donc ce porte-bonheur que Charlotte Becker m'avait donné quand nous étions jeunes l'un et l'autre. J'avais une cousine à New

York, une demoiselle des plus respectables. Nous trouverions là-bas une bonne école privée pour Dolly. Oh, quel roublard que cet Humbert !

Je décrochai le téléphone et, à l'intention de Louise et Leslie (au cas où ils signaleraient l'affaire à Jeanne et John – ils n'y manquèrent pas), je simulai une longue conversation interurbaine, tonitruante et magistralement interprétée, avec Shirley Holmes. À leur retour, les Farlow donnèrent d'emblée dans le panneau quand je leur annonçai, en un galimatias délibérément hystérique et abstrus, que Lo était partie pour une randonnée de cinq jours avec le groupe des cadettes et qu'on ne pouvait la joindre.

« Seigneur, dit Jeanne, qu'allons-nous faire ? »

John répondit que c'était très simple : il suffisait de demander à la police de Climax de retrouver les campeuses – cela ne prendrait pas une heure. Du reste, il connaissait la région comme sa poche et…

« Écoutez, poursuivit il, pourquoi n'irais-je pas la chercher en voiture ? Vous pourriez coucher avec Jeanne… » (il ne dit pas exactement cela, mais Jeanne soutint son offre avec un tel enthousiasme que cette interprétation semblait implicite).

Mais moi, défaillant à demi, j'implorai John de laisser les choses telles quelles. Je ne pourrais supporter, dis-je, d'avoir sur les bras une enfant éplorée et se cramponnant à moi ; de plus, elle était si impressionnable que le choc risquait d'avoir des répercussions sur son avenir – les annales de la psychiatrie signalent maints cas similaires. Il y eut une pause subite.

« Bien sûr, c'est vous que ça regarde, dit John d'un ton un peu sec. Mais après tout, j'étais l'ami et le conseiller de Charlotte. On aimerait quand même savoir ce que vous comptez faire au sujet de la petite.

— John, s'écria Jeanne, ce n'est pas la fille d'Harold Haze, c'est la sienne ! Tu ne comprends donc pas ? Humbert est le véritable père de Dolly.

— Je vois, dit-il. Pardonnez-moi. Oui, je vois. Je n'avais pas compris. Évidemment, cela simplifie la situation. C'est à vous seul de décider ce qu'il faut faire. »

Le papa bouleversé révéla qu'il irait chercher la fragile enfant sitôt après les obsèques, et qu'il ferait tout son possible pour lui donner du bon temps dans un cadre totalement différent – peut-être un petit voyage au

Nouveau-Mexique ou en Californie – si toutefois l'affliction ne le tuait point.

Je mimai avec un art si consommé la passivité du désespoir, l'accalmie qui précède l'explosion de démence, que les merveilleux Farlow m'installèrent de force chez eux. Ils avaient une cave honorable – si l'on peut parler de cave dans ce pays – et cela me fut d'une aide précieuse, car j'étais hanté par l'insomnie, et par un fantôme.

À présent, je dois expliquer les mobiles véritables de ma décision de laisser Dolorès hors d'atteinte. Tout d'abord, on s'en doute, alors que Charlotte venait d'être éliminée et que je refranchissais, père affranchi, le seuil de la maison et avalais les deux whiskies préparés, et les tassais sous une pinte ou deux de ma « mixture », et me réfugiais dans la salle de bains pour esquiver les voisins et amis, une seule pensée obsédait mon esprit et mon sang – dans quelques heures à peine, brûlante, coiffée d'or sombre et mienne, mienne, mienne, Lolita serait dans mes bras, versant des larmes que je sécherais sous mes baisers plus vite qu'elles ne naîtraient. Mais comme je titubais devant le miroir, les yeux exorbités et les joues cramoisies, John Farlow frappa tendrement à la porte pour demander si tout allait bien – et je compris immédiatement que ce serait folie de ma part de faire revenir Lo ici, parmi cette foule d'importuns qui pullulaient dans la maison et complotaient de l'arracher à moi. Pis encore, Lo elle-même, mon impulsive Dolly, pouvait montrer – sait-on jamais ? – une défiance absurde, une soudaine répulsion ou quelque crainte diffuse – et le trophée magique s'évanouirait à l'instant même du triomphe.

Parlant d'importuns, je reçus un autre visiteur, l'ami Beale, l'homme qui avait supprimé ma femme. Solennel et pâteux, ressemblant un peu à un aide-bourreau de théâtre avec ses bajoues de bouledogue, ses petits yeux noirs, ses lunettes à monture épaisse et ses narines démesurées, il fut introduit en ma présence par John, qui se retira aussitôt et referma la porte sur nous avec un tact parfait. Tout en me contant d'une voix suave que ses deux jumeaux, Jack et Mary, étaient dans la même classe que ma belle-fille, mon interlocuteur clownesque déroula un grand diagramme de l'accident. Il l'avait exécuté lui-même et c'était, pour employer le vocabulaire de ma belle-fille, « du beau boulot », avec toutes sortes de flèches fort impressionnantes et de lignes pointillées en encres de couleurs. Les diverses étapes de la trajectoire suivie par Mme H. H. étaient

illustrées par une ribambelle de ces petites poupées linéaires – femmes-soldats ou électrices de Lilliput – qui contribuent visuellement à la compréhension des statistiques. Avec une précision probante, cet axe entrait en contact avec une courbe hardiment tracée qui traduisait deux paraboles consécutives : la première représentait le virage du char de la Finance évitant le chien de la Ferraille, et la seconde était une prolongation exagérée de l'autre, destinée à conjurer la tragédie. Une croix très noire marquait le point du trottoir où la petite silhouette succincte avait enfin trouvé le repos éternel. Je cherchai du regard un sigle similaire indiquant la zone de talus gazonné où le papa cireux et longiforme de mon visiteur avait été placé en supination, mais je n'en trouvai point trace. En revanche, ce monsieur avait paraphé le document en qualité de témoin, sous les signatures de Leslie Tomson, M$^{lle}$ d'En Face et quelques autres citoyens.

Frederick, son crayon voletant çà et là sur le diagramme tel un colibri alerte et délicat, démontra son innocence absolue et la folle témérité de ma femme : au moment où il manœuvrait pour esquiver le chien, elle avait glissé sur l'asphalte fraîchement arrosé et s'était jetée en avant, au lieu de se jeter en arrière (Fred mima tout ceci en contorsionnant ses épaules rembourrées). Je convins qu'il n'était aucunement responsable, et l'enquête entérina mon opinion.

Soufflant violemment par ses narines guillochées de crins noirs, il secoua d'un seul mouvement sa tête et ma main, puis, dans un élan de *savoir-vivre** exemplaire et de générosité tout aristocratique, il s'offrit à payer les frais de l'enterrement. Il s'attendait à me voir refuser. J'acceptai avec un hoquet de gratitude avinée. Il en resta pantois. D'une voix lente, me guignant avec incrédulité, il répéta ses paroles. Je le remerciai de nouveau, en redoublant de salamalecs.

Cette étrange entrevue eut pour effet de rompre pour un temps l'hébétude de mon âme. Qui s'en étonnerait ? J'avais rencontré l'authentique suppôt de la destinée. Mieux : j'avais palpé la chair et les os du destin lui-même – et ses épaules rembourrées. Une mutation grandiose, aussi soudaine que monstrueuse, avait eu lieu et son instrument s'offrait à mes regards. Derrière la complexité du scénario (épouse pressée, chaussée glissante, roquet insupportable, pente abrupte, automobile monumentale, gorille au volant), je discernais confusément ma participation infâme. Si je n'avais eu la sottise – ou l'intuition géniale

– de préserver ce journal, les fluides sécrétés par la fureur vengeresse et la honte effervescente n'auraient pas aveuglé Charlotte dans sa course à la boîte aux lettres. Et même aveuglée, rien ne lui serait arrivé si le destin ponctuel, ce spectre synchronisé, n'avait brassé en son alambic l'auto et le chien et l'ombre et le soleil et l'ire et la rue et le bitume et l'eau. Adieu, Marlène ! La poignée de main cérémonieuse et moite du destin (offerte par le truchement de Beale au moment de son départ) me fit émerger de ma torpeur ; et je me mis à pleurer. Mesdames et Messieurs les jurés – je pleurai !

# XXIV

Quand je jetai un dernier regard autour de moi, ormes et peupliers fléchissaient leurs dos ondoyants sous une brusque rafale de vent, et un nuage lourd de pluie planait au-dessus du blanc clocher de Ramsdale. Je quittais, pour des aventures inconnues, la demeure livide où j'avais pris pension deux mois auparavant. Les stores – des stores de bambou, pratiques et bon marché – étaient déjà baissés. Dans chaque demeure (pour paraphraser le prospectus), ces riches textures donnent le sens et la mesure du drame moderne ; par comparaison, la maison du ciel doit paraître bien nue. Une goutte de pluie tomba sur mes phalanges. Je rentrai dans la maison, je ne sais plus pourquoi, pendant que John entassait mes bagages dans la voiture, et une chose étrange se produisit à ce moment-là. Je ne sais si j'ai assez souligné, dans ce mémoire tragique, l'effet profondément émouvant du physique de l'auteur – pseudo-celtique, plaisamment simien, candidement viril – sur les femmes de tous les milieux et de tous les âges. Il est certain que de telles affirmations énoncées à la première personne semblent quelque peu ridicules. Il me faut toutefois, de temps à autre, rappeler au lecteur la prestance de ma tournure : un peu comme un feuilletoniste qui, ayant doté un de ses personnages d'un tic ou d'un chien, doit évoquer ce chien ou ce tic chaque fois que ledit personnage revient en scène au cours du livre. Mais dans le cas présent, mon insistance a des raisons plus profondes. Qui veut comprendre clairement mon récit doit garder sans cesse à l'esprit l'image de mon charme un peu mélancolique. Lo l'impubère se pâmait devant les appas d'Humbert comme devant la musique hoquetante et syncopée ; Lotte l'adulte m'aimait avec une passion plus mûre, possessive, dont je n'ose dire à quel point je la respecte et la déplore aujourd'hui. Jeanne Farlow – trente et un ans, et superlativement névrosée – avait apparemment succombé elle aussi à mes attraits. Elle n'était pas sans grâce – la grâce anguleuse d'un totem de bois sculpté ; elle avait le teint terre de Sienne brûlée, des lèvres pareilles à de gros poulpes écarlates et, quand elle riait (un peu comme un chien jappe), elle découvrait de longues dents ternes et des gencives trop pâles.

Elle était très grande, portait soit des pantalons et des sandales, soit de larges jupes bouffantes avec des chaussons de ballerine, pouvait ingurgiter n'importe quelle dose de n'importe quelle liqueur forte, avait eu deux fausses couches, peignait, comme on le sait déjà, lacs et paysages,

couvait déjà le cancer qui devait l’emporter à trente-trois ans, et m’inspirait une indifférence sans remède. Jugez donc de mon affolement quand, quelques secondes avant mon départ (nous étions tous deux dans l’entrée), Jeanne saisit mes tempes entre ses doigts perpétuellement tremblotants et, ses yeux bleu vif noyés de larmes, essaya sans succès de se coller à mes lèvres.

« Que Dieu vous garde, dit-elle ; embrassez votre fille pour moi. »

Un roulement de tonnerre se répercuta à travers la maison, et elle ajouta :

« Nous nous reverrons peut-être un jour, je ne sais où, je ne sais quand, en un temps moins cruel. » (Jeanne, où et quoi que vous soyez maintenant – espace-temps négatif ou esprit-temps positif – pardonnez-moi tout cela, parenthèse comprise.)

Et, un instant après, John et Jeanne me serraient la main dans la rue, la rue abrupte où tout voltigeait et tournoyait devant le déluge imminent, et un camion apportant de Philadelphie un matelas damassé roulait de confiance vers une maison vide, et la poussière courait et virevoltait au-dessus de la dalle de ciment où, quand on avait soulevé le plaid, Charlotte m’était apparue, pelotonnée sur elle-même, les yeux intacts, leurs cils noirs humides encore, et collés, comme les tiens, Lolita.

# XXV

On se figure peut-être que, délivré de tous les obstacles et nanti de la perspective de béatitudes illimitées et délirantes, j'avais enfin rétabli mes esprits avec un soupir de soulagement extasié. Eh bien, pas du tout ! Loin de m'offrir aux doux rayons de la Chance souriante, j'étais obsédé par mille et une incertitudes et appréhensions purement circonstancielles. Par exemple : ne s'étonnerait-on pas que Lo eût été exclue systématiquement des cérémonies familiales, aussi bien festives que funèbres ? Rappelez-vous qu'elle n'avait pas assisté au mariage. Autre chose : admettant que c'était vraiment le Hasard qui avait tendu son long bras velu pour supprimer une femme innocente, comment savoir si ce même Hasard n'avait pas, dans un moment de barbarie, fermé les yeux sur les agissements de son autre bras – et remis prématurément à Lo un faire-part de deuil ? Je savais que seule la *Gazette* de Ramsdale avait annoncé l'accident, et que ni le *Recorder* de Parkington ni le *Herald* de Climax n'en n'avaient parlé, le camp Kilt étant dans un autre État et les décès locaux n'offrant guère d'intérêt journalistique à l'échelle nationale ; mais je ne pouvais m'empêcher d'imaginer que Dolly Haze était déjà au courant, par quelque artifice inexplicable, et qu'au moment même où j'allais la chercher à son camp, des amis inconnus de moi étaient en train de la ramener à Ramsdale. Cependant, ces doutes et conjectures m'obsédaient moins que la pensée qu'Humbert Humbert, immigrant d'obscure origine européenne et citoyen américain de fraîche date, n'avait fait aucune démarche en vue d'obtenir la tutelle légale de la fille mineure (douze ans et sept mois) de sa défunte épouse. Oserais-je les faire ? J'étais transi d'effroi à l'idée de me voir nu, traqué par des statuts mystérieux sous les feux sans merci du droit coutumier.

Mon plan était un chef-d'œuvre de l'art primitif : filer au camp Kilt, informer Lolita que sa mère allait subir une grave opération dans un hôpital imaginaire, puis entraîner ma nymphette ensommeillée d'auberge en auberge, pendant que sa mère recouvrait peu à peu la santé puis mourait subitement. Mais à chaque tour de roue, mon angoisse augmentait. Je ne pouvais supporter l'idée que Lolita avait peut-être déjà quitté le camp, ou bien que j'y trouverais, à sa place, une tout autre Lolita réclamant à grands cris la présence d'un vieil ami de la famille : pas les Farlow, grâce au Ciel, car elle les connaissait à peine – mais il existait peut-être d'autres personnes dont je n'avais jamais entendu parler. Je

décidai finalement de donner le coup de téléphone que j'avais si bien simulé quelques jours plus tôt. Il pleuvait à torrents quand j'arrêtai la voiture le long d'un trottoir, dans un faubourg boueux de Parkington, juste avant l'embranchement (dont l'une des pointes contournait la ville pour rejoindre la route qui franchissait les collines dominant le lac Climax et le camp Kilt). Je coupai le contact et restai un long moment immobile derrière le volant, m'armant de courage, et je regardai fixement la pluie, le trottoir inondé, une bouche d'incendie – un monstre hideux, peint d'argent et de rouge épais, étendant ses moignons cramoisis sous le vernis de la pluie qui ruisselait en gouttes de sang héraldique sur ses chaînes. Il n'est pas étonnant que le stationnement des voitures devant ces nabots de cauchemar soit tabou. Je redémarrai et roulai à petite allure jusqu'à un poste à essence. Je décrochai le téléphone et, lorsque j'entendis enfin le cliquetis réglementaire des pièces de monnaie et qu'une voix fut autorisée à répondre à la mienne, le sort m'offrit une surprise de sa façon.

Holmes, la directrice du camp, m'informa que Dolly était partie depuis lundi (nous étions mercredi) pour une randonnée alpestre avec son groupe et ne devait rentrer que tard dans la soirée. Serais-je assez aimable pour passer le lendemain, et qu'est-ce qui motivait… ? Sans entrer dans les détails, je lui expliquai que la mère de Dolly était à l'hôpital, que la situation était critique mais qu'il ne fallait pas en révéler la gravité à l'enfant, et que Dolly devait se préparer à partir avec moi dans l'après-midi du lendemain. Nos deux voix se séparèrent en une explosion de sympathie chaleureuse et, par je ne sais quel lapsus mécanique, toutes mes pièces retombèrent en cascade, avec un fracas ferraillant de machines à sous déversant le gros lot, et je faillis pouffer de rire malgré la déception de savoir mes voluptés ajournées. Je me demande s'il n'y avait pas un rapport subtil, dans l'esprit de McFatum, entre cet épanchement inopiné, cette ristourne spasmodique, et le fait que j'avais inventé cette petite expédition avant même de savoir qu'elle avait effectivement lieu.

Ensuite ? Ensuite, je me rendis dans le quartier commerçant de Parkington (le ciel s'était dégagé, et la ville encore humide de pluie semblait bâtie de vermeil et de verre), et passai l'après-midi à acheter des jolies choses pour Lo. Seigneur, dirai-je les achats insensés qu'inspira la prédilection pathétique qu'avait Humbert en ce temps-là pour les tissus écossais, les cotonnades aux couleurs vives, les volants, les manches courtes et bouffantes, les plis onctueux, les corsages étroitement ajustés,

les jupes d'une ampleur généreuse ? Oh, Lolita, n'étais-tu pas à la fois ma fille et mon amante, comme la Virginie de Pô-pô et la Béatrice de Dante – et quelle petite fille n'aimerait pirouetter dans une envolée tourbillonnante de jupe et de lingeries ? Désirais-je quelque chose de spécial ? me demandèrent des voix enjôleuses. Des maillots de bain ? Nous les avons dans toutes les teintes. Rose de rêve, aigue-marine givrée, mauve gland, rouge tulipe, noir ollé-ollé. Et des vêtements de jeu ? Et des combinaisons ? Pas de combinaisons : Lo et moi les avions en horreur.

L'un de mes guides en ce domaine fut la fiche anthropométrique établie par Charlotte lors du douzième anniversaire de Lo (le lecteur n'a pas oublié le petit manuel de la *Croissance de votre enfant*). J'avais le sentiment que sa mère, mue par d'obscures raisons de jalousie et d'aversion, avait ajouté un kilo par-ci, un centimètre par là ; néanmoins, sachant que ma nymphette avait poussé au cours des sept derniers mois, je crus pouvoir me fier aux mensurations de janvier : tour de hanches, 73 centimètres ; tour de cuisse (juste en dessous du sillon fessier), 43 ; tour de mollet et tour du cou, 28 ; tour de taille, 58 ; poitrine, 68 ; tour de bras sous l'aisselle, 20 ; taille, 1 m. 45 ; poids, 35 kilos ; silhouette : linéaire ; quotient d'intelligence : 121 ; appendice vermiforme présent, Dieu merci.

Bien sûr, même sans ces chiffres, je « voyais » Lolita en esprit avec une netteté hallucinante ; et j'entretenais si amoureusement ce picotement subtil à l'endroit précis de mon sternum où, une fois ou deux, son front soyeux s'était appuyé au niveau de mon cœur ; je gardais si précieusement l'empreinte de son corps tiède dans mon giron (si bien que je « portais » Lolita en moi, un peu comme une femme « porte » un enfant), que je ne fus nullement surpris de constater par la suite que mes supputations s'étaient révélées, à peu de chose près, conformes à la réalité. En outre, j'avais longuement étudié un catalogue des modes d'été, et ce fut avec une autorité de connaisseur que j'examinai une foule d'articles ravissants, chaussures de sport, sandalettes, mocassins de cabri palissonné pour polissonnes cabriolantes. La vendeuse fardée et de noir vêtue qui dirigeait ces achats poignants réduisit les fiches signalétiques et la scolastique parentale à des euphémismes commerciaux tels que « taille petite jeune fille ». Une autre vendeuse, beaucoup plus âgée, portant une robe blanche et un maquillage trop épais, parut singulièrement impressionnée par ma science de l'élégance « junior » ; avais-je donc une naine pour maîtresse ? Aussi, quand on me présenta une jupe avec deux poches « très chou » sur le devant, posai-je une question volontairement

naïve, qui me valut une démonstration souriante du fonctionnement de la fermeture sur l'arrière de la jupe. Après quoi, je fus mis en joie par une procession de slips et de shorts – petits fantômes de Lolita dansant, culbutant, tombant assis d'un bout à l'autre du comptoir. Nous couronnâmes le marché par l'acquisition d'un chaste pyjama dans le style en vogue, en coton rayé « façon commis boucher ». Humbert, le boucher à la mode.

Il y a je ne sais quoi de mythique et d'enchanté dans l'atmosphère de ces grands magasins où, à en croire les réclames, toute employée ou secrétaire peut constituer un trousseau complet (du bureau au boudoir), tandis que sa petite sœur y vient rêver au jour où son pull-over de laine fera baver de concupiscence les cancres virils assis au fond de la classe. Des enfants de matière plastique, grandeur nature, au nez retroussé, au visage faunesque, aux joues olive et jaunâtres avec des taches de son couleur puce, gravitaient autour de moi. Je m'aperçus que j'étais le seul client de ce lieu féerique, où j'évoluais tel un poisson dans l'eau glauque d'un aquarium. Il me semblait voir d'étranges soupçons traverser l'esprit des dames languides qui m'escortaient de comptoir en comptoir et de roc en algue, et les ceintures, boucles ou bracelets que je choisissais semblaient glisser de leurs mains de sirènes jusque dans une onde transparente. J'achetai enfin une élégante valise où je fis enfermer tous mes trésors, puis je me rendis à l'hôtel le plus proche, fort content de ma journée.

Par un processus mystérieux, qui dérivait sans doute de ce doux et poétique après-midi d'emplettes minutieuses, je me remémorai cette auberge au nom émoustillant – « Les Chasseurs Enchantés » – que Charlotte avait mentionnée peu avant ma libération. Un guide touristique m'apprit qu'elle était située à Briceland, une petite bourgade perdue, à quatre heures d'auto du camp de Lo. Je n'osais téléphoner, craignant de ne pouvoir maîtriser ma voix et d'éjaculer des croassements insensés d'anglais de cuisine, et ce fut par télégramme que je réservai une chambre avec des lits jumeaux pour le lendemain soir. Quel bizarre prince charmant je faisais – dérisoire, gauche et indécis ! Comme mes lecteurs riraient de moi s'ils savaient la peine que me coûta ce télégramme ! En quels termes fallait-il le rédiger ? Humbert et sa fille ? Humberg et petite fille ? Homberg et fillette impubère ? Homburg et enfant mineure ? L'erreur absurde (ce « g » à la fin de mon nom) qui survint effectivement lors de la transmission fut peut-être un écho télépathique de mes

hésitations.

Et plus tard, dans le velours sombre de la nuit d'été, l'obsession de ce philtre que je recelais… Oh, l'avaricieux Hamburg ! N'étais-je pas moi-même un chasseur très enchanté, méditant sombrement devant cette fiole de munitions magiques ? M'accorderais-je le droit d'avaler une de ces capsules d'améthyste pour chasser le monstre de l'insomnie ? J'en avais quarante au total – quarante nuits auprès d'une enfant gracile assoupie contre mon flanc pantelant ; pouvais-je me priver d'une seule de ces nuits afin de dormir ? Certainement pas : je savais trop le prix de chaque petit grain, chaque microscopique système planétaire escorté de sa vivante galaxie. Oh, laissez-moi être sentimental pour une fois ! Je suis si las de ce masque de cynisme.

# XXVI

Je suis torturé par une migraine de tous les instants, dans l'air opaque de cette cellule tombale. Mais je dois persévérer. Déjà écrit plus de cent pages et n'ai encore rien dit. Les dates se mélangent dans ma mémoire. Cela devait être vers le 15 août 1947. J'ai peur de ne pouvoir aller jusqu'au bout. Le cœur, la tête – tout. Lolita, Lolita, Lolita, Lolita, Lolita, Lolita, Lolita, Lolita, Lolita. Monsieur l'Imprimeur, veuillez répéter jusqu'au bas de la page.

# XXVII

Toujours à Parkington. Je réussis enfin à dérober une heure de sommeil, dont je fus arraché par un corps à corps absurde et horriblement épuisant avec un minuscule hermaphrodite velu que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Il était à peine six heures du matin, mais je m'avisai soudain qu'il serait préférable d'arriver avant l'heure prévue. De Parkington au camp, il y avait près de cent cinquante kilomètres, et il m'en resterait ensuite au moins autant pour franchir la chaîne des Hazies et atteindre Briceland. J'avais annoncé que j'arriverais dans l'après-midi parce que mon imagination capricieuse exigeait que la nuit clémente se refermât aussitôt que possible sur mes transes. À présent, je prévoyais toutes sortes de malentendus, et je frémissais à l'idée que mon retard inciterait peut-être Lo à téléphoner à Ramsdale pour tromper son attente oisive. Cependant, lorsque je voulus me mettre en route, à neuf heures et demie du matin, je me trouvai aux prises avec une batterie morte, et le soleil était à son zénith quand je quittai enfin Parkington.

Je touchai au but vers quatorze heures trente ; garai ma voiture dans une pinède où, solitaire et renfrogné, un petit diablotin roux en chemise verte s'amusait à lancer des fers à cheval autour d'un piquet ; suivis ses indications laconiques et frappai à la porte du bureau, situé dans un bungalow aux murs crépis ; là, à l'agonie, je dus subir plusieurs minutes durant la commisération indiscrète de la directrice du camp, une femme flétrie aux cheveux de rouille. Dolly, dit-elle, avait fait sa valise et était prête à partir. Elle savait sa mère malade mais ignorait la gravité de la situation. M. Haze, pardon, M. Humbert, aimerait-il rencontrer les monitrices du camp ? Ou jeter un coup d'œil aux dortoirs des fillettes (chacun d'eux consacré à un personnage de Walt Disney) ? Ou visiter le Wigwam ? Ou bien préférait-il qu'on envoie Charlie la chercher ? Les petites achevaient juste de décorer le réfectoire pour le bal des Juniors. (Plus tard, elle raconterait sans doute à l'une ou l'autre de ses affiliées : « Le pauvre type n'était que le fantôme de lui-même. »)

Permettez-moi de m'attarder un instant sur cette scène, dans tous ses détails triviaux et fatidiques : la vieille Holmes libellant un reçu, se grattant la tête, ouvrant un tiroir de son bureau, inondant ma paume impatiente de pièces de monnaie qu'elle recouvrit d'un billet soigneusement déployé, avec un sonore « … et cinq ! » ; des

photographies de petites filles, un papillon, diurne ou nocturne, aux couleurs criardes, encore vivant, solidement épinglé sur le mur (« étude de nature ») ; le diplôme encadré de la diététicienne du camp ; mes mains tremblantes ; la fiche qu'exhiba la compétente matrone pour me lire un rapport sur la conduite de Dolly Haze pendant le mois de juillet (« passable, avec progrès marqués ; férue de natation et de canotage ») ; le chant des arbres et des oiseaux, le martèlement de mon cœur… J'étais debout, tournant le dos à la porte ouverte, et soudain un flot de sang jaillit sous mon crâne quand je perçus sa respiration et sa voix derrière moi. Elle arriva, traînant et cognant une lourde valise. « … 'jour ! » dit-elle, et elle resta immobile, me fixant d'un regard tout ensemble joyeux et matois, ses lèvres douces entrebâillées sur un sourire un peu niais mais irrésistible.

Elle était plus grande, plus mince aussi, et au premier abord son visage me parut moins joli que la reproduction mentale que j'avais façonnée et chérie depuis plus d'un mois : ses joues semblaient plus creuses et des myriades de taches de rousseur recouvraient ses traits rustiques et roses ; cette impression première (l'étroit intervalle humain entre deux pulsations de fauve) donnait clairement à entendre qu'Humbert Humbert, le pauvre veuf, n'avait d'autre solution, d'autre désir et d'autre projet que de donner à cette fillette blafarde sous le hâle du soleil, à cette orpheline aux yeux battus (jusqu'aux ombres cérusées sous ses yeux qui étaient grêlées de lentigo !) une solide éducation, une adolescence heureuse et saine, un foyer sans reproche, de charmantes compagnes de son âge, parmi lesquelles (si les dieux daignaient me compenser), il se trouverait peut-être une ravissante petite *mägdlein* offerte au seul Herr Doktor Humbert. Las, « en un clin d'œil » comme aiment à dire les Allemands, cette ligne de conduite angélique s'effaça, je m'emparai de ma proie (le temps précède nos chimères !) et elle redevint ma Lolita – oui, plus que jamais *ma* Lolita. Je posai une main sur sa tête brune et tiède, et soulevai sa valise. Ma Lo était toute de nacre et de miel, vêtue de sa robe la plus coquette, imprimée de guirlandes de petites pommes rouges ; ses bras et ses jambes étaient couleur d'or bruni et striés d'écorchures minuscules, tels des traits pointillés faits de rubis coagulés ; ses socquettes blanches aux rabats finement côtelés étaient tirées à la même hauteur que dans mes souvenirs, et – à cause de sa démarche enfantine, ou bien la Lolita dont j'avais gardé l'image ne portait-elle que des chaussures plates ? – ses souliers acajou piqué de blanc paraissaient un

peu trop grands pour elle et leurs talons trop hauts. Adieu, camp Kilt, bon vieux camp Kilt ! Adieu, menus insipides et malsains, adieu, le copain Charlie ! Elle s'installa près de moi dans la voiture surchauffée, décocha une claque à la mouche qui s'était posée sur son genou adorable et, tout en mastiquant avec énergie une tablette de chewing-gum, elle baissa prestement la vitre de son côté et se réinstalla à son aise. L'auto fila à travers les zébrures et les madrures de la forêt. « Comment va maman ? » demanda-t-elle par devoir. Les médecins n'avaient pas encore établi les causes exactes de son mal, répondis-je. En tout cas, c'était quelque chose d'abdominal. Abominable ? Non, abdominal. Bref, nous devions rester dans les parages pendant quelque temps. L'hôpital était en pleine campagne, près de la joyeuse cité de Lepingville, où un poète célèbre avait résidé au début du XIX^e^ siècle, et nous y ferions le tour de tous les cinémas. Elle trouva l'idée « épatante » et demanda si nous serions arrivés avant neuf heures du soir.

« Nous serons sans doute à Briceland pour le dîner, dis-je, et nous visiterons Lepingville demain. Parle-moi de ta randonnée en montagne ? T'es-tu bien amusée à ce camp ?

— Un-hun.

— Tu regrettes de l'avoir quitté ?

— Eh-hem.

— Parle, Lo – ne grommelle pas. Dis-moi quelque chose.

— Quoi donc, *papa* ? (elle laissa le mot s'épanouir sur ses lèvres avec une ironie délibérée).

— N'importe quoi.

— Je peux vous appeler comme ça (fixant la route de ses yeux mi-clos).

— Bien sûr.

— C'est tordant, vous savez ! Ça fait combien de temps que vous avez le béguin pour ma mère ?

— Un jour, Lo, tu comprendras la force de certaines émotions, de certaines situations ; ainsi, la beauté et l'harmonie des rapports spirituels entre les êtres humains.

— Bah ! » répliqua ma cynique nymphette.

Un temps creux dans le dialogue, meublé par des fragments de paysage.

« Lo, regarde ces vaches sur la colline.

— Si je vois encore une vache, je vais vomir.

— Tu sais, Lo, tu m'as terriblement manqué.

— Vous pas. D'ailleurs, je vous ai trompé de façon répugnante, mais ça n'a aucune importance parce que vous ne m'aimez plus du tout… Vous conduisez drôlement plus vite que ma mère, M'sieu. »

De cent dix à l'heure, je ralentis à quatre-vingts. De train aveugle en train borgne.

« Qu'est-ce qui te fait croire que je ne t'aime plus, Lo ?

— Vous ne m'avez même pas encore embrassée ! »

Le cœur mourant, le cœur gémissant, j'entr'aperçus devant moi un accotement d'une largeur raisonnable, et la voiture tressauta et zigzagua dans les herbes folles. Souviens-toi que c'est une enfant, souviens-toi qu'elle n'est…

À peine la voiture s'était-elle immobilisée que Lolita vola littéralement dans mes bras. N'osant pas, n'osant pas me laisser aller – n'osant même pas me permettre de songer que *cela* (cette tendre moiteur et ce brasier frissonnant) marquait l'avènement d'une vie ineffable, que j'avais enfin réalisée par la force de ma volonté et de mon désir et avec la coopération experte du destin – n'osant pas l'embrasser vraiment, je frôlai avec une piété infinie ses lèvres brûlantes qui s'ouvraient : une becquée menue, nullement lascive ; et ce fut elle, dans un trémoussement d'impatience, qui colla sa bouche à la mienne, avec tant d'impétuosité que je sentis les arêtes de ses grandes incisives et goûtai avec elle le parfum de peppermint de sa salive. Certes, ce n'était pour elle qu'un jeu innocent, une manière de farce parodiant quelque simulacre de fausse amourette, et je savais (comme vous le diront aussi tous les psychiatres avertis et tous les parâtres pervertis) que ces jeux de fillettes ont des lois et des limites des plus fluides, ou du moins d'une subtilité trop enfantine pour que le partenaire adulte puisse les discerner – aussi avais-je grand-peur d'aller trop loin et de la voir reculer en un sursaut de terreur et de répulsion. Enfin, et par-dessus tout, j'avais une hâte si maladive de l'introduire en secret dans le repaire hermétique des Chasseurs

Enchantés (dont près de cent trente kilomètres nous séparaient encore) que je rompis soudain notre étreinte, mû par une intuition miraculeuse – et, une fraction de seconde plus tard, une voiture de la police routière s'arrêta à notre hauteur.

Son chauffeur, un Irlandais au front sourcilleux et rubicond, me dévisagea : « N'auriez pas vu un coupé bleu, de la même marque que le vôtre, qui vous aurait dépassé avant le carrefour ?

— Ma foi, non.

— Non, Monsieur l'agent, dit Lo, se penchant avec empressement au-dessus de moi, sa main candide sur mes genoux. Mais êtes-vous sûr qu'il était bleu, parce que… »

Le policier (à quelle ombre de nous-mêmes donnait-il la chasse ?) gratifia l'écolière de son plus beau sourire et fit un demi-tour en épingle à cheveux.

Nous repartîmes.

« Quelle andouille ! commenta Lo. Il aurait dû vous flanquer une contravention.

— Pourquoi cela, Seigneur ?

— Parce qu'on n'a pas le droit de dépasser le quatre-vingts dans ce fichu État et… non, grosse bûche, ne ralentissez pas. Il est parti.

— Il nous reste un bon bout de chemin, dis-je, et je veux arriver avant la nuit. Alors tâche d'être une bonne petite fille.

— Méchante, affreuse petite fille, dit-elle d'un ton serein. Une enfant délinquante, mais charmante et sans détours. C'était un feu rouge. Je n'ai jamais vu conduire comme ça. »

Nous traversâmes en silence une bourgade silencieuse.

« Dites donc, c'est maman qui serait folle de rage si elle apprenait que je suis votre maîtresse !

— Pour l'amour du Ciel, Lo, ne parle pas ainsi.

— Mais c'est vrai ! Je suis votre maîtresse, non ?

— Pas que je sache. Je crois que nous allons encore avoir de la pluie. Tu ne veux pas me raconter toutes les petites blagues que tu as faites au

camp ?

— Vous causez comme un livre, *papa*.

— Qu'est-ce que tu as fait ? Je veux que tu me le dises.

— Vous êtes facilement choqué ?

— Non. Vas-y.

— Arrêtez-vous dans une allée déserte et je vais tout vous dire.

— Lo, je te demande instamment de ne pas faire la sotte. Alors ?

— Alors, j'ai participé à toutes les activités qui nous étaient proposées.

— Ensuite ?

— Ensuite, j'ai appris à mener une existence gaie et généreuse, et à développer au contact d'autrui une personnalité saine et robuste. À être un vrai petit ange, quoi !

— Oui, j'ai lu quelque chose de la sorte dans la brochure.

— Nous aimions chanter en chœur, assises devant la grande cheminée de pierre, ou autour du feu de camp sous les bon Dieu d'étoiles, et chaque fillette mêlait aux voix de ses compagnes les échos de son âme allègre.

— Tu as une mémoire excellente, Lo, mais je te prie de laisser les jurons de côté. Autre chose ?

— J'ai fait mienne la devise des girl-scouts, psalmodia-t-elle. Je consacre ma vie à des actions fécondes telles que… glissons là-dessus. Mon devoir est de me rendre utile. Je suis l'amie de tous les animaux de sexe mâle. J'obéis aux ordres. Je suis de bonne humeur. C'était une autre voiture de flics. Je suis saine de corps, et absolument obscène dans mes pensées, mes paroles et mes actes.

— J'espère que tu n'as rien oublié, spirituelle enfant.

— Rien de rien. Si, attendez. On a fait cuire des gâteaux dans un four solaire. C'était formidable !

— J'aime mieux ça.

— On a lavé des zilliards d'assiettes. « Zilliards », c'est de l'argot de maîtresse d'école pour beaucoup-beaucoup-beaucoup. Ah oui, une dernière chose, mais pour la bonne bouche, comme dit ma mère ! Voyons

voir, qu’est-ce que c’était ? Oui : on a fait des ombres chinoises. Ce que c’était drôle !

— C’est bien tout ?

— Oui. Sauf une toute petite bricole, quelque chose dont je ne peux absolument pas vous parler sans rougir de la tête aux pieds.

— Mais tu m’en parleras plus tard, n’est-ce pas ?

— Oui, à condition que nous soyons dans le noir et que je vous chuchote ça dans le creux de l’oreille. Vous dormez dans votre ancienne chambre ou bien dans le même panier avec maman ?

— Ancienne chambre. Il se peut que ta mère subisse une opération très grave, Lo.

— Arrêtez devant ce drugstore, vous voulez ? » dit-elle.

Juchée sur un haut tabouret, son avant-bras nu et bronzé coupé par un mince rai de soleil, Lolita se fit servir une glace tous-parfums enrobée d’une décoction à base de sirop synthétique. Ce fut un jeune colosse boutonneux, au cou serré par un nœud papillon taché de graisse, qui élabora et apporta ce chef-d’œuvre, et il lorgna la gracile enfant dans sa petite robe d’imprimé avec une convoitise délibérée. Mon impatience d’arriver à Briceland et aux Chasseurs Enchantés augmentait de minute en minute. Heureusement, Lo dépêcha la pièce montée avec sa promptitude accoutumée.

« Combien d’argent as-tu sur toi ? demandai-je.

— Pas un sou, dit-elle tristement, les sourcils levés, en me montrant l’intérieur vide de son porte-monnaie.

— Nous réglerons ce problème en temps utile, dis-je d’un ton enjoué. Es-tu prête ?

— Attendez, je veux aller aux toilettes.

— Pas ici, dis-je fermement. C’est sûrement un endroit immonde. Allons, viens. »

Elle était, dans l’ensemble, une enfant très docile et, quand nous eûmes repris place dans la voiture, j’effleurai sa nuque d’un baiser.

« Ne faites pas ça, s’écria-t-elle en me lançant un regard de stupéfaction nullement simulée. Cessez de me baver dessus. Vieux

dégoûtant ! »

Elle frotta son cou contre son épaule haussée.

« Pardonne-moi, murmurai-je. J'ai beaucoup de tendresse pour toi, c'est tout. »

Roulant sous un ciel chagrin, nous gravîmes une côte en lacet puis descendîmes l'autre versant.

« Eh ben, moi aussi, j'ai comme qui dirait de la tendresse pour vous », dit-elle lentement, d'une petite voix douce – et, avec comme qui dirait un soupir, elle se blottit tout contre moi.

(Oh, ma Lolita, ne serons-nous donc jamais arrivés ?)

Le crépuscule imprégnait déjà Briceland la jolie, ses villas de style pseudo-colonial, ses magasins d'antiquités et ses arbres d'importation, quand nous parcourûmes ses avenues mal éclairées à la recherche des Chasseurs Enchantés. L'air, tout emperlé par une bruine persistante, était tiède et vert, et des groupes de gens, pour la plupart des enfants ou des vieillards, faisaient déjà la queue devant les guichets d'un cinéma, dont la façade dégouttait de joyaux électriques.

« Oh, je veux voir ce film. Allons-y tout de suite après le dîner, hein ? Vous voulez bien ?

— Peut-être », chantonna Humbert, sachant parfaitement, le fourbe démoniaque et tumescent, qu'à neuf heures du soir, quand commencerait le spectacle humbertien, elle serait morte dans ses bras.

« Attention ! » cria Lo, et elle fut projetée en avant, au moment où le maudit camion qui nous précédait, ses escarboucles arrière brasillantes, freinait brusquement à un carrefour.

Si nous n'arrivions pas bientôt, tout de suite, miraculeusement, au prochain tournant, je sentais que je ne pourrais plus maîtriser la voiture de Charlotte, avec ses essuie-glace détraqués et ses freins fantasques ; les passants à qui je demandais mon chemin étaient eux-mêmes étrangers au pays, ou bien ils répétaient en fronçant les sourcils : « Les Chasseurs *quoi* ? » comme s'ils avaient eu affaire à un fou furieux ; ou bien encore, ils se lançaient dans des explications si compliquées, avec gestes géométriques, généralités géographiques et descriptions strictement locales (« ... et vous prenez au sud en arrivant au palais de justice... »),

qu’il m’était impossible de ne pas me perdre dans ce labyrinthe de logogriphes bénévoles. Lo, dont les jolies entrailles prismatiques avaient promptement digéré les sucreries de tout à l’heure, bayait après un solide dîner et commençait à s’agiter sur son siège. Quant à moi, bien que je fusse accoutumé à voir un destin de seconde zone – le secrétaire inepte de McFatum, si l’on veut – saboter mesquinement les plans généreux de son patron, ces circonvolutions tâtonnantes à travers les rues de Briceland furent l’épreuve la plus exaspérante de ma vie. À quelques mois de là, je devais rire de mon inexpérience en songeant à l’obstination enfantine avec laquelle j’avais cherché cette hôtellerie au nom bizarre ; car le parcours que nous suivîmes ce soir-là était jalonné d’innombrables auberges routières proclamant leurs vacances à grand renfort de néon et s’offrant à accommoder voyageurs de commerce et forçats évadés, vieillards impuissants et familles nombreuses, aussi bien que les couples les plus corrompus et vigoureux. Ah, gents automobilistes qui passez dans la nuit obscure de l’été, quels batifolages, quelles convulsions lubriques n’épieriez-vous pas de vos autoroutes superbes si tous ces Motels Modèles étaient soudain dépouillés de leur pigmentation pour devenir aussi transparents que des cages de verre !

Le miracle que j’espérais si ardemment se produisit enfin. Un homme et une femme, plus ou moins conglutinés dans l’ombre d’une voiture arrêtée sous les arbres ruisselants, affirmèrent que nous étions au cœur du Parc et qu’il nous suffisait de tourner à gauche au prochain feu rouge pour toucher au but. Nous ne vîmes jamais ce feu rouge – en fait, le parc était aussi noir que les turpitudes qu’il celait – mais peu après, ayant cédé à l’invite d’une côte doucement infléchie, les voyageurs distinguèrent un chatoiement de diamant à travers le brouillard, puis le reflet d’un lac – et il surgit soudain, inexorable et sublime, dans une futaie spectrale, au sommet d’une allée de gravillons : le pâle palais des Chasseurs Enchantés.

Une rangée d’automobiles, telles des truies devant leur auge, semblait à première vue interdire l’entrée ; mais subitement, comme par magie, une gigantesque et resplendissante décapotable, rubescente sous la pluie illuminée, se mit en branle et recula sous l’impulsion énergique d’un homme aux épaules de lutteur – et nous nous insinuâmes avec gratitude dans la brèche qu’elle avait laissée. Je déplorai aussitôt ma hâte en constatant que mon prédécesseur était réfugié à présent sous un appentis tenant lieu de garage et assez spacieux pour abriter une autre voiture ; mon impatience, toutefois, me retint d’imiter son exemple.

« Mince ! Ça a l'air chouette ! » observa ma poissarde bien-aimée en louchant vers la façade de stuc, et elle se contorsionna pour sortir dans le crachin crépitant, puis, tiraillant sa robe d'une main ingénue, elle dégagea le pli d'étoffe incrusté dans la scissure de la pêche – pour citer Robert Browning. Sous les rampes incandescentes, les répliques agrandies des feuilles de marronnier plongeaient et jouaient sur des colonnades blanches. J'ouvris la malle arrière. Un Noir bossu et chenu, accoutré d'une manière d'uniforme, chargea nos bagages sur un chariot qu'il poussa à petits pas jusque dans le hall. Celui-ci était plein de vieilles dames et d'ecclésiastiques. Lolita se laissa choir à croupetons sur le tapis florifère pour caresser un cocker au museau blême tacheté de bleu et aux oreilles noires, qui se pâmait sous sa main – et qui n'y succomberait, mon cœur ? Cependant, à force de toussotements d'excuse, je me frayai passage à travers la foule jusqu'au bureau de la réception. Là, un vieillard chauve et porcin – ils étaient tous vieux dans ce vieil hôtel – étudia mes traits avec un sourire courtois, exhiba calmement mon télégramme adultéré, batailla contre de sombres soupçons racistes, tourna le col pour consulter l'horloge, et annonça finalement qu'il était navré, il avait retenu la chambre avec des lits jumeaux jusqu'à six heures et demie, et maintenant elle était prise. Le Salon des Fleurs coïncidait à Briceland avec une convention d'ecclésiastiques, expliqua-t il, et… « Mon nom, dis-je d'un ton glacial, n'est pas Hamburger ni Hambougre, mais Herbert, je veux dire Humbert, et n'importe quelle chambre fera l'affaire, il suffit d'installer un lit de camp pour ma petite fille. Elle a dix ans et meurt de sommeil, »

Le patriarche aux joues roses coula un regard bienveillant vers Lolita, toujours accroupie, la bouche entrouverte, écoutant de profil le verbiage que la maîtresse du chien, une antique créature emmaillotée de voiles mauves, émettait des profondeurs d'une bergère de cretonne.

Si l'obscène vieillard conservait des doutes, ils furent vite effacés par cette vision de printemps nordique. Il aurait peut-être encore une chambre, dit-il, oui, il y en avait une, avec un lit à deux places. Quant au lit de camp…

« Monsieur Potts, nous reste-t-il des lits de camp ? » Potts, tout aussi rose et chauve, avec des gerbes de poils blancs jaillissant de ses oreilles et autres cavités, alla voir ce que l'on pouvait faire. Il vit et revint et je décapuchonnai mon stylo. Pétulant Humbert !

« Nos lits à deux places tiennent en réalité trois personnes, dit Potts, bordant douillettement la fillette à mes côtés. Un soir de coup de feu, trois dames et une enfant comme la vôtre ont dormi ensemble. Je parie que l'une d'elles était un homme travesti (c'est Humbert qui commente). Voyons pourtant, n'avons-nous pas un lit de camp libre au 49, monsieur Swine ?

— Il me semble bien qu'il est allé aux Swoon, dit Swine, le premier goret à face de clown.

— Tant pis, nous nous débrouillerons, dis-je. Il se peut que ma femme arrive plus tard, mais nous nous arrangerons quand même. »

Les deux cochons roses furent dès lors au nombre de mes meilleurs amis. De la main lente et sûre du criminel, j'inscrivis : docteur Edgar H. Humbert et sa fille, 342 allée des Pelouses, Ramsdale. Potts prit une clef (le 342 !), fit mine de me la tendre (le prestidigitateur montrant l'objet qu'il va escamoter) et la remit à l'oncle Tom. Lo, abandonnant le chien comme elle m'abandonnerait un jour, se leva du tapis ; une goutte de pluie tomba sur la tombe de Charlotte ; une belle jeune négresse nous ouvrit la porte de l'ascenseur et l'enfant condamnée entra, suivie de son parâtre toujours toussotant et de Tom le crabe avec nos valises.

La parodie d'un couloir d'hôtel. Parodie du silence et de la mort.

« Eh, dites, c'est le numéro de notre maison ! » s'écria l'insouciante Lo.

Je vis un lit à deux places, un miroir, un lit à deux places dans le miroir, une porte de placard avec un miroir, un miroir encore sur la porte de la salle de bains, une fenêtre bleu de nuit, un reflet de lit sur la vitre, dito dans le miroir du placard, deux chaises, une table à dessus de glace, deux tables de chevet, un lit à deux places : un grand lit à panneaux avec, je précise, une courtepointe en chenille rose de Toscane, et flanqué à droite comme à gauche de deux petites lampes roses coiffées d'abat-jour à ruches.

Je fus tenté de glisser un billet de cinq dollars dans la paume sépia, me retins en songeant que cette largesse risquait d'être mal interprétée, et bornai mes libéralités à une pièce de vingt-cinq *cents*. En ajoutai une autre. Il se retira. Clic clac. *Enfin seuls**.

« On va dormir dans la même chambre ? demanda Lo, grimaçant avec dynamisme (non point en colère, ni dégoûtée – bien que visiblement à

deux doigts de l'être – tout simplement dynamique), comme chaque fois qu'elle assenait une question brûlante et lourde de sens.

— J'ai demandé qu'on installe un lit de camp. J'y coucherai si tu y tiens.

— Vous êtes fou, dit Lo.

— Pourquoi cela, ma chérie ?

— Parce que, mon chérrri, si ma mère chérrrie apprend ça, elle divorcera et m'étranglera. »

Simplement dynamique. Elle ne prenait pas vraiment l'affaire à cœur.

« Écoute-moi », dis-je en m'asseyant. Elle resta debout, à quelques pas de moi, se regardant avec complaisance, surprise mais pas mécontente de sa propre apparence, peignant de rose ensoleillé le miroir surpris et content de la porte du placard.

« Écoute-moi, Lo. Réglons ceci une fois pour toutes. Tu dois me considérer, à toutes fins utiles, comme ton père. J'éprouve envers toi une tendresse profonde. En l'absence de ta mère, je suis responsable de toi. Nous ne sommes pas riches et, au cours de nos déplacements, nous serons obligés... nous serons quotidiennement en contact. Quand deux personnes partagent la même chambre, il est inévitable qu'il y ait entre elles – comment dirai-je ? – une sorte de...

— Le mot est *inceste* ! » dit Lo, et elle alla tout droit dans le placard, en ressortit avec un jeune rire doré, ouvrit la porte adjacente et, craignant de se tromper de nouveau, elle jeta un regard prudent à l'intérieur, de ses yeux étranges et brumeux, avant de s'enfermer dans la salle de bains.

J'ouvris la fenêtre arrachai ma chemise trempée de sueur, me changeai, m'assurai que le flacon de pilules était dans la poche de ma veste, tournai la clef de la...

Elle revint nonchalamment. Je voulus l'enlacer : un geste sans conséquence, une miette de tendresse contenue avant le repas du soir.

« Écoutez, dit-elle, laissons tomber les bécotages et allons dîner. »

Ce fut alors que j'exhibai ma surprise.

Oh, quel ange de rêve ! S'avançant vers la valise ouverte – un fauve traquant sa proie à distance – elle marcha comme dans un ralenti de

cinéma, couvant du regard le lointain trésor qui trônait sur le porte-bagages (je crus déceler quelque chose d'anormal dans ses grands yeux gris, mais peut-être étions-nous tous deux plongés dans cette même buée enchantée). Elle s'approcha, ployant ses adorables jarrets de garçonnet, levant un peu trop haut ses talons un peu trop hauts, franchissant à pas de plus en plus lents l'espace qui se dilatait – on eût dit quelqu'un marchant au fond de la mer ou fuyant en songe. Alors, elle souleva par les épaulettes un petit boléro couleur de cuivre, fort seyant et des plus coûteux, et elle l'étira graduellement entre ses mains silencieuses, tel un chasseur fasciné retenant son souffle au-dessus de l'oiseau prodigieux qu'il tient déployé par le bout de ses ailes flamboyantes. Ensuite (pendant que je l'attendais !), elle tira de la boîte au trésor une ceinture rutilante, semblable à un long serpent languide, dont elle se ceignit.

Enfin, radieuse et sereine, elle se coula dans mes bras impatients, et me caressa de ses yeux de crépuscule, si tendres et mystérieux, impurs, indifférents – se comportant, en vérité, comme la plus banale des filles de rues. Car ce sont elles que singent les nymphettes, tandis que nous pleurons et périssons de malemort.

« Tu ne m'emplasses brus ? balbutiai-je (hors de moi et des mots) dans ses cheveux.

— Si vous voulez savoir, dit-elle, vous vous y prenez de la mauvaise manière.

— Montre, banne monière.

— Chaque chose en son temps », répondit-elle, coupant court à mes contrepèteries,

*Seva ascendes, pulsata, brulans, kitzelans, dementissima. Ascensor cliquetans, pausa, cliquetans, populus in corridoro. Hanc nisi mors mihi adimet nemo ! Juncea puellala, jo pensavo fondissime, nobserva nihil quidquam* – une minute de plus à ce jeu, et j'eusse sans doute commis un impair désastreux ; heureusement, elle retourna bientôt à la valise magique.

De la salle de bains, où je parvins non sans peine à rétrograder au point mort pour un besoin plus humble, j'entendis – debout, suintant à petits coups, retenant mon souffle – ses « oh ! » et ses « mince ! » de ravissement enfantin.

Elle n’avait utilisé le savon que parce que c’était un échantillon de réclame.

« Allons, ma petite, si tu as aussi faim que moi, il est temps de descendre. »

Et nous nous remîmes en route, la fillette balançant à bout de bras son vieux sac blanc, le père marchant en tête. (*Nota bene* : jamais derrière, ce n’est qu’une enfant.) Comme nous attendions l’ascenseur (côte à côte, à présent), elle rejeta le front en arrière, bâilla sans façon et secoua ses boucles,

« À quelle heure vous leviez-vous donc à ce camp ?

— À six… (elle étouffa un autre bâillement)… heures et demie. » (Là, le bâillement triompha, et elle vibra des pieds au menton.) « Et demie », répéta-t-elle, et sa gorge se gonfla de nouveau.

La salle à manger nous accueillit avec un sourire las et des relents de graisse chaude. C’était une vaste salle prétentieuse, ornée de fresques mièvres montrant des chasseurs enchantés, en diverses postures et à divers degrés d’enchantement, parmi un salmigondis d’animaux blafards et d’arbres et de dryades. Quelques vieilles dames disséminées çà et là, deux clergymen et un homme en veston de sport achevaient leur repas en silence. La salle à manger fermait à neuf heures et, à mon soulagement, les serveuses en uniforme vert semblaient, en dépit de leurs masques vides de joueurs de poker, maladivement pressés de se débarrasser de nous.

« Vous ne trouvez pas qu’il ressemble exactement, mais exactement, à Quilty ? » dit Lo d’une petite voix, son coude osseux et brun à demi levé comme pour désigner – sans le montrer vraiment mais brûlant de le faire – l’homme à la veste criarde qui dînait seul à l’autre bout de la pièce.

« Notre gros dentiste de Ramsdale ? »

Lo endigua la gorgée d’eau qu’elle venait d’absorber et reposa son verre cascadant.

« Mais non, dit-elle, postillonnant de joie. Je veux dire l’écrivain qu’on voit sur les réclames des Dromes. »

Oh, Fama ! Oh, Femme !

Quand le dessert dégringola sur la table – pour la petite demoiselle, un

énorme fronton de tarte aux cerises et, pour son protecteur, une glace à la vanille, qu'elle se hâta d'ajouter presque *in toto* à sa pièce montée – je tirai de ma poche la fiole contenant les Pilules Zinzolines de Papa. Je revois ces fresques nauséeuses, je revois cet instant insolite et monstrueux, et je ne puis expliquer ma conduite de ce soir-là que par ce vide onirique où gravitent les esprits aberrés ; mais sur le moment, tout me parut simple et inévitable. Jetant un coup d'œil à la ronde, je m'assurai que le dernier dîneur était parti, puis je débouchai le flacon et, sans la moindre hésitation, versai le philtre dans ma paume. J'avais longuement répété la mimique devant un miroir : il s'agissait seulement de plaquer ma main sur ma bouche ouverte et d'avaler une pilule imaginaire. Comme je m'y attendais, Lo se jeta sur le flacon de capsules replètes, exquisément colorées et chargées de Rêve de Beauté.

« Elles sont bleues ! s'exclama-t-elle. Non, violettes. Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Le ciel de l'été, dis-je, des figues et des prunes, et le sirop du sang des empereurs.

— Non, sérieusement… je vous en supplie.

— Oh, ce ne sont que des Purpils. Vitamine C. Ça vous rend fort comme un bœuf ou un boucher. Tu en veux une ? »

Lolita tendit la main en hochant vigoureusement la tête.

J'avais espéré que la drogue aurait un effet accéléré. Je ne fus pas déçu. Ç'avait été une longue, longue journée, s'efforçait de raconter mon adorable nymphette entre les bâillements mal réprimés et sans cesse croissant en volume qui lui distendaient le palais (oh, ma potion magique faisait merveille !) ; elle avait passé la matinée à canoter avec Barbara dont la sœur était chef de baignade, et à mille autres activités. Quand nous quittâmes, nageant tout debout, la salle à manger déserte, le projet de film qui avait effleuré son esprit était depuis longtemps oublié. Dans l'ascenseur, elle s'appuya contre moi avec un sourire minuscule qui semblait dire : « Vous voudriez bien que je vous avoue tout ! » et elle baissa à demi ses paupières opacifiées. « Sommeil, eh ? » dit l'oncle Tom qui conduisait aux étages le grave gentleman franco-irlandais et sa petite fille, ainsi que deux duègnes fanées, expertes en rhodologie. Elles considérèrent avec bonté ma fluette églantine dorée, torpide et vacillante. Je dus presque la porter jusqu'à notre chambre. Là, elle s'assit sur le bord

du lit, le corps flageolant, et murmura d'une voix traînante, avec de petits roucoulements sourds :

« Si je dis… si je dis tout, est-ce que vous jurez… (sommeil, tellement sommeil, la tête dodelinante, les yeux déjà révulsés)… me jurez de ne pas faire d'histoires ?

— Plus tard, Lo. Il faut te coucher. Je m'en vais, le temps que tu te mettes au lit. Je te donne dix minutes.

— J'ai fait des choses affreuses, dit-elle encore, secouant ses cheveux et arrachant d'un doigt engourdi son ruban de velours. Il faut que je vous dise…

— Demain, Lo. Au lit, au lit – pour l'amour du Ciel, au lit. »

J'empochai la clef et descendis l'escalier.

# XXVIII

Belles dames du jury ! J'implore votre indulgence !

Accordez-moi encore une infime fraction de votre temps si précieux ! Le grand moment était donc arrivé. J'avais laissé ma Lolita assise au bord de ce lit abyssal, hissant mollement un pied pour dénouer son lacet – et me révélant la face interne de sa cuisse jusqu'au chiasme de la culotte ; elle avait toujours été singulièrement distraite, ou impudique, ou les deux à la fois, en matière d'exhibition de jambes. C'était cette vision hermétique de Lo que je venais d'enfermer à double tour – après avoir vérifié que la porte n'avait pas de verrou intérieur. La clef, avec son pendillon de bois sculpté et numéroté, était le sésame pesant qui m'ouvrirait un avenir fabuleux et frénétique. Elle était mienne, partie intégrante de mon poing fébrile et velu. Dans quelques minutes – une vingtaine, mettons une demi-heure, *sicher ist sicher*, comme disait mon oncle Gustave – je me faufilerais au 342 et trouverais ma nymphette, mon amante et ma vie, captive de son sommeil de cristal. Oh, mes jurés ! S'il avait pu parler, mon bonheur eût empli cette auberge, guindée d'une clameur assourdissante. Et mon seul regret, aujourd'hui, est de n'avoir pas discrètement raccroché au tableau la clef du 342 et quitté la ville, le pays, le continent, l'hémisphère – que dis-je : la planète ! – à la tombée de cette nuit-là.

Je m'explique. Les semi-allusions de Lo à ses petits péchés ne me troublaient guère. Mes desseins n'avaient pas varié et j'étais fermement résolu à sauvegarder sa chasteté en opérant à la sauvette, sous le couvert de la nuit – et cela sur une nudité parfaitement anesthésiée. Déférence et discrétion, telle restait ma devise, bien que cette « chasteté » (dont le postulat, entre nous soit dit, se voit révoqué en doute par la science moderne) eût été quelque peu avariée, à ce maudit camp, par des exercices d'un érotisme puéril et d'essence à coup sûr homosexuelle. Il est vrai que Jean-Jacques Humbert, à sa façon désuète de citoyen du Vieux Monde, avait eu la certitude, dès sa première rencontre avec la fillette, qu'elle était aussi immaculée que l'est de nos jours le concept stéréotypé de « l'enfant normale » dont on nous rebat les oreilles depuis l'extinction regrettable de l'Univers Pré-Chrétien et de ses pratiques fascinantes. Las, elles sont proscrites de notre âge éclairé, ces petites fleurettes ancillaires que l'on aimait, dans la Rome d'antan, à cueillir au vol entre les affaires et

le bain ; et nous n'agréons plus, à l'instar des graves Orientaux d'une ère plus fastueuse encore, les divertissements, en proue comme en poupe, que proposaient de frêles mérétricules entre l'agneau rôti et le sorbet de roses. Tout vient de ce que le ligament unissant le monde des adultes et celui des enfants a été rompu par les lois et les coutumes de notre temps. Au vrai, bien que je me fusse un peu mêlé de psychiatrie et de sociologie éducative, je n'entendais pas grand-chose aux enfants. Après tout, Lolita n'avait que douze ans – et j'avais beau faire toute sorte de concessions à l'époque et au lieu, j'avais beau évoquer la conduite éhontée des écoliers et écolières d'Amérique, je n'en pensais pas moins que, quels qu'ils fussent, les agissements de ces gamins n'avaient cours qu'à un âge plus tardif, et dans un autre environnement. Ainsi (pour reprendre le fil de mon explication), le moraliste en moi avait-il esquivé le problème en se raccrochant à l'idée conventionnelle qu'on se fait des petites filles de douze ans. Le pédiatre en moi (un charlatan, bien sûr, comme ils le sont presque tous, mais qu'importe !) avait régurgité toutes les fricassées néo-freudiennes et modelé une Dolly rêvassante, mythomane, et encore dans la phase « latente » de l'enfance. Enfin, le sensualiste en moi (un monstre insane et colossal) ne répugnait pas à voir sa proie teintée de quelque dépravation. Mais derrière cette extase incandescente, des ombres effarées débattaient entre elles – et je regrette amèrement de ne pas leur avoir prêté attention. Oyez, mortels ! J'aurais dû comprendre que Lolita avait d'ores et déjà prouvé qu'elle n'avait plus rien de commun avec l'innocente Annabelle – et que le démon nymphéen qui soufflait par tous les pores de cette enfant gracile, cette enfant que j'avais parée pour ma délectation secrète, rendait le secret illusoire et la délectation mortelle. J'aurais dû comprendre – aux signes que m'adressait je ne sais quoi en Lolita (était-ce la véritable enfant qui se cachait en elle, ou un ange hagard derrière son épaule ?) – que l'extase promise ne pouvait engendrer qu'horreur et souffrance. Que vous dire encore, vieillards ailés du jury ?

Elle était à moi, à moi, la clef était dans mon poing, et mon poing dans ma poche, elle était à moi. Au cours des hallucinations et ruminations auxquelles j'avais consacré tant de nuits d'insomnie, j'étais parvenu peu à peu à éliminer tout le flou superficiel et, en amoncelant l'une sur l'autre des pellicules de vision transparente, à tracer d'elle une image définitive : nue, à l'exception d'une socquette et de son bracelet porte-bonheur, étendue sur le lit, bras et jambes écartés, dans la pose où mon philtre

l’avait abattue – c’était ainsi que je la devinais à l’avance ; elle serrait encore dans sa main le ruban de velours de ses cheveux ; son corps couleur de miel, avec l’empreinte du maillot de bain rudimentaire apparaissant comme un négatif blanc sur la peau hâlée, m’offrait ses pâles bourgeons mamillaires ; à la clarté rose de la lampe de chevet, un soupçon de duvet scintillait sur sa collinette dodue… La clef froide, avec son appendice de bois tiède, était dans ma poche.

J’errai d’une salle à l’autre, la chair en fête, l’âme sombre : car le regard du désir est toujours morose ; le désir n’est jamais assuré (quand bien même sa victime veloutée serait-elle claquemurée au fond de la tour) qu’un démon rival ou un dieu au bras trop long ne va pas abolir le triomphe prévu. En termes prosaïques, j’avais besoin de boire un verre ; or, ce lieu vénérable, plein de philistins en sueur et d’objets d’époque, n’avait pas de bar.

Je me dirigeai vers les toilettes des messieurs. Là, un homme en noir clérical et aux allures « bon enfant », comme on dit, tout en s’assurant du doigt, avec l’assistance de Vienne [5], qu’il ne lui manquait rien, me demanda ce que je pensais du speech du Révérend Boyd, et parut quelque peu ahuri en m’entendant dire d’un ton condescendant (le roi Sigmund le Second !) que Boyd était un rude gaillard. Sur quoi, lançant avec dextérité dans le réceptacle prévu à cet usage la serviette de papier sur laquelle j’avais essuyé le bout de mes doigts sensitifs, je me dirigeai vers le bureau de la réception. Je m’accoudai confortablement et priai M. Potts de vérifier si ma femme avait téléphoné et si l’on avait enfin trouvé ce fameux lit de camp. Non, répondit-il, elle n’avait donné aucun signe de vie (pardi ! elle était morte), et on nous installerait un lit de camp le lendemain si nous décidions de rester. D’une grande salle regorgeant de monde, le Hall des Chasseurs, s’échappait un vacarme de voix discutant d’horticulture ou d’éternité. Une autre pièce (le Salon Framboise), toute baignée de lumière, avec des guéridons miroitants et une énorme table chargée de rafraîchissements, était encore déserte, hormis une « hôtesse » (de cette race de femmes usées, avec un sourire hyalin et la diction de Charlotte) qui flotta vers moi pour me demander si j’étais le Révérend Braddock, auquel cas Miss Barbe me cherchait partout. Je répondis : « Quel drôle de nom pour une femme », et m’en fus d’un pas léger.

Je percevais dans mon cœur le flux et le reflux de mon sang irisé.

J'avais décidé d'accorder à Lo jusqu'à neuf heures et demie. Regagnant le hall, j'y trouvai un changement : une nuée de gens, en robes florales ou complets de drap noir, se pressaient çà et là en petits groupes compacts, et un hasard lutin m'octroya la vision d'une délicieuse enfant de l'âge de Lo, portant une robe semblable à la sienne, mais d'un blanc virginal, et un ruban blanc dans ses cheveux noirs.

Elle n'était pas jolie, et pourtant, je reconnus en elle une nymphette ; durant un instant mémorable, ses jambes d'ivoire pâle et son cou de lis composèrent une antiphonie exquise (en termes de musique spinale) qui soulignait mon désir pour Lolita, ma Lolita rose et brune, fébrile et abusée. Apercevant mon regard (qui était parfaitement casuel et débonnaire), la pâle enfant fut prise d'une gêne ridicule et perdit toute contenance, roulant des yeux, caressant sa joue du dos de la main, triturant sa jupe, puis elle me tourna enfin ses omoplates mobiles et grêles pour engager une conversation factice avec sa mère, une femme aux allures bovines.

Fuyant le tumulte du hall, je sortis sur le perron et là, debout sur les marches blêmes, je contemplai les insectes poudreux qui tournoyaient par centaines autour des torchères, dans la nuit noire et détrempée, toute vibrante de frissons et de rumeurs. Tout ce que je m'apprêtais à faire – tout ce que j'oserais faire – était si peu de chose…

Je devinai soudain, dans l'obscurité, la présence d'un homme assis sur une chaise, entre les colonnades du porche. Je ne pouvais guère le voir, mais il se trahit lui-même, par le petit grincement métallique d'un bouchon dévissé, suivi d'un glouglou discret puis de la note finale du bouchon resserré d'une main placide. J'allais m'éloigner quand sa voix me retint :

« Il suffit d'une bonne nuit pour débaucher la pucelle.

— Je vous demande pardon ?

— Je disais : il suffit d'une bonne pluie pour déboucher le ciel.

— Vous avez raison.

— Qui est cette petite ?

— Ma fille.

— Quel menteur ! C'est faux.

— Je vous demande pardon ?

— Je disais : quelle moiteur, c'est fou ! Où est sa mère ?

— Morte.

— Je vois. Désolé. Au fait, voulez-vous déjeuner tous deux avec moi demain, Cette foule odieuse sera partie.

— Nous serons partis aussi. Bonsoir.

— Excusez-moi. J'ai bu comme un trou. Bonsoir. Votre petite fille a besoin d'une bonne nuit de sommeil. Le sommeil est une rose, comme disent les Persans. Cigarette ?

— Pas maintenant. »

Il gratta une allumette mais (était-ce son ivresse ou bien celle du vent ?) la flamme éclaira un autre visage que le sien, celui d'un vieillard décati – l'un de ces vieux résidents des vieux hôtels – et la tache blanchâtre de son fauteuil à bascule. Nul ne parlait plus et les ténèbres retombèrent en place. Peu après, j'entendis le vétéran tousser et se délivrer d'un caillot de mucus sépulcral.

Je rentrai. Plus d'une demi-heure avait passé. Je regrettais de n'avoir pas demandé une gorgée d'alcool à l'homme du perron. J'avais les nerfs à fleur de peau. Si une corde de violon peut souffrir, j'étais cette corde. Mais il eût été malséant de laisser paraître mon impatience. Comme je m'ouvrais un chemin à travers une constellation de bipèdes fixes, je vis un éclair aveuglant – et le rayonnant Braddock, deux matrones agrémentées d'orchidées, la fillette en blanc et, selon toute vraisemblance, les crocs découverts d'Humbert Humbert (qui louvoyait entre l'écolière en robe d'épousée et le prêcheur enchanté) furent tous immortalisés, si l'on peut honorer de ce terme la texture et l'imagerie d'une gazette provinciale. Un groupe de piailleurs se pressaient devant l'ascenseur. De nouveau, je choisis l'escalier. L'échelle de secours se trouvait à deux pas du 342. Je pouvais encore – mais la clef était déjà dans la serrure et j'étais déjà dans la chambre.

# XXIX

La lumière de la salle de bains filtrait par la porte entrouverte, et la clarté décharnée des torchères du perron s'insinuait entre les lattes des stores ; ces rais entrecroisés fouillaient l'obscurité de la chambre et me révélèrent le tableau suivant.

Vêtue d'une de ses vieilles chemises de nuit, ma Lolita était couchée sur le flanc au milieu du lit, me tournant le dos. Son corps à peine voilé et ses membres nus dessinaient un Z. Elle avait placé les deux oreillers sous sa tête ébouriffée et sombre ; un filet de lumière pâle ceignait ses vertèbres supérieures.

Je parvins à me dépouiller de mes vêtements et enfiler mon pyjama avec cette instantanéité quasi magique que l'on observe au cinéma, quand les séquences de changement de toilette sont émondées de toutes les phases intermédiaires ; et j'avais déjà posé mon genou sur le bord du matelas quand Lolita tourna la tête et me regarda à travers les ténèbres hachurées.

C'était là quelque chose que le ravisseur n'attendait pas. L'affaire des pilules (subterfuge pour le moins sordide, entre nous soit dit) avait eu pour objet de provoquer un sommeil si profond que même le passage d'un régiment n'eut pu le troubler – et voilà qu'elle me dévisageait fixement en marmonnant « Barbara » d'une voix pâteuse. Barbara, fort à l'étroit dans mon pyjama, se figea sur place, en équilibre au-dessus de la petite somnambule volubile. Lentement, avec un soupir de détresse, Dolly se détourna et reprit sa position initiale. J'attendis deux longues minutes, le corps crispé au bord de l'abîme, comme ce tailleur qui, il y a de cela une quarantaine d'années, sauta du haut de la tour Eiffel avec un parachute de sa fabrication. Enfin, je crus déceler dans son souffle le rythme du sommeil ; je me faufilai dans la marge exiguë qu'elle m'allouait, ramenai furtivement le fouillis de couvertures et de draps entassés au sud de mes talons aussi froids que le marbre – et Lolita, relevant le front, me toisa d'un air hébété.

Ainsi qu'un pharmacopole bienveillant me l'apprit par la suite, mes pilules couleur de zinzolin n'appartenaient même pas à la grande et noble famille des barbituriques ; peut-être pouvaient-elles, à la rigueur, inciter à dormir un névrosé convaincu de leur efficacité soporifique, mais leur dosage était trop faible pour avoir une action prolongée sur une

nymphette lasse mais vigilante. Le médecin de Ramsdale était-il un charlatan ou bien un vieux renard méfiant ? Cela n'a – et n'avait – guère d'importance. J'avais été mystifié, et cela seul importait. Quand Lolita rouvrit les yeux, je dus me rendre à l'évidence : même si le somnifère faisait effectivement son œuvre plus tard dans la nuit, l'impunité que j'avais escomptée était chimérique. Elle se retourna doucement et sa tête retomba sur les oreillers égoïstement accaparés. Je gisais, immobile, à la lisière du lit, couvant du regard ses cheveux embroussaillés et le reflet diffus de sa chair nymphique (la moitié de hanche et la moitié d'épaule qui étaient exposées), et je m'efforçai de mesurer la profondeur de son sommeil à la cadence presque imperceptible de sa respiration. Quelques minutes s'écoulèrent, rien ne se produisit, et il me sembla que je pouvais risquer de m'approcher un peu de ce reflet affolant ; mais je côtoyais à peine son halo tiède et féerique que la petite Dolorès suspendit son souffle, et j'eus l'impression hideuse qu'elle était parfaitement éveillée, et éclaterait en hurlements au moindre contact de mon ignominie. Par pitié, mon lecteur, quelle que soit votre répugnance pour le héros au cœur trop tendre de ce livre, pour sa sensibilité morbide et sa circonspection sans égale, ne sautez pas ces pages essentielles ! Voyez-moi ; je ne puis exister si vous ne me voyez point ; tentez de discerner la biche qui se tapit en moi, tremblant dans la forêt de mon iniquité. Essayons même de sourire : un petit sourire ne fait de mal à personne. Figurez-vous, par exemple, que je ne savais où poser la tête et que des brûlures d'estomac (grands dieux, dire qu'ils appelaient cela des pommes frites (« à la française » !) s'ajoutaient à mes tourments.

Quant à ma nymphette, elle dormait de nouveau à poings fermés ; pourtant, je n'osais pas encore entreprendre mon périple enchanté. *La Petite Dormeuse ou l'Amant Ridicule**. Demain, pensais-je, je la gaverais de ces autres pilules qui avaient si bien anesthésié sa maman. Voyons, où les avais-je mises – dans le casier à gants de la voiture, ou dans mon sac de voyage ? Fallait-il patienter une heure ou deux, puis revenir à la charge en tapinois ? La nymphologie est une science exacte. Un contact effectif m'amènerait à mes fins en une seconde. Un interstice d'un millimètre m'en demanderait dix. Patience.

Je ne connais rien de plus bruyant qu'un hôtel américain ; et n'oubliez pas que celui-ci se targuait d'être familial, silencieux et douillet – une auberge à l'ancienne mode, offrant « la vie de château » et autres fariboles. Le fracas de la grille de l'ascenseur (à quelques vingt mètres au

nord-est de ma tête mais aussi sonore que si on l’avait manœuvrée dans ma tempe gauche) alternait avec les claquements et brimbalements qui accompagnaient les diverses évolutions de la machine, et ce tapage se poursuivit longtemps après minuit. De temps à autre, immédiatement à l’est de mon oreille gauche (admettant toujours que j’étais couché sur le dos, n’osant braquer mon côté le plus vil vers la hanche brumeuse de ma compagne de lit), le couloir crépitait d’exclamations stridentes, joyeuses et ineptes, que parachevait une rafale de « bonne nuit ». Quand cela cessa, un cabinet situé au nord géographique de mon cerveau prit le relais. La chasse d’eau, qui avait un timbre de baryton énergique et viril, semblait fonctionner sans discontinuer, si bien que son geyser gargouillant et l’interminable chuintement du remplissage ébranlaient le mur derrière moi. Ensuite, quelque part vers le sud, un client pris d’une indigestion phénoménale cracha son âme avec son whisky, et sa chasse d’eau (jaillissant comme un véritable Niagara juste derrière notre salle de bains) emporta le tout. Et quand les cataractes se furent enfin tues, quand les chasseurs enchantés se furent endormis, alors, sous la fenêtre de mon insomnie, à l’ouest de ma vigile, l’avenue – une allée respectable et compassée, bordée de grands arbres, éminemment résidentielle – dégénéra en un manège odieux, infesté de camions cyclopéens qui grondaient à travers la pluie et le vent de la nuit.

Et là, à moins de six pouces de moi et de ma vie embrasée, ma nébuleuse Lolita dormait ! Une fois de plus, après une longue attente immobile, j’étendis vers elle mes tentacules et, cette fois, le grincement du sommier ne l’éveilla point. À présent, la masse avide de mon corps était si près d’elle que je sentais, telle une haleine tiède sur ma joue, le rayonnement de son épaule nue. Tout à coup, elle s’assit toute droite, hoqueta, débita *prestissimo* je ne sais quelle insanité à propos de canots, tira les draps et sombra de nouveau dans l’opacité bienheureuse de sa jeune inconscience. Elle se trémoussait dans le flux opulent du sommeil – tout à l’heure cuivré, maintenant sélénique – et son bras s’abattit brusquement sur mon visage. Durant une brève seconde, je la tins enlacée. Elle se dégagea de l’ombre de mon étreinte – instinctivement, sans violence, sans répulsion, mais avec le murmure neutre et plaintif d’une enfant protestant contre toute atteinte à son repos naturel. Et les choses revinrent à leur point de départ : Lolita présentant à Humbert son dos incurvé, et Humbert, les mains sous la nuque, torturé par le désir et la dyspepsie.

Cette dernière me contraignit à aller boire un verre d'eau dans la salle de bains – le meilleur remède que je connaisse dans mon cas, à l'exception, peut-être, des radis trempés dans du lait ; quand je regagnai l'étrange donjon strié de lignes pâles, où les vêtements de Lolita, anciens et nouveaux, se vautraient dans l'attitude de l'enchantement sur des meubles qui paraissaient flotter à la dérive, ma fillette récalcitrante se dressa sur son séant et réclama de l'eau à son tour. Saisissant l'offrande entre ses mains de nuit, elle but d'un trait, avec gratitude, ses longs cils frôlant le rebord du gobelet de carton élastique et froid, puis, dans un geste enfantin qui était plus émouvant que la plus sensuelle des caresses, la petite Lolita essuya ses lèvres sur mon épaule. Elle retomba sur son oreiller (j'avais subtilisé le mien pendant qu'elle buvait) et se rendormit instantanément.

Je ne m'étais pas risqué à lui faire avaler une autre pilule, espérant encore que la première raffermirait son sommeil. J'ébauchai une nouvelle manœuvre d'approche, sachant d'avance qu'elle serait contrariée, sachant qu'il valait mieux prendre patience, mais incapable d'attendre. Mon oreiller avait l'odeur de ses cheveux. Je me glissai vers mon aimée chatoyante, m'arrêtant ou battant en retraite chaque fois que je croyais la voir bouger ou s'apprêter à le faire. Une brise légère, venue du pays des merveilles, commençait d'imprégner mes pensées, et elles semblaient à présent couchées en italiques, comme si l'eau qui les reflétait avait été ridée par le phantasme de ce souffle. Parfois, ma conscience vacillait à rebours, mon corps tâtonnant culbutait dans l'orbe du sommeil puis en ressortait lourdement et, une fois ou deux, je me surpris à exhaler un ronflement mélancolique. Des nuages de tendresse masquaient les cimes du désir. À plusieurs reprises, j'eus l'impression que ma proie enchantée venait d'elle-même à la rencontre du chasseur, que sa hanche rampait vers moi sur le sable onctueux d'une plage lointaine et fabuleuse ; mais soudain la petite dormeuse changeait languissamment de position, et je comprenais alors qu'elle était plus loin que jamais.

Qu'on me pardonne d'insister ainsi sur les contorsions et les transes de cette nuit mémorable, car j'entends démontrer que je ne suis pas, ni ne fus jamais, ni n'aurais pu être, une brute crapuleuse. Ce pays clément et inspiré où je rôdais en secret est le patrimoine des poètes et non point le terrain de chasse des criminels. Eussé-je atteint mon but, ma volupté eût été toute douceur – une sorte de combustion interne dont Lolita, même éveillée, n'aurait pu sentir la flamme. J'espérais encore qu'elle

s'enfoncerait peu à peu dans une léthargie si totale que je pourrais chérir mieux que ce simple reflet d'elle. Et ainsi, entre deux tentatives indécises, cédant à une aberration sensorielle qui la métamorphosait en flocons de lune ou en gerbe de fleurettes veloutées, je rêvais que je reprenais conscience et que je la guettais les yeux grands ouverts.

Dans les premières heures après minuit, les remous de l'hôtel firent place à l'accalmie. Puis, vers quatre heures du matin, j'entendis un claquement de porte et la cascade des toilettes du couloir. Peu après cinq heures, un monologue aux échos répercutants monta jusqu'à moi, par fragments, de la cour ou du garage. Monologue n'est pas le terme exact, car l'orateur se taisait toutes les huit ou dix secondes, vraisemblablement pour écouter son interlocuteur, mais la voix de celui-ci était inaudible et, de ce fait, ce que j'entendais restait incohérent. Cependant, les accents désinvoltes de ce pseudo-soliloque hâtèrent la venue de l'aube, et la chambre était déjà colorée de gris lilas quand les premières chasses d'eau se remirent impétueusement en branle, l'une après l'autre, et l'ascenseur reprit sa navette geignante et cliquetante, de bas en haut et de haut en bas, avec sa charge de clients tôt levés et tôt descendus, et je m'assoupis lamentablement durant quelques minutes, et Charlotte était une sirène dans un aquarium glauque, et, quelque part dans le corridor, le Révérend Boyd s'écria : « Bonjour, bonjour ! » de sa voix fruitée, et les oiseaux se chamaillèrent dans les arbres – et, soudain, Lolita bâilla.

Nobles et frigides dames du jury ! J'avais imaginé que des mois, des années peut-être, s'écouleraient avant que j'ose me démasquer devant Dolorès Haze ; or, à six heures du matin elle était éveillée, et à six heures quinze elle était techniquement ma maîtresse. Et maintenant, je vais vous dire quelque chose de fort bizarre : ce fut elle, Mesdames, qui me séduisit.

Dès que j'entendis ce premier bâillement matinal, j'affichai un profil d'Apollon dormeur. En réalité, je ne savais que faire. Serait-elle choquée de me voir à ses côtés et non dans un autre lit ? Allait-elle bondir sur ses vêtements et s'enfermer à double tour dans la salle de bains ? Exigerait-elle d'être ramenée sur-le-champ à Ramsdale – ou au chevet de sa mère – ou à son camp ? Mais ma Lolita était bonne joueuse. Je sentis son regard sur moi, et quand elle proféra ce petit gloussement que je chérissais tant, je sus que ses yeux riaient. Elle roula vers moi, et ses cheveux dorés et tièdes frôlèrent ma clavicule. Je feignis gauchement de m'éveiller. Nous restâmes cois un long moment. Je caressai tendrement ses cheveux, et

nous nous embrassâmes tendrement. Elle montra, à mon embarras extasié, des raffinements comiques – ses baisers avaient je ne sais quoi de fureteur et de voltigeant, dont je déduisis qu'elle avait été initiée fort tôt par une petite tribade. Ce n'était certes pas l'ami Charlie qui lui avait appris cela ! Enfin, comme pour s'assurer que j'étais rassasié et que j'avais appris ma leçon, elle se dégagea et m'examina attentivement. Ses pommettes étaient roses, la courbe charnue de sa lèvre inférieure luisait – ma dissolution était proche. Tout à coup, avec un hoquet d'allégresse frénétique, elle approcha sa bouche de mon oreille – mais je fus longtemps avant de pouvoir découper en paroles intelligibles la tornade brûlante de son chuchotement, puis elle éclata de rire, repoussa une mèche de son front et revint à l'assaut, et peu à peu, comme je comprenais enfin ce qu'elle suggérait, j'eus la sensation étrange de vivre dans un univers de rêve, un nouveau monde halluciné où tout était permis. Je répondis que j'ignorais les jeux qu'elle avait pratiqués avec Charlie. « Quoi ? Vous n'avez donc jamais… ? » Son visage se tordit en une mimique d'écœurement incrédule. « Vous n'avez jamais… ? » reprit-elle. Je voulus temporiser en la caressant du bout du museau. « Ne faites pas ça ! » gémit-elle d'un ton nasillard, écartant vivement son épaule brune de mes lèvres. (Elle avait – et garda de longs mois – une curieuse façon de considérer toutes les caresses, sauf le baiser sur la bouche ou la fornication brute, comme « anormales » ou « d'un romantisme à l'eau de rose ».)

« C'est vrai ? insista-t-elle, à présent agenouillée au dessus de moi. Vous n'avez jamais fait ça quand vous étiez gosse ?

— Jamais, répondis-je – et ce n'était que trop vrai.

— Okay, dit Lolita. Voilà comment on s'y prend. »

Non, je n'infligerai pas à mes doctes lecteurs le récit détaillé des présomptions de Lolita. Qu'il nous suffise de savoir que je ne pus déceler la plus petite trace de pudeur chez cette ravissante enfant aux formes à peine esquissées, cette fillette que les nouvelles méthodes d'éducation mixte, les mœurs juvéniles, la louche industrie des camps de vacances, que sais-je encore, avaient totalement, irrémédiablement dépravée. À ses yeux, l'acte sexuel était partie intégrante du monde furtif de l'enfance, et les adultes en ignoraient tout. Ce que les grandes personnes faisaient aux fins de procréation ne lui importait point. Et la petite Lo maniait ma vie avec une énergie simpliste, comme elle eût fait d'un engin insensible et

étranger à moi. Cependant, tout impatiente qu’elle fût de me faire admirer cet univers coriace des enfants, elle n’était guère préparée à certaines divergences entre les dimensions d’un gamin et les miennes. Seul l’orgueil la retint d’abandonner car, dans la situation insolite où je me trouvais, je m’appliquais à simuler une candeur suprême, du moins, tant que je pus l’endurer. Mais ces détails sont hors de propos ; les problèmes sexuels, puisqu’on les nomme ainsi, n’entrent pas dans mon sujet. Quiconque en a l’envie peut imaginer à sa guise ces éléments de pure animalité. Une ambition plus haute me guide : fixer à tout jamais la magie périlleuse des nymphettes.

## XXX

Il me faut avancer avec précaution, parler à voix basse. Oh, vous, savant chroniqueur judiciaire, et vous, vieil huissier solennel, et vous aussi, Monsieur l'agent, qui êtes aujourd'hui en cellule après avoir, des lustres durant, orné de votre présence magnifique et choyée le carrefour à la sortie de l'école, et vous, scoliaste abject à qui un adolescent fait la lecture, il serait trop imprudent, n'est-ce pas, de vous laisser tomber amoureux de ma Lolita ! Si j'étais peintre, si, par un matin d'été, la direction des Chasseurs Enchantés avait eu l'extravagance de me confier la redécoration de la salle à manger, voici les fresques que j'aurais imaginées (je ne vous livre que quelques ébauches) :

J'aurais peint un lac. J'aurais peint une tonnelle de flamboyants. Et des études de nature – un tigre pourchassant un oiseau de paradis, un serpent suffoquant, en train d'engainer tout entier un porcelet écorché vif. J'aurais peint un sultan, le visage empreint d'une souffrance infinie (démentie, en vérité, par ses caresses pétrissantes), aidant une petite esclave callipyge, à gravir à califourchon une colonne d'onyx. J'aurais peint ces globules incandescents aux reflets de gonades que l'on voit monter le long des parois translucides des juke-boxes. J'aurais peint le groupe de Juniors vaquant aux mille et une activités du camp. Cabriolant, Canotant, se Coiffant sur la rive ensoleillée du lac. J'aurais peint des peupliers, des pommes, un dimanche à la campagne. J'aurais peint une opale de feu se dissolvant dans une mare auréolée de rides, un spasme ultime, une dernière tache de couleur, rouge cuisant, rose endolori, un soupir, une enfant qui détourne la tête.

# XXXI

Si je m'efforce ainsi de décrire ces souvenirs, ce n'est point pour les revivre dans la détresse sans fond de mon existence présente, mais pour délimiter les régions infernales et les régions paradisiaques dans cet étrange univers terrifiant et aberré – la nympholâtrie. La beauté et la bestialité s'y rencontrent en un point, et c'est cette frontière que j'essaye de fixer. Cependant, j'ai l'impression d'échouer totalement dans cette tâche. Pourquoi ?

L'Église a fait siennes les stipulations de la loi romaine permettant à une mineure de se marier à douze ans, et elles sont encore en vigueur, de façon plus ou moins tacite, dans certains États américains. Et l'âge de quinze ans est considéré partout comme légal. Il est parfaitement licite, s'accorde-t-on à dire dans les deux hémisphères, qu'un rustre quadragénaire, béni par le prêtre local et bouffi d'alcool, se débarrasse de ses hardes de fête trempées de sueur et s'embouque jusqu'à la garde dans sa jeune épousée. « Dans certaines villes telles que Saint-Louis, Chicago et Cincinnati (annonce un vieux magazine déniché dans la bibliothèque de la prison), le climat tempéré a une influence si stimulatrice que les fillettes atteignent la puberté dès la fin de leur onzième année. » Dolorès Haze était née à moins de cinq cents kilomètres de la stimulante Cincinnati. Je n'ai fait qu'obéir à la nature et la suivre pas à pas tel un chien fidèle. Alors, pourquoi ce sentiment d'horreur dont je ne puis me défaire ? Avais-je défloré cette enfant ? Oh, femmes trop sensibles du jury, je n'étais même pas son premier amant.

## XXXII

Elle me raconta comment elle avait été débauchée. Tout en mangeant des bananes farineuses et sans goût, des pêches meurtries et de délicieuses pommes chips, *die Kleine* me dévoila tout. Çà et là, une moue drolatique soulignait son récit aussi prolixe que décousu. L'image la plus vivace que j'aie gardé d'elle, je crois l'avoir déjà noté, est celle de son petit visage grimaçant, comme pour dire « pouah ! » – sa bouche pulpeuse tordue de côté, ses yeux révulsés, en une synthèse familière de dégoût hilare, de résignation et d'indulgence pour la faillibilité morale de l'enfance.

Ses aveux stupéfiants débutèrent par quelques remarques préliminaires sur la fillette qui partageait sa tente au camp de l'été précédent – un camp « très sélect », précisa-t-elle. Cette compagne de tente (« une petite dévergondée », « à moitié folle », mais « chic fille ») l'avait familiarisée avec diverses manipulations. Tout d'abord, loyalement, Lo refusa de me divulguer son nom.

« Était-ce Grâce Angel ? » demandai-je.

Elle secoua la tête. Non, ce n'était pas elle, mais la fille d'un gros bonnet. Il…

« Alors, peut-être Rose Carmine ?

— Non, bien sûr que non. Son père…

— Ce ne serait pas Agnès Sheridan, par hasard ? »

Elle avala, hocha de nouveau la tête – et sursauta subitement.

« Dites donc, où avez-vous appris leurs noms ? »

Je lui expliquai.

« C'est donc ça, musa-t-elle. Non, les filles de ma classe sont plutôt chahuteuses, mais pas à ce point-là. Si vous tenez à le savoir, elle s'appelait Elizabeth Talbot ; elle est maintenant dans une école privée, une boite de luxe ; son père est un gros homme d'affaires, »

Je me souvins avec un pincement au cœur de la manie qu'avait la pauvre Charlotte de glisser dans les papotages mondains des traits d'une préciosité fanfaronne, tels que : « Oui, c'était l'année dernière, quand ma fille faisait du camping avec la petite Talbot. »

Je demandai si l'une ou l'autre de leurs mères avait jamais eu vent de ces divertissements saphiques.

« Certainement pas », dit-elle d'une voix liquescente, et elle mima l'effroi et le soulagement, pressant sur son cœur une main au frémissement simulé.

Mais c'étaient ses expériences hétérosexuelles qui m'intéressaient le plus. Quand elle était entrée à l'école de Ramsdale, venant du Middle West, elle n'avait que onze ans. Qu'entendait-elle donc par « plutôt chahuteuses » ?

Eh bien, les deux Miranda, Anthony et Viola, avaient couché dans le même lit pendant des années, et Donald Scott, qui était le plus bête de tous les garçons de l'école, avait fait « la chose » avec Hazel Smith dans le garage de son oncle, et Kenneth Knight (qui était le plus intelligent) s'exhibait à tout bout de champ, et…

« Venons-en au camp Kilt », dis-je.

Je sus bientôt toute l'histoire. Barbara Burke, une robuste blonde, de deux ans son aînée et à coup sûr la meilleure nageuse du camp, possédait un canoë sans pareil où seule Lo était admise, « parce que j'étais la seule fille capable d'aller jusqu'à l'île du Saule » (quelque épreuve de natation, j'imagine). Chaque matin du mois de juillet – entendez bien, lecteur, chaque matin que le bon Dieu faisait – Barbara et Lo transportaient leur canoë jusqu'à Eryx ou Onyx (deux petits lacs de forêt) avec l'aide de Charlie Holmes, treize ans, fils de la directrice du camp et le seul être humain du sexe fort à plus d'une lieue à la ronde (hormis un humble vieillard, sourd comme un pot, qui servait d'homme à tout faire, et un fermier propriétaire d'une Ford antique et qui, à la façon des fermiers du monde entier, cédait parfois des œufs aux campeuses) ; donc, oh, mon lecteur, les trois enfants empruntaient chaque matin un raccourci à travers la belle et innocente forêt qui regorgeait de tous les emblèmes de la jeunesse – la rosée, les chants d'oiseaux – et là, sous les frondaisons luxuriantes, Lo faisait le guet pendant que le gamin copulait avec Barbara derrière un buisson.

Au début, Lo avait refusé de « voir comment c'était », mais la curiosité et la camaraderie avaient prévalu, et bientôt les deux fillettes bénéficièrent tour à tour des faveurs de l'infatigable Charlie, un garçon bougon, taciturne et grossier, aussi dépourvu de sex-appeal qu'une

carotte fraîchement déterrée, mais qui arborait une collection phénoménale de préservatifs, qu'il repêchait dans un troisième lac du voisinage, beaucoup plus vaste et aux rives plus populeuses, le lac Climax, ainsi nommé d'après la jeune et prospère cité industrielle qui se développait alentour. Tout en admettant que c'était « assez rigolo » et « excellent pour le teint », Lo, j'ai plaisir à le dire, éprouvait un mépris souverain pour l'intellect et les façons de Charlie. D'ailleurs, cet immonde voyou n'avait pas su éveiller les sens de Lolita – au contraire, je crois bien qu'il les avait transis, en dépit de l'aspect « rigolo » de ces performances.

Il était déjà près de dix heures. Avec le reflux de la concupiscence, un sentiment de détresse (qu'accentuait la pâleur trop réaliste d'un matin gris et névralgique) déferla au-dedans de moi telle une pluie de cendres et gronda sourdement derrière mes tempes. Brune, gracile et nue, Lo était debout devant le miroir de la porte, les poings sur les hanches, les pieds (chaussés de mules neuves doublées de fourrure satinée) largement écartés, tournant vers moi la blancheur de sa croupe étroite, son visage boudeur penché sur son reflet, et elle se contemplait avec un ébahissement vulgaire à travers la longue mèche qui lui pendait sur le front. J'entendis dans le couloir les voix babillantes des négresses qui faisaient le ménage, et soudain une main active et douce essaya d'ouvrir notre porte. J'expédiai Lolita dans la salle de bains avec l'ordre de se savonner à fond sous la douche, ce dont elle avait grand besoin. Le lit constellé de pommes chips offrait une vision de cataclysme. Lo revint, essaya un tailleur de drap bleu marine, puis un corsage sans manches et une jupe à carreaux tourbillonnante, mais le premier ensemble était trop serré et le second trop grand – et quand je la suppliai de se hâter (le tour que prenait la situation commençait à m'inquiéter), elle lança vicieusement mes jolis cadeaux dans un coin de la pièce et remit sa robe de la veille. Lorsqu'elle fut enfin prête, je lui donnai un ravissant sac à main en simili-veau (que j'avais garni de bon nombre de pièces d'un *cent* et de quatre *nickels* neufs), et lui suggérai d'aller s'acheter un magazine dans le hall.

« Je te rejoindrai dans une minute, ajoutai-je. Et si j'étais toi, ma chérie, je n'adresserais pas la parole aux étrangers. »

À part mes modestes présents, je n'avais pas grand-chose à emballer ; en revanche, je dus sacrifier un temps précieux (que faisait-elle en bas ?) à réparer le désordre du lit, afin de suggérer l'image d'un nid douillet

abandonné par un père insomniaque et sa turbulente fillette, et non celle de la nuit orgiaque d'un ancien forçat avec deux grosses catins fripées. Ensuite, j'achevai de m'habiller et appelai le bagagiste chenu pour chercher nos valises.

Tout allait bien. Elle était dans le hall, plongée dans l'abîme rouge sang d'un fauteuil trop rembourré, plongée dans les fadaises d'un magazine de cinéma. Un individu de mon âge, vêtu de tweed (l'atmosphère du lieu avait changé du soir au matin et tentait à présent d'évoquer quelque rendez-vous de gentlemen-farmers), épiait ma Lolita au-dessus de son cigare éteint et d'un journal périmé. Elle portait les insignes de son état : socquettes blanches, souliers de cuir claqué acajou et blanc, et sa jolie robe d'imprimé au décolleté carré ; la lumière fatiguée d'un lustre d'hôtel avivait le duvet doré de ses membres chauds et hâlés. Elle était là, immobile, sans souci de ses jambes trop haut croisées, battant un peu des paupières, effleurant les titres de son regard pâle. Longtemps avant de le connaître, la femme de Bill l'adorait déjà, de loin ; chaque fois que le célèbre jeune premier allait déguster une glace tous-fruits chez Schwob, elle l'épiait en secret… Quoi de plus enfantin que ce petit nez retroussé, et ces taches de rousseur sur les pommettes, et cette marque violacée sur son cou nu (où avait festoyé un vampire de contes de fées), et ce bout de langue agile explorant inconsciemment la gerçure rose qui auréolait ses lèvres gonflées ? Quoi de plus innocent que de lire l'histoire de Jill, la courageuse starlette qui taillait elle-même ses robes et ne lisait que des ouvrages sérieux ? Quoi de plus ingénu que la raie de ses cheveux châtain brillant et cette moirure soyeuse sur les tempes ? Quoi de plus naïf… ? Mais aussi, quelle convoitise morbide aurait éprouvé ce quadragénaire graveleux – qui était-il donc ? au fait, je crois qu'il ressemblait un peu à un de mes parents suisses, l'oncle Gustave, lui aussi grand amateur de « découvert » – s'il avait su que chacun de mes nerfs était encore nimbé, oint, par l'empreinte de ce corps impubère – le corps d'un démon immortel travesti en fillette de douze ans.

L'ami Swoon, le cochon rose, était-il absolument certain que ma femme n'avait pas téléphoné ? « Oui, Monsieur. » Si elle appelait, voudrait-il lui dire que nous allions chez tante Claire ? « Certainement, Monsieur. » Je réglai la note et allai tirer Lo de son fauteuil. Elle se dirigea vers la voiture sans cesser de lire. Lisant toujours, elle se laissa conduire jusqu'à un soi-disant « café », quelques rues plus bas. Oh, elle mangea, rassurez-vous ! Elle posa même son magazine pour dévorer plus

commodément, mais son enjouement coutumier avait fait place à une étrange inertie. Sachant que la petite Lo montrait parfois des griffes fort acérées, je bandai mes muscles et, souriant bravement, j'attendis la tempête. Je ne m'étais pas baigné ni rasé, et je n'étais pas allé à la selle. J'avais les nerfs crispés. Je tentai de lier conversation avec ma frêle maîtresse, mais ses haussements d'épaules et palpitations de narines ne me disaient rien qui vaille. Phyllis était-elle déjà au courant de leurs activités lorsqu'elle rejoignit ses parents dans le Maine ? demandai-je d'un ton enjoué. « Écoutez, dit Lo avec une grimace geigneuse, changeons de sujet, vous voulez ? » J'essayai alors – mais j'eus beau me lécher les babines et clapper de la langue, ce fut sans succès – de l'intéresser à la carte de notre itinéraire. Notre destination, dois-je le rappeler à mon patient lecteur (dont l'indulgence eût dû servir de modèle à Lo), était la joyeuse cité de Lepingville, près d'un hôpital fictif. Cette destination (comme tant d'autres devaient l'être par la suite, hélas) était, *per se*, parfaitement arbitraire, et je tremblais en me demandant comment rendre la chose plausible et comment, ensuite, inventer d'autres objectifs acceptables une fois que nous aurions fait la tournée des cinémas de Lepingville. Humbert Humbert était de moins en moins à son aise. C'était un sentiment très particulier : une sorte de gêne hideuse et oppressante, comme si j'avais été attablé avec le fantôme d'une petite créature que je venais d'assassiner.

Au moment où Lo reprenait place dans la voiture, une grimace de douleur passa sur son visage – et passa de nouveau, avec une intention marquée, quand elle s'installa sur le siège. De toute évidence, cette répétition m'était destinée. Stupidement, je lui demandai ce qu'elle avait. « Rien du tout, espèce de brute, répondit-elle. — Espèce de quoi ? » Elle resta silencieuse. Un écriteau annonça : « Vous quittez Briceland. » Lo la loquace était muette. La panique se glissa en moi, telles de froides araignées rampant sur mon échine. C'était une orpheline – et c'était avec cette enfant abandonnée, sans un parent au monde, qu'un homme mûr, aux membres épais et aux aisselles fétides, avait puissamment copulé trois fois de suite dans la matinée ! Que l'accomplissement du rêve de toute une vie eût éclipsé ou pas mes espérances, il avait aussi, en quelque sorte, dépassé son but et dégénéré en cauchemar. J'avais été imprudent, vil et maladroit. Pis encore (je veux être tout à fait franc), mon désir pour cette malheureuse nymphette était si monstrueux que, tout au fond de cet horrible maelström, je sentais renaître les convulsions de la lubricité. Aux

affres du remords se mêlait la pensée lancinante que son humeur m'interdirait peut-être de la posséder de nouveau quand j'aurais trouvé une petite route de campagne où faire halte loin des regards. Bref, le misérable Humbert était à la torture et, tout en se dirigeant vers Lepingville avec une opiniâtreté aussi absurde que méthodique, il se creusait l'esprit, cherchant vainement quelque brillant trait d'esprit à l'abri duquel il pourrait se tourner vers sa petite compagne de voyage. Ce fut elle, finalement, qui rompit le silence :

« Oh, un écureuil écrasé ! dit-elle. C'est affreux.

— Oui, vraiment affreux ! reprit Humbert (empressé, frétillant d'espoir).

— Arrêtons-nous à la prochaine station-service, dit-elle alors. Je veux aller au lavabo.

— Nous nous arrêterons où tu veux », dis-je. Et tout à coup, une ravissante futaie, solitaire et sourcilleuse (des chênes, pensai-je – car à cette époque les arbres d'Amérique dépassaient ma compréhension), escorta la voiture de son écho verdoyant, et j'aperçus à notre droite un sentier de terre rouge qui courait parmi les fougères et semblait tourner la tête avant de plonger dans la forêt, et je bredouillai que nous pourrions peut-être…

« Ne ralentissez pas, cria Lo d'une voix perçante.

— Très bien. Ne t'énerve pas. » (Couché, pauvre roquet, couché !)

Je la regardai à la dérobée. Dieu merci, l'enfant souriait.

« Brute, me dit-elle avec un sourire caressant. Vous êtes ignoble. J'étais pure et fraîche comme une pâquerette, et regardez ce que vous avez fait de moi. Je devrais appeler les flics et leur dire que vous m'avez violée. Oh ! vous êtes un dégoûtant – un vieux bonhomme dégoûtant. »

Plaisantait-elle vraiment ? Je crus déceler dans son verbiage stupide une note menaçante, presque hystérique. Peu après, exhalant entre ses lèvres une sorte de grésillement mouillé, elle commença de se plaindre – elle avait mal, elle ne pouvait s'asseoir, elle était sûre que je lui avais « déchiré quelque chose à l'intérieur ». La sueur ruissela brusquement le long de ma nuque, et nous manquâmes écraser je ne sais quel petit animal qui traversait la route la queue en l'air, et mon acariâtre compagne me lança un vilain nom. Quand nous nous arrêtâmes devant

une station-service, elle sauta à terre sans un mot et resta longtemps absente. Lentement, tendrement, un vieil ami au nez cassé essuya mon pare-brise – chaque garage a sa technique personnelle, l'un utilise la peau de chamois, l'autre la brosse savonneuse ; celui-ci se servait d'une éponge rose.

Lo revint enfin. « Dites, jeta-t-elle de cette voix impersonnelle qui me faisait si mal, donnez-moi des pièces de monnaie. Je veux appeler ma mère à cet hôpital. Quel est le numéro ?

— Rentre dans la voiture, dis-je. Il n'est pas question de téléphoner là-bas.

— Pourquoi donc ?

— Rentre et ferme la portière. »

Elle rentra et claqua la portière. Le vieux garagiste lui adressa un sourire radieux. Je démarrai promptement et repris la route.

« Pourquoi ne puis-je téléphoner à ma mère si j'en ai envie ?

— Parce que ta mère est morte », répondis-je.

# XXXIII

Dans la joyeuse cité de Lepingville, je lui achetai quatre journaux illustrés, une boîte de bonbons, une boîte de tampons périodiques, deux coca-colas, une trousse de manucure, une pendulette de voyage avec un cadran lumineux, une bague ornée d'une topaze véritable, une raquette de tennis, des patins à roulettes avec des bottines blanches, des jumelles, un poste de radio portatif, du chewing-gum, un imperméable transparent, des lunettes de soleil, d'autres vêtements – maillots, shorts, toutes sortes de robes d'été. À l'hôtel, nous prîmes des chambres séparées mais, au milieu de la nuit, elle entra chez moi en sanglotant et nous nous réconciliâmes très gentiment. Voyez-vous, elle était absolument seule au monde…

# DEUXIÈME PARTIE

# I

Ce fut alors que commença notre grand voyage à travers les Etats-Unis. Très vite, parmi les divers genres de logements pour touristes, j'en vins à préférer le Motel Fonctionnel – propre, pratique et sûr, abri idéal pour dormir ou se quereller, pour les réconciliations comme pour les amours illicites et insatiables. Les premiers temps, hanté par la crainte d'éveiller les soupçons, je n'hésitais pas à louer les deux parties d'un chalet double, chacune avec son lit à deux places. Je me demande à quelle combinaison quadrangulaire cette installation était destinée, car être « chez soi » n'était là qu'un simulacre pharisaïque, eu égard à la demi-cloison qui divisait la chambre – ou le bungalow – en deux nids d'amour communicants. Peu à peu, la pensée des possibilités que suggérait cette promiscuité désinvolte (deux jeunes ménages changeant gaiement de partenaires, ou un bambin feignant de dormir afin de surprendre les sonorités amoureuses de ses géniteurs) me rendit plus audacieux, et j'osais parfois louer une chambre pourvue de lits jumeaux, ou même d'un seul lit à une place et d'un petit lit de camp – minuscule bastille paradisiaque dont les stores jaunes baissés créaient l'illusion de Venise sous le soleil alors que nous étions en Pennsylvanie sous la pluie.

*Nous connûmes** – j'aime cette intonation flaubertienne – le cottage de pierre bâti sous de hautes frondaisons chateaubriandesques, le bungalow de briques, de stuc ou de torchis, érigé en des lieux que le guide touristique de l'*Automobile Association* qualifie de « spacieux », « ombragés » ou « agencés de façon pittoresque ». Les chalets de troncs d'arbres, finis en planches de sapin noueux à l'éclat mordoré, évoquaient aux yeux de Lo des pilons de poulet frit. Nous dédaignions les vulgaires *Kabins* de bardeaux blanchis à la chaux, avec leurs relents d'égout ou quelque autre puanteur vague et timidement coupable, et pas grand-chose à offrir (sinon des « lits confortables »), et une patronne revêche, toujours prête à voir sa munificence (« … ma foi, je pourrais peut-être vous donner… ») rejetée.

*Nous connûmes** (c'est un plaisir de roi !) les piètres séductions de leurs enseignes – toutes les mêmes : nobles (Park Plaza Courts), bon enfant (Mac's), facétieuses (U-Beam : Vous Rayonnez !) ou topographiques Hillcrest, Pine View, Mountain View, Skyline), sans compter les Cottages, Sunset Motels ou Green Acres. Elles arboraient

parfois une mention spéciale, telle que : « Enfants bienvenus, chiens tolérés » (Tu es la bienvenue, vous êtes tolérés). Les salles de bains se réduisaient le plus souvent à de simples cabines de douche aux parois carrelées, équipées d'innombrables variétés de mécanismes jaillissants, lesquels avaient en commun une caractéristique qui ne leur aurait assurément point donné droit de cité dans la tiède Laodicée des Écritures, à savoir : la faculté de vomir inopinément, en cours d'usage, un jet d'eau diaboliquement brûlante ou glacée, selon que votre voisin ouvrait son robinet d'eau froide ou d'eau chaude, spoliant ainsi de son complément la douche dont vous aviez soigneusement réglé la température. Certains motels affichaient un avis au-dessus du cabinet (dont la chasse d'eau était coiffée – au diable l'hygiène ! – d'une pile de serviettes), priant les clients de n'y jeter ni ordures, ni cartons, ni bouteilles de bière, ni enfants mort-nés ; d'autres offraient, encadrées, des notices spéciales ou des Suggestions à Nos Visiteurs. (Équitation : « Vous apercevrez souvent des cavaliers descendant la grand-rue du village au retour d'une promenade romantique au clair de lune. » « Souvent ? ricanait Lo sans romantisme. À trois heures du matin, tu parles ! »)

*Nous connûmes** les divers types de gérants de motels ; parmi les hommes : l'escroc qui a acheté une conduite, l'instituteur en retraite, l'homme d'affaires malheureux ; et, parmi les femmes, les multiples variations sur le thème de la mère de famille, de la fausse mondaine ou de la sous-maîtresse. Et quelquefois, dans la chaleur monstrueusement moite de la nuit, des trains lançaient une plainte tragique et menaçante, un long hurlement désespéré où se confondaient la violence et l'hystérie.

Nous évitions les Chambres chez l'Habitant, parentes pauvres des chambres mortuaires, lieux tapissés de blanc et de rose déprimant, démodés, bourgeois et sans douche, avec des coiffeuses tarabiscotées et les portraits des rejetons de la logeuse à toutes les phases de leur mue. Il m'arrivait aussi de céder à la prédilection que Lo vouait aux « vrais » hôtels. Arrêtant la voiture dans le silence d'une petite route de traverse, mystérieuse et patinée par le crépuscule, je caressais Lolita sur le siège tandis qu'elle choisissait dans le guide quelque palais lacustre hautement recommandé et offrant mille et un avantages (magnifiés par le reflet de la torche électrique qu'elle promenait sur eux) : clientèle « sympathique », « snacks » entre les repas, « barbecues » en plein air ; quant à moi, ils ne m'inspiraient que des visions odieuses : collégiens transpirant dans leurs maillots de corps, une joue cramoisie se frottant contre celle de Lo,

pendant que le pauvre docteur Humbert, n'entourant de ses bras que ses genoux masculins et osseux, berçait tristement ses hémorroïdes sur le gazon mouillé. Ma Lolita était également alléchée par ces auberges de style « colonial » qui promettaient, outre une « ambiance accueillante » et des baies panoramiques, une profusion sans égale de « mets super-exquis ». Le souvenir toujours vivace de l'hôtel fastueux de mon père m'incitait parfois à chercher son équivalent dans ce pays étrange que nous traversions de part en part. J'en fus vite découragé, mais Lo, le nez au vent, suivait à la trace toutes les réclames gastronomiques, alors que mes suffrages allaient (et pas uniquement par souci d'économie) à telles pancartes routières annonçant : « Hôtel des Pins, Enfants au-dessous de 14 ans Gratis. » En revanche, je frémis encore à la pensée de cet hôtel du Middle West, de catégorie prétendument « grand luxe » et dont les clients, à en croire la publicité, étaient joyeusement invités à dévaliser le garde-manger à toute heure du jour et de la nuit, mais où un gérant soupçonneux, intrigué par mon accent, voulut savoir les noms de jeune fille de ma mère et de ma défunte épouse. Nous n'y restâmes que deux jours et cela me coûta cent vingt-quatre dollars ! Et rappelle-toi Miranda, cet autre repaire « ultra-sélect » de brigands, avec café matinal offert par la direction, eau glacée courante, et pas d'enfants en dessous de seize ans, donc, pas de Lolitas !

Dès notre arrivée dans l'un de ces motels de classe plus humble qui étaient devenus nos gîtes habituels, Lo déclenchait le vrombissement du ventilateur électrique, ou me sommait de glisser une pièce de monnaie dans le poste de radio automatique, ou lisait tous les écriteaux et notices et demandait d'un ton larmoyant pourquoi elle ne pouvait faire l'excursion recommandée sur la piste de montagne, ou aller nager dans la piscine d'eau minérale tiède de l'endroit. La plupart du temps, avec cette nonchalance maussade qu'elle cultivait avec tant de soin, elle s'abîmait, inerte et atrocement excitante, dans un fauteuil à bascule rouge sang, ou une chaise longue verte, ou une balancine de toile rayée avec dais et appuis-pieds, ou un hamac, ou quelque autre siège de jardin sous le parasol de la véranda, et il me fallait des heures de cajoleries et de menaces et de promesses pour qu'elle consentît à me prêter ses membres bruns pendant quelques secondes, dans le secret de notre chambre à cinq dollars, avant de nous livrer aux inepties qu'elle préférait à mon pauvre bonheur.

Faite de naïveté et de rouerie, de charme et de vulgarité, de joies roses

et de mines grises, ma Lolita, quand il lui en prenait fantaisie, se montrait une gamine exaspérante. À vrai dire, je n'étais pas préparé à ses accès d'ennui erratique, à la véhémence et l'intensité de ses récriminations, à ses façons de se vautrer, la paupière lourde et le geste languissant, ni à ses frasques, comme on dit – une sorte de clownerie diffuse qui voulait imiter les prouesses des petits « durs » des bas quartiers. Intellectuellement, elle n'était qu'une fillette odieusement conventionnelle. Le *jazz hot* dans sa forme la plus sirupeuse, les *square dances* à la mode des cow-boys, la mélasse hétéroclite et gluante des *ice-creams* américaines, les films de music-halls, les magazines de Hollywood – tels étaient les points essentiels sur la liste de ses préférences. Dieu seul pourrait calculer le nombre de pièces dont j'ai gavé les étincelantes juke-boxes qui accompagnaient en musique chacun de nos repas ! J'entends encore les voix nasillardes de tous ces êtres invisibles qui lui dédiaient leurs sérénades, tous ces Sammy et Jo et Eddy et Tony et Peggy et Guy et Patty et Rex ; j'entends encore ces chansons sentimentales à succès, aussi semblables à mon oreille que l'étaient à mon palais les multiples sucreries dont Lo raffolait. Elle prenait pour article d'évangile toute réclame ou suggestion publiée dans des revues de cinéma telles que *Movie Love* ou *Screen Land* – « Le Starasil Supprime l'Acné », ou : « Attention, Mesdemoiselles, ne portez plus votre chemise en bannière sur vos blue jeans, car l'amie Jill dit que ce n'est plus à la mode. » Qu'elle lût sur une affiche : « Visitez Notre Rayon Cadeaux », et nous devions le visiter, nous devions acheter ses antiquailles indiennes, ses poupées, bimbeloteries de cuivre ou cactus de sucre candi. Les mots « Nouveautés et Souvenirs », avec leur inflexion trochaïque, la plongeaient dans l'extase. Qu'une enseigne de café proclamât « Boissons Glacées », et ma Lolita était aussitôt séduite, bien que les boissons fussent également glacées partout ailleurs. C'était à elle que la publicité vouait ses appas, elle était l'acheteuse idéale, sujet et objet de chaque affiche, de chaque réclame frauduleuse. Elle tenta même – sans succès – de ne fréquenter que les restaurants où l'esprit céleste de l'expert en gastronomie du guide avait marqué de son sceau stellaire les petites serviettes de papier décoré et les salades huppées de fromage blanc.

À cette époque, nous n'avions pas encore échafaudé la stratégie des pots-de-vin qui devait par la suite commettre de si grands ravages sur mes nerfs comme sur sa conscience. J'avais recours alors à trois méthodes pour garder ma petite concubine impubère en humeur soumise

et point trop désagréable. Quelques années auparavant, elle avait passé un long et pluvieux été sous le regard torve de Miss Phalen, dans une ferme délabrée des monts Appalaches qui avait appartenu à je ne sais quel Haze racorni du lointain passé. La baraque existait toujours, dans un champ de solidages et d'herbe drue, à l'orée d'une forêt sans fleurs, au bout d'un chemin toujours boueux, à trente kilomètres du hameau le plus proche. Lo évoquait cet épouvantail – l'isolement, les vieux pâturages détrempés, le vent, cette immensité hydropique et morne – avec une nausée de dégoût qui lui tordait la bouche et lui faisait tirer une langue convulsée. Et c'était là, l'avertissais-je, qu'elle vivrait en exil pendant des mois, des années s'il le fallait, à étudier sous ma férule le français et le latin, si ses « manières » ne changeaient pas. Oh, Charlotte, je commençais à te comprendre !

Lo, enfant crédule, hurlait « Non ! » et s'efforçait frénétiquement d'immobiliser ma main sur le volant chaque fois que je mettais fin à ses tornades de mauvaise humeur en faisant demi-tour au beau milieu de la route, avec l'intention implicite de la ramener directement à ce donjon obscur et sans espoir. Néanmoins, plus nous nous éloignions vers l'ouest et moins la menace devenait tangible, et je dus adopter d'autres moyens de persuasion.

Et ici, c'est avec un long cri de honte que je songe à la menace de la maison de redressement. Dès le début de notre union, j'avais été assez perspicace pour comprendre, d'abord, que je devais la persuader à tout prix de m'aider à garder le secret sur nos rapports, et ensuite, que le sentiment de cette nécessité devait être chez elle comme une seconde nature, sans aucune réserve, quels que fussent ses griefs à mon égard, quelles que fussent ses autres activités ou tentations.

« Viens embrasser ton vieux papa, disais-je, et cesse de bouder comme une sotte. Autrefois, quand j'étais encore le mec de tes rêves (le lecteur notera mes efforts pour copier son vocabulaire), tu te pâmais en écoutant les disques de l'idole roucoulante et larmoyante de tes pairs. (Lo : « De mes quoi ? Ne parle pas chinois. ») Ce chanteur chéri de tous tes égaux avait, disais tu, la même voix que l'ami Humbert. Mais à présent, je ne suis plus que ton « vieux », un papa de rêve protégeant sa fillette de rêve.

« Ma chère Dolorès, je veux te préserver de toutes les horreurs qui guettent les petites filles dans les impasses et les caves à charbon – et, comme tu le sais hélas trop bien, ma gentille, au fond des bois de

myrtilles dans le bleu de l'été. Je resterai ton tuteur malgré vents et marées, et si tu es sage, j'espère que le tribunal légitimera bientôt cet état de fait. Mais passons, Dolorès Haze, oublions ce jargon pseudo-légal, cette terminologie absurde qui sanctionne des expressions telles que « cohabitation lascive et impudique ». Je ne suis pas un débauché sexuel, un psychopathe se livrant à des actes immoraux sur le corps d'une enfant. Charlie Holmes a été le ravisseur, Lo, moi je suis le guérisseur. Je suis ton père, ton vieux papa ! Regarde, j'ai ici un livre très savant qui parle des petites filles. Écoute ce qu'il dit, ma chérie. Je cite : « On constate chez toute fillette normale (normale, entends-tu ?), chez toute fillette normale, donc, un désir ardent de plaire à son père. L'enfant discerne en lui le précurseur de l'amant convoité et insaisissable (« insaisissable » me plaît, par Polonius !). Une mère éclairée (et ta pauvre maman l'eût été si elle avait vécu) a le devoir d'encourager ces contacts entre le père et sa fille, sachant que l'enfant (excuse ce style pompier) façonne sa conception idéale de l'amour et des hommes en fonction de ses rapports avec son père. » Or, quels sont les rapports que décrit, et recommande, cette joyeuse brochure ? Je cite de nouveau : « En Sicile, les rapports sexuels entre père et fille sont considérés comme un phénomène courant, et l'enfant n'encourt nullement la désapprobation de la société dont elle fait partie. » J'ai une admiration profonde pour les Siciliens – ce sont de grands athlètes, de grands musiciens, des êtres d'une grande droiture, Lo, et des amoureux incomparables. Mais trêve de digressions. L'autre jour seulement, nous avons lu dans les journaux l'histoire ridicule de ce quadragénaire inculpé d'outrage aux mœurs et de violation de la loi Mann pour avoir fait franchir la frontière de l'État à une fillette de neuf ans, et cela dans un but immoral, quel qu'il ait pu être. Dolorès chérie ! Tu n'as plus neuf ans, mais bientôt treize, et je te déconseille vivement de te faire passer pour une petite esclave itinérante ; je déplore l'affreux calembour auquel se prête ce « Mann Act » – cet « Acte viril », traduirait-on chez moi – qui est la revanche des dieux de la Sémantique sur les Philistins à collets montés. Oui, je suis ton père, et je ne parle pas chinois, et je t'aime.

« En dernier lieu, voyons ce qui arriverait à ma Lolita – une mineure accusée d'avoir compromis la vertu d'un adulte dans une auberge convenable – si tu allais raconter à la police que je t'ai kidnappée et violée. Admettons que la police te croie. Quand une mineure permet à une personne de plus de vingt et un ans de la connaître charnellement,

elle précipite sa victime sous le coup d'une accusation de viol caractérisé, ou de sodomie préméditée, selon la technique employée ; le châtiment peut atteindre dix ans de réclusion. Je vais donc en prison. D'accord. Je vais en prison. Et toi, ma pauvre orpheline – que t'arrive-t-il ? Eh bien, tu as plus de chance que moi ! Tu es placée sous la tutelle de l'Administration de la Santé Publique – et je crains que cela ne rende un son bien lugubre. Là, tu auras pour surveillante une brave femme austère comme Miss Phalen, mais beaucoup plus stricte, et d'une sobriété exemplaire, qui confisquera ton rouge à lèvres et tes jolies robes. Fini de rire, finies les cabrioles ! Je ne sais si tu as jamais entendu parler des lois relatives aux pupilles de l'État, c'est-à-dire aux enfants abandonnés, délinquants et incorrigibles. Tandis que je m'agripperai des deux mains aux barreaux de ma cellule, toi, heureuse enfant abandonnée, tu auras le choix entre diverses demeures, toutes plus ou moins semblables : le centre de redressement juvénile, la maison de correction, l'asile de charité, ou bien encore l'un de ces admirables hospices d'orphelines, où l'on apprend à tricoter des chaussettes et chanter des cantiques, et où l'on sert des crêpes rances au déjeuner du dimanche. C'est là que tu échoueras, Lolita – ma Lolita, cette petite Lolita quittera son Catulle et sera enfermée là-bas, comme l'enfant rétive que tu es. En termes plus clairs, ma mignonne, si nous sommes pris, tu seras examinée, analysée et finalement confiée à l'Assistance Publique, c'est tout. Tu vivras, ma Lolita vivra dans un dortoir immonde (viens ici, ma fleurette brune) avec trente-neuf autres petites pécores (non, laisse-moi faire, je t'en prie) sous la garde d'horribles mégères. Telle est la situation, tel est le choix. Dans ces conditions, ne penses tu pas que Dolorès Haze a tout intérêt à s'accrocher aux basques de son vieux papa ? »

De la sorte, en lui répétant ces menaces sur tous les tons, je parvins à terroriser Lo – qui, en dépit de ses manières impudemment délurées et de ses bouffées d'humour, n'avait pas l'intelligence aussi ouverte que sa fiche scolaire le suggérait. Mais si je pus dresser autour de nous cet écran de honte et de silence partagés, je fus beaucoup moins heureux dans mes efforts pour la garder en bonne disposition. Chaque matin de cette année de voyage ininterrompu, je devais inventer un nouvel objectif, une tentation spéciale dans l'espace ou le temps, afin de la tenir en haleine, de la maintenir en vie jusqu'à l'heure de nous coucher ; sinon, privé de la chair et des nerfs de l'espoir, le squelette de sa journée vacillait et s'effondrait. Cet objectif était des plus variables – un phare en Virginie,

une caverne de l'Arkansas aménagée en café, une collection de violons et d'armes à feu quelque part en Oklahoma, une réplique de la grotte de Lourdes en Louisiane, de mauvaises photographies de l'époque des chercheurs d'or dans un petit musée des Montagnes Rocheuses – n'importe quoi ; mais ce but devait être sans cesse devant nos yeux, comme une étoile fixe, même si Lo feignait l'écœurement dès que nous l'atteignions.

Des heures durant, mettant ainsi en branle la carte des États-Unis, je m'évertuais à la convaincre que nous ne roulions pas au hasard mais vers une destination précise, vers un plaisir exceptionnel. Je n'ai jamais vu de routes aussi douces et accueillantes que celles qui irradiaient devant nous, à travers les bigarrures géométriques des quarante-huit États. Nous avalions avec voracité ces longues autoroutes, la voiture glissait dans un silence extasié sur leur surface noire et polie telle une piste de danse. Las, non seulement Lolita dédaignait les charmes de la nature, mais elle protestait furieusement quand j'attirais son attention sur tel ou tel détail enchanteur du paysage – que je n'appris moi-même à déceler qu'après avoir été longtemps exposé aux beautés délicates qui se greffaient sans cesse en marge de ce voyage ingrat. Au début, par un paradoxe de la perception picturale, j'avais enregistré le panorama typique de la campagne américaine avec un sursaut de réminiscence amusée, me rappelant ces « décors » peints sur toile cirée que l'on importait naguère d'outre-Atlantique pour les accrocher au-dessus des tables de toilette des nurseries d'Europe centrale et qui, le soir, fascinaient les bambins ensommeillés par leurs perspectives agrestes et verdoyantes – des arbres opaques et crépus, une grange, un ruisseau, du bétail, la blancheur mate de vaporeux vergers en fleurs, et peut-être un petit mur de pierre ou des collines de gouache olivâtre. Par la suite, les modèles de ces rusticités élémentaires me devinrent plus étrangers à mesure que j'apprenais à les connaître mieux. C'était, au-delà des champs labourés, au-delà des toits de maison de poupée, une lente suffusion de beauté inutile, un soleil bas dans une estompe platinée, dont la teinte tiède de pêche pelée pénétrait la frange gris colombe d'un nuage en un seul tenant qui se fondait au loin dans la brume amoureuse. C'était une file d'arbres espacés se découpant sur le ciel comme des ombres chinoises ; la chaleur immobile de midi au-dessus d'un océan de trèfle ; des nuages à la Claude Lorrain vaguement inscrits dans la buée couleur d'ardoise du ciel, avec leurs flots de cumulus amoncelés qui, seuls, se détachaient devant la grisaille cataleptique de

l'horizon. Ou bien encore, c'était un sombre paysage du Greco, lourdement encré de pluie, et la vision fugitive d'un fermier au cou décharné de momie, et, tout autour, des rubans d'eau vive et argentée alternant avec des étendues de maïs d'un vert cru, en un dessin qui s'épanouissait comme un éventail, quelque part dans les plaines du Kansas.

Parfois, au cœur de l'espace démesuré, de grands arbres s'avançaient à notre rencontre et se pressaient en groupes timides jusqu'au bord de la route, couvrant de leur ombre généreuse une table de pique-nique pommelée de soleil, des gobelets de carton aplatis, des glands et samares, des papiers et bâtonnets de glace jetés sur la terre brune. Lo, usagère incontinente et peu pointilleuse des commodités routières, s'extasiait devant leurs écriteaux : Lui-Elle, John-Jane, Gars-Filles, et même Lapin-Lapines ; en l'attendant, perdu dans une rêverie d'artiste, je contemplais les franches enluminures de la pompe à essence devant la splendeur verte d'une chênaie, ou une lointaine colline fuyant, meurtrie mais indomptée, l'immensité agricole qui tentait de l'engloutir.

La nuit, de hauts camions constellés de feux multicolores, comme de monstrueux arbres de Noël, surgissaient des ténèbres et croisaient dans un fracas d'ouragan notre petite voiture attardée sur les routes. Et de nouveau, le lendemain, le ciel presque désertique, son azur décomposé par la chaleur, entrait en fusion, et Lo réclamait à boire, ses joues se creusaient énergiquement sur la paille, et l'intérieur de la voiture était une fournaise à notre retour, la route semblait papilloter devant nous, et l'on voyait au loin une voiture changer de forme sur l'horizon étincelant, comme un mirage, et rester un instant suspendue, soudain démodée et anguleuse, dans l'air torride. Roulant toujours vers l'ouest, nous vîmes apparaître bientôt les premières landes d'armoise, puis les contours mystérieux de collines plates comme des tables, puis des escarpements roux tachetés de genévriers, puis une chaîne de montagnes muant du bistre au bleu et du bleu au rêve, et, dans la plaine desséchée, l'horreur de ces lambeaux de papier, imitant des fleurs blafardes et piqués aux épines de hautes souches flétries et torturées par le vent, tout le long de notre route – au milieu de laquelle on voyait quelquefois d'innocentes vaches figées sur place, queue à gauche, longs cils blancs à droite, au mépris de toutes les règles humaines de la circulation routière.

Mon avocat m'a conseillé de faire une description claire et franche de

notre itinéraire, et il ne m'est plus possible, au point où j'en suis, d'échapper à cette corvée. En gros, au cours de cette année démentielle (d'août 1947 à août 1948), notre route vira et revira à travers la Nouvelle-Angleterre, pirouetta ensuite au sud, s'enfonça profondément dans ce qu'on appelle Dixieland, contourna la Floride (parce que les Farlow y étaient), pivota vers la gauche, zigzagua à travers le pays du maïs et celui du coton (je crains que ceci ne manque de clarté, ami Clarence, mais je n'avais point pris de notes et n'ai aujourd'hui à ma disposition, pour vérifier ces souvenirs, qu'un guide touristique en trois volumes, abominablement mutilé, presque un symbole de mon passé croulant et déchiqueté), franchit dans les deux sens les Montagnes Rocheuses, erra à l'aventure dans les déserts du sud, où nous hivernâmes ; atteignit le Pacifique, remonta au nord parmi les myrtes bleutés qui fleurissaient en bordure des chemins de forêt, frôla la frontière canadienne et tourna soudain à l'est, à travers des terres bonnes ou mauvaises, retrouvant l'agriculture à l'échelle industrielle, évitant, en dépit des reproches stridents de la petite Lo, la ville natale de cette même petite Lo, dans une région riche en maïs, cochons et charbon ; et regagna enfin le bercail de la côte Atlantique pour venir s'éteindre dans la cité universitaire de Beardsley.

## II

À présent, avant d'examiner ce qui va suivre, le lecteur doit non seulement se rappeler le circuit retracé *grosso modo* ci-dessus, avec ses multiples détours et excursions locales et pièges touristiques, ses crochets fantasques et circonvolutions secondaires, mais comprendre aussi que ce voyage, loin d'être une indolente *partie de plaisir**, fut une sorte de tumeur téléologique, abrupte et tortueuse, dont la seule *raison d'être** (ces clichés français sont symptomatiques) consistait à maintenir ma petite compagne, d'un baiser à l'autre, en humeur point trop insupportable.

Je feuillette mon vieux guide déchiré, et je revois confusément ce Parc des Magnolias d'un État méridional, où l'entrée me coûta quatre dollars, mais que tout voyageur se doit de visiter pour ces trois raisons qu'énumère le guide : parce que John Galsworthy (un écrivassier mort et enterré) l'a baptisé le plus beau jardin du monde ; parce que Baedeker, dans son édition de 1900, lui a accolé une étoile ; et enfin parce que – devine, ô mon lecteur ! – parce que « les enfants (et, sapristi, ma Lolita n'était-elle pas une enfant ?) parcourront avec un respect ébloui cet avant-goût du Paradis, absorbant à chaque pas l'image d'une perfection qui marquera leur vie tout entière. » « Pas la mienne ! » grincha Lo en s'installant sur un banc avec deux gros journaux illustrés sur ses jolis genoux. Nous parcourûmes toute la gamme des restaurants routiers d'Amérique, depuis le vil « Casse-croûte », avec l'inévitable tête de cerf (la trace sombre d'un long sanglot à la commissure du larmier), des cartes postales « humoristiques » dans le style croupionnant à la mode « Kurort [6] », des factures et chèques empalés, des lunettes de soleil, des bonbons copiant la forme et le nom des bouées de sauvetage, une vision paradisiaque et publicitaire de glaces tutti-frutti, une moitié de gâteau au chocolat sous sa cloche de verre, une douzaine de mouches horriblement expérimentées sillonnant le sucrier poisseux du comptoir ignoble – jusqu'au restaurant de luxe, avec des lumières tamisées, du linge de table d'une incroyable rugosité, des serveurs hébétés (étudiants ou forçats évadés), l'échine rouanne d'une actrice de cinéma et les sourcils de zibeline de son amant du jour, et un orchestre d'éphèbes avec trompettes bouchées et épaules rembourrées.

Nous inspectâmes le plus grand stalagmite du inonde, dans une grotte

où trois États méridionaux tiennent en permanence un conseil de famille ; tarif selon l'âge : adultes, un dollar, infantes pré-nubiles, soixante *cents*. L'obélisque de granit commémorant la Bataille des Salins Bleus, avec de vieux ossements et des poteries indiennes dans le musée voisin, Lo dix *cents* seulement, très raisonnable. La masure de troncs d'arbres fraîchement abattus, recopiant allègrement la masure défunte où naquit Lincoln. Un rocher, avec une plaque à la mémoire de l'auteur d'*Arbres* (nous sommes maintenant en Caroline du Nord, et nous avons atteint Poplar Cove par ce que mon guide, d'ordinaire si indulgent, affable et modéré dans ses jugements, appelle férocement « une route étroite et extrêmement mal entretenue », définition à laquelle, tout indifférent que je sois aux œuvres du barde Kilmer [7], je souscris volontiers). D'un canot à moteur loué et piloté par un Russe blanc d'âge plus que mûr mais encore scandaleusement séduisant, un baron, disait-on (Lo en avait les paumes toutes moites, la petite oie), qui avait connu en Californie mon vieil ami Maximovitch et Valérie, nous aperçûmes au loin l'inabordable « Colonie des Milliardaires », établie sur une île au large des côtes de la Géorgie. Nous vîmes aussi une collection de cartes postales d'hôtels, dans un musée du Mississippi consacré aux dadas insolites, parmi laquelle je découvris avec une bouffée de fierté brûlante une vue en couleurs du Miranda de mon père, avec ses stores et marquises à rayures, et son pavillon claquant au-dessus de palmiers retouchés au pinceau. « Et alors ? » ricana Lo en louchant vers l'athlète bronzé qui nous avait suivis, au volant d'une automobile de luxe, jusqu'à ce Palais des Marottes. Et encore : des reliques de l'Ère du Coton. Une forêt dans l'Arkansas et, sur l'épaule brune de Lo, une petite bosselure turgide et violacée (œuvre de quelque moustique), que je délivrai de son poison exquisément diaphane entre les ongles oblongs de mes pouces, avant d'y porter mes lèvres pour me repaître de son sang parfumé et piquant. Une rue, Bourbon Street (dans une ville nommée La Nouvelle-Orléans), dont les trottoirs, d'après mon guide, « offrent parfois (ce « parfois » me plaît) le spectacle pittoresque de négrillons qui sont toujours prêts (ce « toujours » est encore mieux) à exécuter leurs célèbres danses à claquettes pour quelques pièces de monnaie » (quel régal), et dont les « nombreuses boîtes de nuit, petites et intimes, regorgent de touristes » (polissons). Des souvenirs du temps des Pionniers. Des maisons d'avant la guerre de Sécession, avec leurs balcons ornés de volutes de fer forgé et leurs escaliers sculptés à la main – ces escaliers ajourés que les héroïnes de cinéma (le baiser d'un rayon de soleil sur

leurs épaules blanches) descendent dans un embrasement de technicolor, en relevant le bas de leurs jupes à volants entre leurs petites mains, dans un geste savamment étudié, pendant que la vieille négresse dévouée hoche tristement la tête sur le palier. La Fondation Menninger (une clinique psychiatrique), parce que je ne voulais pas manquer ce divertissement. Une plaine d'argile admirablement érodée ; des yuccas en fleur, d'une pureté de cire, mais infestés de teignes livides et rampantes. Independence, dans le Missouri, point de départ de l'ancienne Piste de l'Oregon ; et Abilene, au Kansas, berceau du fameux Rodéo de Wild Bill Quelque-Chose. Montagnes lointaines ; montagnes proches ; encore des montagnes – merveilles azurescentes, toujours inaccessibles ou bien se morcelant en théories interminables de collines désertiques ; les chaînes de la côte Atlantique, fiascos altitudinaires qui ne méritent point le titre d'alpes ; des colosses de pierre grise veinée de neige, surgissant de nulle part à un tournant de la route, cimes implacables qui vous transpercent le cœur en perçant les nuages ; énormités boisées, striées d'un subtil entrelacs de sapins noirs interrompu çà et là par la buée frêle de trembles pâles ; des formations lilas et rose, pharaoniques, phalliques, « trop préhistoriques pour qu'on en parle » (*dixit* Lo la blasée) ; des buttes de lave fuligineuse ; les montagnes vernales, à l'échine lanugineuse d'éléphant nouveau-né ; les montagnes pré-automnales, repliant leurs membres de statues égyptiennes sous des draperies jaunies de peluche élimée ; des collines couleur d'avoine, émaillées du vert de gros chênes ronds ; une dernière montagne, rousse, arc-boutée sur son tapis de luzerne luxuriante.

Nous vîmes aussi le lac du Petit Iceberg, quelque part au Colorado ; des névés, et des coussinets de minuscules fleurs alpestres, encore de la neige – sur laquelle Lo, en casquette à visière rouge, glissait et piaillait, et se faisait bombarder de boules floconneuses par des gamins, et les payait de retour. Des squelettes de trembles calcinés, des clairières de lupins bleus. Les ingrédients multiples d'une excursion : sites touristiques par centaines, sources sulfureuses par milliers, et les Criques aux Ours, et les Canyons Panoramiques… Le Texas, grande plaine aride. La Salle de Cristal, dans la plus profonde grotte du monde, entrée libre pour les enfants de moins de douze ans (Lo une jeune captive). Une collection de sculptures cuisinées par une dame du pays, fermeture le lundi, un lamentable lundi matin de poussière et de vent et de sècheresse – le pays du Sec. Le Parc de la Conception, dans une ville de la frontière mexicaine,

laquelle je n'osai franchir. Là et ailleurs, au crépuscule, des centaines de sphinx gris fouillant la gorge de fleurs obscurcies. Shakespeare, ville fantôme du Nouveau-Mexique, où le bandit Bill le Russky fut pendu en grande pompe, il y a de cela soixante-dix ans. Des établissements de pisciculture. Des habitations saxicoles. Une enfant momifiée (contemporaine à peau rouge de Béatrice la Florentine). Notre vingtième Canyon de l'Enfer. Notre cinquantième Point de Vue sur quelque prodige authentique recommandé par le guide (qui avait depuis longtemps perdu sa couverture). Une tique cramponnée à mon aine. Trois vieillards, toujours les mêmes, en chapeaux et bretelles, tuant les longs après-midi de l'été sous les arbres d'une fontaine publique. Le sommet d'un col de montagne, avec un vague panorama au-delà du garde-fou, et les dos ronds d'une famille en admiration – et Lo, dans un soupir brûlant, enchanté, farouche et véhément, un soupir d'espoir désespéré : « Regarde, les Mac-Crystal, allons leur parler, je t'en prie (oui, mon lecteur, leur parler !), je t'en prie. Je ferai tout ce que tu veux, oh, je t'en supplie… » Des danses rituelles indiennes, rigoureusement commerciales, ART : American Refrigerator Transit Co. Le décor trop flagrant de l'Arizona, *pueblos* de torchis, gravures pistographiques des autochtones, une empreinte de dinosaure dans une crevasse du désert, datant de trente millions d'années, quand j'étais encore enfant. Un adolescent efflanqué et blême, haut de six pieds, avec une pomme d'Adam convulsive, guignant ma Lolita et son ventre nu entre ceinture et soutien-gorge – chair ocre d'or que j'ai embrassée cinq minutes après, mon vieux ! L'hiver dans le désert, le printemps au pied des premières collines, les amandiers en fleur. Reno, morne cité du Nevada où la vie nocturne est, dit-on, « cosmopolite et raffinée ». Un village vinicole de Californie, avec une église en forme de barrique. La Vallée de la Mort. Scotty's Castle. Des Œuvres d'Art rassemblées au fil des ans par un certain Rogers. Les villas hideuses d'actrices ravissantes. L'empreinte du pied de Robert-Louis Stevenson sur le bord d'un volcan éteint. La Mission Dolorès : bon titre de livre. Des festons de grès ciselés par le ressac. Un homme terrassé par une crise d'épilepsie exubérante dans le parc cantonal de Russian Gulch. Le lac du Cratère, d'un bleu trop bleu. Un vivier dans l'Idaho, et la prison d'État. Le sombre parc de Yellowstone, avec ses sources d'eau bouillante et colorée, ses geysers lilliputiens, ses arcs-en-ciel de boue effervescente – tous des symboles de ma passion. Une harde d'antilopes dans une réserve de bêtes sauvages. Notre centième grotte, adultes un dollar. Lolita cinquante *cents*. Un

château construit par un marquis français émigré dans le Dakota du Nord. Le Palais du Maïs dans le Dakota du Sud ; et les visages gigantesques des Présidents américains taillés dans le granit de la montagne. Les réclames routières : La Femme à Barbe va se caser, Le Savon Sam sait la raser. Un zoo de l'Indiana avec une armée de singes vivant sur un fac-similé en béton armé de la caravelle de Christophe Colomb. Des milliards d'éphémères, morts ou moribonds et puant la marée, dans toutes les vitrines de tous les cafés et restaurants d'une longue plage morose. Des mouettes mafflues perchées sur de gros palets, observées à l'œil nu depuis la passerelle du ferry-boat « City of Cheboygan », dont la fumée bistre et molletonneuse ondulait lourdement au-dessus de son ombre glauque sur l'aigue-marine du lac. Un motel dont les tuyaux de ventilation passaient sous l'égout municipal. La maison de Lincoln, presque entièrement reconstituée, avec des rayons de livres et des meubles d'époque, que la plupart des visiteurs considéraient religieusement comme d'irrécusables possessions personnelles.

Nous eûmes des querelles, mineures et majeures. Les plus graves échurent au Chalet des Dentelles, en Virginie ; au milieu de Park Avenue, à Little Rock, tout près d'une école ; au col de Milner, altitude 10.759 pieds, au Colorado ; au coin de la Septième Rue et de Central Avenue, à Phoenix, capitale de l'Arizona ; dans la Troisième Rue, à Los Angeles, parce que je n'avais pu me procurer des tickets pour visiter quelque studio de cinéma ; dans un motel de l'Utah, « À l'Ombre des Peupliers » (six arbrisseaux pubescents qui dépassaient ma Lolita d'une courte cime), où elle me demanda, *à propos de rien**, si nous allions mener longtemps encore cette existence affreuse dans des bicoques étouffantes, à ne faire que des saletés, au lieu de vivre comme tout le monde ; à Burns (Oregon), à l'angle de North Broadway et de West Washington, devant l'épicerie Safeway ; dans une petite ville de la Vallée du Soleil (Idaho), à l'entrée d'un hôtel de briques (briques pâles et pourpres habilement combinées), en face d'un peuplier dont les ombres fluides jouaient sur le monument aux morts ; dans une steppe d'armoise, entre Pinedale et Farson ; dans une ville du Nebraska dont le nom m'échappe, sur le trottoir de la grand-rue, à deux pas de la First National Bank, fondée en 1889, devant une perspective de passage à niveau au bout de la rue et, derrière, l'ombre blanche des tuyaux d'orgue d'un silo multiple ; et enfin, sur le trottoir de McEwen St. (à l'angle de Wheaton Ave.) dans une cité du Michigan qui porte le clair prénom de l'homme que j'ai tué.

Nous connûmes cet anthropoïde insolite qui pullule au bord des routes, l'Auto-Stoppeur, ou *Homo pollex* des savants, dans toutes ses formes et sous-espèces : le modeste militaire, fourbi et ciré à neuf, attendant sereinement, se fiant sereinement au kaki comme au plus sûr des viatiques ; le collégien qui veut aller deux rues plus loin ; le tueur qui veut aller deux mille kilomètres plus loin ; le vieux monsieur énigmatique et nerveux, avec une valise neuve et une moustache en brosse à dents ; le trio de Mexicains optimistes ; l'étudiant qui exhibe la crasse d'un été de travail aux champs avec autant d'orgueil que le nom de l'université brodé en ogive sur son chandail ; la dame en détresse, avec une batterie qui vient d'expirer sous ses pieds ; les jeunes chenapans aux joues hâves, bien bâtis, le cheveu luisant et le regard sournois, en chemises et vestons criards, qui agitent un pouce vigoureux, presque priapique, pour allécher les femmes seules ou les représentants de commerce au cœur chagrin et aux goûts spéciaux.

« Prenons-le », implorait Lo, frottant ses genoux l'un contre l'autre en un geste qui lui était familier, chaque fois qu'elle voyait un *pollex* particulièrement répugnant, quelque homme de mon âge et de ma carrure, avec la tête à claques d'un comédien en chômage, qui marchait à reculons sur la route, pratiquement dans la trajectoire de la voiture.

Oh oui, je devais la surveiller de près, ma Lolita, cette petite Lo languide. En dépit de son physique encore enfantin, elle irradiait un éclat étrangement sensuel (en raison, peut-être, de ses exercices amoureux journaliers) qui plongeait garagistes et garçons d'hôtels, estivants, ruffians en voiture de luxe et marlous marrons au bord des piscines azurines, dans des transes libidineuses qui eussent chatouillé ma vanité si ma jalousie n'avait été tellement exacerbée. Car la petite Lo avait conscience de ce rayonnement interne, et je la surprenais souvent en train de couler un regard vers un mâle empressé, quelque graisseur ou pompiste avec des avant-bras hâlés et vigoureux et une montre au poignet – et à peine avais-je tourné le dos afin d'aller acheter une sucette pour ma petite maîtresse que je l'entendais entonner avec le blond garagiste un duo quasi érotique de plaisanteries.

Souhaitant parfois, lors d'une halte prolongée, flâner au lit après une matinée particulièrement violente, je lui permettais, par pure bonté de mon âme apaisée – oh, l'indulgent Humbert ! – de visiter la roseraie proche, ou la bibliothèque pour enfants de l'autre côté de la rue, avec la

fillette d'un voisin de motel, une quelconque petite Marie, et son frère (huit ans au mieux) ; et quand Lo rentrait, avec une heure de retard, la petite Marie musardait nu-pieds loin derrière elle, et son jeune frère s'était métamorphosé en deux escogriffes de l'école communale, roux et dégingandés, tout muscles et gonocoques. Aussi le lecteur peut-il imaginer ma réponse quand ma bien-aimée me demandait – d'un ton mal assuré, j'en conviens – la permission d'aller faire du patin à roulettes avec Al et Cari qui l'attendaient à la porte.

Je me souviens de cet après-midi – lourd de vent et de chaleur et de poussière – où j'avais accepté pour la première fois de la laisser entrer seule à la patinoire. Elle m'avait signifié, fort méchamment, que tout serait gâché si je l'accompagnais, la piste étant réservée aux jeunes à cette heure de la journée. À force de marchandage, nous parvînmes à un compromis : je restai donc dans la voiture, entre d'autres voitures (vides) garées le nez devant la patinoire de plein air où, abrités du soleil par une bâche tendue, une cinquantaine de jouvenceaux tournaient en rond, nombre d'entre eux par couples, roulant, roulant interminablement au son d'un orchestre mécanique, et le vent saupoudrait les arbres d'argent. Dolly, comme la plupart des autres fillettes, était en blue jeans et bottines blanches. Je comptais machinalement chaque révolution de cette ribambelle virevoltante – et soudain, je ne vis plus Lolita. Puis, lorsqu'elle repassa devant moi, elle était en compagnie de trois jeunes gredins que j'avais vus, un instant auparavant, accoudés à l'extérieur de la piste, en train de comparer les avantages des petites patineuses et de se gausser d'une superbe enfant aux longues jambes sveltes qui portait un short au lieu des jeans ou slacks de rigueur.

Aux bureaux d'octroi des frontières fédérales de l'Arizona ou de la Californie, des êtres soupçonneux, cousins germains des sbires de la maréchaussée, nous dévisageaient avec, une telle intensité que mon pauvre cœur culbutait dans ma poitrine, et parfois, devant une question accidentellement équivoque, la petite nigaude pouffait d'un rire nerveux. Je garde encore, vibrant tout le long de mes nerfs optiques, la vision de Lo à cheval sur un sentier alpestre, petit maillon d'une longue chaîne de cavaliers, lors d'une excursion organisée : Lolita à l'amble, rebondissant sur sa selle, suivant une écuyère décrépite et précédant la concupiscence manifeste d'un rancher du dimanche à la nuque rubéfiée ; et moi derrière celui-ci, haïssant son échine adipeuse sous la chemise à fleurs avec plus de véhémence qu'un automobiliste n'en a pour maudire le camion qui se

traîne devant lui sur une route en lacet. Et cette autre fois, dans un refuge de montagne – quand Lo s'envola loin de moi, aérienne et solitaire, flottant sur le siège éthéré du remonte-pente, plus haut, toujours plus haut, vers le sommet miroitant où des athlètes nus jusqu'à la ceinture l'attendaient en riant, elle, elle.

Dans toutes les villes où nous séjournions, je m'enquérais, avec une courtoisie à l'européenne, des ressources locales – où étaient piscines, écoles et musées, combien d'enfants fréquentaient l'école la plus proche, et cætera ; et à l'heure de la sortie des classes, le sourire aux lèvres et le sourcil tressaillant (je ne me serais point aperçu de ce tic nerveux si Lo, la première, n'avait eu la cruauté de l'imiter), j'arrêtais la voiture à un carrefour stratégique, ma petite élève en rupture d'études assise à mon côté, pour contempler les fillettes sortant du lycée – spectacle dont je ne me lassais pas. Mais ces menus plaisirs eurent tôt fait d'agacer mon irritable compagne et, avec cette intolérance que marquent tous les enfants envers les goûts d'autrui, elle m'injuriait et se rebellait contre mon désir d'être caressé par sa petite main au moment où les écolières – brunettes aux yeux et aux shorts bleus, rousses en boléros verts, blondes en blue jeans délavés, à la chevelure floue et aux allures garçonnières – passaient devant nous sous le soleil complice.

À titre de compensation, en quelque sorte, je l'encourageais sans réserve, quand le lieu et le temps s'y prêtaient, à pratiquer les joies de la natation en compagnie d'autres petites filles. Elle adorait l'eau chatoyante des piscines et était une plongeuse remarquable. Moi-même, douillettement enveloppé dans mon peignoir après une brève et modeste baignade, je m'installais à mon aise dans l'ombre généreuse de l'après-midi, un livre-prétexte posé sur mon giron, ou un sac de bonbons, ou les deux, ou rien d'autre que mes glandes trémulantes, et je la regardais gambader, coiffée de caoutchouc, emperlée d'eau, lisse et dorée, aguichante comme une réclame, étroitement serrée dans le satin élastique de son maillot deux-pièces. Une déesse impubère ! Je m'émerveillais, avec un peu de fatuité, qu'elle fût mienne, mienne, mienne, et je ravivais, au chant de mort des colombes éplorées, les voluptés du matin, je préméditais celles du soir – et, les yeux mi-clos sous la morsure du soleil, je confrontais Lolita aux autres nymphettes que le hasard parcimonieux rassemblait parfois autour d'elle en un florilège offert à mon arbitrage et à ma délectation ; aujourd'hui encore, la main sur mon cœur malade, j'affirme qu'aucune d'elles n'éclipsa jamais le

charme et la séduction de Lolita, ou bien alors ce ne fut que deux ou trois fois, dans une certaine lumière, sous un ciel imprégné de certains effluves – une fois dans l'épisode sans espoir d'une pâle enfant espagnole, fille d'un aristocrate aux mâchoires carrées, et une autre fois… mais je divague.

Certes, je demeurais sans cesse sur mes gardes, reconnaissant pleinement, dans ma clairvoyante jalousie, le danger de ces gambades coruscantes. Me détournais-je un seul instant – un écart de quelques pas, pour aller voir, par exemple, si notre chambre était enfin prête après le ménage matinal – et à mon retour, je voyais Lo (Lola est là !) affalée sur la pierre chaude, les yeux perdus, au bord de l'eau où elle trempait et battait ses petits pieds aux orteils allongés, et elle était flanquée d'un *brun adolescent** à l'affût, que je savais condamné d'avance à *se tordre** – oh, Baudelaire [8] ! – en d'inexorables cauchemars, durant des mois et des mois, au souvenir de sa beauté fauve et du vif-argent scintillant au creux de son ventre infantile.

Je voulus lui enseigner l'art du tennis, afin de partager avec elle d'autres plaisirs encore ; pourtant, bien que j'eusse été un joueur fort honorable au temps de ma jeunesse, je me révélai pitoyable dans mon rôle d'instructeur ; aussi, en Californie, lui fis-je prendre une série de leçons très coûteuses avec un professeur réputé, un vétéran émacié et tout plissé de rides, qu'entourait un harem de jeunes ramasseurs de balles ; hors du court, il n'était guère plus qu'une loque humaine, mais parfois, pendant une leçon, voulant garder la balle en jeu, il la renvoyait à son élève d'un coup de raquette vibrant et délicat, telle une fleurette printanière jaillissant sur sa branche, et chaque fois, la beauté surnaturelle de cette science absolue me rappelait que je l'avais vu à Cannes, trente ans auparavant, battre à plates coutures le célèbre Gobert. Avant ces leçons, j'avais désespéré de voir Lo apprendre. De temps à autre, sur quelque court de fortune, je la mettais à l'épreuve – et je tentais de revivre le passé, j'évoquais le souffle torride du mistral, cette brume poussiéreuse, et l'étrange lassitude qui nous étreignait, tandis que j'envoyais balle après balle à l'innocente et joyeuse Annabelle, ma coquette bien-aimée (le reflet de son bracelet, cette jupe blanche plissée, ce ruban de velours noir dans ses cheveux). Mais chacune de mes paroles, chaque conseil importun, augmentaient la rage sourde de Lo. Chose curieuse, plutôt que de jouer avec moi (en tout cas jusqu'à notre arrivée en Californie), elle préférait l'approximation informe et chétive de ses

parties – parties de chasse aux balles égarées plus que de tennis – avec une de ses congénères, une enfant minuscule et fragile à l'adorable profil d'*ange gauche**. Spectateur secourable, je m'empressais auprès de l'autre fillette, humant la fragrance légèrement musquée de son corps, et je frôlais son coude, ou tenais son poignet aux jointures saillantes, ou poussais sa cuisse fraîche d'un côté et d'autre afin de lui indiquer la meilleure position du corps pour le revers. Pendant ce temps Lo se penchait vers le sol, le feu châtain de ses boucles croulant sur son front, et elle s'appuyait sur sa raquette comme un infirme sur sa canne, et protestait contre mon intrusion avec un « Pouah ! » d'écœurement emphatique. Alors, les laissant à leur jeu, j'admirais et comparais leurs deux corps en mouvement, un foulard de soie noué autour de mon cou ; cela se passait, je crois, dans le sud de l'Arizona, où les jours étaient ouatés de tiédeur paresseuse – et Lo tentait de frapper la balle, et la manquait, jurait, et envoyait un simulacre de service dans le filet, et brandissait sa raquette avec désespoir, découvrant la moire humide du jeune duvet de ses aisselles, et sa partenaire, plus maladroite encore, courait consciencieusement après chaque balle et n'en renvoyait aucune ; mais elles s'amusaient comme des folles et tenaient minutieusement, à force de cris aigus et carillonnants, le compte exact de leurs bévues.

Un jour, il m'en souvient, j'offris d'aller leur chercher des boissons fraîches à l'hôtel ; je parcourus le sentier de gravillon et revins bientôt avec deux grands verres de jus d'ananas mêlé de glace et d'eau gazeuse ; brusquement, une atroce sensation de vide dans ma poitrine me figea sur place à la vue du court abandonné. Je me baissai pour poser les verres sur un banc, et au même instant, Dieu sait pourquoi, je revis comme en un miroir glacé le visage mort de Charlotte ; regardant autour de moi, j'aperçus Lo, en short blanc, disparaissant dans l'ombre jaspée d'un chemin au côté d'un homme de haute taille qui portait deux raquettes de tennis sous le bras. Je me ruai à leur poursuite, écrasant la broussaille sur mon passage, et tout à coup, en une vision alternative – comme le cours sans cesse bifurquant de la vie elle-même – je reconnus Lo en blue jeans, et sa partenaire en short, piétinant les hautes herbes et battant indolemment les buissons à coups de raquette, à la recherche de leur dernière balle disparue.

Cette longue nomenclature de petits riens ensoleillés a pour objet principal de montrer à mes juges que j'ai réellement fait tout mon possible afin de rendre ma Lolita heureuse. Qu'il était attendrissant de la

voir, une enfant elle-même, exhiber devant une autre fillette quelqu'un de ses rares talents : ainsi, par exemple, sa technique toute spéciale de saut à la corde. Sa main droite agrippant son bras gauche derrière son dos mal bronzé, la moindre des deux nymphettes, une jeune beauté diaphane, écarquillait les yeux, et le soleil paonnant écarquillait aussi ses yeux innombrables sur le gravier entre les hautes branches fleuries – et, au cœur de cet Éden ocellé, ma petite bachelette, toute dorée sous ses taches de rousseur, sautait avec entrain, copiant les gestes de tant d'autres fillettes que j'avais couvées d'un regard avide sur les trottoirs (arrosés à grande eau et brouissant au soleil et fleurant l'humidité) et dans les allées et sur les parapets de l'ancienne Europe. Ensuite, elle rendait la corde à sa petite compagne espagnole et surveillait la leçon que l'autre répétait, et elle écartait une mèche de son front, croisait les bras, posait le bout d'un pied sur les orteils de l'autre, ou laissait pendre ses mains le long de ses hanches étroites – et moi, m'assurant que les satanées femmes de ménage avaient enfin quitté notre cottage, je décochais un sourire radieux à la brune et timide demoiselle d'honneur de ma princesse, plongeais par-derrière mes doigts paternels dans les cheveux de Lo et, entourant sa nuque d'une main tendre et sans merci, j'entraînais mon aimée récalcitrante vers notre modeste abri pour une brève union préprandiale.

« Quel chat vous a donc griffé, pauvre Monsieur ? » me demandait ma voisine de table (de ce type nauséeux de femmes du monde, aux formes trop charnues et déjà blettes, que j'avais le malheur de fasciner si bien) pendant le dîner, que devait suivre la soirée dansante promise à Lo. C'était là une des raisons pour lesquelles je m'évertuais à fuir la foule, tandis que Lolita, au contraire, déployait tous ses efforts pour attirer dans son orbite le plus grand nombre possible de témoins à charge en puissance.

Elle commençait, figurativement parlant, à agiter la queue, toute la croupe, en fait, comme une petite chienne, dès qu'un étranger nous accostait avec un large sourire et amorçait joyeusement la conversation par une étude comparée des plaques d'immatriculation de nos véhicules respectifs : « Dites donc, vous êtes drôlement loin de chez vous ! » Des parents inquisiteurs essayaient d'emmener Lo au cinéma avec leurs enfants afin de pouvoir l'interroger sur mon compte. Nous fûmes en plusieurs occasions à deux doigts de la catastrophe. J'ai déjà dit l'horreur des niagaras sanitaires qui me poursuivait d'un caravansérail à l'autre ;

mais je ne m'étais jamais inquiété de la minceur de gaufrette des cloisons qui nous en séparaient – jusqu'au soir où, après que j'eus aimé ma Lolita un peu trop bruyamment, la toux virile du locataire voisin emplit le silence subséquent avec autant de netteté que si elle avait jailli de mes propres poumons ; le lendemain matin, alors que je prenais mon petit déjeuner au milk-bar du lieu (Lo s'éveillait habituellement fort tard, et j'aimais lui apporter un pot de café chaud au lit), mon voisin de la nuit, un idiot sénescent avec un lorgnon sur son long nez vertueux et l'insigne de je ne sais quelle « fraternité » politique ou religieuse au revers de son veston, réussit à nouer un semblant de conversation et me demanda de but en blanc si ma femme, tout comme la sienne lorsqu'elle n'était pas à la ferme, avait l'habitude de faire la grasse matinée ; et si la pensée du péril abominable que je côtoyais ne m'avait à demi suffoqué, j'eusse été transporté de joie en voyant le rictus de stupeur embarrassée qui tordit son visage boucané et vrilla ses lèvres minces quand je répondis sèchement, en me laissant glisser du haut de mon tabouret, que j'étais, grâce à Dieu, veuf depuis longtemps.

Oui, comme j'aimais à lui apporter ce café, et le lui refuser jusqu'à ce qu'elle eût accompli son devoir matinal. J'étais pour elle un ami si attentif, un père si passionné, un pédiatre si averti – et cet Humbert trismégiste savait combler les moindres désirs de chaque parcelle de son petit corps châtain et doré. Mon seul grief contre la nature était de ne pouvoir retourner Lo comme un gant pour appliquer ma bouche vorace sur sa jeune matrice, la nacre de son foie, son cœur inconnu, les grappes marines de ses poumons, ses reins délicatement jumelés. Par certains après-midi particulièrement tropicaux, dans l'intimité moite de la sieste, je goûtais avec ravissement la fraîcheur du fauteuil de cuir contre ma nudité massive et la chaleur de Lolita sur mes genoux. Là, ma fille – une enfant comme toutes les autres – se curait le nez en lisant les bandes dessinées du journal, aussi indifférente à mon extase que si elle se fût trouvée assise sur quelque objet, chaussure, poupée ou manche de raquette, dont elle n'avait pas l'énergie de se désencombrer. Son regard suivait de case en case les aventures de ses héros préférés : l'un d'eux, une fillette comme elle, était une *bobby-soxer* ébouriffée, fort bien dessinée, avec des pommettes saillantes et des gestes anguleux, aux ébats de laquelle je n'avais pas honte de prendre moi-même un certain plaisir. Ou bien encore, Lo contemplait les résultats photographiques des collisions d'autos ; elle ne mettait jamais en question l'authenticité temporelle,

spatiale ou circonstancielle des légendes qui accompagnaient les portraits publicitaires de beautés aux cuisses nues ; et elle était singulièrement friande des photos montrant de jeunes épousées, certaines en grande toilette nuptiale, à la sortie d'une église de village, un bouquet à la main et des lunettes aux yeux.

Une mouche venait alors rôder au voisinage de son nombril ou explorer le renflement pâle et tendre de ses aréoles. Lo essayait de l'attraper dans son poing (la méthode de Charlotte), puis elle étudiait la chronique « Sondez votre Conscience ».

« Sondez votre conscience. Ne pensez-vous pas que les crimes de sadiques ou de débauchés iraient en diminuant si les enfants observaient quelques règles très simples ? Ne jouez pas aux alentours des édicules publics. Si un inconnu vous offre des bonbons ou vous invite à faire un tour en auto, refusez énergiquement. Si vous êtes enlevée, notez le numéro de la voiture… »

— … Et la marque de bonbons », suggérai-je.

Elle poursuivit, sa joue (régressive) contre la mienne (agressive) – et, notez-le bien, ô lecteur, c'était un bon jour !

« Si vous n'avez pas de crayon sur vous, mais êtes en âge de lire… »

— Je soussigné, navigateur médiéval, persiflai-je, ai enfermé dans cette bouteille…

— « Si, répéta-t-elle, vous n'avez pas de crayon sur vous, mais êtes en âge de lire et écrire – c'est ça que le type veut dire, idiot ! – essayez de graver le numéro sur le bas-côté de la route. »

— Avec tes petites griffes, Lolita. »

## III

Elle était entrée dans mon univers, cette Humbertie d'ombre et de jais, avec une curiosité imprudente ; elle l'avait visité avec une grimace de désenchantement amusé ; et il me semblait maintenant qu'elle ne songeait qu'à le fuir, mue par un sentiment proche de la répugnance. Pas une seule fois elle ne vibra sous ma touche, et un strident « Qu'est ce qui te prend ? Ne fais pas ça ! » était tout ce que je récoltais pour mes peines. Au pays merveilleux que je lui offrais, la petite sotte préférait les films les plus fades, les sucreries les plus insipides. Dire qu'entre un Hamburger et un Humburger, elle choisissait invariablement, avec une précision glacée, la médiocre chair à pâté du premier ! Est-il rien d'aussi cruel qu'une enfant que l'on aime ? Ai-je mentionné le nom de ce milk-bar que je vous ai fait visiter tout à l'heure ? Il s'appelait – je vous le donne en mille – La Reine Frigide. Avec un sourire un peu triste, j'avais surnommé Lo « Ma Princesse Frigide » ; mais elle n'avait pas décelé l'amertume de cette boutade.

Oh, ne me toisez point de cet air outré, lecteur, je ne cherche nullement à vous faire accroire que je n'étais pas heureux. Sachez que le voyageur enchanté, tout ensemble suzerain et féal d'une nymphette, se trouve en quelque sorte *au-delà* du bonheur. Car il n'existe pas sur terre de volupté plus grande que de caresser une nymphette. C'est une ivresse incomparable, *hors concours**, qui atteint une autre sphère, une autre gamme de sensibilité. En dépit de tout – nos querelles, son humeur acariâtre, ses bouderies et simagrées, et l'abjection et le péril et ce désespoir sans issue – je restais profondément enraciné dans ce paradis de mon choix, paradis dont les cieux avaient peut-être la couleur des flammes de l'enfer, mais paradis quand même.

Le psychiatre éclairé qui étudie mon cas – et que j'imagine à présent aussi fasciné par le docteur Humbert qu'un lapereau naïf devant un serpent – attend sans doute avec impatience que j'emmène ma Lolita au bord de la mer pour y trouver, enfin, la « gratification » du désir de toute ma vie, et le « défoulement » de cette « obsession » qui hantait mon « subconscient » depuis mes amours frustrées et incomplètes avec la fillette initiale, la petite Miss Lee.

Eh bien, camarade, laissez-moi vous dire que j'ai effectivement cherché une plage ; mais je dois avouer que lorsque nous atteignîmes le

mirage de ses flots gris, ma petite compagne de voyage m'avait déjà dispensé tant de félicités que la quête de ce Royaume auprès de la Mer, cette Côte d'Azur sublimée, appelez cela comme vous voudrez, loin d'être un impératif de mon subconscient, était devenue la poursuite rationnelle d'un plaisir jusqu'alors purement théorique. Les séraphins ne l'ignoraient pas, et ils préparèrent le terrain en conséquence. Notre halte sur les galets d'une crique plausible de la côte Atlantique fut complètement gâchée par le temps : un ciel épais et lourd de pluie, des vagues boueuses, la mélancolie d'une brume sans fond mais étrangement prosaïque – quoi de plus opposé au charme piquant, aux circonstances irisées, aux contingences vermeilles de mon aventure de la Riviera ? Plus tard, il y eut ces deux ou trois plages semi-tropicales du golfe du Mexique, ensoleillées, certes, mais grouillantes de bêtes venimeuses et balayées par des ouragans incessants. Finalement, sur une plage de Californie, devant le spectre du Pacifique, je mis à profit l'intimité un peu perverse d'une manière de grotte, d'où l'on entendait les hurlements d'une troupe de girl-scouts qui se baignaient dans les brisants à l'autre bout de la plage, derrière des arbres en putréfaction ; mais un brouillard trouble-fête nous enveloppait comme une couverture mouillée, le sable était visqueux et abrasif, Lo était toute abrasée et visqueuse et piquetée de chair de poule, et pour la première fois de ma vie je ressentis aussi peu de désir pour elle que pour un lamantin. Mes savants lecteurs seront peut-être curieux d'apprendre que même si nous avions découvert quelque part une plage propice, c'eût été trop tard, car ma véritable libération était survenue beaucoup plus tôt : au moment exact, en vérité, où Annabelle Haze, alias Dolorès Lee, alias Lolibelle, m'était apparue, brune et dorée, à demi agenouillée et levant les yeux, sur cette *piazza* de vaudeville, en une harmonie qui évoquait, de façon fallacieuse et déloyale mais éminemment convaincante, une plage au bord de la mer (bien qu'il n'y eût qu'un lac insignifiant dans les environs).

Voilà qui règle le compte de ces émotions excentriques, que les préceptes de la psychiatrie moderne ont si bien modelées, sinon créées de toutes pièces. Bref, je me détournai – je détournai ma Lolita – de ces plages qui étaient par trop maussades sous les embruns ou trop populeuses sous le soleil. Néanmoins, en souvenir, peut-être, du temps où je hantais sans trêve et sans espoir les jardins publics d'Europe, j'avais gardé la nostalgie des activités de plein air et je souhaitais ardemment trouver des terrains de jeux à ciel ouvert – là où j'avais enduré jadis tant

de honteuses privations. Une fois de plus, je devais être frustré. Ma déconvenue, que je dois enregistrer ici (tandis que je refonds graduellement ce récit en une exposition des terreurs et des risques continuels qui suintaient sous mon euphorie), ne porte atteinte en aucune manière à la beauté lyrique, ou épique, ou tragique, mais jamais arcadienne, des Solitudes de l'Amérique. Car elles sont belles, ces Solitudes, d'une beauté presque déchirante, avec une note d'abandon extatique, ignoré et candide, que n'ont plus mes villages suisses, ces jouets brillants et laqués, ni les Alpes trop glorifiées de mon enfance. Des amants innombrables se sont enlacés sur le gazon bien tondu des montagnes du Vieux Monde, sur des tapis de mousse artificiellement rembourrée, près d'une source commode et aseptisée, sur des bancs rustiques à l'ombre de chênes zébrés d'initiales, et dans les multiples cabanes de multiples forêts de hêtres. Mais dans les Solitudes d'Amérique, l'amant champêtre aura peine à perpétrer le plus ancien de tous les crimes et passe-temps. Des plantes empoisonnées dévorent la croupe de sa bien-aimée, des insectes sans nom tenaillent la sienne ; les arêtes aiguës du sol de la forêt piquent les genoux du galant, et les moustiques ceux de sa belle ; et tout autour d'eux rôde le bruissement subreptice de serpents en puissance – que dis-je, de dragons semi-disparus ! – et les graines de fleurs cruelles s'accrochent en croûtes verdâtres, tels des crabes aux mâchoires préhensiles, à la chaussette noire garrottée d'élastique comme à la socquette blanche en accordéon sur la cheville.

J'exagère un peu. Un jour d'été, à midi, en montagne, juste en deçà de la ligne des derniers arbres, près d'un torrent minuscule dont le chant berçait des myriades de fleurettes aux coloris célestes – des dauphinelles, aimé-je à croire – nous découvrîmes, Lolita et moi, un coin isolé et romantique à souhait, quelque trente mètres au-dessus de la route de col où nous avions laissé la voiture. Nul pied humain, semblait-il, n'avait encore foulé cette pente abrupte. Un sapin ultime, fourbu, reprenait haleine sur le rocher qu'il avait eu l'audace d'escalader. Une marmotte nous sifflota au nez et disparut. Sous la couverture de voyage que j'avais déployée pour Lolita, des pétales desséchés crépitaient doucement. Vénus passa. La falaise déchiquetée surplombant le sommet de la pente, au-dessus, et des taillis enchevêtrés, au-dessous, nous garantissaient à la fois du soleil et des hommes. Hélas, je n'avais pas compté avec le sentier de traverse, à peine visible, qui se faufilait à la dérobée entre le roc et la

broussaille à quelques pas de nous.

Nous fûmes, ce matin-là, plus près d'être démasqués que nous ne le fûmes jamais, et nul ne s'étonnera que cette expérience m'ait dégoûté pour toujours des voluptés rurales.

Je me souviens que l'opération était finie, bien finie, et que Lo pleurait dans mes bras – une tempête de sanglots salutaires, après l'une de ces crises de mauvaise humeur dont la fréquence devait croître singulièrement au cours de cette année par ailleurs admirable. Je venais de rétracter quelque absurde promesse qu'elle m'avait arrachée dans un moment de passion aveugle et impatiente, et elle se vautrait sur le sol, secouée de larmes, griffant ma main qui la caressait, et je riais tendrement, et l'horreur atroce, intolérable, inconcevable et probablement éternelle que je connais aujourd'hui n'était encore qu'un point d'ombre dans le saphir de mon bonheur ; nous gisions donc l'un près de l'autre, et soudain, avec un spasme de terreur – un de ces soubresauts qui ont fini par disloquer mon pauvre cœur – je croisai le regard noir, absolument fixe, de deux enfants étranges et gracieux, nymphette et faunelet, que leurs traits identiques (cheveux noirs et plats, joues exsangues) proclamaient frère et sœur, sinon jumeaux. Tous deux vêtus de bleu, ils nous dévisageaient, bouche bée, tapis sur le sentier, se confondant avec les fleurs alpestres.

Je happai le coin de la couverture, en un effort désespéré pour nous cacher – et au même instant, tout près de nous, quelque chose qui évoquait la masse à pois blancs d'un énorme ballon de plage égaré dans les buissons se mit à rouler, puis se redressa et se révéla la silhouette d'une grosse dame aux cheveux noirs et courts, qui ajouta machinalement un lis sauvage à son bouquet tout en nous contemplant par-dessus son épaule, par-delà les deux angelots de cobalt ciselé.

Aujourd'hui que j'ai un tout autre gâchis sur la conscience, je sais que je ne manque pas de courage ; à l'époque, je n'en étais pas encore conscient et je me rappelle que je fus ébahi par mon sang-froid. Murmurant un ordre, l'ordre bref et tranquille que l'on donne, même au plus fort du danger, à un animal dressé, hagard, taché de sueur et recroquevillé d'épouvante (quel fol espoir, quelle haine font palpiter les flancs du jeune fauve, quelles sombres étoiles transpercent le cœur du dompteur ?), je fis lever Lo et nous partîmes d'un pas majestueux, puis dégringolâmes – loin de la majesté ! – jusqu'à la voiture. Une pimpante

automobile du type « familial » était garée derrière elle, et un bel Assyrien avec une petite barbe noire aux reflets bleu de roi, un monsieur très bien, portant chemise de soie et pantalon magenta, photographiait gravement le panonceau indiquant l'altitude du col ; elle dépassait trois mille mètres et j'étais tout essoufflé. Crissant et dérapant sur le gravier, nous filâmes aussitôt, tandis que Lo bataillait toujours avec ses vêtements et m'injuriait en des termes dont je n'avais jamais imaginé qu'ils pussent venir à l'esprit d'une petite fille, et moins encore sur ses lèvres.

Nous connûmes plusieurs autres incidents scabreux. Ainsi, l'épisode du cinéma. En ce temps-là, Lo vouait au cinéma une véritable passion (qui devait dégénérer par la suite en une tiédeur condescendante). Au cours de cette année de voyage, nous absorbâmes, avec une volupté dénuée de toute discrimination, oh, je ne sais pas, cent cinquante ou deux cents programmes et, durant nos périodes les plus denses d'engouement cinématographique, nous voyions jusqu'à six ou sept fois de suite les mêmes actualités, dont la bobine hebdomadaire accompagnait des films différents et nous pourchassait de ville en ville. Les préférences de Lo allaient, dans l'ordre décroissant, aux comédies musicales, aux films policiers et aux Westerns. Dans les premières, de vrais artistes, chanteurs ou danseurs, jouent le rôle d'artistes imaginaires, au sein d'un univers essentiellement imperméable à la souffrance, d'où la mort comme la vérité sont bannies, et où, à la fin, le cheveu blanchi, la paupière humide, techniquement immortel, le père tout d'abord intraitable de la jeune héroïne mordue par le démon du music-hall ira inévitablement applaudir son apothéose sous les feux de Broadway la fabuleuse. Le monde du crime est à l'autre pôle : là, d'héroïques reporters sont torturés, les notes de téléphone se chiffrent par millions de dollars et, dans une saine et vigoureuse ambiance de mitraillage à l'aveuglette, les traîtres sont traqués à travers égouts ou entrepôts par des policiers pathologiquement insensibles au danger (je devais, moi, leur coûter moins d'efforts). Et les Westerns, enfin : le paysage d'acajou, le cow-boy intrépide aux yeux bleus dans un visage rubicond, l'institutrice ravissante mais un peu collet monté qui vient prendre son poste au Camp du Diable, le cheval qui se cabre, le pistolet pointant à travers la vitre brisée en éclats, l'incroyable bagarre à coups de poing, l'avalanche fracassante de meubles démodés et poussiéreux, l'art de transformer la table de bar en arme de combat, le saut périlleux miraculeusement synchronisé, la main plaquée au sol et tâtonnant à la recherche du couteau lâché, le grognement de douleur, le

craquement calleux du poing sur le menton, le coup de botte au ventre, le plongeon dans les jambes ; et aussitôt après cette tornade de violences pléthoriques qui expédierait un Hercule à l'hôpital (j'en sais quelque chose), on ne voit qu'une simple balafre, plus aguichante que profonde, sur la pommette bronzée du héros qui, légèrement échauffé, enlace les formes splendides de son accordée du Far West. Je me souviens, donc, de cette séance en matinée, dans une petite salle sans air, bondée d'enfants et imprégnée des exhalaisons chaudes du *popcorn*. Une lune jaune luisait au-dessus du troubadour en foulard de rancher, il avait un doigt sur sa guitare, un pied sur une souche de pin, et j'avais innocemment passé mon bras autour des épaules de Lo et approché de sa tempe mon maxillaire inférieur, quand deux harpies assises derrière nous se mirent à marmonner des commentaires ahurissants – je ne sais si je les entendis de travers, mais ce que je crus comprendre me fit ôter ma main angélique et, naturellement, le reste du film ne fut pour moi qu'un brouillard diffus.

Je me rappelle un autre spasme de terreur, associé dans mon souvenir à ce petit bourg que nous traversions, une nuit, sur le chemin du retour. Une trentaine de kilomètres avant, je lui avais parlé de Beardsley et de l'école où elle entrerait comme externe, un établissement de tout premier ordre où l'on n'avait que faire des sottises modernes telles que l'enseignement mixte et autres fadaises à la mode, sur quoi Lo me régala d'une de ces tirades furibondes dont elle avait le secret, où l'insulte et la supplication, l'outrecuidance et le charabia, une grossièreté fielleuse et une détresse enfantine s'entrelaçaient en une exaspérante parodie de logique qui m'acculait à une parodie d'explication. Étourdi par ses vociférations (« … plutôt crever… je serais idiote de te prendre au sérieux… dégoûtant… pas d'ordre à recevoir de toi… je te déteste… » et j'en passe), je traversai sur ma lancée la ville endormie, à la même allure régulière (quatre-vingts à l'heure, au moins) que sur l'autoroute polie, et une voiture de police braqua sur nous son projecteur et me contraignit à m'arrêter. Je fis taire Lolita qui déblatérait toujours d'une voix mécanique. Les policiers – ils étaient deux – la toisèrent avec une curiosité malévole. Et subitement, elle fut toutes fossettes et leur sourit gentiment – le sourire radieux qu'elle n'avait jamais accordé à ma virilité orchidienne ; car, en un sens, ma Lolita avait encore plus peur que moi de la Loi ; et lorsque ces braves gens nous eurent absous et que nous repartîmes, roulant avec une lenteur servile, Lolita, hormis ses paupières closes et frémissantes, était l'image même de la catalepsie.

Ici, je dois vous faire une confidence surprenante. Vous allez rire – et pourtant, en toute sincérité, je n'ai jamais réussi, pour une raison ou l'autre, à m'informer de l'aspect légal de notre situation. Je n'en sais pas plus aujourd'hui. Oh, certes, j'ai glané quelques bribes çà et là : en Alabama, par exemple, un tuteur ne peut changer la résidence de son ou sa pupille sans une ordonnance expresse du tribunal ; le Minnesota, à qui je tire mon chapeau, stipule que si un parent proche assume la charge et la responsabilité d'un mineur de moins de quatorze ans, le tribunal n'a pas à en juger. Question : le beau-père d'une enfant impubère à la beauté ensorcelante, beau-père en titre depuis un mois à peine, veuf neurasthénique d'âge mûr et de fortune modeste mais indépendante, avec derrière lui les parapets de la vieille Europe, un divorce et plusieurs asiles d'aliénés, peut-il être considéré comme un parent proche et, partant, comme un tuteur naturel ? Dans la négative, devais-je – pouvais-je me permettre d'oser – notifier l'administration compétente et présenter une requête (comment présente-t-on cela ?) afin que le tribunal désignât un enquêteur pour établir un rapport sur l'humble et louche Humbert et la dangereuse Dolorès Haze ? Les divers traités sur le mariage, le viol, l'adoption, et cætera, que je consultai d'un œil coupable dans les bibliothèques publiques de tant de villes, grandes ou petites, ne me furent d'aucune aide car ils se bornaient à spécifier en caractères menaçants que l'État est une sorte de super-tuteur de tous les enfants mineurs. Pilvin et Zapel, si mes souvenirs sont bons, ont consacré un ouvrage impressionnant aux aspects légaux du mariage, mais ils ne se sont nullement intéressés au cas d'un parâtre ayant une fillette sans mère sur les bras et les genoux. Mon ami le plus sûr, un mémento publié par les services de l'Assistance Sociale (Chicago, 1936), qu'une vieille demoiselle innocente exhuma à grand-peine du fond d'une réserve poussiéreuse, spécifie : « La loi n'exige pas que tout mineur soit confié à un tuteur ; le tribunal reste passif tant que la situation de l'enfant n'est pas menacée par un péril manifeste. » J'en conclus qu'un tuteur n'est désigné que s'il en exprime solennellement et officiellement le souhait ; mais des mois entiers peuvent s'écouler avant qu'il soit appelé à comparaître devant le tribunal pour déployer ses ailes fraîchement empennées de gris, et dans l'intervalle, l'enfant gracieuse et démoniaque reste légalement livrée à elle-même (ce qui était, en somme, le cas de Dolorès Haze). Vient alors le jour de l'audience. Quelques questions du magistrat, quelques réponses rassurantes de l'avocat, un sourire, un hochement de tête, une bruine légère au-dehors, et le tuteur est désigné…

Et pourtant, je n'osais me décider. Cache-toi, souriceau craintif, terre-toi dans ton trou ! Je savais que les tribunaux ne montrent de zèle intempestif que s'il existe un litige d'ordre financier : deux tuteurs trop gourmands, une orpheline spoliée, un troisième larron plus avide encore. Dans mon cas, les choses étaient parfaitement en règle, l'inventaire dressé, et les modestes biens laissés par sa mère attendaient, intacts, la majorité de Dolorès. La solution de sagesse, semblait-il, était de m'abstenir de toute démarche. Pourtant, en me tenant *trop* coi, ne risquais-je pas d'éveiller l'attention importune d'une œuvre charitable ou de quelque autre ardélion ?

L'ami Farlow, qui se piquait d'être avocat, aurait pu me conseiller utilement, mais il était trop accaparé par le cancer de Jeanne pour faire plus que ce qu'il avait promis, c'est-à-dire de gérer le maigre capital de Charlotte pendant que je remontais pas à pas les pentes de l'abîme où m'avait plongé sa mort. Je l'avais si bien amené à croire que Dolorès était ma fille naturelle que je ne pouvais guère attendre qu'il se mît martel en tête à son sujet. Je suis – comme le lecteur n'a pu manquer de s'en rendre compte – un homme d'affaires déplorable ; mais l'ignorance, non plus que l'indolence, n'auraient jamais dû me retenir de chercher des conseils autorisés. Ce qui m'en empêcha, en réalité, fut la pensée insupportable que si je tentais de faire pression sur le destin, si peu que ce fût, dans l'espoir d'authentifier rationnellement son offrande fantastique, ce don s'anéantirait aussitôt – tel ce palais du conte oriental qui disparaissait subitement du faîte de la montagne chaque fois qu'un nouvel acquéreur demandait au gardien pourquoi l'on pouvait voir depuis la vallée une bande de ciel rougeoyant entre le roc noir et les fondations.

Je songeai qu'en arrivant à Beardsley (site de l'université féminine du même nom), j'aurais accès aux ouvrages de référence que je n'avais pu consulter jusqu'alors, tels que le traité de Wœrner sur *La Tutelle selon la Loi Américaine* et diverses publications du « Children's Bureau ». De plus, en ce qui touchait Lolita, il me sembla que tout serait mieux que l'oisiveté démoralisante dans laquelle elle vivait. Moi qui pouvais la convaincre de faire tant de choses – dont l'énumération aurait de quoi émerveiller pédagogues et sociologues – j'étais incapable, si ferventes que fussent mes prières, et si véhémentes mes menaces, de l'intéresser à d'autres lectures que les soi-disant comic books et les feuilletons de magazines féminins. Toute prose un tant soit peu plus élevée lui apparaissait comme un odieux pensum scolaire, et bien qu'elle se

montrât (théoriquement) disposée à lire *Les Mille et Une Nuits*, ou *La Fille des Steppes*, ou *Petites Femmes*, elle protestait qu'elle n'avait pas envie de gaspiller ses « vacances » à de tels casse-tête littéraires.

J'estime aujourd'hui que ce fut une erreur funeste de revenir sur la côte Est et de placer Lolita dans cette institution privée de Beardsley, au lieu de franchir avec elle la frontière mexicaine, puis de vivre une couple d'années de bonheur subtropical dans une semi-clandestinité, jusqu'au jour où il m'eût été possible d'épouser sans crainte ma petite Créole : car je dois avouer qu'il m'arrivait parfois, dans la même journée, selon l'état d'irritation de mes glandes et ganglions, de passer d'un pôle d'insanité à l'autre – de la pensée qu'il me faudrait, environ 1950, trouver le moyen de me débarrasser d'une adolescente difficile dont la nymphescence magique se serait évaporée – jusqu'à là pensée que je parviendrais peut-être, la chance et la patience aidant, à lui faire procréer à son tour une nymphette, la petite Lolita II, qui aurait mon sang dans ses veines délicates et ne compterait que huit ou neuf ans vers 1960, alors que je serais encore dans la force de l'âge ; en fait, les facultés télescopiques de ma sensibilité, ou a-sensibilité, étaient telles que je pouvais distinguer à l'horizon du temps un vieillard encore vert – mais n'était-ce point vert-de-gris ? – le docteur Humbert, doux excentrique salivant, en train de pratiquer sur les charmes suprêmement exquis de Lolita la Troisième l'art d'être grand-papa.

À l'époque de ce voyage extravagant, je ne doutais pas d'avoir lamentablement échoué en tant que père de Lolita I$^{re}$. Certes, je faisais de mon mieux ; je lisais et relisais sans cesse une brochure intitulée (avec une saveur involontairement biblique) *Connaissez votre Fille*, que j'avais trouvée dans la librairie où je venais d'acheter, pour le treizième anniversaire de Lo, une édition de luxe, avec des illustrations ravissantes, commercialement parlant, de *La Petite Sirène* d'Andersen. Cependant, même aux meilleurs moments, quand nous lisions côte à côte par un après-midi de pluie (le regard de Lo glissant de la fenêtre à sa montre pour retourner aussitôt vers la rue), ou quand nous nous attablions avec une joyeuse voracité dans une auberge routière bondée de monde, quand nous faisions la tournée des magasins, ou nous amusions à quelque puéril jeu de cartes, ou regardions silencieusement, en compagnie d'autres automobilistes et de leurs enfants, une voiture éventrée et éclaboussée de sang et un soulier de femme dans le fossé (Lo, comme nous repartions : « C'était exactement le modèle de mocassin que je me tuais à décrire à cet

imbécile de bottier ») ; en toutes ces occasions fortuites, mon personnage paternel m'apparaissait aussi peu plausible que l'était Lo elle-même dans son rôle de fille. Notre odyssée coupable contribuait-elle à amoindrir nos talents d'imitateurs ? Et dans ce cas, pouvais-je espérer qu'un domicile fixe et la discipline quotidienne de l'école sauraient nous les rendre ?

Mon choix de Beardsley fut inspiré par la pensée que la ville abritait non seulement une école de filles régie selon des méthodes relativement conservatrices, mais aussi cette université féminine dont j'ai parlé tout à l'heure. Dans mon désir de me « caser », de m'attacher à quelque surface assez bigarrée pour que mes zébrures pussent s'y confondre, j'avais songé à un homme que je connaissais, professeur au Département français de l'université ; il avait la bonté d'utiliser mon manuel pour ses cours et s'était même efforcé un jour de me faire venir à Beardsley pour donner une conférence. Je n'avais pas la moindre intention de céder à ses invites, car, ainsi que je l'ai déjà signalé au cours de cette confession, il n'est rien de plus abominable à mes yeux que le bassin pesant et affaissé, les mollets épais et le teint grossier de l'étudiante type (en qui je vois, peut-être, le cercueil bestial de chair de femme où mes nymphettes sont ensevelies vivantes) ; mais je désirais ardemment une étiquette, une toile de fond, un simulacre – et, comme on va le voir, j'avais une raison, toute bouffonne qu'elle fût, pour considérer le voisinage du vieux Gaston Godin comme une protection des plus efficaces.

Enfin, il y avait aussi la question financière. Mon revenu se volatilisait sous la charge de ces vacances prolongées. Certes, nous nous contentions des motels les plus modestes mais, de temps à autre, quelque hôtel d'un luxe prétentieux ou un pseudo-ranch pour cow-boys du dimanche venaient mutiler notre budget ; de plus, je dépensais des sommes ahurissantes en excursions et en toilettes pour Lo, et le vieux tacot de Charlotte, quoique encore vigoureux et d'un dévouement sans pareil, exigeait sans cesse de nouvelles réparations, petites ou grosses. J'ai trouvé, inscrites sur le coin d'une vieille carte routière – qui, je ne sais par quel hasard, a survécu parmi les papiers que les autorités ont eu la bienveillance de me laisser afin que je puisse écrire ce mémoire – quelques notes hâtives grâce auxquelles je puis donner les précisions suivantes. Durant cette année divagatrice, d'août 1947 à août 1948, le logement et la nourriture m'ont coûté environ 5.500 dollars ; l'essence, l'huile et les réparations, 1.234, et divers « extra » une somme presque égale ; ainsi, en 150 jours de locomotion effective (nous avons couvert

plus de 43.000 kilomètres !), plus quelque 200 jours de haltes interpolées, ce modeste rentier a-t-il dépensé près de 8.000 dollars, disons plutôt 10.000, car, étant donné mon manque d'esprit pratique, j'ai sûrement oublié une foule de choses.

Nous revînmes donc vers l'Atlantique, moi plus dévasté que ragaillardi par la satisfaction de ma passion, et elle rayonnante de, santé, sa guirlande bi-iliaque toujours aussi menue que celle d'un garçonnet, bien qu'elle eût gagné cinq centimètres et près de quatre kilos. Nous avions été partout, et nous n'avions rien vu. Je me surprends à penser aujourd'hui que notre voyage n'avait fait que souiller de longs méandres de fange ce pays immense et admirable, cette Amérique confiante et pleine de rêves, qui n'était déjà plus pour nous, rétrospectivement, qu'une collection de cartes écornées, de guides disloqués, de pneus usés – et les sanglots de Lo dans la nuit, chaque nuit, chaque nuit, dès que je feignais de dormir.

# IV

Quand nous arrivâmes, à travers des jeux d'ombre et de lumière, au 14 Thayer Street, un jeune garçon aux yeux graves nous accueillit avec les clefs et un mot de Gaston, qui avait loué la maison pour nous. Ma Lolita, sans même jeter un coup d'œil à son nouveau foyer, alluma d'un geste aveugle la radio vers laquelle son instinct l'avait menée tout droit, puis elle se laissa choir sur le divan du salon avec une brassée de vieux magazines qu'elle avait découverts, avec cette même infaillibilité qui n'avait que faire du regard, en plongeant la main dans l'anatomie inférieure d'un guéridon.

Personnellement, le choix de notre résidence m'importait peu, pourvu que j'eusse la possibilité d'enfermer Lo à l'abri ; cependant, les lettres que j'avais échangées avec le vague, trop vague Gaston, avaient vaguement suggéré à mon esprit une villa de briques revêtues de lierre. En réalité, l'endroit offrait une morne ressemblance avec la maison Haze (distante de six cents kilomètres à peine) : c'était le même type de carcasse de bois d'un gris maladif, avec un toit de bardeaux et des stores de treillis d'un vert encore plus maladif ; les pièces, quoique plus petites et meublées dans un style peluche-et-faïences-aux-murs plus homogène, étaient disposées selon un plan presque rigoureusement identique. Mon bureau, en revanche, était ici une pièce beaucoup plus vaste, tapissée du sol au plafond de quelque deux mille ouvrages de chimie, science que mon propriétaire (en congé de recherches pour un an) enseignait à l'Université de Beardsley.

J'avais espéré que l'École de Jeunes Filles, un externat privé et fort onéreux (repas de midi compris, gymnase somptueux), saurait non seulement cultiver ces jeunes corps impubères mais aussi nourrir leurs esprits des préceptes essentiels de l'éducation classique. Gaston Godin, dont le jugement sur l'habitus américain était rarement conforme aux faits, m'avait averti avec la dilection d'un vieux cynique européen pour ce genre d'aphorismes, que l'école se révélerait peut-être une de ces institutions où les jeunes filles apprennent « non pas à écrire très bien mais à sentir très bon ». Je crois qu'elles ne parvenaient même pas à cela.

Lors de ma première entrevue avec Miss Pratt, la directrice, elle me fit des compliments sur les « jolis yeux bleus » de ma fille (des yeux bleus ! Lolita !) et sur la belle amitié qui m'unissait à ce « pur génie si français »

(un génie ! Gaston !), puis elle confia Dolly à une certaine Miss Cormorant et, fronçant les sourcils avec une mimique recueillie, elle ouvrit le feu :

« Nous nous soucions peu, monsieur Humbird, de faire de nos élèves des ânes savants capables de réciter la liste de toutes les capitales d'Europe, que personne ne connaît, entre nous soit dit, ou d'apprendre par cœur les dates de batailles tombées dans l'oubli. Notre souci majeur est d'aider nos enfants à s'adapter à la vie en société. C'est pourquoi nous mettons l'accent sur ces quatre notions essentielles : le théâtre, la danse, la discussion et le rendez-vous. Nous sommes confrontés à [9] certaines données irréfutables. Votre charmante Dolly va bientôt atteindre l'âge où le rendez-vous et les règles qui le gouvernent – comment le fixer ou l'accorder, comment s'habiller, comment se comporter, et j'en passe ! – sont tout aussi impérieux à ses yeux que le sont pour vous les affaires – vos relations d'affaires, vos succès d'affaires – ou que le sont pour moi (un sourire) le bonheur et la santé de mes fillettes. Dorothy Humbird est déjà prisonnière de cet engrenage social qui gravite, que nous le voulions ou pas, autour des milk-bars et des comptoirs de hot dogs, des glaces maltées et du coca-cola, du cinéma, des danses de cow-boys, ce qu'on appelle des « parties de couverture » sur la plage, et même des parties de shampooing en commun ! Évidemment, parmi ces activités, il en est que nous ne tolérons pas dans notre école ; il en est d'autres que nous réorienterons vers des buts plus constructifs. Mais nous nous efforçons de tourner le dos aux nuages et de nous offrir hardiment à la lumière du soleil. Pour me résumer, tout en respectant certaines méthodes d'enseignement, nous cherchons en premier lieu à développer le sens de la communication plutôt que celui de la composition. En d'autres termes, malgré tout le respect que nous portons à Shakespeare et ses semblables, nous voulons que nos fillettes *communiquent* librement avec ce monde bien vivant qui les entoure au lieu de se plonger dans de vieux bouquins moisis. Nous tâtonnons encore, c'est possible, mais nous tâtonnons intelligemment, un peu comme un gynécologue cherchant une tumeur. Voyez-vous, docteur Humburg, nous pensons en termes organismiques et organisationnels. Nous avons banni cette masse de sujets inutiles et incongrus qu'il était de tradition, naguère, d'imposer aux jeunes filles, et qui ne laissaient aucune place aux connaissances, talents et disciplines qui sont indispensables si l'on veut que les enfants sachent, plus tard, diriger leurs vies et – comme pourraient ajouter les cyniques – celles de

leurs époux. Monsieur Humberson, mettons les points sur les « i » : il est important de savoir situer la position d'une étoile sur la carte du ciel, mais la position idéale du réfrigérateur dans la cuisine est peut-être plus importante encore pour la ménagère en herbe. On se plaît à dire que l'école n'a d'autre mission que de donner aux enfants une solide éducation. Mais qu'entend-on par éducation ? Autrefois, cela se réduisait à un processus purement verbal ; ainsi, un ou une enfant astreint à apprendre par cœur une bonne encyclopédie en savait tout autant, sinon plus, que l'école n'aurait pu lui enseigner. Docteur Hummer, je me demande si vous vous rendez compte que, pour l'enfant pré-adolescente d'aujourd'hui, les programmes scolaires sont moins vitaux que ceux du cinéma local (un pétillement dans le regard), pour répéter la plaisanterie que la psychanalyste de l'Université de Beardsley s'est permise l'autre jour. Nous ne vivons pas seulement dans un univers intellectuel, mais aussi dans un univers matériel. S'ils ne sont pas fondés sur une expérience pratique, les mots perdent toute signification. Dorothy Hummerson n'a pas la moindre raison au monde de se préoccuper de la Grèce et de l'Orient, avec leurs harems et leurs esclaves ! »

J'étais saisi d'horreur par cette conception de la pédagogie – mais je devais rencontrer par la suite deux dames fort sensées qui avaient eu quelque rapport avec l'école, et elles m'affirmèrent que les élèves étudiaient les classiques comme ailleurs, et que l'homélie sur la « communication » n'était ni plus ni moins qu'un boniment visant à parer d'un modernisme lucratif la vétusté de l'école de Beardsley, où l'on suivait, en fait, les principes pédagogiques les plus confirmés.

L'attirance que cette école entre toutes exerçait sur moi avait une autre raison, dont l'énoncé fera peut-être sourire certains de mes lecteurs, mais qui revêtait à mes yeux une importance décisive, car c'est ainsi que je suis fait. De l'autre côté de la rue, exactement en face de notre maison, j'avais remarqué une brèche – un terrain vague envahi de mauvaises herbes, avec quelques buissons aux couleurs vives, un tas de briques, de vieilles planches éparses, et l'écume mauve et ocre de ces fleurettes étiques que l'automne fait naître au bord des routes de campagne ; or, à travers cette brèche, l'on voyait un tronçon miroitant de la rue de l'école, qui était parallèle à notre Thayer Street, et, juste derrière, la cour de récréation de ladite école. Outre le bien-être psychologique que cette disposition des lieux me promettait en gardant adjacentes aux miennes les activités diurnes de Dolly, j'anticipai sur-le-champ le plaisir que j'aurais à

déterminer, depuis la fenêtre de mon bureau-chambre à coucher et à l'aide de jumelles puissantes, le pourcentage statistiquement immanquable de pures nymphettes parmi les autres petites fille jouant autour de ma Dolly durant les récréations ; malheureusement, le jour même de la rentrée scolaire, des ouvriers vinrent planter une palissade en bordure de la brèche, et bientôt, un échafaudage de bois jaunâtre se dressa vicieusement au-delà de cette palissade, masquant sans recours mon champ de vision magique ; et dès qu'ils eurent empilé assez de planches pour tout gâter, ces constructeurs aberrés interrompirent leur ouvrage et disparurent à jamais.

# V

Dans une rue telle que Thayer Street, parmi l'or et le fauve et le vert résidentiels d'une petite et cordiale cité universitaire, l'on ne pouvait guère échapper aux vociférations optimistes des experts météorologistes du voisinage. Je me piquais de maintenir mes rapports avec eux à une température rigoureusement égale : jamais impolis, toujours distants. Mon voisin du ponant, qui aurait pu être un homme d'affaires, ou un professeur d'université, ou les deux, m'adressait parfois la parole tout en épilant ses plates-bandes de fleurs d'arrière-saison, ou en arrosant sa voiture, ou (plus tard) en dégivrant l'allée de son garage – peu me chaut que ces verbes soient impropres – mais mes grognements laconiques, juste assez distincts pour sembler des formules conventionnelles d'assentiment ou des questions bouche-trous, coupaient court à toute évolution vers la familiarité. Des deux maisons qui flanquaient les broussailles rabougries du terrain vague d'en face, l'une était vide, et l'autre abritait deux professeurs d'anglais : Miss Lester (tweed et cheveux courts) et Miss Fabian (très féminine, déjà étiolée), qui n'avaient d'autre sujet de conversation de trottoir que la beauté juvénile de ma fillette et le charme candide de Gaston Godin. Ma voisine du levant, de loin la plus redoutable du quartier, était une mégère de comédie, au long nez pointu, dont le défunt frère avait été l'économe de l'Université. Je la revois encore harponner Dolly à la sortie de l'école, tandis que j'attendais à la fenêtre du salon, guettant avec une impatience fébrile le retour de ma bien-aimée. L'odieuse rosière, s'efforçant de dissimuler sa curiosité morbide sous un masque de suavité bienveillante, lui barrait le chemin, appuyée sur son parapluie aigu (l'averse de neige fondue avait cessé, un soleil âpre et mouillé filtrait faiblement), et Dolly, son manteau brun ouvert en dépit du froid piquant, une pile structurale de livres et de cahiers pressée contre son estomac, ses genoux rosis au-dessus de ses informes bottes de caoutchouc, une ébauche de sourire, tout penaud et effarouché, voletant fugitivement sur son petit visage au nez retroussé et qui (peut-être à cause de la lumière blafarde de l'hiver) paraissait presque banal, rustique, teutonique, un visage de *mägdlein* – Dolly prise au piège se débattait devant les questions de la Demoiselle du Levant : « Et où donc est ta mère, ma mignonne ? Et quelle est la profession de ton pauvre papa ? Et où viviez-vous avant ? » Une autre fois, l'horrible créature m'accosta avec un coassement amène – mais je pus m'esquiver ; et quelques jours plus

tard, nous reçûmes une lettre enserrée dans une enveloppe doublée de bleu, un subtil mélange de poison et de sirop, conviant Dolly à venir chez elle un dimanche et s'installer dans un bon fauteuil pour admirer « la masse de livres magnifiques que ma chère maman m'a donnés quand j'étais une petite fille, au lieu de laisser la radio hurler jusqu'à des heures indues ».

Je devais me méfier aussi de Mrs. Holigan, notre cuisinière-femme de ménage, qui m'avait été léguée par les précédents locataires en même temps que l'aspirateur. Dolly prenait son repas de midi à l'école, ce qui simplifiait les choses, et j'étais exercé à lui servir un copieux petit déjeuner et à réchauffer le dîner que Mrs. Holigan préparait avant de s'en aller. Cette femme obligeante et inoffensive avait, grâce à Dieu, le regard trop brouillé pour remarquer les détails, et j'étais devenu grand clerc dans l'art de refaire les lits ; cependant, j'étais continuellement obsédé par la crainte d'avoir oublié quelque part une tache fatale, ou celle de surprendre l'innocente Lo, aux rares occasions où sa présence coïncidait avec celle de Holigan, en train de s'épancher sur sa poitrine généreuse dans l'intimité d'un bavardage d'arrière-cuisine. J'avais fréquemment la sensation que nous vivions dans une maison de verre illuminée, et qu'à tout moment un visage parcheminé et aux lèvres effilées pouvait surgir du néant et se pencher à une fenêtre aux rideaux imprudemment écartés, pour se repaître gratis d'un spectacle que le voyeur le plus blasé aurait payé à prix d'or.

## VI

Un mot à propos de Gaston Godin. Si je goûtais sa compagnie – ou, du moins, la tolérais avec un certain soulagement – c'était surtout à cause du sentiment de sécurité absolue que sa corpulente personne déployait comme un charme sur mon secret. Non pas qu'il en eût connaissance ; je n'avais aucune raison particulière de me confier à lui, et il était trop égocentrique et distrait pour déceler ou soupçonner le moindre signe susceptible de l'amener à me questionner franchement et moi à lui répondre avec la même franchise. Héraut bénévole, il chantait mes louanges auprès des Beardsleyens. Eût-il deviné mes goûts et la situation de Lolita, cette découverte n'aurait eu d'autre intérêt pour lui que d'éclairer la simplicité de mon attitude à son égard – laquelle, du reste, était aussi exempte de décorum que de sous-entendus grivois ; car, en dépit de son esprit incolore et de sa mémoire vaporeuse, il sentait peut-être que j'en savais plus long sur son compte que tous les autres citoyens de la ville. C'était un célibataire mélancolique, aux traits avachis et flasques, dont le corps s'élégissait depuis la taille jusqu'à l'arceau étroit et légèrement dissymétrique de ses épaules et au cône de son crâne piriforme, orné de mèches noires et lisses sur un côté et, sur l'autre, d'infimes volutes calamistrées. La partie inférieure de son corps était énorme, et il se déplaçait curieusement, d'un pas feutré de pachyderme, sur des jambes d'une grosseur phénoménale. Il était toujours vêtu de noir, et cravaté de noir ; il se baignait rarement ; il parlait un anglais de vaudeville. Et pourtant, tout le monde le trouvait suprêmement adorable, délicieusement fantasque ! Les voisins le choyaient ; il connaissait par leurs prénoms tous les gamins de notre quartier (il vivait à quelques rues de chez nous) et en réquisitionnait quelques-uns pour balayer le trottoir devant sa porte, brûler les feuilles mortes dans sa cour, apporter du bois pour son feu, et même pour exécuter de menus travaux ménagers, en retour de quoi il les gavait de chocolats de luxe (garnis de « vraie » liqueur), dans le secret de sa cave, qu'il avait aménagée en boudoir à l'orientale, avec des panoplies de pistolets et de poignards cocasses sur les murs moisis et pavoisés de tentures camouflant les canalisations d'eau chaude. De plus, il avait transformé l'étage supérieur en atelier – ce vieux charlatan tâtait aussi de la peinture ! – et couvert les murs en pente (ce n'était guère plus qu'une mansarde) de grandes photographies : un André Gide pensif, Tchaïkovsky, Norman Douglas, deux autres écrivains anglais

en renom, Nijinsky (tout cuisses et feuilles de vigne), Harold D. Doublename (un être au regard perdu et aux théories de gauche, qui enseignait dans une université du Middle West) et Marcel Proust. Tous ces malheureux semblaient sur le point de rompre leur équilibre en déclive pour choir sur la tête du visiteur. Gaston possédait aussi un album de photos de tous les Jackys et Dickys des environs, et s'il m'arrivait de le feuilleter avec quelque commentaire sans conséquence, il fronçait ses lèvres bouffies et murmurait avec une moue nostalgique : « *Oui, ils sont gentils**. » Ses yeux bruns erraient alors autour de la pièce, autour du présent (un bric-à-brac sentimental et artistique), autour de la banalité de ses propres toiles (les guitares découpées en tranches, les yeux d'un primitivisme conformiste, les mamelles indigo et les arabesques géométriques de ce temps), puis, avec un geste vague en direction d'une coupe de bois peint ou d'un vase aux flancs veinés, il disait : « *Prenez donc une de ces poires. La bonne dame d'en face m'en donne plus que je n'en peux manger* », ou : « *Mississe Taillelore vient de me donner ces dahlias, belles fleurs que j'exècre**. » (Sombre, accablé, lourd de toute l'amertume du monde.)

Nous jouions aux échecs deux ou trois fois par semaine et, pour des raisons évidentes, je m'arrangeais pour que ce fût chez nous plutôt que chez lui. Assis tel un vieux poussah disloqué, ses mains dodues sur les genoux, il contemplait fixement l'échiquier comme si c'eût été un cadavre à l'autopsie. Il méditait une dizaine de minutes en soufflant par les naseaux – et il commettait un impair grotesque. Ou bien le brave homme, après avoir réfléchi plus longtemps encore, lançait : « Au roi ! » – une sorte de jappement sourd de vieux chien, mourant en un gargouillement rauque qui faisait trembloter ses bajoues ; et il levait soudain ses sourcils circonflexes avec un profond soupir quand je lui faisais remarquer qu'il était lui-même en échec.

Parfois, du coin où nous étions assis, dans mon bureau glacial, je pouvais entendre les petits pieds de Lo qui répétait quelque figure de ballet dans le salon du rez-de-chaussée ; mais la réceptivité extérieure de Gaston était douillettement engourdie, et il restait inconscient de ces rythmes nus – et-un et-deux, et-un et-deux, tout le poids sur la jambe droite étendue, jambe levée et jetée de côté, et-un et-deux – et ce n'était que lorsqu'elle commençait à sauter, ouvrant les jambes à l'apogée du saut, l'une pliée, l'autre tendue, s'envolant, atterrissant sur les pointes, que mon morne et pâle et pompeux adversaire se frottait le crâne ou la

joue, comme s'il eût confondu ces chocs lointains avec les assauts stupéfiants et redoutables de ma reine.

D'autres fois, Lola entrait de son pas traînant pendant que nous étudiions l'échiquier, et c'était un régal de voir Gaston, son regard éléphantesque toujours fixé sur ses pièces, se lever cérémonieusement pour lui serrer la main puis, lâchant aussitôt les doigts inertes de Lo, se laisser retomber sur son siège pour culbuter dans le guet-apens que je lui avais tendu. Un jour, vers la Noël, alors que nous ne nous étions pas vus depuis une quinzaine, il me demanda : « *Et toutes vos fillettes, elles vont bien** ? » – d'où je compris qu'il avait multiplié mon unique Lolita par le nombre de représentations vestimentaires que son œil chagrin et bas avait distinguées au cours de ses apparitions successives : Lo en blue jeans, en jupe, en short, en peignoir molletonné.

C'est à regret que je m'attarde ainsi sur ce pauvre hère (plus regrettable encore : l'année suivante, durant un séjour en Europe d'où il ne revint pas, il se trouva impliqué dans une sale histoire et, comble de l'ironie, ce fut à Naples que cela se passa !). Je l'aurais à peine mentionné au passage si sa présence à Beardsley n'avait un rapport si paradoxal avec mon affaire. Je le cite comme témoin à décharge. Membres du jury, voyez ce vieil inverti adipeux, répugnant et atrabilaire, dépourvu du moindre soupçon de talent, pédagogue déplorable, scoliaste de pacotille, méprisant souverainement l' « American Way of Life », ignorant triomphalement la langue anglaise, regardez-le, trônant dans cette cité de la pudibonde Nouvelle-Angleterre, dorloté par les vieux et caressé par les jeunes, les leurrant tous et, oh, s'en donnant à cœur joie – et regardez-moi…

# VII

Il me faut maintenant, bien à contrecœur, signaler une baisse indiscutable de moralité chez Lolita. Si elle n'avait jamais pris une part bien active aux ardeurs qu'elle allumait en moi, jamais non plus elle n'avait manifesté jusqu'alors d'amour du lucre. Mais j'étais fol et faible et l'esclave de ma belle nymphette sans merci. Avec le déclin du facteur humain, la passion, la tendresse et la torture ne firent que croître ; et elle sut en profiter.

Son argent de poche, qu'elle ne percevait qu'à la condition d'observer ses devoirs fondamentaux, se montait à vingt et un *cents* par semaine au début de l'ère de Beardsley – et atteignit un dollar cinq avant la fin. Cette allocation était plus que généreuse, attendu que je lui offrais constamment toutes sortes de petits cadeaux et qu'il lui suffisait de lever le petit doigt pour obtenir n'importe quelle friandise ou séance de cinéma – quoiqu'il m'arrivât, bien sûr, d'exiger affectueusement un baiser additionnel ou même toute une série de caresses assorties, quand je savais qu'elle convoitait passionnément tel ou tel plaisir juvénile. Elle n'était cependant rien moins qu'accommodante. Elle ne faisait aucun effort pour mériter ses trois pièces de un *cent* – ou ses trois pièces de cinq *cents* – quotidiennes ; et elle se montrait une négociatrice des plus cruelles chaque fois qu'il était en son pouvoir de me refuser les tourments singuliers et graduels et bouleversants de certains philtres paradisiaques, sans lesquels je n'aurais pu survivre plus de quelques jours, et que, de par la nature même de la langueur d'amour, je ne pouvais lui extorquer de force. Connaissant trop bien la toute-puissante magie de sa bouche moelleuse, elle parvint – au cours d'une seule année scolaire ! – à élever le montant de sa prime pour telle caresse spéciale jusqu'à trois et même quatre dollars. Oh, mon lecteur, ne riez point, vous qui m'imaginez, cloué par la torture du plaisir, en train de dégorger des piécettes de dix ou vingt-cinq *cents* et des dollars d'argent, comme quelque machine carillonnante et affolée vomissant son pactole ; et elle – en marge de cette épilepsie cahotante – elle serrait farouchement dans sa petite main une grosse poignée de monnaie, que je lui arrachais d'ailleurs aussitôt après, quand elle ne réussissait pas à s'esquiver assez promptement pour cacher son butin. Et, de même que j'allais tous les jours patrouiller dans les environs de l'école, errant d'un pas comateux de drugstore en milk-bar, épiant les venelles nébuleuses, écoutant, entre les battements de mon

cœur et le bruissement des feuilles qui tombaient, les rires *descrescendo* d'écolières trottinantes, de même, de temps à autre, j'allais cambrioler la chambre de Lo et j'examinais les papiers déchirés dans la corbeille décorée de roses peintes et je fouillais sous l'oreiller du lit virginal que je venais de refaire. Je découvris un jour huit billets de un dollar dans un de ses livres (c'était, de façon on ne peut mieux appropriée, *L'Île au trésor* !), et une autre fois, une niche creusée dans le mur derrière *La Mère* de Whistler révéla un total de vingt-quatre dollars et quelques, disons vingt-quatre dollars et soixante cents, dont je m'emparai discrètement – sur quoi, le lendemain, devant mes yeux, Lo traita l'honnête Mrs. Holigan d'ignoble voleuse. Par la suite, toutefois, elle fit preuve de la vivacité d'esprit que lui attribuait son quotient d'intelligence, en trouvant une cachette qui échappa à toutes mes recherches ; mais j'avais alors réduit mes tarifs de façon draconienne et je la contraignais maintenant à payer au prix d'efforts inexorables et nauséeux la permission de prendre part au spectacle théâtral de l'école ; ce que je craignais, en effet, ce n'était point d'être ruiné par elle, mais la pensée qu'elle pourrait amasser assez d'argent liquide pour s'enfuir. Je crois bien que cette pauvre enfant aux yeux hagards avait calculé qu'une cinquantaine de dollars lui permettraient tant bien que mal d'atteindre Hollywood ou Broadway – ou la cuisine puante d'un restaurant routier (On Demande une Serveuse) dans quelque État sinistre du Far West révolu, sous les tornades de vent et les étoiles clignotant dans le soir, et les bars et les gares, et tout serait souillé, dévasté, mort.

## VIII

Je fis de mon mieux, monsieur le Président, pour résoudre le problème des garçons. Oh ! j'allai même jusqu'à étudier la « Tribune des Jeunes » du *Star* de Beardsley pour savoir quelle conduite adopter !

« Quelques mots aux papas. N'effarouchez pas le jeune camarade de votre fille. Vous avez peut être quelque peine à admettre qu'elle puisse plaire aux garçons. Pour vous, elle n'est encore qu'une toute petite fille. Mais les garçons la trouvent à la fois gaie et charmante, adorable et drôle ; en un mot, ils la trouvent "sympathique". Et vous-même, qui décrochez aujourd'hui des contrats dans le bureau du grand patron, hier encore vous n'étiez que le petit Jim, un écolier portant les livres de classe de sa "copine". Vous ne l'avez pas oublié, n'est-ce pas ? Allez-vous refuser à votre fille, à présent que son tour est venu, la joie de goûter l'admiration et la compagnie des garçons qui lui plaisent ? Allez-vous les priver de leurs jeux en commun, de leurs saines parties de plaisir ? »

De saines parties de plaisir ? Grands dieux !

« Pourquoi ne pas accueillir ces adolescents chez vous comme vos propres invités ? Pourquoi refuser de bavarder avec eux, de rompre la glace, de les faire rire et les mettre à l'aise ? »

Soyez le bienvenu, jeune homme, en ce bordel.

« Si elle viole la règle, ne laissez pas votre colère éclater devant son jeune complice. Attendez d'être seul avec elle pour manifester votre irritation. Et veillez à ne plus donner à ses amis l'impression qu'elle a pour père un vieil ogre redoutable. »

Tout d'abord, ce vieil ogre dressa une liste de ce qui était « absolument interdit » et une autre intitulée « toléré avec répugnance ». Absolument interdits étaient les rendez-vous à un, deux ou trois couples – l'échelon suivant étant bien sûr l'orgie collective. Je l'autorisais à s'asseoir dans un milk-bar avec ses compagnes, et là, à glousser et caqueter avec de jeunes mâles adventices tandis que j'attendais dans la voiture à une distance discrète ; et si un groupe masculin socialement acceptable l'invitait avec son propre groupe (puissamment chaperonné, cela va sans dire) au bal annuel de l'Académie Butler pour Garçons, je promettais d'envisager la question de savoir si une fillette de quatorze ans peut étrenner sa première « robe du soir » (toilette qui donne aux adolescentes aux bras

trop maigres l’apparence de flamants roses). Je promis aussi d’organiser une soirée chez nous, à laquelle elle pourrait convier les plus jolies de ses compagnes et l’élite des garçons dont elle aurait déjà fait la connaissance au bal de l’Académie Butler. Mais, et j’étais formel sur ce point, tant que durerait mon régime, je ne lui permettrais jamais, au grand jamais, d’aller au cinéma avec un jeune gandin en rut, ni de flirter en voiture, ni d’assister à des « parties » mixtes chez l’une ou l’autre de ses condisciples, ni de se livrer hors de ma présence à un tête-à-tête téléphonique avec un garçon, ne fût-ce même que pour « discuter de ses relations avec une de mes amies ».

Tout cela enrageait Lo – qui me traitait de sale escroc et pis encore – et je me serais probablement fâché tout rouge si je n’avais découvert alors, à mon soulagement enchanté, que ce qui la révoltait véritablement était de se voir spoliée non point d’un plaisir spécifique mais d’un droit de principe. Voyez-vous, je contrariais le programme conventionnel, tout le répertoire des distractions, « les choses qui se font », le train-train de la jeunesse ; car nul n’est plus traditionaliste qu’une enfant, et surtout une fillette, fût-elle la plus fauve et mordorée, la plus mythique des nymphettes courant dans la brume des vergers d’octobre.

Ne vous méprenez point. Je ne puis affirmer de façon certaine qu’elle ne parvint pas, au cours de cet hiver, à nouer (tout fortuitement) des rapports malséants avec des jeunes gens inconnus de moi ; certes, si attentivement que je contrôlasse ses loisirs, je découvrais sans cesse des vides dans le temps, qu’elle s’efforçait de combler rétrospectivement par des justifications trop élaborées ; certes, les griffes acérées de ma jalousie s’accrochaient constamment à la dentelle trop fine de sa duplicité nymphique ; mais j’avais le sentiment très net – sentiment dont je puis aujourd’hui garantir le bien-fondé – qu’il n’existait aucune raison sérieuse de m’alarmer. Cette conviction ne s’appuyait nullement sur le fait que je n’avais jamais pu saisir au collet – pour l’étrangler – quelque adolescent tangible et coriace parmi les figurants masculins qui papillotaient en arrière-plan ; mais sur une « preuve superlative », pour citer une des expressions favorites de ma tante Sibylle, à savoir que toutes les variétés d’étudiants – depuis le benêt transpirant qui se pâme pour peu qu’on lui effleure la main, jusqu’au ribaud dévergondé et fat, avec des pustules et une vieille guimbarde au moteur dopé – agaçaient également ma jeune maîtresse sophistiquée. « Toutes ces histoires de garçons me cassent les pieds », avait-elle griffonné sur la page de garde d’un de ses

livres de classe, et son amie Mona (Mona va entrer en scène dans un instant) avait écrit en dessous d'une main sournoise : « Oui ? Et Rigger ? » (il arrive aussi).

Ils étaient donc sans visage, les jeunes godelureaux que je surprenais en sa compagnie. Il y avait, par exemple, Chandail Rouge qui, un jour (le jour de la première neige), la raccompagna jusqu'à notre porte ; de mon poste de guet à la fenêtre du salon, je les vis bavarder devant le perron. Elle portait son premier manteau garni d'un col de fourrure, et une petite toque brune sur la coiffure que je préférais – frange sur le front, petits tourbillons sur les côtés et ses bouclettes naturelles sur la nuque ; ses mocassins étaient noirs de neige fondue et ses socquettes blanches plus tire-bouchonnées que jamais. À son habitude, elle serrait ses livres contre sa poitrine tout en parlant ou écoutant, et gesticulait sans cesse avec les pieds : posant l'orteil droit sur son pied gauche, puis le soulevant, croisant les chevilles, se dandinant un peu, et ébauchant quelques pas avant de recommencer toute cette pantomime. Il y avait aussi Blouson de Cuir, qui lui parla devant la porte d'un restaurant un dimanche après-midi, tandis que la mère de sa sœur tentait de m'entraîner dans son sillage pour bavarder ; je la suivis d'un pas de tortue en me retournant à chaque instant pour contempler mon seul amour. Elle cultivait bon nombre de maniérismes conventionnels, telle cette façon qu'ont les adolescents « à la page » de baisser la tête pour montrer qu'ils sont réellement « pliés en deux » de rire – et ainsi, devinant que je l'appelais, et feignant toujours une hilarité incontrôlable, elle parcourut deux ou trois pas à reculons, puis elle fit demi-tour et me rejoignit, le sourire mourant sur ses lèvres. En revanche, je raffolais – peut-être parce que cela me rappelait sa première et inoubliable confession – de sa façon de soupirer « Oh, mon Dieu ! » (s'offrant avec une mélancolie facétieuse aux coups du destin), ou de moduler un « non-on » prolongé, sur un ton assourdi et profond, presque un grondement, quand le destin avait effectivement frappé. Et par-dessus tout – puisque nous parlons de mouvement et de jeunesse – j'aimais à la voir monter et dévaler notre rue sur sa jeune et resplendissante bicyclette : arc-boutée « en danseuse », elle pédalait avec une vigueur exubérante, puis se laissait retomber sur sa selle en une posture d'abandon langoureux pour aller jusqu'au bout de son élan ; elle s'arrêtait alors devant notre boîte aux lettres et, toujours en selle, dénichait un magazine, le feuilletait, le remettait en place et, pressant le bout de la langue contre le coin de sa lèvre supérieure, elle se

lançait d'un coup de pied et filait de plus belle à travers le soleil et l'ombre pâle.

Dans l'ensemble, elle semblait beaucoup mieux adaptée à son environnement que je n'avais osé l'espérer en Californie, l'hiver précédent, quand je scrutais ma petite esclave trop gâtée et ses voltes de conduite, pirouettantes comme des breloques de bracelet. Si j'étais incapable de m'habituer à cet état d'angoisse continuelle où vivent les coupables, les grands esprits et les cœurs trop sensibles, j'avais cependant l'impression d'être passé maître dans l'art du mimétisme. J'avais coutume de m'étendre sur le divan étroit de mon bureau, après un cycle d'adoration et de désespoir dans la chambre glacée de Lo, pour passer en revue la journée achevée et étudier ma propre image qui rôdait, plutôt qu'elle ne passait, devant l'œil empourpré de mon imagination. Je voyais donc le docteur Humbert (élégant et ténébreux, de type quasi celtique, de confession probablement anglicane, sinon romaine), en train de conduire sa fillette à l'école. Je le voyais saluer, d'un sourire calme et d'un froncement affable de ses épais sourcils noirs de vedette de cinéma, la brave Mrs. Holigan, qui puait comme la peste (et se jetterait à la première occasion, je ne l'ignorais pas, sur la bouteille de gin du patron). Avec le regard de M. du Ponant, exécuteur des hautes œuvres en retraite ou auteur d'opuscules religieux – qui s'en souciait ? – je voyais le voisin, son nom m'échappe, un Français, je crois, ou un Suisse, méditer sur sa machine à écrire derrière les claires fenêtres de son bureau, un homme au profil quelque peu lugubre, au front pâle barré par une petite mèche à la Hitler. Pendant le week-end, on pouvait voir le professeur H., en manteau de bonne coupe et gants marron, se rendre avec sa petite fille à Walton Inn (célèbre pour ses lapins de porcelaine enrubannés de mauve et ses coffrets de chocolats, parmi lesquels il fallait attendre une « table pour deux » encore maculée des miettes laissées par le prédécesseur). On le voyait en semaine, vers une heure de l'après-midi, saluer avec componction sa voisine aux yeux d'argus, la Demoiselle du Levant, tout en sortant sa voiture du garage et louvoyant entre les maudites plates-bandes de plantes vertes pour rejoindre la chaussée verglacée en contrebas. On le voyait lever un regard froid de son livre à la pendule, dans l'air véritablement suffocant de la bibliothèque de l'université, parmi de lourdes jeunes filles englouties et paralysées par le raz de marée des connaissances humaines. On le voyait traverser la grande cour de l'université en compagnie de l'aumônier, le Révérend Rigger (qui

enseignait également le catéchisme à l'école des filles) : « Je me suis laissé dire que sa mère était une actrice en renom, qui a disparu dans un accident d'avion… Ah oui ? J'ai dû mal comprendre… Est-ce Dieu possible ? Je vois. Comme c'est triste. » (Tiens, tiens, elle sublimait sa mère !) On le voyait en train de pousser son chariot à petits pas à travers le labyrinthe du *supermarket*, dans le sillage du professeur W., un autre veuf amène et pondéré avec des yeux de bouc. En bras de chemise, en train de pelleter la neige, une volumineuse écharpe noire et blanche autour du cou. Entrant dans la maison, sans montrer de précipitation avide (prenant même le temps d'essuyer ses pieds sur le paillasson), derrière la petite écolière. Emmenant Dolly chez le dentiste – une jolie infirmière l'accueillant avec un sourire radieux – de vieilles revues – *ne montrez pas vos zhambes**. On pouvait voir M. Edgar H. Humbert dîner en ville avec des Dolly, mangeant son beefsteak à l'européenne, fourchette dans la main gauche, couteau dans la droite. Assistant, dédoublé, à un concert : deux Français aux traits marmoréens, benoîtement assis côte à côte, la petite fille mélomane de M. H. H. à la droite de son père, et le petit garçon mélomane du Prof. W. (qui passe une soirée « hygiénique » dans la cité voisine de Providence) à la gauche de M. G. G. Ouvrant le garage : un carré de lumière qui engouffre la voiture puis s'éteint. En pyjama de couleur vive, baissant brusquement le store de la chambre de Dolly. Le samedi matin, invisible, pesant solennellement sur la bascule de la salle de bains, la mignonne décolorée par l'hiver. Visible, et audible aussi, le dimanche matin (il ne va pas à la messe, en fin de compte), disant : « Ne rentre pas trop tard ! » à Dolly qui s'en va au court de tennis. Ouvrant la porte devant une condisciple étonnamment observatrice de Dolly : « C'est la première fois que je vois un homme en veston d'intérieur, Monsieur – sauf au cinéma, bien sûr. »

## IX

Ses amies, que je m'étais fait une fête de rencontrer, se montrèrent dans l'ensemble fort décevantes. Il y avait Opal Quelque-Chose, et Linda Hall, Avis Chapman, Eva Rosen et Mona Dahl (hormis un seul, tous ces noms ne sont, bien sûr, que des approximations). Opal était une créature timide et sans forme, avec de l'acné et des lunettes, qui vouait une admiration passionnée à Dolly, laquelle la houspillait sans répit. Avec Linda Hall, la championne de tennis de l'école, Dolly disputait des « simples » au moins deux fois par semaine : m'est avis que Linda était une nymphette authentique ; cependant, pour des motifs que j'ignore, elle ne vint jamais – ou ne fut jamais autorisée à venir – chez nous ; aussi n'est-elle dans mon souvenir qu'un rayon de vrai soleil sur un court de tennis couvert. Parmi les autres, aucune ne pouvait prétendre au titre de nymphette, à l'exception d'Eva Rosen. Avis était une enfant grassouillette aux jambes velues, un bourgeon latéral ; quant à Mona, si avenante fût-elle à sa manière sensuelle et un peu fruste, et bien qu'elle eût une courte année de plus que ma maîtresse déjà vieillissante, il était évident qu'elle avait depuis longtemps perdu sa nymphescence, si nymphescence il y avait eu. Au contraire, Eva Rosen, une petite personne déplacée d'origine française, était un vivant exemple de ces fillettes à la beauté sans éclat, mais qui dévoilent aux yeux de l'amateur perspicace certains traits fondamentaux du charme nymphique, le tracé sans défaut du corps impubère, les pommettes hautes, le regard attardé et languide. Ses cheveux cuivrés avaient le lustre satiné de ceux de Lolita, et son délicat visage au teint de lait, avec ses lèvres roses et ses cils aux reflets argentins, n'avait pas la mine renardière que l'on voit chez ses semblables, – le grand clan infra-racial des rouquines ; de plus, au lieu de cet uniforme vert qu'elles portent toutes, elle avait, si ma mémoire est bonne, une prédilection marquée pour les tons noirs et cerise foncé – ainsi, par exemple, un sweater noir des plus seyants, et des souliers noirs à hauts talons, et un vernis à ongles grenat. Je lui parlais toujours en français (au grand dégoût de Lo) ; ses intonations étaient encore admirablement pures, mais pour tout ce qui se rapportait au langage de l'école ou du jeu, elle avait recours au vocabulaire américain de tous les jours, et ses propos se teintaient alors d'un léger accent des bas quartiers de New York, ce qui était assez comique dans la bouche d'une jeune Parisienne réfugiée dans une institution « ultra-chic » de la Nouvelle-

Angleterre, où l'on prétendait inculquer aux fillettes les mœurs et le parler britanniques. Lo, je ne sais trop pourquoi, « laissa tomber » la petite Française, bien que « la gosse » eût « un oncle milliardaire », et je n'eus point le temps de savourer à mon humble façon les fragrantes apparitions d'Eva sous le toit accueillant du château Humbert. Le lecteur sait l'importance que j'attachais à la présence d'un essaim de demoiselles d'honneur – nymphettes de prix de consolation – autour de ma Lolita. Je m'appliquai quelque temps à intéresser mes sens à Mona Dahl, qui venait souvent chez nous, surtout pendant le trimestre de printemps, au cours duquel Lo et elle se prirent de passion pour le théâtre. Je me suis maintes fois demandé quels secrets la perfide Dolorès Haze avait confiés à Mona, tout comme elle avait eu la maladresse de me dévoiler, sur mes demandes pressantes et rémunérées à prix d'or, des détails franchement incroyables à propos d'une aventure que Mona aurait connue avec un fusilier marin au bord de la mer. Il était significatif qu'elle eût choisi pour amie intime cette jeune femelle trop expérimentée, élégante et froide et lascive, que j'avais entendue un jour dans le vestibule – mal entendue, m'affirma-t-on ! – rétorquer joyeusement à Lo qui lui faisait admirer son chandail de laine vierge : « C'est bien la seule virginité qui te reste, ma petite... » Mona avait une voix étrangement voilée, des cheveux d'un noir terne et artificiellement ondulés, des pendeloques aux oreilles, des yeux protubérants de couleur ambre brun, et des lèvres gourmandes ; Lo disait que les professeurs de Beardsley l'avaient chapitrée sur son goût immodéré pour les parures et les colifichets. Mona était affligée d'un quotient d'intelligence exagérément élevé. Ses mains tremblaient. Enfin, je savais qu'elle avait un énorme grain de beauté chocolat sur son dos de femme faite – que je vis de près le soir où Lo et elle s'étaient affublées de robes de teintes pastel, vaporeuses et beaucoup trop décolletées, pour le bal de l'Académie Butler.

J'anticipe un peu, mais je ne puis empêcher ma mémoire d'errer d'un bout à l'autre du clavier de cette année scolaire. Certain soir, devant les efforts que je déployai pour connaître le genre de garçons que Lo fréquentait, Miss Dahl montra une coquetterie évasive. Lo avait téléphoné qu'elle rentrerait avec une bonne demi-heure de retard (elle était allée jouer au tennis au club de Linda, en dehors de la ville), et aurais-je la gentillesse de tenir compagnie à Mona, qui devait venir répéter avec elle une scène de *La Mégère apprivoisée* ? Usant de toutes les modulations, de toutes les inflexions de voix et de gestes dont elle était

capable, me dévisageant avec ce qui me parut être – pouvais je me tromper ? – une lueur d'ironie cristalline dans le regard, la belle Mona répondit : « Eh bien, Monsieur, le fait est que les garçons de notre âge n'intéressent guère Dolly. En réalité, elle est ma grande rivale – nous sommes toutes deux follement amoureuses du Révérend Rigger. » (C'était une boutade ; j'ai déjà parlé de ce géant triste, à la mâchoire chevaline, qui faillit me faire périr d'ennui avec ses « impressions de Suisse » au cours d'un thé de parents d'élèves que je suis incapable de replacer correctement dans le temps.)

Comment s'était passé le bal ? Oh, ç'avait été du tonnerre. Du quoi ? Un vrai gâteau. Formidable, en un mot. Lo avait-elle beaucoup dansé ? Oh, sans exagération, seulement jusqu'à ce qu'elle tombe. Et que pensait la langoureuse Mona de ma Lo ? Monsieur ? Estimait-elle que Lo était en progrès à l'école ? Alors, là, Dolly était une fille comme ça ! Mais d'une façon plus générale, Lo faisait-elle… ? Oh, on ne faisait pas mieux qu'elle. Mais encore ? « Oh, c'est un ange ! » conclut Mona et, avec un brusque soupir, elle s'empara d'un livre qui traînait à portée de sa main, puis elle changea d'expression, les sourcils hypocritement froncés, et demanda : « Parlez-moi donc de ce Balzac, Monsieur. Est-il vraiment aussi épatant qu'on le dit ? » Elle se rapprocha de mon fauteuil, si près que je pus déceler, sous les lotions et les crèmes, les effluves insipides de sa peau. Soudain, un bizarre soupçon me transperça l'esprit : ma Lolita jouait-elle les entremetteuses ? Si oui, elle s'était complètement fourvoyée dans le choix de sa remplaçante ! Évitant le regard froid de Mona, je l'entretins quelques instants de littérature. Peu après, Dolly arriva et nous observa de ses yeux pâles aux paupières mi-closes. Je me levai et laissai les deux amies à leurs manigances. L'un des panneaux de la petite croisée envahie de toiles d'araignée, à l'angle de l'escalier, avait un carreau couleur rubis, et chaque fois que je voyais cette blessure à vif parmi les autres rectangles incolores, et sa position asymétrique – un peu comme le mouvement d'un cavalier sur l'échiquier – je ressentais un trouble étrange.

# X

Quelquefois… Allons, Bertie, combien de fois exactement ? Peux-tu te rappeler quatre occasions, ou cinq, ou plus ? Ou bien le cœur humain ne pourrait-il survivre aux deux ou trois premières ?… Quelquefois (je n'ai rien à répondre à votre question), pendant que Lolita faisait ses devoirs au petit bonheur, suçotant son crayon, vautrée dans un grand fauteuil, les deux jambes chevauchant l'accoudoir, je rejetais ma réserve académique, oubliais toutes nos querelles, reniais mon amour-propre masculin – et, à genoux, je rampais littéralement jusqu'à toi, ma Lolita ! Tu me lançais alors un coup d'œil – un regard velouté et gris, comme un point d'interrogation, et : « Oh non ! Encore ? » (l'incrédulité, l'exaspération) ; car jamais tu ne daignais admettre que j'eusse le simple désir (sans autre dessein spécifique, ma bien-aimée) d'enfouir mon visage dans les plis de ta jupe écossaise. Tes bras si nus, si fragiles – comme je brûlais de les enlacer, d'enlacer à la fois tes quatre membres adorables et limpides (une petite pouliche pelotonnée sur elle-même), et de prendre ta tête entre mes mains indignes, et d'étirer doucement tes tempes en arrière, et poser mes lèvres sur tes yeux soudain bridés, et tu disais : « Je t'en *supplie*, laisse-moi tranquille ! Pour l'amour du Ciel, fiche-moi la paix ! » Je me relevais alors et tu me suivais du regard, ton visage délibérément convulsé pour singer mon tic nerveux. Mais qu'importe, qu'importe, je ne suis qu'une brute, qu'importe, il me faut poursuivre ce pitoyable récit.

# XI

Un lundi matin, c'était en décembre, je crois, Miss Pratt me pria de venir à l'école. Je n'ignorais pas que le dernier carnet scolaire de Dolly avait été fort médiocre. Toutefois, au lieu de me contenter d'un motif aussi plausible pour justifier cette convocation, je me pris à imaginer Dieu sait quelles horreurs et il fallut une bonne pinte de ma « mixture » pour me donner le courage d'affronter cette entrevue. Lentement, tout cœur et pomme d'Adam, je gravis les degrés de l'échafaud.

Une forte femme, poivre et sel, négligée, avec un gros nez épaté et des yeux minuscules derrière ses lunettes aux montures noires. « Asseyez-vous », dit-elle, me désignant du doigt un pouf rembourré dru, siège fruste et humiliant, tandis qu'elle se juchait avec une lourde vivacité sur le bras d'un fauteuil de chêne. Pendant une minute ou deux, elle me dévisagea avec une curiosité souriante. Je me rappelai qu'elle avait agi de même lors de notre première rencontre, mais je ne pouvais plus me permettre comme alors de lui rendre la monnaie de sa pièce. Son regard m'abandonna et elle sombra dans ses pensées – probablement simulées. Tout en pesant le pour et le contre, elle frotta sur son genou, pli après pli, sa jupe de flanelle anthracite, pour effacer un vestige de craie ou quelque autre tache. Elle parla enfin, sans lever la tête, sans cesser de frotter :

« Permettez-moi de vous poser une question sans détours, monsieur Haze. Vous êtes un père de famille européen, un papa à l'ancienne mode, n'est-ce pas ?

— Pas que je sache, répondis-je. Conservateur peut-être, mais pas du tout ce que vous appelez à l'ancienne mode. »

Elle soupira, le front soudain ridé, et claqua ses grosses mains boudinées l'une contre l'autre, comme pour me signifier « allons droit au fait », puis elle darda de nouveau sur moi ses yeux en trou de vrille.

« Dolly Haze est une enfant charmante, dit-elle mais l'éclosion des divers processus de la puberté semble susciter en elle certaines difficultés. »

Je hochai légèrement le menton. Que faire d'autre ?

« Elle oscille encore, dit Miss Pratt (décrivant le mouvement avec ses mains d'hépatique, à la peau couverte de plaques brunâtres), entre les

zones anale et génitale de développement. À la base, c'est une charmante…

— Je vous demande pardon, dis-je. Quelles zones ?

— Ah ! Vous voyez que vous êtes un Européen de la vieille école ! s'écria Pratt, appliquant une petite tape sur ma montre bracelet et découvrant brusquement sa dentition. Je veux dire tout simplement que les impulsions biologiques et physiologiques – vous fumez ? – n'ont pas encore fusionné en elle, et ne forment pas encore, si je puis m'exprimer ainsi, un schéma bien arrondi. (Ses mains encerclèrent brièvement un melon invisible.)

« Elle est sympathique, très brillante, quoique à vrai dire un peu étourdie, énuméra-t-elle. (Soufflant pesamment, sans quitter son perchoir, la mégère inclina le corps vers le coin droit de son bureau et prit le temps de consulter la fiche scolaire de la sympathique enfant.) Ses notes vont de mal en pis et je me demande, monsieur Haze… »

Nouveau simulacre de méditation.

« Eh bien, moi je fume ! reprit-elle d'un ton enjoué, et comme dit notre cher docteur Pierce, ça ne me fait pas honneur mais ça me fait rudement plaisir. (Elle alluma sa cigarette et exhala la fumée, qui lui sortit du nez comme une paire de défenses.)

« Laissez-moi vous donner quelques détails, ça ne prendra qu'un instant. Voyons un peu. (Fourrageant parmi ses papiers.) Elle est indocile avec Miss Redcock et d'une rare insolence envers Miss Cormorant. Voici maintenant une de nos fiches analytiques spéciales : elle aime chanter en chœur avec tout son groupe, mais son esprit semble vagabonder sans cesse. Croise les genoux et marque la cadence avec la jambe gauche. Vocabulaire usité : un répertoire de deux cent quarante-deux expressions appartenant au type le plus trivial de l'argot estudiantin, renforcé par un nombre de termes polysyllabiques d'origine indubitablement européenne. A tendance à soupirer pendant les heures de cours. Voyons un peu. Ah oui ! Nous arrivons à la dernière semaine de novembre. Soupire fréquemment pendant les heures de cours. Mastique du chewing-gum avec violence. Ne se ronge pas les ongles, mais il semble qu'elle s'inscrirait mieux, ce faisant, dans son schéma de développement général – ceci dans l'acception scientifique du terme, il s'entend. Processus menstruel normalement établi, au dire du sujet. N'adhère, à ce jour, à

aucun culte religieux. À propos, monsieur Haze, sa mère était… ? Oh, je vois. Et vous êtes… ? Ce qui ne regarde personne, aimé-je à penser, regarde Dieu seul. Ah, autre chose que nous voudrions savoir : je crois comprendre qu'elle n'a aucune tâche à la maison. Alors, monsieur Haze, nous traitons notre Dolly comme une petite princesse, hein ? Bien, qu'avons-nous encore ? Manie ses livres avec grâce. Voix agréable. Encline à chuchoter et pouffer de rire. Passablement rêveuse. Se livre à des facéties bien à elle : s'amuse, par exemple, à transposer les premières lettres du nom de certains professeurs. Cheveux d'un châtain sombre et lumineux, soyeux… allons (riant), je suppose que vous savez *cela* ! Cavités nasales non obstruées, pieds bien cambrés, yeux… Voyons un peu, j'avais quelque part par là une fiche plus récente. Aaah, la voici ! Tennis : Miss Gold signale que Dolly possède une forme qui va « d'excellente à superlative », meilleure même que celle de Linda Hall, mais la concentration et le scoring vont de « faible à passable ». Miss Cormorant ne parvient pas à déterminer si Dolly a une exceptionnelle maîtrise de soi ou si elle en est totalement dépourvue. Miss Horn constate qu'elle – elle, c'est-à-dire Dolly – est incapable d'exprimer verbalement ses émotions, et, selon Miss Cole, Dolly a un fonctionnement métabolique optimum. Miss Molar pense que Dolly est myope et devrait consulter un bon ophtalmologiste, mais Miss Redcock prétend qu'elle feint d'avoir la vue basse afin de couvrir son insuffisance scolaire. Et pour conclure, monsieur Haze, nos enquêteurs s'interrogent sur un point réellement crucial. Je voudrais donc vous poser une question. J'aimerais savoir si votre pauvre épouse, ou vous-même, ou quelque autre proche parent – j'ai entendu dire qu'elle a plusieurs tantes et un grand-père maternel en Californie… *Avait ?* Oh, je suis désolée ! Bref, nous nous demandons tous si un membre quelconque de la famille a initié Dolly au processus de la reproduction des mammifères. Notre impression générale est que Dolly, à quinze ans déjà, affecte encore une indifférence morbide envers les problèmes de la sexualité – ou, plus exactement, qu'elle réprime sa curiosité dans l'espoir de sauvegarder à la fois son innocence et son amour-propre. Bon, bon, quatorze ans seulement. Voyez-vous, monsieur Haze, nous ne donnons point, à l'école de Beardsley, dans les histoires de choux et de roses, ou de lapins et de cigognes ; nous sommes fermement convaincus, au contraire, de l'utilité de préparer nos élèves en vue d'une union charnelle mutuellement satisfaisante et d'une maternité sans nuages. Nous estimons que Dolly serait une élève remarquable si elle voulait bien s'attacher à son travail. À cet égard, le rapport de Miss

Cormorant est fort significatif. Dolly est d'humeur pour le moins impudente, et c'est parler avec indulgence. Nous pensons tous, *primo*, que vous devriez demander au médecin de la famille de lui expliquer les réalités de la vie, et *secundo*, que vous devriez l'autoriser à nouer des liens de camaraderie avec les frères de ses compagnes au Club des Juniors, ou dans les réunions organisées par le Révérend Rigger, ou dans les salons accueillants de nos chers parents.

— Elle peut rencontrer des jeunes gens dans le salon tout aussi accueillant de sa propre maison, dis-je.

— Je le souhaite de tout cœur, dit Pratt avec entrain. Quand nous l'avons interrogée sur ses petits soucis, Dolly s'est refusée à parler de sa situation familiale, mais nous avons bavardé avec plusieurs de ses condisciples, et ma foi !... Par exemple, nous vous prions instamment de revenir sur votre refus de la laisser participer aux activités de notre groupe théâtral. Vous devez absolument lui permettre de jouer dans *Les Enchanteurs chassés*. Elle s'est révélée une petite nymphe exquise lors des sélections préliminaires ; de plus, l'auteur passera quelques jours à l'Université de Beardsley au printemps prochain et assistera à une ou deux répétitions dans notre nouvelle salle. Voyez-vous, tout cela fait partie de la joie de vivre, de la joie d'être jeune et jolie. Vous devez comprendre que…

— Je me suis toujours considéré, répondis-je, comme un père très compréhensif.

— Oh, cela ne fait aucun doute, aucun doute, mais Miss Cormorant pense, et j'incline à penser comme elle, que Dolly est obsédée par une curiosité d'ordre sexuel pour laquelle elle ne trouve évidemment pas de débouché, et qu'elle a tendance à taquiner et martyriser toutes celles, parmi ses compagnes ou même les plus jeunes de ses professeurs, qui ont des rendez-vous tout innocents avec des jeunes gens. »

Je haussai les épaules. L'émigré miteux.

« Essayons d'y voir clair, monsieur Haze. Deux têtes valent mieux qu'une. Cette enfant ne tourne pas rond : qu'y a-t-il ?

— Elle me paraît tout à fait normale et heureuse, dis-je. (L'heure du désastre avait-elle enfin sonné ? Étais-je percé à jour ? Avaient-ils appelé quelque hypnotiseur à leur aide ?)

— Ce qui m'inquiète, dit Pratt, jetant un coup d'œil sur sa montre et s'apprêtant à reprendre son réquisitoire depuis le début, c'est que tous, élèves et professeurs, s'accordent à trouver Dolly agressive, fourbe, grincheuse – et l'on ne comprend pas pourquoi vous lui refusez si catégoriquement les passe-temps habituels de tous les enfants normaux.

— Voulez-vous parler des jeux du sexe ? demandai-je d'un ton désinvolte (au désespoir, un vieux rat traqué).

— Ah ! Je suis ravie de vous voir employer la terminologie des temps modernes, s'écria Pratt avec un sourire. Mais non, ce n'est pas exactement cela que je veux dire. Sous les auspices de notre école, le théâtre, la danse et toutes les autres activités naturelles n'ont, techniquement parlant, aucun rapport avec la sexualité, quoique nos fillettes soient fréquemment en contact avec des garçons – mais peut-être est-ce cela qui vous choque ?

— Bravo, vous avez gagné ! dis-je. (Mon pouf exhala un soupir las.) Je veux bien qu'elle joue dans cette petite pièce. À condition que les rôles masculins soient tenus par des filles.

— Je suis sûre que Miss Gold sera aux anges. C'est elle qui dirige notre troupe dramatique, et j'ai constaté qu'elle est l'un des rares professeurs capables de supporter… pardon : de tenir Dolly en main. Eh bien, voilà qui règle les questions générales ! Mais nous avons maintenant un problème plus particulier. Et c'est ici que nos difficultés recommencent. »

Pratt se tut brusquement et frotta son index contre la base de ses narines, avec tant de vigueur que son nez se tordit en une sorte de danse guerrière.

« Je n'ai pas pour habitude de mâcher mes mots, dit-elle enfin, mais les conventions sont les conventions et j'ai quelque peine à… Mettons les choses ainsi : les Walker, qui habitent ce que l'on appelle ici le Manoir – vous savez, cette grande maison grise sur la colline – les Walker ont confié leurs deux fillettes à notre établissement, et nous avons aussi la nièce du Président Moore, une enfant délicieuse, sans compter les filles de quantité de notables en vue. Et mon Dieu, dans ces conditions, il est franchement choquant de voir Dolly, sous ses dehors de fillette de bonne famille, utiliser un vocabulaire que vous, un étranger – ou plutôt un Américain naturalisé – ne connaissez probablement même pas ou dont vous ne comprenez pas la signification. Il serait peut-être préférable…

Voulez-vous que je fasse appeler Dolly pour que nous réglions cette affaire ici et tout de suite ? Non ? Voyez-vous… Tant pis, allons droit au fait : Dolly a écrit avec son rouge à lèvres un mot obscène, un affreux mot de quatre lettres (lequel, d'après notre docteur Cutler, signifie vespasienne en argot mexicain) sur des brochures d'hygiène que Miss Redcock, qui doit se marier en juin, a distribué à nos fillettes, et il nous a semblé opportun de garder Dolly en retenue après les heures de classe – une bonne demi-heure au moins. Mais si vous le jugez bon…

— Non, dis-je, je ne veux pas entraver les règlements de l'école, je lui parlerai plus tard. Je tiens à tirer cette affaire au clair.

— Bonne idée, dit-elle en se soulevant du bras de son fauteuil. Nous pourrions peut-être nous revoir prochainement, et si les choses ne s'arrangent pas entre-temps, nous pourrons demander alors au docteur Cutler de l'analyser. »

Que faire ? Épouser Pratt et l'étrangler ?

« … Et il serait peut-être bon que votre docteur attitré lui fasse subir un examen médical – une simple visite de principe. Votre Dolly est dans la Classe des Champignons – la dernière salle au bout de ce couloir. »

Signalons en passant que l'école de Beardsley, imitant en cela une des plus célèbres institutions pour jeunes filles de la vieille Angleterre, avait baptisé les diverses classes de surnoms « traditionnels ». Dans la Classe des Champignons, qui sentait très fort le renfermé, je vis une reproduction à la sépia de *L'Âge d'innocence* de Reynolds au-dessus du tableau noir, et plusieurs rangées de pupitres balourds. Assise à l'un d'eux, ma Lolita lisait le chapitre « Sur le dialogue » de la *Technique du théâtre* de Baker, et il n'y avait pas le moindre bruit, et une autre fillette, avec une nuque très nue, d'un blanc de porcelaine, et de ravissants cheveux platine, était assise devant nous, lisant elle aussi, complètement hors du monde, et elle tortillait sans fin une bouclette molle autour de son doigt, et je me faufilai auprès de Dolly, juste derrière cette nuque si nue et ces cheveux blonds, et, déboutonnant mon pardessus, je convainquis Dolly, moyennant soixante-cinq *cents* et la permission de jouer dans la pièce, de glisser sous le pupitre sa main aux phalanges rougies, sa petite main salie d'encre et de craie. Oh ! oui, c'était une folle imprudence, mais après le supplice que j'avais enduré, il me fallait à tout prix profiter d'un concours de circonstances qui, je le savais, ne se

présenterait jamais plus.

## XII

Vers la Noël, elle prit un mauvais refroidissement, et je dus la faire examiner par une doctoresse amie de Miss Lester, une nommée Ilse Tristramson (bonjour, bonjour, Ilse, vous avez été un ange de gentillesse et de discrétion, et vous avez touché ma colombe avec une douceur exquise). Elle diagnostiqua une bronchite, tapota les omoplates de Lo (dont la fièvre avait hérissé les tendres florules) et prescrivit le lit pour une semaine au moins. Dès le début, Lo « fit de la température », comme on dit, et je ne pus résister à l'exquise caloricité de voluptés inédites – *Venus febriculosa* – mais ce fut avec une Lolita toute languide, qui toussait et gémissait et grelottait dans mes bras. Et dès qu'elle fut guérie, j'organisai une Soirée avec des Garçons.

Peut-être avais-je un peu trop bu, afin de me préparer à cette épreuve ; peut-être me conduisis-je de façon ridicule… Les fillettes avaient décoré et branché un petit sapin de Noël – à la mode allemande, sauf que des ampoules multicolores avaient détrôné les bougies de cire. On gava de disques sélectionnés le phonographe du propriétaire. Mon élégante Dolly portait un joli ensemble gris avec un corsage étroitement ajusté et une jupe évasée. Je me retirai en fredonnant dans mon bureau du premier – et en redescendis comme un idiot toutes les dix ou vingt minutes, pendant quelques secondes, pour prendre ostensiblement ma pipe sur la cheminée ou chercher le journal ; et à chaque voyage, ces actes élémentaires devenaient plus difficiles à exécuter, et je me remémorai l'horreur des jours révolus où je devais bander ma volonté pour pouvoir entrer d'un pas naturel dans telle pièce de la maison de Ramsdale où je savais trouver ma petite Carmen.

La soirée ne fut guère réussie. Des trois filles invitées, l'une ne vint pas, et l'un des garçons amena son cousin Roy, si bien qu'il y avait deux garçons de trop, et les deux cousins connaissaient tous les pas alors que les autres galopins ne savaient pratiquement pas danser, et presque toute la soirée se passa à mettre la cuisine sens dessus dessous, puis à palabrer interminablement pour savoir à quel jeu de cartes on allait jouer et, plus tard, deux filles et quatre garçons se retrouvèrent assis sur le parquet du salon, devant les fenêtres grandes ouvertes, à mimer des charades qu'Opal s'obstinait à ne pas comprendre, pendant que Mona et Roy, un beau garçon au corps svelte, buvaient de la bière au gingembre dans la

cuisine, tous deux assis sur la table, les jambes pendantes, et discutaient avec fougue la prédestination et la loi des probabilités. Quand ils furent tous partis, ma Lo fit « Pouah ! » et se laissa choir dans un fauteuil, les yeux fermés, les quatre membres étendus, telle une étoile de mer, en une parodie de dégoût et d'épuisement superlatifs, et elle m'affirma qu'elle n'avait jamais vu de garçons si repoussants. Rien que pour cette remarque, je lui achetai une raquette de tennis neuve.

Janvier fut tiède et humide, et février donna le change aux forsythies ; nul, à Beardsley, n'avait jamais « vu » un temps pareil. Lo reçut une profusion d'autres présents. Pour son anniversaire, je lui offris une bicyclette, cette adorable machine aux allures de faon dont j'ai déjà parlé – et ajoutai à cela une *Histoire de la peinture américaine d'aujourd'hui*. Le « style cycliste » de Lo (j'entends sa méthode d'approche, le mouvement de ses hanches quand elle se juchait en selle, sa grâce, et tout le reste) me dispensait un plaisir suprême ; en revanche, mes efforts pour affiner son goût en matière de peinture échouèrent totalement : elle demandait si le bonhomme qui faisait la sieste au creux de la meule de foin de Doris Lee était le père de l'enfant faussement voluptueuse et aux allures de garçon manqué que l'on voyait au premier plan, et elle ne pouvait comprendre ce qui me faisait dire que Grant Wood ou Peter Hurd étaient bons, et Reginald March ou Frederick Waugh détestables.

## XIII

Quand le printemps vint toucher Thayer Street de vert et de jaune et de rose, Lolita était déjà conquise irrévocablement par l'amour des planches. Pratt, que j'aperçus par hasard un dimanche chez Walton, où elle déjeunait en compagnie d'inconnus, accrocha de loin mon regard et battit des mains avec un enthousiasme discret pendant que Lo avait l'œil ailleurs. J'abomine le théâtre et le considère, historiquement parlant, comme une manifestation primitive et putride, qui fleure les rites de l'âge de pierre et autres insanités communautaires, et ce en dépit des quelques rares injections de génie individuel – la poésie élisabéthaine, par exemple, que le lecteur en chambre déleste automatiquement de son rembourrage. Trop absorbé à l'époque par mes propres travaux littéraires, je ne pris point la peine de lire le texte complet des *Chasseurs enchantés*, la saynète dans laquelle Dolorès tenait le rôle d'une fille de fermier qui se prend pour une magicienne sylvestre, ou pour Diane chasseresse, ou je ne sais quoi encore – et qui, ayant mis la main sur un traité d'hypnotisme, plonge une bande de chasseurs égarés dans des transes variées et des plus divertissantes, avant de succomber à son tour au charme d'un poète vagabond (Mona Dahl). Je pus glaner ce peu d'indications sur les lambeaux de texte, froissés et dactylographiés à la diable, que Lo semait un peu partout dans la maison. La coïncidence du titre avec le nom d'une auberge mémorable m'inspira un plaisir un peu nostalgique, mais je songeai avec amertume que mieux valait ne pas attirer sur ce point l'attention de ma petite enchanteresse cynique, afin d'éviter une accusation de « sentimentalisme » dont j'eusse souffert plus cruellement encore que de son insouciance devant cette rencontre du hasard. Je conjecturai que la pièce n'était qu'une nouvelle mouture quasi anonyme de quelque légende banale. Bien sûr, rien ne m'empêchait d'imaginer que le propriétaire de l'auberge, en quête d'une enseigne attrayante, avait été subjugué *ex nihilo* par l'inspiration purement fortuite du peintre de seconde zone auquel il avait confié l'exécution des fresques, et qu'ainsi, par voie de conséquence, le nom de l'hôtel avait suggéré le titre de la comédie. Mais avec mon esprit crédule, simpliste et bienveillant, je vins à renverser les facteurs et, sans accorder autrement d'importance à l'affaire, je conclus que fresques, enseigne et titre provenaient tous d'une source commune, née de quelque tradition locale dont un étranger tel que moi, ignorant tout du folklore de la Nouvelle-

Angleterre, ne pouvait logiquement avoir entendu parler. Aussi restai-je sous l'impression (cela, comprenez-moi bien, de façon tout incidente, sans aucune portée réelle) que cette maudite comédie n'était qu'une de ces bluettes maintes fois adaptées et réadaptées pour la consommation juvénile, du même acabit que *Hansel et Gretel* de Richard Roe, ou *La Belle au bois dormant* de Dorothy Doe, ou encore *La Robe de l'Empereur* de Maurice Vermont et Marion Rumpelmeyer – ces fadaises que l'on trouve dans tous les répertoires du genre *Sketches pour écoliers* ou *Jouons la comédie !* En d'autres termes, je ne savais pas – et l'aurais-je su que je ne m'en serais point soucié – que *Les Chasseurs enchantés* étaient en réalité une œuvre toute récente et techniquement originale, qu'une compagnie d'avant-garde avait créée à New York guère plus de trois ou quatre mois auparavant. Dans mon esprit – à en juger d'après le rôle de ma petite charmeuse – il s'agissait d'un simple intermède, d'une veine passablement lugubre, chargé d'échos de Maeterlinck, Lenormand et divers doux rêveurs britanniques. En casquettes rouges et tenues identiques, les six chasseurs, dont l'un était banquier, un autre plombier, le troisième policier, le quatrième entrepreneur de pompes funèbres, le cinquième assureur et le sixième un forçat en fuite (vous voyez d'ici les possibilités !), subissaient une complète transformation mentale en passant par l'Antre de Dolly, si bien que leurs existences véritables ne leur apparaissaient plus que comme un rêve, ou un cauchemar, auquel la petite Diane les avait arrachés ; survenait alors un septième chasseur (en casquette *verte*, le niais !), qui se trouvait être un jeune poète et qui soutenait, au grand dam de Diane, que les divertissements offerts (ballets de nymphes, d'elfes et de monstres divers) et l'enchanteresse elle-même étaient sa propre création, le fruit de son invention poétique. Au bout du compte, si je me souviens bien, proprement écœurée par ces fanfaronnades, Dolorès aux pieds nus conduisait le présomptueux (Mona en pantalons à carreaux) jusqu'à la ferme paternelle, au-delà de la Forêt des Mille Périls, pour lui prouver qu'elle n'était point une chimère de poète mais une simple fille des champs aux solides attaches terriennes – et un baiser de dernière minute devait illustrer la morale profonde de l'histoire, à savoir que le Mirage et la Réalité s'abouchent pour donner naissance à l'Amour. Il me parut sage de renoncer à critiquer ce chef-d'œuvre devant Lo : elle était accaparée si fougueusement par les « problèmes d'expression », et elle avait des façons si charmantes de joindre ses longues mains florentines et de battre des cils en me suppliant de ne pas venir aux répétitions, à l'instar de certains parents ridicules,

parce qu'elle voulait me faire la surprise d'une Première éblouissante – et aussi, en vérité, parce que je me mêlais toujours de tout, et disais ce qu'il ne fallait pas, et la privais de tous ses moyens en présence des gens.

Et puis il y eut cette autre répétition, toute spéciale – oh, mon cœur, mon pauvre cœur – par un jour de mai traversé de longues rafales d'émoi et de rires – et tout roulait au loin, loin de ma vue, hors d'atteinte de mes souvenirs, et le soir, quand je revis Lo, en équilibre sur sa bicyclette arrêtée, pressant sa paume contre l'écorce moite d'un jeune bouleau au bas de notre pelouse, je fus si bouleversé par la tendresse radieuse de son sourire que je crus, un instant, tous mes tourments envolés. « Te rappelles-tu, dit-elle, le nom de cet hôtel, tu sais bien (plissant le bout du nez), voyons, tu sais lequel... avec ces grandes colonnes blanches et un cygne de marbre dans le vestibule ? Allons, tu sais très bien (soufflant avec bruit), l'hôtel où tu m'as violée ! Bon, bon, passons. Est ce que ce n'était pas (en un soupir) les Chasseurs Enchantés ? Ah oui, c'était ça ? (Songeuse.) C'était donc ça ! » Et avec un gloussement de rire, un rire vernal, amoureux, elle gifla de la main le tronc luisant, se lança vers le haut de la rue et redescendit en roue libre, les pieds immobiles sur les pédales, le corps alangui, une main posée, comme rêvant, sur ses cuisses enrobées de coton fleuri.

# XIV

Sous prétexte que cela allait de pair avec sa passion pour le théâtre et la danse, j'avais permis à Lo de prendre des leçons de piano avec une certaine M^lle^ l'Empereur (pseudonyme qui vient tout naturellement à nos lèvres de vieux maîtres en littérature française). Elle vivait à une couple de kilomètres de Beardsley, dans une petite maison blanche aux volets bleus où Lo se rendait à bicyclette deux fois par semaine. Un vendredi soir, vers la fin du mois de mai, une semaine environ après cette fameuse répétition à laquelle Lo m'avait interdit d'assister, le téléphone sonna subitement dans mon bureau, où j'étais en train de culbuter les flancs du roi de Gustave – je veux dire : Gaston – et M^lle^ l'Empereur demanda si Lo viendrait mardi prochain car elle avait manqué la leçon de mardi dernier et celle d'aujourd'hui. Je répondis qu'elle viendrait sans faute – et revins à la partie. Dès lors, comme le lecteur peut l'imaginer, mes facultés se trouvèrent gravement troublées et, à un ou deux coups de là, alors que c'était à Gaston de jouer, je vis soudain, à travers la brume de mon désarroi, qu'il pouvait prendre ma reine ; il s'en aperçut aussi mais, craignant de tomber dans un piège tendu par son trop subtil adversaire, il tatillonna un long moment, chuintant et reniflant, les bajoues trémulantes, et il me jeta des coups d'œil furtifs en avançant à demi (pour le reculer aussitôt) le faisceau de ses doigts grassouillets, brûlant de ravir cette reine succulente et n'osant s'y risquer, et tout d'un coup il fondit sur elle – qui sait s'il ne trouva point là le goût de certaines audaces futures ? – et il me fallut une heure d'efforts fastidieux pour décrocher une partie nulle. Il vida son verre de cognac et s'en alla enfin, de son pas pesant, enchanté de ce résultat (*mon pauvre ami, je ne vous ai jamais revu et quoiqu'il y ait peu de chances que vous voyiez mon livre, permettez-moi de vous dire que je vous serre la main bien cordialement, et que toutes mes fillettes vous saluent**). Je trouvai Dolorès Haze assise devant la table de cuisine, dévorant un énorme triangle de tarte, les yeux baissés sur son scénario. Elle releva la tête et son regard accueillit le mien avec une vacuité presque céleste. Elle demeura étrangement imperturbable quand je la confrontai avec ma découverte, et dit d'un petit air faussement contrit qu'elle savait fort bien qu'elle était une sale gosse – elle avait été tout bonnement incapable de résister à l'enchantement, et elle avait passé ses heures de solfège dans un parc voisin – mais oui, mon lecteur ! – à répéter avec Mona la scène de la forêt magique. « Parfait »,

dis-je, et j'allai droit au téléphone. La mère de Mona répondit : « Oui, elle est là », puis elle s'éclipsa avec un petit rire maternel, un rire neutre de gaieté polie, et cria à la cantonade : « Roy te demande ! » sur quoi Mona arriva, toute froufroutante, et se mit à vilipender Roy d'un ton sourd et monocorde, mais non sans chaleur, pour quelque incongruité qu'il avait dite ou commise ; je l'interrompis et Mona enchaîna aussitôt, dans le plus humble, le plus langoureux des contralto : « Oui, Monsieur », « Certainement, Monsieur », « Je porte seule la responsabilité de cet incident regrettable, Monsieur » (quelle faconde ! quelle assurance !), « Je me sens vraiment très coupable… » et patati et patata, comme disent ces petites gourgandines.

Je redescendis, me raclant le gosier et contenant mon cœur. Lo était maintenant au salon, et se prélassait dans le capitonnage hypertrophique de son fauteuil préféré. La voyant ainsi affalée, se mordillant une envie, me bafouant de son regard brumeux et insensible, une jambe étirée de tout son long pour atteindre un petit tabouret qu'elle faisait osciller sans trêve du bout de son talon – je discernai soudain, avec un frisson fulgurant, combien elle avait changé depuis ma première vision d'elle, deux ans auparavant. Ou bien était-ce arrivé au cours des deux dernières semaines ? Sa tendresse ? Allons donc, cette chimère avait fait long feu ! Je la contemplai, figée à l'épicentre du brasier de ma rage. Le voile de ma concupiscence avait été arraché, ne laissant à nu que cette horrible lucidité. Oh oui, comme elle était changée ! Elle avait à présent le teint de ces écolières négligées et vulgaires qui, avec des doigts poisseux, badigeonnent leurs visages mal lavés de cosmétiques achetés en commun, et qui ne s'inquiètent pas de savoir quelle texture souillée, quel épiderme pustuleux, entrent en contact avec leur peau. Où était-elle, cette douceur d'antan, cette joyeuse douceur de pétale avivée par les larmes, quand je faisais rouler, par jeu, sa tête sur mes genoux ? Une rougeur grossière s'était substituée à cette fluorescence candide. L'inflammation que l'on nomme ici le « rhume des lapins » avait peint de rose vif les bords de ses narines dédaigneuses. Éperdu, j'abaissai la tête, et mon regard glissa machinalement sous le versant interne de sa cuisse nue – comme ses jambes étaient devenues lisses et musculeuses ! Elle me guignait toujours de ses yeux un peu trop écartés, d'un gris de verre fumé, légèrement injecté de sang, et je crus voir glisser secrètement en eux la pensée qu'après tout Mona avait peut-être raison et qu'elle – Lo l'orpheline – pouvait fort bien me dénoncer sans aucun danger pour elle-

même. Comme je m'étais trompé ! Quelle folie que la mienne ! Tout en elle était de la même essence exaspérante et impénétrable – la robustesse sinueuse de ses jambes, le talon sale de sa socquette blanche, le chandail épais qu'elle portait en dépit de la chaleur de la pièce, cette odeur de fille – et surtout l'impasse aveugle de ce visage à l'éclat insolite et aux lèvres fardées de frais. Le rouge avait laissé des traces sur ses incisives et je fus assailli par un souvenir abject : ce n'était pas Monique qu'elle évoquait – mais l'image d'une autre jeune prostituée, rencontrée dans une maison close bien des années auparavant, qui m'avait été soufflée par un autre avant que j'eusse eu le temps de décider si sa jeunesse extrême suffisait à compenser le risque de quelque mal honteux, et qui avait ces mêmes pommettes proéminentes et enluminées, une maman au ciel, de grandes dents de devant et un méchant bout de ruban rouge dans ses cheveux d'un brun rustique.

« Et alors, dit Lo, tu as eu la confirmation que tu cherchais ?

— Oh, oui, dis je. Oui, c'était parfait. Et je suis persuadé que vous avez fabriqué cet alibi toutes les deux. Plus encore, je suis persuadé que tu lui as tout raconté à notre sujet.

— Ouais ? »

Je maîtrisai mon souffle et repris : « Dolorès, cet état de choses doit cesser immédiatement. Je suis prêt à t'enlever de Beardsley et à t'enfermer où tu sais, mais il faut que cela cesse. Je suis prêt à t'emmener sans crier gare, le temps de boucler une valise. Cela doit cesser – sinon, je ne pourrai plus répondre de rien.

— De rien ? Voyez-vous ça ! »

J'arrachai le tabouret qu'elle berçait toujours du bout du pied, et son talon tomba sur le parquet avec un bruit mat.

« Eh là, s'écria-t-elle, doucement !

— Pour commencer, file là-haut », criai-je à mon tour, et, d'un seul mouvement, je l'empoignai et la tirai de son siège. Dès lors, je ne songeai même plus à baisser le ton et nous nous égosillâmes à qui mieux mieux. Elle proféra des paroles impubliables. Elle cria qu'elle me haïssait. Elle me fit des grimaces monstrueuses, gonflant les joues puis recrachant l'air avec un bruit clapoteux et démoniaque. Elle cria que j'avais plusieurs fois tenté de la violer quand j'étais en pension chez sa mère. Elle cria qu'elle

était sûre que j'avais assassiné sa pauvre maman. Elle cria qu'elle coucherait avec le premier type qui le lui demanderait et que je ne pourrais pas l'en empêcher. Je la sommai de monter dans sa chambre et de me montrer toutes ses cachettes. Ce fut une scène atroce et tonitruante. Je la tenais par son petit poignet osseux, et elle le tirait et le tortillait dans tous les sens, cherchant sournoisement un point faible pour pouvoir se dégager d'un coup au moment favorable, mais je la serrais solidement et lui faisais même très mal, ce pourquoi j'espère que mon cœur pourrira en enfer et, une fois ou deux, elle secoua le bras avec tant de violence que je crus que son poignet allait se rompre, et elle me contemplait sans cesse avec ces yeux inoubliables où une rage froide le disputait à des larmes brûlantes, et nos voix couvraient le bruit du téléphone et quand, enfin, j'entendis la sonnerie, Lo s'échappa d'un trait.

J'ai l'impression de partager avec les héros de cinéma les faveurs de la *machina telephonica* et de son dieu inopiné. Cette fois, c'était une voisine furibonde. La fenêtre du salon était par accident grande ouverte à l'est, bien que le store fût miséricordieusement baissé, et derrière, haletantes et moites, les ténèbres du printemps aigrelet de la Nouvelle-Angleterre nous épiaient. J'avais toujours cru que le personnage de la vieille fille au teint de haddock et à l'esprit obscène n'était qu'un mythe littéraire issu de l'influence abâtardie mais considérable du roman moderne ; mais je suis convaincu aujourd'hui que la Demoiselle du Levant – ou plutôt, diantre soit de l'incognito de cette vieille prude lubrique : Miss Fenton Lebone – débordait aux trois quarts de la fenêtre de sa chambre dans ses efforts pour ne pas perdre une miette de notre querelle.

« ... Ce vacarme, entendis-je grincer dans l'écouteur, manque du plus élémentaire... On se croirait dans un taudis de charretier... Il est inadmissible... »

Je lui présentai mes excuses pour le tapage auquel se livraient les amis de ma fille. Vous savez ce que c'est – les enfants – et je coupai net le prochain grincement.

En bas, la contre-porte grillagée de l'entrée claqua soudainement. Lo ? En fuite ?

Me penchant à la croisée de l'escalier, j'aperçus un petit fantôme qui se faufilait avec impétuosité à travers la broussaille et la nuit ; un point argenté – le moyeu d'une roue de bicyclette – glissa, palpita, et Lo

disparut.

Le hasard avait voulu que la voiture, ce soir-là justement, fût dans un garage de la ville. Je n'avais point d'alternative, c'était à pied qu'il me fallait poursuivre ma petite fugitive ailée. Maintenant encore, alors que plus de trois années se sont dévidées et écoulées, je ne puis évoquer cette nuit de printemps, cette rue déjà lourde de feuillage, sans un spasme de panique. Au bas de leur perron illuminé, Miss Lester promenait le basset hydropique de Miss Fabian. Mister Hyde manqua le faire culbuter cul par-dessus tête. Trois pas en marchant, trois en courant. Une bruine tiède se mit à tambouriner sur les feuilles de marronniers. Au coin de la rue, pressant ma Lolita contre une grille de fer, un vague adolescent embrassait – non, erreur, ce n'était pas elle. Avec des démangeaisons dans mes serres encore crispées, je repris ma course. Quelque huit cents mètres à l'est du Quatorze, Thayer Street se perd entre une pelouse privée et une rue transversale qui va vers la ville proprement dite ; devant le premier drugstore, je reconnus – avec quel hymne de grâce ! – la bicyclette de Lolita qui attendait sa jeune maîtresse. Je poussai au lieu de tirer, tirai, poussai, tirai encore et entrai. Attention ! À dix pieds de là, derrière la vitre de la cabine du téléphone (le dieu tympanique est toujours avec nous), Lolita, penchée en confidence tout contre l'appareil, les mains en cornet autour du récepteur, plissa les yeux en me voyant, se retourna avec son trésor, raccrocha précipitamment et sortit d'une démarche triomphale.

« J'essayais de te joindre à la maison, dit-elle gaiement. J'ai pris une grande décision. Mais d'abord, paie-moi un verre, papa. »

Elle regarda la pâle serveuse apathique garnir la coupe de glace, l'arroser de coca-cola, ajouter le sirop de cerise – et mon cœur à l'agonie se brisait d'amour. Ce poignet enfantin. Ma délicieuse fillette. « Vous avez une fillette délicieuse, monsieur Humbert. Nous l'admirons toujours en la voyant passer. » M. Pim regarda Pippa aspirer son sorbet. *J'ai toujours admiré l'œuvre ormonde du sublime Dublinois** [10]. Et pendant ce temps, la pluie s'était muée en déluge voluptueux.

« Écoute, dit-elle (chevauchant sa bicyclette à mes côtés, laissant traîner sa semelle sur le pavé luisant d'eau noire), écoute, voilà ce que j'ai décidé. Je veux quitter l'école. J'ai horreur de cette boîte. Et cette pièce de théâtre me fait horreur, vraiment horreur ! Je ne veux pas retourner là-bas. On va trouver une autre école. Partons tout de suite. Un autre grand

voyage. Mais cette fois, nous irons seulement où je veux, n'est-ce pas ? »

J'acquiesçai de la tête. Ma Lolita.

« C'est moi qui choisis, hein ? *Enntenndou ?* demanda-t-elle, tanguant et zigzaguant auprès de moi – elle ne parlait français que lorsqu'elle était une petite fille modèle.

— D'accord. C'est entendu. Et maintenant, hop hop hop, ma Lénore, si tu ne veux pas être trempée. » (Une tornade de sanglots grondait dans ma poitrine.)

Elle découvrit ses dents puis, à sa façon exquise d'écolière, elle se pencha sur son guidon et fila à tire-d'aile, oh, mon petit oiseau !

La main méticuleusement soignée de Miss Lester gardait la porte entrebâillée pour son vieux chien clopinant qui prenait son temps.

Lo m'attendait à côté du bouleau spectral.

« Je suis à tordre, cria-t-elle à tue-tête. Tu es content ? Qu'ils aillent se faire voir avec cette fichue pièce ! Tu vois ce que je veux dire ? »

Là-haut, les serres crochues d'une sorcière invisible firent claquer une fenêtre.

Dans notre vestibule étincelant de lumières accueillantes, ma Lolita se dépouilla de son chandail, secoua ses cheveux diaprés de mille gemmes, étendit vers moi ses deux bras nus et leva un genou :

« Porte-moi en haut, s'il te plaît. Je me sens toute romantique, ce soir. »

Les physiologistes seront peut-être curieux d'apprendre, en ce point, que j'ai la faculté – des plus singulières, me semble-t-il – de répandre des torrents de larmes pendant l'autre tempête.

# XV

En homme doué de prudence, à défaut de compétence mécanique, papa Humbert fit regarnir les freins, détartrer le radiateur, roder les soupapes, et il finança un certain nombre d'autres réparations et mises au point, après quoi l'automobile de feu M^me^ Humbert se retrouva en condition fort honorable au moment d'entreprendre un nouveau voyage.

Nous avions fait serment à l'école de Beardsley, cette chère vieille école de Beardsley, d'être de retour dès l'expiration de mon contrat à Hollywood (Humbert le Rusé avait laissé entendre qu'il était nommé conseiller technique d'un film que l'on tournait sur « l'existentialisme » – qui était encore en vogue à l'époque). En vérité, je caressais le projet de franchir discrètement la frontière du Mexique – j'étais plus brave que l'année précédente – et là, de décider de mon avenir avec ma petite concubine, qui avait maintenant soixante pouces de haut et pesait quelque quarante kilos. Nous avions exhumé guides et cartes routières, et Lo avait tracé notre itinéraire avec un enthousiasme surprenant. Était-ce grâce à l'influence du théâtre qu'elle avait perdu ses airs de nonchalance infantile et se montrait si gracieusement impatiente d'explorer les merveilles de la vie et de la réalité ? Vint le grand jour (un dimanche) et, dans la pâleur tiède du matin, je ressentis une étrange impression de fluidité onirique quand nous abandonnâmes la maison stupéfiée du professeur de chimie et filâmes à travers la ville en direction de la grande autoroute à quatre voies. La sémillante casquette bleue qu'arborait ma bien-aimée, sa robe de coton rayé noir et blanc, ses socquettes blanches et ses mocassins acajou ne s'accordaient guère avec la grosse aigue-marine (exquisément taillée et montée sur une chaînette d'argent – cadeau d'un jour de pluie printanière) qui constellait sa gorge brune. Nous passâmes devant le New Hôtel et elle éclata de rire. « Un sou pour tes pensées », dis-je, et elle tendit aussitôt sa paume ouverte mais, au même instant, je dus freiner brusquement à un feu rouge. Comme nous étions à l'arrêt, une autre voiture vint se couler auprès de nous, et une superbe jeune femme d'une sveltesse athlétique (où donc l'avais-je vue ?), avec un teint florissant et une chevelure aux reflets de bronze qui cascadait sur ses épaules, salua Lo d'un « Bonjour ! » sonore – puis elle se tourna vers moi avec effusion, avec édusion [11] (retrouvée !) et dit, en appuyant bizarrement sur certains mots : « Quel *dommage* que vous ayez *arraché* Dolly à son rôle – vous auriez dû *entendre* les compliments *délirants* de

l’auteur après la répétition…

— Le feu est au vert, idiot », souffla Lo entre ses dents et, simultanément, l’autre agita un bras joyeux et chargé de bracelets, en signe d’adieu (telle la Jeanne d’Arc qu’elle avait interprétée dans cette tragédie que nous avions vue au théâtre de Beardsley), et nous dépassa avec fougue pour virer abruptement dans la rue de l’université.

« Qui est-ce au juste ? Vermont ou Rumpelmeyer ?

— Non, c’est Edusa Gold, la monitrice qui dirige les répétitions.

— Je ne parle pas d’elle. Qui a tartiné cette pièce ?

— Oh, ça ! Oui, bien sûr… C’est une vieille bonne femme, Clare Quelque-Chose, je crois. Il y avait une foule de gens,

— Et ainsi, elle t’a fait des compliments ?

— Mon œil, oui ! Elle a posé un baiser sur mon front chaste… » Et mon aimée émit ce gloussement d’allégresse d’un style tout nouveau qu’elle cultivait depuis peu (maniérisme vraisemblablement acquis lors de son bref passage « sur les planches »).

« Tu es une curieuse créature, Lolita, déclarai-je alors (en substance). Je suis évidemment ravi que tu aies renoncé à ces absurdes activités théâtrales. Mais je m’étonne que tu les aies abandonnées juste une semaine avant leur conclusion naturelle. Oh, ma Lolita, méfie-toi de ces capitulations ! Je me rappelle que tu as lâché Ramsdale pour le camp, et le camp pour une randonnée en voiture, et je pourrais citer bien d’autres changements soudains dans tes projets. Méfie-toi. Il est des choses qu’on ne doit pas abandonner. Il faut être plus persévérante. Tu devrais aussi être un peu plus gentille avec moi, Lolita. Et tu devrais surveiller ton régime. Ton tour de cuisses, sais-tu bien, ne devrait pas dépasser quarante-quatre centimètres. Au-delà, cela pourrait être fatal (je plaisantais, bien sûr). Mais nous voilà partis pour un long et merveilleux voyage. Je me souviens… »

# XVI

Je me souviens de ma convoitise de petit garçon d'Europe un jour que je regardais une carte d'Amérique du Nord, sur laquelle les lettres noires des « Monts Appalaches » s'inscrivaient fièrement depuis l'Alabama jusqu'au New Brunswick, si bien que les territoires qu'elles franchissaient – le Tennessee, les deux Virginies et la Pennsylvanie, New York, le Vermont, le New Hampshire et le Maine – apparaissaient dans mon imagination comme une Suisse titanesque, voire même le Tibet, montagne intégrale, succession grandiose de pics adamantins devant l'azur du ciel, avec des conifères géants, et le montagnard émigré dans toute la gloire de sa peau d'ours, et le *Felis tigris goldsmithi*, et les Peaux Rouges fumant le calumet sous les catalpas. Que tout cela se réduisît, dans la réalité, à une chétive pelouse banlieusarde et au ruban de fumée d'un incinérateur de mauvaises herbes – c'était à grincer des dents ! Adieu, Appalachie ! Ensuite, nous traversâmes l'Ohio, les trois « I » (Indiana, Illinois et Iowa), puis le Nebraska – ah, cette première bouffée des plaines de l'Ouest ! Nous roulions sans hâte, ayant plus d'une semaine pour atteindre Wace et la grande barrière continentale (où Lo désirait passionnément assister aux Danses rituelles qui marquaient l'ouverture saisonnière de la Grotte Magique), et trois semaines au moins pour Elphinstone, joyau de l'un des États les plus pittoresques de l'Ouest, où elle brûlait de gravir les pentes abruptes de Red Rock, du sommet duquel une vedette mûrissante de l'écran s'était précipitée à la mort après une querelle d'ivrogne avec son gigolo.

De nouveau, des motels soupçonneux nous accueillirent avec des écriteaux qui annonçaient :

« Notre vœu le plus cher est que vous vous sentiez ici chez vous. Tout le mobilier et les installations ont fait l'objet d'un contrôle minutieux avant votre arrivée. Le numéro d'immatriculation de votre voiture est enregistré à la réception. Ne gaspillez pas l'eau chaude. Nous nous réservons le droit d'expulser sans préavis toute personne jugée incorrecte. Prière de ne jeter aucun détritus, quel qu'il soit, dans la cuvette des W.-C. Merci. Nous espérons votre prochaine visite. *La Direction*.

« *P. S.* – Notre clientèle est à nos yeux l'Élite du Monde Civilisé. »

Dans ces lieux répugnants où l'on nous comptait dix dollars pour un

bungalow à deux lits d'une place, des légions de mouches faisaient la queue devant la porte démunie d'écran et réussissaient toutes à entrer pêle-mêle, les cendres de nos prédécesseurs couvaient encore dans les cendriers, un cheveu de femme était lové sur l'oreiller, on entendait le voisin pendre son veston dans son placard, les cintres étaient astucieusement fixés par un ressort pour prévenir les larcins et, insulte suprême, les sous-verres accrochés au-dessus des lits jumeaux exhibaient deux aquarelles identiques. Je notai également l'évolution du style commercial. La tendance était au regroupement graduel des chalets à la manière des caravansérails, et à ma grande surprise (Lo s'en moquait, mais ceci intéressera peut-être le lecteur), on voyait maintenant apparaître un second étage, un hall-salon naissait, les voitures se trouvaient reléguées dans un garage collectif – et le motel revenait au bon vieil hôtel de toujours.

Ici, je supplie le lecteur de ne pas se gausser de moi et de ma confusion mentale. Il lui est facile, comme à moi-même, de déchiffrer *aujourd'hui* une destinée parvenue à son terme – mais un destin en gestation n'a rien de commun, croyez-moi, avec la naïveté de ces histoires de détectives où il suffit tout bonnement de garder l'œil sur les indices. J'ai lu, étant jeune, un roman policier dans lequel les pistes étaient effectivement signalées en italiques. Telles ne sont pas les méthodes de McFatum – même si l'on apprend à déceler certaines indications nébuleuses.

Par exemple, je ne saurais jurer que Lo ne réussit pas une fois au moins, avant l'étape du Middle West ou tout à son début, à faire tenir des renseignements à une ou plusieurs personnes non identifiées, sinon à entrer directement en rapport avec elles. Nous avions fait halte devant une station-service placée sous le signe de Pégase, et elle profita de ce que le capot levé (sous lequel je m'étais penché pour surveiller les manipulations du garagiste) la dérobait momentanément à mes regards pour se faufiler hors de la voiture et s'enfuir derrière le bâtiment. Naturellement enclin à l'indulgence, je me bornai à hocher mon front bénin, bien que de tels écarts fussent, à vrai dire, strictement interdits, car mon instinct m'avertissait sans relâche que les toilettes – de même que les téléphones – étaient, pour des raisons impénétrables, les points où le cours de ma destinée risquait de s'achopper. Chacun d'entre nous a ses signes fatidiques – pour l'un, c'est un chiffre, pour l'autre un paysage réitératif – qui paraissent minutieusement choisis par les dieux pour susciter des événements chargés pour nous d'un sens tout spécial : ici,

Jean trébuchera toujours ; là, Jeanne aura toujours le cœur brisé.

Bref, ma voiture était prête à repartir et je l'avais éloignée de quelques mètres pour laisser une camionnette prendre ma place devant la pompe, quand le volume croissant de l'absence de Lolita s'appesantit soudainement sur moi dans la grisaille venteuse de midi. Ce n'était pas la première fois, ni la dernière, hélas, que je contemplais, l'esprit étreint d'un sourd malaise, ces banalités stagnantes qui semblent ébahies, tels des campagnards aux aguets, de se trouver dans le champ de vision du voyageur en panne : cette poubelle verte, ces pneus à vendre, très noirs avec des flancs très blancs, ces bidons d'huile resplendissants, cette glacière vermillon avec ses boissons assorties, les quatre, cinq, sept bouteilles vides calquant, dans leurs cellules de bois, une grille de mots croisés inachevés, cette mouche qui escalade patiemment la face interne de la vitre du bureau. Par la porte ouverte, un poste de radio crachotait un air de danse dont le rythme était si mal synchronisé avec les pulsations et les remous de la végétation vivifiée par le vent, que j'avais l'impression de voir un de ces vieux films muets se déroulant seul de son côté tandis que le piano ou le violon d'accompagnement suivait une ligne mélodique tout à fait étrangère au frisson des feuilles comme à la houle des branches. L'écho du dernier sanglot de Charlotte vibra en moi, absurdement, au moment même où Lolita, sa robe voltigeant à contre-rythme, débouchait d'une direction totalement imprévue. Les toilettes pégasiques étant occupées, elle avait traversé la route pour se placer sous le signe de la Conque – où l'on se targuait, disait-on, d'offrir des lavabos aussi immaculés que chez soi. Ces cartes postales tout affranchies étaient réservées, disait-on aussi, à vos suggestions et commentaires. Pas de cartes postales. Pas de savon. Pas de commentaires. Rien.

Ce jour-là ou le lendemain, après avoir traversé une région interminable de cultures vivrières, nous atteignîmes la charmante bourgade de Kasbeam et nous nous arrêtâmes pour la nuit dans un motel proche, le motel des Châtaigniers – cottages confortables, grande pelouse de jade humide, des pommiers, une vieille balançoire et un magnifique coucher de soleil que la pauvrette exténuée ne regarda même pas. Elle avait insisté pour que nous passions par Kasbeam, qui était situé à une cinquantaine de kilomètres au nord de sa ville natale, mais, au matin, je la trouvai indifférente et apathique, sans nul désir de revoir le trottoir où elle avait joué à la marelle quelque cinq ans auparavant. Ce détour m'inspirait à moi-même une aversion bien facile à comprendre, quoique

nous fussions convenus de ne nous faire remarquer d'aucune façon, de rester dans la voiture et de ne point battre le ban des amis d'autrefois. Mon soulagement de la voir délaisser ce projet fut un peu terni par la pensée que si Lolita avait décelé chez moi la même hostilité que l'année précédente à l'égard des perspectives nostalgiques de Pisky, elle n'y eût pas renoncé de si bon gré. Quand je lui en fis, en soupirant, la remarque, elle soupira à son tour et se plaignit de n'être pas « dans son assiette ». Elle voulait rester au lit jusqu'à l'heure du thé au moins, avec des monceaux de magazines, et ensuite, si elle se sentait mieux, nous pourrions reprendre notre route vers l'Ouest sans plus nous attarder en crochets. Je dois dire qu'elle se montra tout angélique, quoiqu'un peu languissante, et elle semblait si altérée de fruits frais que je décidai d'aller lui chercher à Kasbeam une collation revigorante. De la fenêtre de notre cottage, planté sur la crête boisée d'une colline, on voyait la route descendre en lacet puis se mettre à courir, aussi droite qu'une raie de dandy, entre deux rangées de châtaigniers, jusqu'à la coquette cité qui se dressait au loin, tel un village de poupées, singulièrement nette dans la limpidité du matin. On pouvait discerner une jeune fille à bicyclette, comme un petit lutin chevauchant une libellule, suivie par un chien d'une taille démesurée par rapport à elle – tous deux aussi clairement dessinés que ces pèlerins gravissant à dos de mule les chemins d'un blanc cireux des tableaux primitifs, avec des collines bleutées et des cohortes de minuscules personnages rouges. J'ai la manie européenne de laisser la voiture au garage chaque fois que je puis aller à pied, aussi descendis-je la route d'un pas de promenade, croisant au passage la cycliste de tout à l'heure, une fillette mafflue et sans beauté, et son chien, un énorme saint-bernard aux orbites lobées de velours noir. À Kasbeam, un très vieux coiffeur me coupa très mal les cheveux ; il ressassait sans relâche les exploits de son fils au baseball et, à chaque consonne labiale, il me postillonnait dans le cou et s'arrêtait de temps à autre pour essuyer ses besicles sur le drap, ou bien il interrompait le branle grelottant de ses ciseaux pour me montrer de vieilles coupures de presse, et j'étais si inattentif que lorsqu'il tendit le doigt vers une photographie encadrée parmi les antiques lotions grisâtres, j'eus un haut-le-corps en me rendant compte que le jeune athlète moustachu était mort depuis plus de trente ans.

J'absorbai une tasse de café bouillant et insipide, achetai un régime de bananes pour ma petite guenon et passai encore une dizaine de minutes

dans une *delicatessen*. Au moins une heure et demie s'était écoulée quand je rejoignis, petit pèlerin rentrant au bercail, la route tortueuse qui montait au château des Châtaigniers.

La fillette que j'avais vue à l'aller avait à présent les bras chargés de linge et aidait un homme au physique contrefait, dont le crâne démesuré et les traits massifs évoquaient le Bertoldo des farces italiennes, à faire le ménage des chalets ; la Châtaigneraie en comptait une douzaine environ, agréablement disséminés au cœur de la verdure profuse. Il était midi et la plupart d'entre eux s'étaient déjà débarrassés, avec un ultime claquement de porte, de leurs occupants de la nuit. Deux vieillards, tel un couple de momies chenues dans un modèle de l'année, se coulaient lentement hors d'un des garages contigus ; à la porte d'un autre, un capot rouge saillait comme une brayette médiévale ; et, à côté de notre cottage, un beau garçon taillé en force, avec une crinière de cheveux noirs et des yeux très bleus, chargeait un réfrigérateur portatif sur une fourgonnette. Il m'adressa, je ne sais pourquoi, un petit sourire gêné. En face, sur la grande pelouse, dans l'ombre polymélique d'arbres luxuriants, le saint-bernard montait la garde devant la bicyclette de sa maîtresse et, non loin de là, une jeune femme dans un état de grossesse avancée avait installé sur une balançoire un bébé en extase qu'elle berçait doucement, tandis qu'un moutard de deux ou trois ans, ivre de jalousie, agaçait tout le monde en essayant de tirer et pousser l'engin à contretemps ; il réussit finalement à se faire culbuter, et il resta sur le gazon les quatre fers en l'air, en poussant des cris aigus pendant que sa mère continuait de sourire tendrement sans regarder aucun de ses deux enfants présents. Je devais recenser tous ces détails quelques minutes plus tard, et c'est pour cela que je m'en souviens aujourd'hui encore avec une telle précision ; en outre, depuis cette horrible soirée, à Beardsley, quelque chose en moi restait constamment en alerte. Aussi refusai-je d'être distrait par le sentiment de bien-être que ma promenade avait engendré – par la jeune brise d'été qui ceignait ma nuque, le crissement flexible du gravier humide, la miette savoureuse que j'avais réussi à déloger d'une dent creuse, et même le plaisant fardeau de mes provisions, que l'état général de mon cœur aurait pourtant dû m'interdire de porter ; mais cette mauvaise pompe disloquée semblait fonctionner sans heurt ce matin-là, et ce fut tout *adolori d'amoureuse langueur*, pour citer mon vieil ami Ronsard, que j'arrivai enfin au cottage où j'avais laissé ma Dolorès.

À ma grande surprise, je la trouvai habillée. Elle était assise au bord du

lit, en pantalon et maillot sans manches, et me regardait bizarrement, comme hésitant à me reconnaître. Le tissu mince et flasque accusait, au lieu de masquer, la courbe franche de ses petits seins pubescents, et cette franchise m'exaspéra aussitôt. Elle n'était pas lavée, mais je vis ses lèvres peintes (ou plutôt barbouillées) de frais, et ses grandes dents luisaient comme des touches d'ivoire tachées de vin ou des jetons rosâtres de poker. Et elle restait plantée là, les mains nouées sur les genoux, rêveuse, ruisselante d'un éclat diabolique auquel j'étais totalement étranger.

Je laissai choir lourdement mon paquet de victuailles et me tins devant elle, contemplant ses chevilles nues et ses pieds chaussés de sandales, puis son visage stupide, et de nouveau ses pieds criminels. « Tu es sortie, dis-je (ses semelles étaient mouchetées de sable et de gravier).

— Je viens de me lever », répondit-elle et, interceptant mon regard baissé sur ses sandales, elle ajouta vivement : « Je suis sortie une seconde. Pour voir si tu rentrais. »

Elle aperçut les bananes et détendit son corps vers la table.

Pouvais-je concevoir un soupçon précis ? Certes pas, mais ces yeux, ces yeux troubles et lunaires, et cette chaleur étrange que sa chair irradiait ! Sans mot dire, je scrutai la route, dont chaque lacet était clairement visible par la fenêtre… Pour qui voulait abuser de ma confiance, c'était là un poste de guet idéal. Avec un appétit croissant, Lo s'attaqua aux bananes. Tout à coup, je songeai au sourire servile du gaillard d'à côté. Je me ruai dehors. Toutes les voitures étaient parties, sauf sa camionnette ; son épouse, la jeune femme enceinte, était en train de s'y installer avec son bébé et l'autre enfant (celui-ci déjà pratiquement éliminé).

« Qu'y a-t-il ? Où vas-tu ? » cria Lo du haut du porche.

Toujours sans mot dire, je repoussai son jeune corps élastique à l'intérieur de la cabine et rentrai sur ses talons. J'arrachai son maillot, boutons et fermetures sautèrent d'un trait tout autour d'elle, je fis voler ses sandales. Sauvagement, je pourchassai l'ombre de son infidélité ; mais les effluves que je suivais à la trace étaient trop faibles pour être distingués d'une chimère de dément.

## XVII

Le gros Gaston, à sa façon minaudière, aimait faire des présents – des cadeaux qui pointaient le bout de leur nez minaudant hors de l'ordinaire, tout au moins à ce qu'il croyait mignardement. Un soir, il remarqua que le coffret où je rangeais mes pièces d'échecs était cassé et, dès le lendemain matin, un de ses petits chenapans m'apporta de sa part une cassette de cuivre, avec un couvercle orné d'un motif oriental fort élaboré, et une robuste serrure. Au premier coup d'œil, je reconnus une de ces tirelires de pacotille, appelées *luizettas* pour quelque obscure raison, que l'on achète à Alger ou ailleurs et dont on ne sait plus que faire ensuite. Elle se révéla trop plate pour mes lourdes pièces, mais je la gardai néanmoins – la vouant à un tout autre usage.

Afin de rompre les mailles du rets fatidique dans lequel j'avais confusément l'impression d'être empêtré, j'avais décidé – à l'écœurement manifeste de Lolita – de passer une seconde nuit au motel des Châtaigniers ; définitivement éveillé dès quatre heures du matin, je m'assurai que Lo était bien endormie (bouche bée, avec une expression d'ahurissement torpide devant cette existence incroyablement insane que nous lui avions troussée), et vérifiai alors le précieux contenu de la *luizetta*. Là, moelleusement emmitouflé dans une écharpe de laine blanche, était couché un pistolet automatique de poche : calibre 32, chargeur de huit cartouches, longueur totale à peine inférieure au neuvième de celle de Lolita, crosse de noyer étampé, finition acier bleui. J'en avais hérité du défunt Harold Haze, en même temps qu'une notice datant de 1938 qui indiquait joyeusement : « D'une conception particulièrement commode pour la maison et l'automobile comme sur la personne. » Il attendait, prêt à expédier commodément la ou les personnes, chargé et armé, le cran d'arrêt baissé pour prévenir toute décharge accidentelle. N'oublions pas que le pistolet est le symbole freudien du membre médian du grand ancêtre primordial.

J'étais content de l'avoir avec moi – et plus content encore d'avoir appris à m'en servir deux ans plus tôt, dans les pinèdes qui entouraient le lac de Charlotte (qui était un peu le mien aussi). Farlow, en compagnie de qui j'avais parcouru ces forêts lointaines, était un tireur admirable, et il avait même réussi à abattre un colibri avec son 38, mais ce qu'on en retrouva – quelques flocons de duvets chatoyant – ne permit qu'à grand-

peine d'authentifier cet exploit. Un policier à la retraite, un solide gaillard nommé Krestovsky (lequel, dans les années 20, avait occis à coups de feu deux prisonniers évadés), se joignit à nous et mit à mort un pivert minuscule – et ceci, entre parenthèses, alors que la chasse était fermée depuis longtemps. À côté de ces deux sportifs accomplis, je n'étais moi-même qu'un novice et manquais régulièrement mon but – si j'excepte cet écureuil que je parvins à blesser en une autre occasion, alors que j'étais seul… « Ne bouge pas d'ici », chuchotai-je à l'adresse de mon petit copain, si léger et pourtant si compact, et je bus une goutte de gin à sa santé.

# XVIII

Le lecteur doit maintenant oublier Châtaignes et Colts et s'enfoncer à notre suite dans les déserts de l'Ouest. Les jours suivants furent marqués par une succession d'orages fulminants – à moins que ce ne fût toujours le même qui jouait lourdement à saute-mouton d'un bout à l'autre du continent et dont nous ne pouvions nous débarrasser, pas plus que nous ne pouvions semer le détective Trapp : car ce fut à cette époque que l'énigme de la Décapotable Rouge Aztèque se présenta à mon esprit, éclipsant totalement le leitmotiv des amants de Lo.

Bizarre ! Moi qui étais si jaloux de tous les mâles que nous croisions – je suis surpris de m'être ainsi fourvoyé dans mon interprétation des arrêts du destin. La conduite vertueuse de Lo durant l'hiver avait peut être réussi à endormir mes craintes – et au demeurant, il eût été par trop ridicule, même pour un lunatique, de concevoir qu'un second Humbert, armé de traits et de foudres jupitériens, pût talonner avidement Humbert le Premier et sa nymphette à travers ces immenses plaines informes. Je déduisis donc que la « Red Yak » qui nous suivait sans relâche, kilomètre après kilomètre, à une distance discrète, était pilotée par un détective qu'un trouble-fête encore inconnu avait chargé de déterminer exactement comment Humbert Humbert tuait le temps avec sa fillette mineure. Ainsi que cela m'arrive fréquemment dans les périodes de perturbation électrique et d'éclairs pétaradants, j'avais des hallucinations. Je crois même qu'il ne s'agissait pas seulement d'hallucinations. Une nuit (je ne sais ce qu'il – ou elle, ou tous deux – avait mis dans mon alcool), je m'éveillai en sursaut avec la certitude que quelqu'un frappait à la porte de notre cabine ; je l'ouvris à la volée et vis, d'abord, que j'étais nu comme un ver, et ensuite, qu'un homme se tenait en face de moi, silhouette blême et presque lumineuse devant les ténèbres dégouttantes de pluie, et cachait son visage sous le masque en carton bouilli de Mâchoire Carrée, le policier grotesque des bandes illustrées. Proférant un ricanement assourdi, il détala dans la nuit ; je rentrai en titubant dans la chambre et me rendormis – et même à présent, je ne pourrais affirmer que ce ne fut pas un cauchemar provoqué par quelque drogue : j'ai minutieusement étudié le type d'humour qui caractérisait Trapp, et cette visite nocturne, si vraiment elle eut lieu, en était un échantillon fort plausible. Mais quelle bassesse, quelle barbarie sans bornes ! Dire que quelqu'un faisait fortune en vendant ces masques de monstres et gribouilles populaciers ! Ai-je

réellement vu, le lendemain matin, deux vauriens fouiller dans une poubelle et essayer le masque de Mâchoire Carrée ? Je me le demande. Tout cela n'était peut-être qu'une coïncidence – due vraisemblablement aux conditions atmosphériques.

Assassin doté d'une mémoire sensationnelle, mais hélas fragmentaire et peu orthodoxe, je suis incapable, Mesdames et Messieurs, de préciser le jour exact où j'acquis la conviction absolue que la Décapotable Rouge était effectivement à nos trousses. Je me souviens fort bien, en revanche, de celui où je vis de près son chauffeur pour la première fois. C'était l'après-midi, et je roulais à petite allure à travers des torrents de pluie, sans perdre un instant du regard le spectre vermillon, qui louvoyait et frissonnait de lubricité dans mon rétroviseur, quand le déluge dégénéra en crachin et se tarit en un clin d'œil. Un flot de soleil balaya la route avec un bruissement mouillé et, m'apercevant que j'avais besoin d'une nouvelle paire de lunettes de soleil, je m'arrêtai devant une station-service. Ce qui m'arrivait était une maladie, un cancer auquel je ne pouvais remédier, aussi feignis-je d'ignorer le fait que notre escorte circonspecte, à l'état capoté, avait fait halte à quelques dizaines de mètres de nous, devant une gargote ou bar à l'enseigne criarde. Je veillai à satisfaire les besoins de ma voiture, puis me dirigeai vers le bureau pour acheter ces lunettes et payer l'essence. Je venais de signer un chèque de voyage et j'étais en train de me renseigner sur ma route quand, jetant un regard adventice par une fenêtre latérale, j'eus une vision abominable. Un homme aux larges épaules et au crâne dégarni, en veston porridge et pantalon tête de nègre, écoutait Lo qui lui parlait précipitamment, penchée hors de la voiture et agitant de haut en bas sa main grande ouverte (ce qu'elle ne faisait que dans les circonstances sérieuses et pressantes). Ce qui me frappa le plus violemment, le plus cruellement aussi, ce fut – comment dire ? – cette espèce d'intimité volubile, à croire qu'elle le connaissait, oh, depuis des semaines et des semaines. Je le vis hocher la tête en se grattant la joue, puis faire demi-tour et regagner sa voiture – un homme trapu et corpulent, qui portait à peu près mon âge et n'était pas sans ressembler à Gustave Trapp, un cousin suisse de mon père : le même visage régulièrement hâlé, un peu plus empâté que le mien, avec une petite moustache noire et une bouche en bouton de rose – une bouche de dégénéré. Quand je repris place dans la voiture, Lolita s'appliquait à lire une carte routière.

« Que te voulait cet homme, Lo ?

— Quel homme ? Ah oui, ce type. Ah oui. Oh, je ne sais plus. M'a demandé si j'avais une carte. Il a dû perdre son chemin. »

Je revins sur la route et accélérai.

« Écoute, Lo, dis-je. Je ne sais pas si tu m'as menti, je ne sais pas si tu as perdu la raison, et je ne m'en soucie pas pour le moment ; mais cet individu nous a suivis toute la journée, hier j'ai vu sa voiture à notre motel, et je crois que c'est un policier. Tu sais parfaitement bien ce qui arrivera et où l'on t'enfermera si la police a vent de notre situation. Bien, et maintenant, je veux que tu me répètes mot pour mot ce qu'il t'a raconté et ce que tu lui as dit. »

Elle ricana.

« Si c'est vraiment un flic, dit-elle d'un ton un peu trop strident, mais non sans logique, la pire idiotie serait de lui laisser voir qu'on a peur. Ne fais pas attention à lui, *papa*.

— T'a-t-il demandé où nous allions ?

— Il le sait très bien (railleuse).

— En tout cas, dis-je de guerre lasse, j'ai pu le voir de près. Il n'est pas beau. Il ressemble exactement à un cousin à moi, un certain Trapp.

— C'est peut-être vraiment Trapp. Si j'étais toi… Oh, regarde, tous les neuf sont en train de se changer en zéro. Quand j'étais petite (avec un enjouement inattendu), je m'imaginais qu'ils reviendraient au neuf si seulement ma mère faisait aller la voiture en arrière. »

C'était la première fois, me semble-t-il, qu'elle parlait spontanément de son enfance pré-humbertienne ; était-ce un artifice appris au théâtre ? En silence, nous poursuivîmes notre route, sans escorte cette fois.

Mais le lendemain, tel un malade incurable qui sent revenir la douleur dès que se dissipent la drogue et l'espoir, je le revis derrière nous, ce monstre rutilant. Ce jour-là, il y avait fort peu de circulation sur l'autoroute ; nul ne dépassait personne ; et nul n'essaya de se glisser entre le bleu de notre humble coupé et le vermeil de son ombre impérieuse – comme si un sort avait été jeté sur cet intervalle, le muant en une zone envoûtée, à la fois bouffonne et satanique, zone dont l'uniformité rigoureusement immuable avait une qualité hyaline qui frisait l'œuvre d'art. Avec ses épaules rembourrées et sa moustache trappiforme, mon

homme avait l’air d’un mannequin dans une vitrine, et j’avais l’impression que sa décapotable n’était mue que grâce à l’invisible cordon de soie silencieuse qui la reliait à notre pauvre véhicule délabré. Sachant que sa machine somptueuse et scintillante avait plusieurs fois la puissance de la nôtre, je ne tentai même pas de la semer. *O lente currite noctis equi* [12] *!* Nous gravissions des côtes interminables et les redescendions, nous respections les limites de vitesse, épargnions les enfants à l’arrêt, reproduisions en voltes majestueuses les arabesques noires des virages sur le bouclier jaune des panonceaux, et quel que fût notre cap, quelle que fût notre allure, l’intervalle ensorcelé glissait toujours à notre suite, intact, mathématique, comme un mirage – équivalent vicinal d’un tapis magique. Et pendant ce temps, j’avais conscience d’un flamboiement à ma droite : l’œil radieux de Lo, sa joue embrasée.

Un agent de la circulation – au cœur du cauchemar des rues enchevêtrées d’une ville industrielle, à quatre heures et demie du soir – fut la main de la chance qui brisa le sortilège. Il me fit signe de passer, et, du même geste, il me coupa de mon ombre. Un essaim de voitures filèrent entre nous et j’accélérai puis virai habilement dans une ruelle étroite. Un moineau se posa, une énorme croûte de pain au bec, fut pris à partie par un de ses congénères et perdit son butin. Quand je regagnai la grand-route, après une série de haltes impatientes et de méandres délibérés, notre ombre avait disparu.

Lola s’ébroua et dit : « Si ce type est vraiment qui tu crois, tu es un idiot de l’avoir semé.

— J’ai maintenant une autre théorie, répondis-je.

— Si tu veux – humph – la vérifier, mon père adoré – humph – tu ne devrais pas le perdre de vue », dit-elle, se tortillant sous le fouet de ses propres sarcasmes, et elle ajouta soudain, de sa voix de tous les jours : « Pouah ! Ce que tu peux être mesquin ! »

Nous passâmes une nuit lugubre dans un motel infect, sous l’amplitude sonore de la pluie, sous les roulements incessants d’un tonnerre au fracas préhistorique.

« Je ne suis pas une dame et je n’aime pas du tout la foudre », dit Lo, et sa terreur devant les perturbations célestes fut pour moi un réconfort pathétique.

Nous prîmes notre petit déjeuner dans la commune de Soda, 1.001 habs.

« S'il faut en croire ce dernier chiffre, remarquai-je, Face de Lune est déjà là.

— Ton esprit, dit-elle, me fera mourir de rire, mon père adoré. »

Nous abordâmes la région des landes d'armoise et je connus un jour ou deux d'euphorie exquise (je m'étais conduit comme un imbécile, tout allait pour le mieux, mon malaise s'expliquait par la chausse-trape de flatuosités rebelles), et bientôt, les *mesas* cédèrent la place à des montagnes véritables, et nous fîmes notre entrée, le jour dit, dans la bonne ville de Wace.

Oh, désastre ! Il y avait eu confusion, Lo avait mal lu la date indiquée par le guide et les cérémonies de la Grotte Magique étaient déjà consommées. Elle prit la chose courageusement, je m'empresse de le dire – et, découvrant que Wace, havre des beaux-arts, était à l'apogée de sa saison dramatique, nous nous laissâmes tout naturellement entraîner au théâtre par une douce soirée de la mi-juin. Je serais franchement incapable de vous raconter l'intrigue de la pièce que nous vîmes. Une pantalonnade grossière en tout cas, avec des effets d'éclairage maladroits et une jeune première pitoyable. Le seul détail qui sut me plaire fut une guirlande de sept petites grâces, plus ou moins immobiles, fardées avec bonheur, vêtues de mousseline irisée, bras et jambes nus – sept nymphettes impubères et abasourdies, recrutées localement (à en juger par les bouffées de fièvre partisane qui secouaient çà et là l'assistance), et qui étaient censées représenter un vivant arc-en-ciel, lequel restait en scène pendant tout le dernier acte avant de s'évanouir, avec des raffinements d'effeuilleuse, derrière une succession de voiles multiples. Il me souvient d'avoir pensé que les co-auteurs, Clare Quilty et Vivian Darkbloom, avaient chipé cette idée des enfants-couleurs dans un passage de James Joyce, et que deux de ces couleurs étaient d'une beauté presque insoutenable – Orange, qui ne cessait de se trémousser, et Émeraude qui, lorsque son regard se fut habitué à l'obscurité totale de l'orchestre où nous étions tous pesamment prostrés, sourit tout à trac à sa mère ou à son protecteur.

Dès que cette ineptie eut pris fin et que les applaudissements s'élevèrent autour de moi – mes nerfs ne peuvent supporter ce

crépitement manuel – j'entrepris de pousser et tirer Lo vers la sortie, dans mon impatience, tout amoureuse et bien compréhensible, de retrouver avec elle notre petit cottage bleu néon dans la nuit étoilée – sidérée, plutôt, car je pense souvent que la nature doit être sidérée par les choses qu'elle voit. Dolly-Lo, cependant, se traînait lentement à ma suite, perdue dans une extase rosée, ses yeux mi-clos de béatitude, sacrifiant tous ses autres sens à celui de la vue, à tel point que ses mains inertes, qui esquissaient encore des applaudissements purement mécaniques, se frôlaient à peine l'une l'autre. J'avais noté ce genre d'automatisme chez les enfants, mais c'était mon enfant, sacrebleu, une enfant sans pareille, qui coulait ses regards radieux de myope vers la scène déjà apetissée où je distinguai vaguement les deux auteurs – un smoking d'homme et les épaules nues d'une femme étonnamment grande, avec des cheveux noirs et un profil d'épervier.

« Brute, tu m'as encore fait mal au poignet, dit Lolita d'une voix frêle en se glissant dans la voiture.

— Je suis infiniment navré, ma chérie, ma petite chérie ultra-violette », répondis-je, essayant en vain de caresser son coude, et j'enchaînai alors, pour changer de sujet (pour altérer le cours du destin, oh, Dieu, oh, mon Dieu !) : « Cette Vivian est une maîtresse femme. Je suis sûr que nous l'avons vue hier, au restaurant de Soda.

— Tu es quelquefois d'une bêtise révoltante, dit Lo. D'abord, Vivian est le nom du bonhomme, c'est la femme qui s'appelle Clare ; et ensuite, elle a quarante ans, elle est mariée et elle a du sang nègre.

— Comment ! dis-je pour la taquiner, je croyais que Quilty était ton ancien galant, au temps où tu m'aimais encore, au bon vieux temps de Ramsdale !

— Quoi ? répliqua-t-elle, les traits contractés. Le gros dentiste ? Tu dois me confondre avec une autre petite dévergondée. »

Oh ! pensai-je en moi-même, comme ces petites dévergondées piétinent et oublient tout, tout, alors que nous, pauvres vieux amants, chérissons chaque bribe de leur nymphescence.

# XIX

Selon mes instructions, connues de Lo et approuvées par elle, la poste de Beardsley devait faire suivre tout notre courrier en poste restante, d'abord à Wace puis à Elphinstone. Le lendemain matin, nous nous présentâmes au premier de ces deux rendez-vous et prîmes notre tour dans une file d'attente fort courte mais qui me parut interminable. Lo contemplait avec sérénité les avis de recherches du Musée des Truands. Le beau Bryan Bryansky, dit Anthony Bryan, dit Tony Brown, yeux noisette, teint clair, recherché pour kidnapping. À côté, un vieux gentleman aux yeux tristes se voyait accablé non seulement par une accusation de fraude postale mais aussi, comme si cela ne suffisait point, par une déformation des arcades plantaires. Le sombre Sullivan était surmonté d'une recommandation : « Attention ! Est probablement armé et doit être approché avec la plus grande prudence. » Si vous songez à tourner un film d'après mon livre, faites en sorte que l'un de ces visages se fonde délicatement avec le mien, pendant que je regarde. Il y avait encore la photographie incertaine d'une fillette disparue âgée de quatorze ans, portait lors de sa fugue des mocassins blancs, ça rime. Communiquer tous renseignements au shérif Buller.

Ne parlons pas de mon courrier ; quant à celui de Dolly, il comprenait son rapport scolaire trimestriel et une enveloppe des plus insolites. Délibérément, j'ouvris cette dernière et examinai son contenu. Il était évident que Lo s'attendait à cette censure, car elle ne marqua aucun dépit et se dirigea paisiblement vers le kiosque à journaux près de la sortie.

*Ma Dolly-Lo – eh bien, cette pièce a été un succès triomphal ! Les trois chiens se sont tenus tranquilles (je soupçonne Cutler de les avoir drogués en cachette), et Linda connaissait ton texte sur le bout du doigt. Elle était très bien, et a joué avec vivacité et maîtrise, mais elle n'avait pas cette* souplesse, *cette* fougue tranquille *et ce* charme *de la petite Diane que l'auteur et moi-même aimions tant ; d'ailleurs, l'auteur n'était pas là pour nous applaudir comme la dernière fois, et nous avons eu un orage épouvantable qui a proprement éclipsé nos modestes effets de tonnerre en coulisse. Bonté divine, comme le temps s'envole ! Maintenant que c'est fini, l'école, la pièce, le gâchis avec Roy, la grossesse de ma mère (hélas, le bébé n'a pas vécu !), tout ça semble horriblement loin, et pourtant j'ai l'impression d'en porter encore les traces sur le visage.*

*Nous partons pour New York après-demain, et j'ai bien peur de ne pouvoir échapper à la corvée d'accompagner mes parents en Europe. Mais j'ai pis encore à t'annoncer, Dolly-Lo ! Il se peut que je ne sois plus à Beardsley quand tu y reviendras – si tu y reviens. À cause d'une chose et l'autre, l'une étant tu sais qui, et l'autre n'étant pas qui tu crois savoir, Papa veut que j'aille à l'école à Paris pour un an, pendant son séjour en Europe sous l'égide de la Fondation Fullbright.*

*Comme on pouvait le prévoir, ton pauvre Poète a trébuché dans la scène III en arrivant à cette idiotie de tirade en français. Tu te souviens ?* « Ne manque pas de dire à ton amant, Chimène, comme le lac est beau car il faut qu'il t'y mène*. » *Vive le lac ! Et ce* « qu'il t'y » *– quel écorche-palais ! Allez, sois sage, Lolichette. Mes meilleurs souvenirs à ton Vieux, et pour toi, toute la tendresse de ton Poète. Bien à toi, Mona.*

*P.S. – Pour une raison ou une autre, mon courrier est surveillé de très près. Aussi mieux vaut-il que tu attendes que je t'écrive de Paris.* (Ce qu'elle ne fit jamais, autant que je sache. Il y avait dans cette lettre une note de malveillance obscure que je suis trop fatigué pour analyser aujourd'hui. Je l'ai retrouvée entre les pages d'un de nos guides, et je la donne ici à titre documentaire. Je la lus deux fois de suite.)

Je levai les yeux de l'épître du Poète et m'apprêtai à… mais Lola n'était plus là. Alors que j'étais plongé dans le fiel de Mona, Lo avait haussé les épaules et disparu. « Auriez-vous vu par hasard… ? » demandai-je au Quasimodo qui balayait le plancher près de l'entrée. Bien sûr qu'il l'avait vue, ce vieux dépravé. Il lui semblait que la petite avait aperçu quelqu'un de connaissance et s'était précipitée dehors. Je me précipitai dehors à mon tour. Je dus m'arrêter – elle ne s'était pas arrêtée, elle. Je repris ma course, et m'arrêtai de nouveau. Tout était accompli. Elle avait fui à jamais.

Au cours des années qui suivirent, je me suis souvent demandé pourquoi elle n'avait pas fui à tout jamais ce jour-là. Était-ce le pouvoir magiquement rétenteur de ses nouvelles robes d'été enfermées à clef dans la voiture ? Était-ce l'immaturité de quelque détail infime dans un vaste plan d'ensemble ? Ou était-ce simplement, tout bien considéré, qu'elle voulait tirer de moi le parti maximum et se faire conduire jusqu'à Elphinstone, qui était de toute façon le terminus secret ? Je sais seulement que j'eus la conviction qu'elle m'avait quitté pour toujours. Les montagnes mauves et évasives qui décrivaient un demi-cercle autour de

la cité semblaient grouiller de petites Lolitas haletantes et riantes et cabriolantes qui se dissolvaient, riant et haletant de plus belle, dans la brume des cimes. Au loin, devant l'horizon d'une rue transversale, un grand W de pierres blanches épelait railleusement sur un talus abrupt l'initiale de cette ville fatidique.

La poste splendide et battant neuve que j'avais quittée un instant avant était située entre un cinéma encore assoupi et une conjuration de peupliers. Temps : neufs heures du matin, (fuseau horaire du Middle West) ; lieu : Main Street. Je parcourus un trottoir ombré de bleu en épiant l'autre, qui était métamorphosé féeriquement par la lumière du matin – un de ces jeunes matins d'été, tendre et presque friable, avec çà et là des reflets de verre, et qui semblait flageoler, comme près de défaillir, devant la perspective imminente de la chaleur intolérable de midi. Je traversai la rue et entrepris de fouiller – de feuilleter, si j'ose ainsi dire – une longue série de portes : Produits Pharmaceutiques, Agence Immobilière, Modes, Fournitures pour Automobiles, Café, Articles de Sport, Agence Immobilière, Accessoires Électriques, Meubles, Western Union, Teinturerie, Épicerie. « Monsieur l'agent, Monsieur l'agent, ma fille s'est enfuie. » Aidée par un maître détective, aimée par un maître chanteur ; abusant de ma faiblesse et de mon désarroi. J'inspectai tous les magasins. Je débattis avec moi-même de la possibilité de questionner les quelques rares piétons. J'y renonçai. Je m'assis un moment dans la voiture en stationnement, j'inspectai un jardin public à droite de la rue. Je retournai aux Modes et Fournitures pour Automobiles. Je me persuadai, avec un hoquet de rage sarcastique, que j'étais ridicule de la soupçonner, car elle reviendrait dans une minute. Elle revint.

Je fis volte-face et repoussai d'une secousse la main qu'elle avait posée sur ma manche avec un sourire timide et niais.

« Rentre dans la voiture », dis-je.

Elle obtempéra et je continuai à marcher de long en large, aux prises avec des pensées sans nom, tentant de formuler une stratégie capable de déjouer sa duplicité.

Tout à coup, elle quitta la voiture et se coula auprès de moi. Graduellement, mes nerfs auditifs captèrent à nouveau la voix de Lo et je l'entendis expliquer qu'elle avait rencontré une ancienne amie.

« Oui ? Qui donc ?

— Une fille de Beardsley.

— Très bien. Je connais les noms de tous tes camarades de classe. Alice Adams ?

— Cette fille-là n'est pas dans ma classe.

— Très bien. J'ai la liste complète de tous les élèves. Son nom, je te prie.

— Elle ne va pas à la même école que moi. Elle habite Beardsley, c'est tout.

— Très bien. J'ai aussi l'annuaire de Beardsley. Nous allons vérifier tous les Smith et tous les Brown.

— Je ne connais que son prénom.

— Mary ou Jane ?

— Ni l'un ni l'autre, Dolly, comme moi.

— Nous voici donc dans une impasse, dis-je (le miroir sur lequel on s'écrase le nez). Très bien. Essayons autre chose. Tu as été absente vingt-huit minutes. Qu'ont fait les deux Dolly ?

— Nous sommes allées dans un drugstore.

— Et vous y avez pris… ?

— Oh, juste un coca-cola ou deux.

— Attention, Dolly ! Je puis vérifier cela aussi, tu sais.

— Elle, en tout cas. Moi, je n'ai bu qu'un verre d'eau.

— Très bien. Était-ce cet endroit, là-bas ?

— Oui.

— Très bien, viens avec moi, nous allons cuisiner la barmaid.

— Une seconde. Il me semble maintenant que c'était peut-être un peu plus loin – juste au coin de la rue.

— Viens quand même. Entre ici, je te prie. Bon, voyons un peu. (Ouvrant l'annuaire téléphonique enchaîné au mur de la cabine.) Voyons : Draperies en tout genre. Non, pas encore. Ah ! nous y voilà :

Druggists-Retail. Hill Drugstore. Larkin's Pharmacy. Et deux autres encore. C'est tout ce que Wace semble avoir en fait de drugstore, du moins dans le quartier commercial. Eh bien, nous allons les vérifier un par un !

— Salaud, dit-elle.

— La grossièreté ne te mènera nulle part, Lo.

— D'accord, dit-elle. Mais je ne veux pas qu'on me mette le couteau sous la gorge. D'accord, on n'a pas bu de limonade. On a seulement bavardé en regardant les robes dans les vitrines.

— Quelles vitrines ? Celle-ci, peut-être ?

— Celle-ci, oui, peut-être bien.

— Oh, Lo ! Allons la voir de plus près. »

Cela valait le coup d'œil ! Un sémillant petit jeune homme passait l'aspirateur sur une espèce de paillasson au milieu duquel se dressaient deux silhouettes étranges, qui semblaient ravagées par quelque explosion effroyable. L'une d'elles était nue, sans perruque et sans bras. Sa stature relativement courte et sa pose affectée laissaient présumer qu'elle avait représenté (habillée) et représenterait de nouveau (une fois rhabillée) une enfant de la taille et du sexe de Lolita. Telle quelle, toutefois, elle était asexuée. À côté se tenait une jeune épousée voilée, beaucoup plus grande qu'elle – *virgo intacta* et en parfait état, à l'exception du bras qui lui manquait. À terre, aux pieds des deux demoiselles, devant lesquels l'employé rampait laborieusement en poussant son aspirateur, gisaient en faisceau trois bras graciles et une perruque blonde. Deux des bras, fortuitement enlacés, évoquaient un geste convulsif d'horreur et de supplication.

« Regarde, Lo, dis-je doucement. Regarde bien. N'est-ce pas un admirable symbole de quelque chose ?

Quoi qu'il en soit (la ramenant à la voiture), j'ai pris certaines précautions. Ici (ouvrant délicatement le casier à gants), sur ce calepin, j'ai noté le numéro d'immatriculation de la voiture de notre ami. »

Imbécile que j'étais – je ne l'avais pas appris par cœur ! Ma mémoire n'en avait retenu en tout et pour tout que la première lettre et le dernier chiffre – comme si cet amphithéâtre de sigles avait été arc-bouté derrière

une plaque de verre fumé, trop opaque pour permettre d'en déchiffrer le sens, mais juste assez translucide pour laisser voir ses bords extrêmes – un P majuscule et un 6. Il me faut préciser tous ces détails (qui, en eux-mêmes, ne sauraient intéresser qu'un psychologue de profession) de crainte que le lecteur (ah, que ne puis-je l'imaginer sous les traits d'un lettré à la barbe blonde et aux lèvres roses, suçant la pomme de sa canne tout en se gorgeant de mon manuscrit !) ne se méprenne sur la nature même du choc que j'éprouvai en constatant que le P était maintenant affublé d'une crinoline de B et que le 6 avait été entièrement effacé. Le reste, avec ses traînées de barbouillage révélant le va-et-vient hâtif de la petite gomme cylindrique d'un crayon, avec ses numéros partiellement oblitérés ou travestis par une écriture d'enfant, offrait à l'esprit les mêmes chances d'interprétation logique qu'un entrelacs de barbelés. Je ne savais plus que le nom de l'État – limitrophe de celui où était Beardsley.

Je ne dis mot : je remis le calepin en place, refermai le casier à gants, démarrai et sortis de la ville. Lo avait empoigné une pile de journaux illustrés sur le siège arrière, et, toute menue dans son corsage d'un blanc frissonnant, un coude brun pointant hors de la fenêtre, elle s'absorbait dans les dernières aventures de quelque clown ou clochard en vogue. À cinq ou six kilomètres de Wace, j'arrêtai la voiture dans l'ombre d'un terrain de pique-nique (au centre, une table vide où le matin avait laissé des miettes de lumière) ; Lo leva les yeux avec un demi-sourire de surprise et, toujours sans un mot, je lui décochai une formidable taloche en revers qui l'atteignit en plein sur le petit os dur et brûlant de sa pommette.

Et ensuite – ensuite le remords, la douceur poignante des sanglots de l'expiation, ma passion prosternée, la désespérance de la réconciliation sensuelle. Dans la nuit du Mirana Motel (Mirana !), je couvris de baisers les plantes safranées de ses pieds aux longs doigts, je m'immolai... Mais à quoi bon ? Nous étions tous deux condamnés. Et je devais bientôt connaître un nouveau cycle de persécution.

Dans une rue de Wace, dans les faubourgs... Oh, je sais bien que ce n'avait pas été une illusion – dans une rue de Wace, j'avais aperçu la Décapotable Rouge Aztèque, ou sa sœur jumelle. Elle transportait, au lieu de Trapp, quatre ou cinq jeunes gens fort bruyants et de différents sexes – mais je ne dis mot. Après Wace, la situation changea du tout au tout. Durant un jour ou deux, je savourai avec un lyrisme muet la certitude que

nous n'étions pas et n'avions jamais été pris en chasse ; et soudain, j'eus cruellement conscience que Trapp avait modifié sa tactique et qu'il nous suivait toujours – dans des voitures de louage.

Véritable Protée de l'autoroute, il passait d'un véhicule à l'autre avec une facilité stupéfiante. Cette méthode impliquait l'existence de garages spécialisés en « poste automobile », mais je ne pus jamais découvrir les relais qu'il utilisait. Au début, il parut favoriser la marque Chevrolet, commençant avec une décapotable Beige Lacté, qu'il troqua bientôt contre une petite limousine Bleu Horizon avant de glisser dans le Gris Embrun puis le Gris Bois Flotté. Après quoi, il se tourna vers les autres marques et passa par toutes les nuances les plus mièvres et pâles de l'arc-en-ciel des carrosseries, si bien que je me surpris un soir à tenter de définir la subtile distinction entre notre Melmoth Bleu de Rêve et l'Oldsmobile Bleu de Cime qu'il avait louée ce jour-là ; le gris, cependant, demeurait son cryptochroïsme favori, et je m'évertuais en vain, au cours de cauchemars lancinants, à classer en ordre les spectres de la Chrysler Gris Marin, de la Chevrolet Gris Chardon, de la Dodge Gris Français…

Ainsi contraint de rester constamment à l'affût de sa petite moustache et de sa chemise ouverte – ou de son crâne dégarni et de ses lourdes épaules – je fus amené à faire une étude approfondie de toutes les voitures qui apparaissaient sur ma route, devant, derrière ou à côté, dans le même sens ou en sens inverse – tous les véhicules sous le soleil fébrile : l'auto du paisible « vacancier » avec la boîte de mouchoirs de papier *Tender-Touch* blottie contre la lunette arrière ; la vieille berline filant à tombeau ouvert, avec un chargement d'enfants blêmes, la gueule embroussaillée d'un chien passant par la fenêtre, et une aile cabossée ; la limousine du célibataire, bondée de costumes pendus à leurs cintres ; la caravane familiale, monstrueuse et ventrue, qui zigzague sans souci, suivie par une file indienne de fureur trompetante ; la voiture avec une jeune passagère poliment pelotonnée au milieu de la banquette pour être plus près du non moins jeune chauffeur ; la voiture portant sur son toit un bateau rouge amarré la quille en l'air… Et la voiture grise qui ralentissait derrière nous, la voiture grise qui nous rattrapait…

Ce fut sur une route montagneuse du Colorado, quelque part entre Snow et Champion, alors que nous descendions une côte presque imperceptible, que j'eus pour la seconde fois une vision nette et distincte du Détective-Casanova Trapp. Derrière nous, le fantôme Brouillard Gris

s'était épaissi jusqu'à atteindre la densité d'une Limousine Outre-mer. Tout d'un coup – comme si l'auto que je pilotais avait fait écho aux soubresauts de mon pauvre cœur – nous nous mîmes à virevolter de part et d'autre de la route et j'entendis monter du sol un plop-plop-plop épuisé.

« Tu as crevé, mon petit monsieur », dit Lo la guillerette.

Je fis halte, juste au bord d'un précipice. Lo se renversa contre le dossier, les bras croisés et un pied perché sur le tableau de bord. Je descendis de voiture et contemplai la roue arrière droite. La base du pneu était lâchement, hideusement aplatie. Trapp s'était arrêté une cinquantaine de mètres derrière nous. Dans la distance, son visage goguenard évoquait une tache de graisse. C'était l'occasion ou jamais ! Je marchai vers lui, avec l'idée mirobolante de lui demander un cric, bien que j'en eusse un. Il recula un peu. Mon orteil buta sur une pierre – et l'atmosphère se gonfla silencieusement d'une hilarité générale. Et soudain, un camion titanesque surgit derrière Trapp, me croisa dans un grondement de tonnerre – et lança aussitôt un coup de trompe hystérique. Je tournai instinctivement la tête, et vis ma propre voiture qui s'éloignait en catimini. Lo, incongrûment, avait pris place derrière le volant ; il était évident que le moteur tournait, et pourtant j'étais sûr d'avoir coupé le contact, omettant en revanche de serrer le frein à main ; durant la brève pulsation de temps qu'il me fallut pour rattraper la voiture grinçante qui venait enfin de s'immobiliser, je me rendis compte que la petite Lo avait eu tout le temps, au cours des deux dernières années, d'apprendre les principes de la conduite des automobiles. J'ouvris sauvagement la portière, certain – que dis-je : formel, foutre Dieu ! – qu'elle avait mis la voiture en marche pour m'empêcher d'arriver jusqu'à Trapp. Ses manigances étaient bien inutiles, du reste, car au moment où je courais à la poursuite de Lo, il avait fait demi-tour et s'était prestement enfui. Je soufflai un instant. Lo s'étonna de n'être pas félicitée : la voiture était partie toute seule et… Devant mon mutisme, elle s'absorba dans l'analyse de la carte. Je remis pied à terre et me livrai au « supplice de la roue », comme disait Charlotte. Je ne sais – peut-être étais-je en train de perdre la raison.

Nous poursuivîmes cette randonnée aberrante. Après une descente sinistre et en pure perte, il fallut remonter de nouveau, toujours plus haut. En abordant une rampe escarpée, nous nous retrouvâmes derrière

le camion géant qui nous avait dépassés. Il grimpait les lacets en grognant farouchement, et nous interdisait le passage. De la cabine, un petit rectangle d'argent patiné – l'enveloppe intérieure d'une tablette de chewing-gum – s'échappa et voleta jusqu'à notre pare-brise. L'idée me vint que si j'étais effectivement en train de perdre l'esprit, je finirais peut-être par assassiner quelqu'un. En fait, suggéra Humbert le Haut à Humbert le Croulant, il serait judicieux de tout préparer (c'est-à-dire le transfert de l'arme de la luizetta à ma poche), afin de pouvoir profiter sur-le-champ de l'accès de démence quand il se présenterait.

# XX

En permettant à Lo d'apprendre l'art de la comédie, je lui avais permis du même coup, dans ma candeur aimante, de cultiver celui de la perfidie. Je voyais bien à présent que l'objet de ces cours n'était pas seulement de la dresser à résoudre de simples colles théâtrales (expliquer le conflit fondamental dans *Hedda Gabler* ; ou : citer les scènes capitales de *L'Amour sous les tilleuls* ; ou encore : commenter l'atmosphère générale de *La Cerisaie*) ; il s'agissait ni plus ni moins, pour elle, que d'apprendre à me trahir. Comme je les maudissais, maintenant, ces exercices de simulation sensuelle qu'elle pratiquait jadis dans notre salon de Beardsley et que j'avais surpris tant de fois, tapi dans quelque recoin stratégique, pendant qu'elle m'offrait, tel un médium en état d'hypnose ou une prêtresse accomplissant un rite cabalistique, une version sophistiquée du charlatanisme infantile, qui consistait à reproduire des gestes de pur mimétisme – ainsi, la façon d'écouter un gémissement dans les ténèbres, ou de faire connaissance avec une jeune marâtre toute neuve, ou de goûter quelque chose qu'elle haïssait, le lait caillé par exemple, ou de humer l'herbe fraîchement coupée dans un verger luxuriant, ou bien d'effleurer des mirages d'objets du bout de ses mains fines et fourbes de petite fille. J'ai conservé parmi mes papiers une liste ronéotypée qui proposait :

« Exercices tactiles. Imaginez que vous ramassez et tenez dans vos mains : une balle de ping-pong, une pomme, une datte poisseuse, une balle de tennis neuve et duveteuse, une pomme de terre brûlante, un cube de glace, un chat nouveau-né, un petit chien, un fer à cheval, une plume d'oiseau, une torche électrique.

« Pétrissez entre vos doigts les objets imaginaires suivants : une boule de mie de pain, du caoutchouc, le front d'une amie malade, un échantillon de velours, un pétale de rose.

« Vous êtes aveugle. Palpez le visage des personnages suivants : un adolescent grec, Cyrano, le Bonhomme Noël, un bébé, un faune rieur, un inconnu endormi, votre père. »

Mais, Dieu, qu'il était doux de la voir tisser ces sortilèges délicats, et s'acquitter comme en rêvant de ses leçons et invocations ! Certain soir audacieux, à Beardsley, j'avais même réussi à la faire danser pour moi, moyennant la promesse de quelque cadeau ou amusette, et bien que ses

bonds tout prosaïques, les jambes largement écartées, évoquassent les trémoussements de ces « allumeuses » para-sportives que l'on voit sur les terrains de rugby plutôt que les voltes à la fois saccadées et langoureuses des petits rats parisiens, les rythmes de son corps à peine nubile m'avaient dispensé un grand plaisir. Mais tout cela n'était rien, rigoureusement rien, à côté de cet ineffable déchirement de volupté que j'éprouvais à la voir jouer au tennis – une impression délirante et presque insupportable de vaciller à l'extrême bord d'une splendeur et d'une eurythmie inhumaines.

En dépit de son âge avancé, elle était plus nymphette que jamais, avec ses membres couleur d'abricot et sa tenue de tennis-woman enfantine. Vénérables gentlemen ailés ! Nul Au-delà n'est acceptable s'il ne me la restitue telle qu'elle était ce jour-là, dans cette station du Colorado entre Snow et Elphinstone, et cela sans omettre un seul détail : avec son short blanc de garçonnet, sa taille menue, son diaphragme abricot, son soutien-gorge blanc dont les rubans montaient pour encercler son cou avant de disparaître derrière sa nuque en un nœud palpitant, laissant nues ses omoplates teintées elles aussi d'abricot et d'une jeunesse, d'une grâce qui me coupaient le souffle, et cette pubescence, et ces os tendrement ciselés, et ce dos satiné qui allait s'amenuisant vers les reins… Elle portait une casquette à visière blanche. Sa raquette m'avait coûté une petite fortune. Idiot, triple idiot ! Dire que j'aurais pu la filmer ! Elle serait aujourd'hui avec moi, devant mes yeux, dans la salle obscure de ma douleur et de mon désespoir !

Avant d'envoyer sa balle de service, elle s'arrêtait, se recueillait un moment (une mesure ou deux de temps strié de blanc) et bien souvent, alors, elle faisait rebondir sa balle, ou piaffait un peu, toujours détendue, toujours un peu indécise quant au score, toujours gaie – comme elle l'était si rarement dans la sombre existence qu'elle menait auprès de moi. Son style de tennis était au sommet le plus haut qu'une jeune créature puisse, à ma connaissance, atteindre dans l'art du faux-semblant, quoique cela ne fût sans doute à ses yeux que l'exacte géométrie de la réalité la plus simple.

La clarté exquise de tous ses mouvements avait sa contrepartie acoustique dans le claquement sonore et limpide de chacun de ses coups. La balle, pénétrant l'orbite nimbée de son pouvoir, devenait étrangement plus blanche, sa résilience plus riche, et l'instrument de précision que Lo

lui opposait semblait démesurément préhensile et presque conscient au moment tenace du contact. En vérité, son style était une imitation parfaite d'un tennis hors ligne – mais sans aucun résultat utilitaire. Comme me le disait un jour Electra Gold (sœur d'Edusa et monitrice exemplaire), tandis que je tressaillais sur mon banc de bois dur en regardant Dolorès Haze se jouer de Linda Hall (et se faire battre par elle) : « Dolly a un aimant dans les cordes de sa raquette, mais bon sang ! pourquoi fait-elle tant de politesses ? » Ah, Electra, quelle importance, avec une telle grâce ! Il me souvient, la toute première fois que je la vis jouer, d'avoir été submergé par un spasme presque douloureux de réplétion esthétique. Ma Lolita, en amorçant l'essor ample et ductile du cycle de son service, avait une façon inimitable de lever son genou gauche légèrement plié et, pendant une seconde, l'on voyait naître et flotter dans le soleil la trame d'équilibre vital que formaient le bout de ce pied pointé, cette aisselle pure, ce bras poli et brun, sa raquette levée haut en arrière – et elle souriait, les dents étincelantes, au petit globe suspendu dans le ciel, au zénith de ce cosmos puissant et délicat qu'elle avait créé à seule fin de l'abattre d'un coup bref et retentissant de son fléau d'or.

Ce service était un miracle de beauté, de franchise et de jeunesse, que soulignait la pureté toute classique de sa trajectoire – et, en dépit de son impétuosité, il était relativement facile de retourner sa balle, dont le long essor élégant était totalement dépourvu d'« effet » et de mordant.

Aujourd'hui, à la pensée que chacun de ses coups, chacun de ses enchantements pourraient être immortalisés sur des bandes de celluloïd, je ne puis retenir des sanglots de frustration. C'eût été tellement mieux que les photographies que j'ai brûlées ! Sa volée haute était à son service ce qu'est l'envoi à la ballade ; car elle avait appris, ma gentille, à courir aussitôt au filet sur ses petits pieds pétulants et agiles et chaussés de blanc. Il était impossible de choisir entre son coup droit et son revers : ils se reflétaient exactement l'un l'autre – et mes reins résonnent encore de ces détonations que multipliaient des échos crépitants et les exclamations d'Electra. L'une des perles de son jeu était une demi-volée courte que Ned Litam lui avait enseignée en Californie…

Elle préférait le théâtre à la natation, et la natation au tennis ; pourtant, je persiste à croire que si je n'avais brisé quelque chose en elle – mais comment m'en serais-je douté à l'époque ? – sa forme et son style admirables eussent été renforcés par le goût et la volonté de vaincre, et

Dolly aurait pu devenir une véritable championne. Dolorès, ses deux raquettes sous le bras, à Wimbledon. Dolorès faisant l'éloge des « Dromes » dans un magazine. Dolorès passant professionnelle. Dolorès tenant le rôle d'une championne de tennis dans un film. Dolorès et son manager-époux, le vieil Humbert, grisonnant, humble et muet.

Il n'entrait aucune malveillance, aucune rouerie, dans l'esprit de son jeu – à moins que l'on ne veuille voir une ruse de nymphette dans l'insouciance allègre qu'elle manifestait pour le résultat final. Elle qui savait être si cruelle et cauteleuse dans la vie de tous les jours montrait alors une telle candeur, faite de loyauté et de générosité, dans sa façon de placer les balles qu'un adversaire inférieur mais résolu, si fruste et si maladroit fût-il, pouvait se faufiler à force de contorsions jusqu'à la victoire. En dépit de sa petite taille, elle couvrait les quelque quatre-vingt-seize mètres carrés de sa partie du court avec une aisance miraculeuse, dès qu'elle s'était adaptée au rythme de l'échange et tant qu'elle pouvait le diriger à sa guise ; mais une attaque brusquée de son adversaire ou un changement subit de tactique la laissaient sans défense. Au point de match, par exemple, sa seconde balle de service – pour laquelle, assez caractéristiquement, Lo redoublait de vigueur et de style (car elle n'avait aucune des inhibitions qui entravent les vainqueurs trop prudents) – plaquait un vibrant accord de harpe sur le câble du filet, et ricochait hors du court. Sa magnifique volée amortie était interceptée et pulvérisée par un adversaire dérisoire qui semblait se traîner à quatre pattes en maniant une pagaie racornie. Ses coups droits les plus spectaculaires, ses retours les plus sublimes atterrissaient ingénument aux pieds de l'ennemi. À tout bout de champ, elle expédiait dans le filet une balle facile – et parodiait joyeusement le désespoir, le corps ployé en une attitude de ballet, ses boucles choyant sur son front. Si stériles étaient sa grâce et son agilité qu'elle ne pouvait même pas triompher de moi, avec mon souffle court et mes lifts surannés.

Il est probable que je suis particulièrement sensible à la magie des jeux. Au cours de mes séances d'échecs avec Gaston, l'échiquier m'apparaissait comme un bassin d'eau limpide, avec des coquillages et des stratagèmes rarissimes se détachant en rose sur la tesselle polie du fond carré, tandis que mon partenaire égaré n'y voyait que limon et encre de seiche. De même, le souvenir des premiers rudiments de tennis que j'avais infligés à Lolita (avant la véritable révélation que furent pour elle les leçons du grand Californien) m'était désagréable et presque

douloureux – non seulement à cause de la décourageante exaspération qu'elle manifestait à chacun de mes conseils, mais aussi parce que la subtile symétrie du court, au lieu de réfléchir les harmonies latentes en elle, était bouleversée sans remède par la maladresse et la lassitude de cette enfant acrimonieuse que j'enseignais si mal. Les choses avaient changé depuis lors, et cet après-midi-là, dans l'air pur de Champion (Colorado), sur ce court admirable au bas de l'escalier de pierre qui montait abruptement jusqu'à l'Hôtel Champion où nous avions passé la nuit, il me sembla possible de trouver quelque répit – après le cauchemar de ses trahisons insondables – dans l'innocence de son style, et de son âme, et de sa grâce essentielle.

Elle frappait fort et net, avec ce large mouvement sans effort qui lui était familier, décochant des balles longues et à ras du filet – si franches et coordonnées avec un rythme si précis que mon jeu de jambes se réduisait pratiquement à une simple promenade cadencée (les joueurs d'élite comprendront ce que je veux dire). Mon service lourdement coupé, que je tenais de mon père qui l'avait lui-même appris de Decugis ou de Borman, tous deux des champions réputés et ses amis de toujours, aurait pu mettre ma Lolita en difficulté, si tel avait été mon propos. Mais qui aurait songé à contrarier une enfant si radieuse ? Ai-je déjà dit que son bras nu portait le 8 de la vaccination ? Que je l'aimais désespérément ? Qu'elle avait à peine quatorze ans ?

Un papillon, passant curieux, voleta entre elle et moi.

Deux créatures en shorts de tennis – un rouquin qui était mon cadet de sept ou huit ans tout au plus, avec des tibias luisants et empourprés par un coup de soleil, et une brune indolente, au regard dur et aux lèvres maussades, qui était l'aînée de Lo de deux ans environ – surgirent du néant. Ainsi qu'il est d'usage chez les néophytes consciencieux, leurs raquettes étaient corsetées de housses et de cadres, et ils les portaient non pas comme les extensions naturelles et confortables de certains muscles spécialisés, mais plutôt comme des massues, ou des espingoles, ou des vilebrequins, ou l'épouvantable et pesant fardeau de mes péchés. S'asseyant sans vergogne sur un banc adjacent au court, à côté de mon veston précieusement chargé, ils admirèrent à grand renfort de voix une série de quelque cinquante échanges de balles que Lo m'aida innocemment à engager et soutenir – mais il y eut soudain une syncope dans le rythme, qui arracha à Lo un hoquet de surprise quand son smash

de volée haute alla s'écraser hors du cours, sur quoi elle éclata d'un rire ensorcelant, oh, mon idole brune !

Le gosier à sec, je me dirigeai vers la borne-fontaine ; là, Poil de Carotte me rejoignit et proposa, en toute humilité, un double mixte. « Je m'appelle Bill Mead, dit-il. Et voici Fay Page. C'est une actrice. » Et il ajouta : « Ma fiancée », en désignant du bout de sa raquette stupidement encapuchonnée l'élégante Fay qui était déjà en conversation avec Dolly. Je m'apprêtais à répondre : « Désolé, mais… » (car je ne pouvais tolérer de voir ma pouliche exposée aux coups de taille et d'estoc de vulgaires débutants), quand un appel étonnamment mélodieux détourna mon attention : un groom dévalait l'escalier de l'hôtel en faisant de grands signes à mon adresse. On me demandait, de toute urgence s'il vous plaît, pour une lointaine communication téléphonique – c'était si urgent, en fait, que l'on me gardait la ligne. Certainement. J'enfilai ma veste (la poche intérieure alourdie par mon automatique) et criai à Lo que je serais de retour dans une minute. Je la vis ramasser une balle entre son pied et la raquette (à la manière européenne, ce qui était l'une des rares jolies choses que je lui avais apprises), et elle souriait – elle me souriait !

Pendant que je gravissais les marches à la suite du groom, un calme terrifiant maintenait mon cœur à flot. Cette fois, pour employer un terme dans lequel découverte, châtiment, torture, mise à mort, éternité sont résumés en trois lettres succinctes et singulièrement incongrues, j'étais « bon ». J'avais laissé ma Lolita entre des mains plus que médiocres, mais cela n'importait plus guère. J'allais lutter, bien sûr. Oh, comme je lutterais ! Plutôt tout détruire que la restituer. Oui, plutôt raide, cet escalier.

À la réception, un vieillard compassé, avec un nez romain et, j'en suggère l'hypothèse, un passé fort obscur dont l'exploration eût récompensé le zèle d'un enquêteur, me tendit un message écrit de sa main. Finalement, on n'avait pu garder la ligne. La note disait :

« M. Humbert. La directrice de l'école de Bourdesley (*sic !*) a téléphoné. Prière de la rappeler immédiatement à sa résidence d'été, Bourdesley 2-8282. De la plus haute importance. »

Je me tassai dans la cabine téléphonique, avalai une petite pilule et livrai, durant vingt bonnes minutes, un combat furieux contre les esprits sonneurs. Un quatuor de propositions fuguées parvint graduellement à

mon oreille. Soprano : ce numéro était inconnu à Beardsley ; alto : Miss Pratt voguait vers l'Angleterre ; ténor : l'école de Beardsley n'avait pas téléphoné ; basse : comment l'aurait-elle fait, puisque nul ne pouvait savoir que j'étais ce jour-là à Champion (Colorado). Sous mes coups d'aiguillon, le Romain prit la peine de se renseigner. Non, on n'avait reçu aucun appel de la côte Est. La possibilité d'un truquage à partir d'une cabine locale n'était pas exclue. Je le remerciai. Il répondit : « Pas de quoi. » Après un bref séjour parmi les gazouillis des toilettes des messieurs, puis un autre au bar pour avaler une rasade d'alcool, je pris le chemin du retour. Depuis le premier palier, mon regard plongea vers le court de tennis (guère plus grand, vu de là-haut, qu'une ardoise barbouillée d'écolière), et je reconnus ma Lolita toute dorée qui jouait un match de double. Elle semblait évoluer comme un ange gracieux entre trois horribles éclopés boschiens. L'un d'eux, son partenaire, lui donna facétieusement sur la croupe avec sa raquette quand ils changèrent de côté. Il avait une tête ovoïde et portait un pantalon d'un brun discordant. Pendant un court instant, ce fut l'effervescence : il me vit, jeta sa raquette – la mienne ! – et escalada le talus. Battant des coudes et des poignets en une évocation qui se voulait comique d'ailes rudimentaires, il détala sur ses jambes torses en direction de la rue, où l'attendait sa voiture grise. Une seconde après, mon ennemi et le gris avaient disparu. Quand j'arrivai au bas de l'escalier, le trio abandonné s'affairait à ramasser et trier les balles.

« Monsieur Mead, qui était cet homme ? »

Bill et Fay, la mine solennelle, secouèrent la tête. Cet intrus ridicule s'était immiscé de force pour proposer un double, n'est-ce pas, Dolly ?

Dolly ! Le manche de ma raquette était encore d'une tiédeur répugnante. Avant de regagner l'hôtel, je poussai Lo dans une petite allée à demi enfouie sous des broussailles odoriférantes, avec des fleurs aux volutes de fumerolles, et j'étais sur le point de fondre en larmes croupies, face à son rêve impassible, et de mendier de la façon la plus abjecte un semblant d'éclaircissement, si fallacieux fût-il, de l'horreur lente qui me recouvrait, quand nous nous trouvâmes subitement nez à dos avec les deux Mead en convulsion – exactement comme dans les vaudevilles de la Belle Époque, voyez-vous, lorsque deux couples savamment assortis se rencontrent devant un décor idyllique. Bill et Fay, donc, étaient convulsés de rire – nous étions arrivés à la fin de leur petite plaisanterie. Cela

vraiment n'avait aucune importance.

Parlant elle aussi comme si vraiment tout cela n'avait vraiment aucune importance, et apparemment convaincue que la vie continuait automatiquement sa course en rond avec tous ses plaisirs coutumiers, Lolita annonça qu'elle allait se changer et passerait la fin de l'après-midi à la piscine. La journée était superbe. Lolita !

# XXI

« Lo ! Lola ! Lolita ! » Je me revois sur ce pas de porte et je m'entends crier son nom dans le soleil, et l'acoustique du temps lourdement coupolé charge mon appel – dont l'accent rauque me trahit – d'un tel poids d'angoisse et de passion et de douleur qu'il eût suffi, si elle avait été morte, à arracher d'un coup la fermeture de son linceul de Nylon. Lolita ! Au milieu d'une terrasse au gazon tondu court, je la découvris enfin – elle était sortie avant que je fusse prêt. Oh, ma Lolita, jouant avec un chien, sacré nom, pas avec moi ! L'animal, une espèce de terrier, perdait et rattrapait et ajustait entre ses crocs une petite balle rouge et humide, puis il pianotait *prestissimo* de ses pattes de devant sur le gazon spongieux, avant de s'élancer avec des bonds frénétiques. Je voulais seulement savoir où était Lo, je ne pouvais songer à nager avec mon cœur dans cet état – mais elle s'en moquait bien ! – et elle était là, et j'étais là aussi, dans mon peignoir, et je cessai de crier ; et comme elle batifolait çà et là dans son deux-pièces Rouge Aztèque, je ne sais quoi dans le dessin de ses mouvements attira soudain mon attention – il y avait dans ses gambades une extase, une démence même, qui dénotaient un peu trop d'allégresse. Jusqu'au chien qui semblait interloqué par l'extravagance de ses réactions ! Posant sur ma poitrine une main apaisante, j'étudiai la situation. La piscine d'eau turquoise, que l'on voyait à quelque distance derrière la pelouse, n'était soudain plus derrière cette pelouse mais à l'intérieur de mon thorax, et mes organes y nageaient tels des excréments dans l'eau bleue de la mer à Nice. Un baigneur venait de quitter le bassin et, immobile, à moitié caché par l'ombre paonnante des arbres, retenant des deux mains sa serviette autour de son cou, il suivait Lolita de ses yeux d'ambre. Il était debout, à l'abri du camouflage de soleil et d'ombre qui le défigurait, masqué par sa propre nudité, avec ses cheveux de suie mouillée (ou ce qu'il en restait) englués sur son crâne rond, avec l'éclaboussure humide de sa petite moustache, et la toison laineuse de sa poitrine étalée comme un trophée symétrique, avec son nombril palpitant, et ses cuisses hirsutes dégoulinant de gouttelettes étincelantes, et son maillot étroit et noir et trempé, qui semblait distendu, éclatant de force là où son gros sac à viande était adipeusement retroussé vers le haut, tel un bouclier matelassé écrasant sa bestialité inversée. Et tout en scrutant l'ovale brun noisette de son visage, je compris que je l'avais reconnu uniquement parce qu'il reflétait la contenance de ma fille : c'était

la même béatitude grimaçante – mais que sa virilité rendait hideuse. Je savais aussi que l'enfant, mon enfant, savait qu'il l'observait, et je savais qu'elle se délectait de la concupiscence de son regard, qu'elle lui dédiait le spectacle de son allégresse et de ses cabrioles, oh, l'abjecte et adorable petite gourgandine. Elle se jeta sur la balle, la manqua et tomba sur le dos, pédalant démentiellement dans l'air avec ses jambes pubescentes et obscènes ; d'où j'étais, je pouvais presque déceler le musc de son excitation – et je vis soudain, comme pétrifié par une sorte de dégoût sacré, que l'homme fermait les yeux et découvrait ses dents (toutes petites, horriblement petites et régulières), et s'appuyait à un arbre aux branches agitées par une multitude de Priapes tavelés. Aussitôt après, une transformation merveilleuse s'opéra : il n'était plus un satyre mais un brave nigaud de Suisse, le Gustave Trapp dont j'ai parlé plus d'une fois, ce cousin qui compensait ses « carrousels » (il buvait de la bière avec du lait, ce gros porc jovial) par des exercices de poids et haltères – grognant et titubant sur la berge du lac, dans son costume de bain dont il palliait le conservatisme en laissant une épaulette audacieusement dégagée. Mais celui-ci, le Trapp d'Amérique, m'aperçut de loin et, se frottant la nuque avec sa serviette, il retourna d'un pas faussement désinvolte vers la piscine. Alors Lo s'affaissa, comme si le soleil avait subitement quitté la scène, puis elle se releva lentement, indifférente à la balle que le terrier posait devant elle. Qui saura dire le désespoir que l'on cause peut-être à un chien en mettant fin à son jeu ? Je voulus dire quelque chose – et je tombai assis dans l'herbe, la poitrine étreinte par une douleur monstrueuse, et je vomis un torrent de bruns et de verts que je ne me rappelais pas avoir jamais mangés.

Je vis les yeux de Lolita, et son regard semblait plus calculateur qu'effrayé. Je l'entendis expliquer à une dame secourable que son père avait sa crise. Par la suite, je restai longtemps prostré sur une chaise longue, avalant rasade sur rasade de gin. Et le lendemain matin, je me sentis assez fort pour reprendre le volant (mais cela, deux ou trois ans après, aucun médecin ne voulut le croire).

# XXII

Le cottage de deux pièces que nous avions retenu au motel de l'Éperon d'Argent, à Elphinstone, était de ce type rustique (aux murs de troncs de pin patinés et vernis) dont Lolita raffolait tant aux jours insouciants de notre premier voyage ; oh, comme les choses avaient changé depuis ! Disant ceci, je ne fais point allusion à quelque Trapp que ce soit. Après tout – voyons, voyons... après tout, Messieurs, il devenait de plus en plus évident que tous ces détectives ménechméens qui se relayaient dans des voitures aux variations prismatiques n'étaient que des chimères engendrées par ma manie de la persécution, des images récurrentes dues à des coïncidences ou ressemblances purement hasardeuses. *Soyons logiques** ! croassait la fraction bravache et gauloise de mon cerveau, qui se mettait en quatre pour chasser la pensée qu'un gredin (voyageur de commerce, ou gangster de comédie assisté par d'obscurs acolytes) s'était amouraché de ma Lolita, et me harcelait, et me bernait, et profitait de façons multiples et tumultueuses de mes rapports rien moins qu'insolites avec la Loi. J'entends encore ces chansons que je fredonnais pour éloigner la panique. Je revois ces théories que j'avais élaborées pour expliquer le mystère de l'appel téléphonique de « Bourdesley »... Mais, si je pouvais faire fi de Trapp, comme je l'avais fait de mes convulsions sur la pelouse de Champion, je ne pouvais rien faire pour apaiser la détresse de savoir ma Lolita, ma bien-aimée, si horriblement inaccessible, si tantalisante – et cela à la veille même d'une ère nouvelle, alors que mes alambics m'annonçaient qu'elle allait bientôt perdre sa nymphescence et cesser de me supplicier.

Un tourment supplémentaire, abominable, parfaitement gratuit – et préparé avec amour – m'attendait à Elphinstone. Lo s'était montrée hargneuse et taciturne durant la dernière étape, trois cents kilomètres de montagnes que ne pollua nul argousin gris fumée, nul zombie zigzaguant. C'est à peine si elle jeta un coup d'œil au pic célèbre de Red Rock qui se profilait au-dessus des autres cimes, étrangement difforme et superbement cramoisi, et qu'une star excentrique avait choisi comme tremplin vers le nirvana. La ville était nouvellement construite, ou reconstruite, sur le lit arasé d'une vallée haute de sept mille pieds ; j'espérais que Lo s'en lasserait vite et que nous pourrions virer vers la Californie et la frontière du Mexique, vers les golfes mythiques, vers les déserts de saguaros et les fatamorganas. José Lizzarrabengoa, vous vous

en souvenez tous, rêvait d'emmener sa Carmen au Nouveau Monde. J'évoquais en esprit un championnat de tennis en Amérique Centrale, auquel Dolorès Haze prendrait une part éblouissante au côté d'un choix d'écolières championnes californiennes. À ce niveau élevé et souriant, les tournées d'exhibition éliminent toute distinction entre sport et passeport. Pourquoi imaginais-je que nous serions heureux à l'étranger ? Parce qu'un changement de cadre est la fiction traditionnelle à quoi se raccrochent les amants, et les poumons, condamnés.

Mrs. Hays, la veuve alerte (yeux bleus, fard brique pilée) qui gérait le motel, me demanda si je n'étais pas Suisse par hasard, car sa sœur avait justement épousé un moniteur de ski originaire de Suisse. Oui, j'étais bien helvète, et ma fillette à moitié Irlandaise. Je signai la fiche, Hays me donna une clef et un sourire pétillant, puis, toujours pétillante, elle m'indiqua où garer ma voiture ; Lo en sortit d'un pas traînant et frissonna un peu : l'air lumineux du soir était franchement piquant. Dès que nous fûmes dans le cottage, elle se laissa choir sur une chaise devant une table de bridge, enfouit son visage dans le creux de son bras et soupira qu'elle se sentait affreusement mal. Simulacre, pensai-je, simulacre évident, pour esquiver mes caresses ; j'étais desséché de passion – mais quand je tentai de l'enlacer, elle se mit à geindre d'une voix plus souffreteuse que d'ordinaire. Lolita malade. Lolita à l'agonie ! Sa peau était brûlante ! Je pris sa température, oralement, consultai une formule griffonnée que j'avais heureusement conservée dans un calepin et, après avoir réduit les degrés Fahrenheit, dénués de toute signification pour moi, aux centigrades familiers de mon enfance, je découvris qu'elle avait 40° 4, ce qui, en tout cas, était explicite. Je savais qu'il arrive aux petites nymphes hystériques d'atteindre toutes sortes de températures – et même de dépasser le chiffre fatal. Et je lui aurais administré un doigt de vin épicé et bouillant avec deux comprimés d'aspirine, et chassé la fièvre sous mes baisers si, en examinant sa luette jolie, un des joyaux de son corps, je ne l'avais vue tout embrasée de rouge. Je la déshabillai. Son haleine était douce amère. Sa rose brune avait le goût du sang. Elle tremblait de la tête aux pieds. Elle se plaignait d'une raideur douloureuse dans les vertèbres supérieures et, comme tout autre parent américain, je songeai à la poliomyélite. Abandonnant tout espoir de coït, je l'emmitouflai dans une couverture de voyage et la portai jusqu'à la voiture. Entre-temps, la bonne Mrs. Hays avait alerté le médecin du lieu. « Vous avez de la veine que ce soit arrivé ici », dit-elle ; car non seulement Blue était le meilleur

praticien de la région, mais on ne pouvait trouver d’hôpital plus moderne que celui d’Elphinstone, en dépit de sa capacité limitée. Je me mis donc en route, pourchassé par un Erlkönig hétérosexuel, aveuglé par un coucher de soleil royal sur les terres basses, et guidé par une petite vieille, une sorcière portative (peut-être la fille du roi) que Mrs. Hays m’avait prêtée et que je ne devais jamais revoir. Le docteur Blue, dont le savoir était sans aucun doute infiniment moindre que sa réputation, m’assura qu’il s’agissait d’un virus infectieux, et quand je fis allusion à la grippe dont elle avait souffert peu de temps auparavant, il répliqua sèchement que c’était sans aucun rapport, il avait sur les bras quarante cas similaires, qui faisaient tous plus ou moins songer aux « fièvres » de nos aïeux. Je me demandai un instant s’il fallait mentionner, avec un petit rire négligent, que ma fillette, une adolescente de quinze ans bientôt, avait eu un léger accident en escaladant maladroitement une barrière avec son compagnon de jeux, – mais, conscient de mon ébriété, je décidai de garder ce renseignement par-devers moi tant qu’il n’était pas indispensable de le divulguer. Je déclarai à la secrétaire, une salope blonde qui semblait ignorer le mot « sourire », que ma fille avait pratiquement seize ans. Et à peine avais-je tourné le dos que mon enfant me fut ravie ! Je suppliai avec une vaine insistance que l’on me laissât passer la nuit sur quelque paillasson de « bienvenue » dans un coin de leur satané hôpital. Je gravis en courant des escaliers aux envolées constructivistes et tentai de retrouver mon aimée pour lui recommander de ne pas bavarder, surtout si son esprit battait la campagne aussi étourdiment que tous les nôtres. À un moment, je me montrai affreusement grossier envers une infirmière aussi jeune qu’insolente, avec des rondeurs périnéales surdéveloppées et des yeux d’un noir éclatant – elle était d’ascendance basque, ainsi que je devais l’apprendre, fille d’un berger d’importation devenu entraîneur de chiens à moutons. Je finis par regagner la voiture et, pendant je ne sais combien d’heures, j’y restai clapi dans l’obscurité, accablé par cette solitude nouvelle, contemplant, bouche bée, tantôt le bâtiment faiblement éclairé de l’hôpital, très bas et quadratique, accroupi au centre de son esplanade gazonnée, tantôt le limon d’étoiles et les remparts crénelés d’argent de la haute montagne sur lesquels, au même instant, le père de Marie, Joseph Lore le solitaire, rêvait d’Oloron ou de Lagore ou de Rolas, que sais-je ? – à moins qu’il ne fût en train de corrompre une brebis. De telles réflexions musquées et vagabondes m’ont toujours été d’un grand secours dans les périodes de tension exceptionnelle, et, en dépit de libations libérales,

j'étais déjà passablement engourdi par cette nuit interminable quand je songeai a regagner le motel. La vieille femme avait disparu et je n'étais pas sûr de ma route. De larges voies gravillonnées sillonnaient en tous sens des zones d'ombre oblongue et somnolente. Je crus distinguer la forme d'une potence sur ce qui était probablement la cour de récréation d'une école ; dans un autre terrain presque vague, je vis, coiffé d'un dôme de silence, le temple pâle de quelque secte indigène. Je retrouvai enfin la grand-route, puis le motel, où des millions de *millers* – une race d'insectes du cru – tournoyaient autour du liséré de néon de l'enseigne proclamant « Complet » ; et à trois heures du matin, après une de ces douches indues et trop chaudes qui, tel un acide mordant, ne servent qu'à fixer la souffrance et la lassitude d'un homme, quand je m'allongeai sur son lit aux fragrances de rose et de châtaigne, et de gomme a mâcher, et de ce parfum français très spécial et très subtil dont je lui permettais l'usage depuis peu, je me trouvai incapable d'assimiler le simple fait que, pour la première fois depuis deux ans, j'étais séparé de ma Lolita. Tout d'un coup, j'eus le sentiment que sa maladie était en quelque sorte le développement d'un thème trop connu – qu'elle avait le même fumet, la même texture que la séquelle d'impressions associées qui m'avaient hanté et torturé durant notre voyage ; j'imaginais mon ennemi, quel qu'il fût, agent clandestin, amant clandestin, ou plaisantin, ou hallucination, en train de rôder autour de l'hôpital – et l'aurore n'avait point encore « réchauffé le bout de ses doigts », comme disent les cueilleurs de lavande de mon pays natal, que j'étais déjà de retour devant le donjon, essayant de me forcer un chemin, frappant à ses portes vertes – l'estomac vide, les entrailles pleines, au désespoir.

C'était un mardi et, le mercredi ou le jeudi, réagissant superbement – oh, mon exquise enfant ! – à je ne sais quel « sérum », sperme de sterne ou bran de brème, elle allait beaucoup mieux et le médecin m'assura qu'elle « trotterait » de nouveau d'ici un jour ou deux.

Des huit visites que je lui rendis seule la dernière est restée gravée avec netteté dans mon esprit. Et ce huitième pèlerinage ne fut pas un mince exploit, car je me sentais comme évidé par l'infection qui me minait déjà à cette époque. Nul ne saura l'effort qu'il m'en coûta de porter ce bouquet, ce fardeau d'amour, et ces livres, pour lesquels j'avais fait cent kilomètres au volant : les *Œuvres dramatiques* de Browning, *L'Histoire de la danse*, *Clowns et Colombines*, *Le Ballet russe*, *Fleurs des Montagnes Rocheuses*, l'*Anthologie de la Guilde du théâtre*, *Le Tennis* (par Helen Wills qui, à

l'âge de quinze ans, avait remporté le simple dames du championnat national catégorie juniors). Comme j'arrivais en trébuchant devant la porte de ma fille (elle avait une chambre privée à treize dollars par jour), Marie Lore, la jeune et répugnante infirmière à mi-temps qui me vouait une aversion non dissimulée, en surgit avec le plateau du petit déjeuner, qu'elle posa avec un fracas subit sur une chaise du couloir, puis, la croupe tressautante, elle rentra comme un éclair dans la chambre – sans doute pour avertir la pauvre petite Dolorès que son vieux tyran de père arrivait en sourdine, mine crispée et semelles de crêpe, avec des livres et un bouquet, celui-ci composé de fleurs sauvages et de feuillages rares, que j'avais cueillis de mes mains gantées dans un col de montagne au lever du soleil (je ne dormis pratiquement pas de toute cette semaine fatidique).

Comment nourrissait-on ma Carmencita ? J'inspectai distraitement le plateau, et, sur une assiette maculée de jaune d'œuf, je vis une enveloppe froissée. Elle avait évidemment renfermé un message, car l'un de ses bords était déchiré, mais elle ne portait pas d'adresse – rien, sinon des armoiries de pacotille surmontées d'un nom en lettres vertes : « Manoir Ponderosa » ; au même instant, je fus happé dans une sorte de chassé-croisé avec Marie, qui resurgissait au galop de la chambre – étranges créatures que ces jeunes infirmières fessues, qui sont toujours si pressées et font si peu de chose. Elle fixa d'un air farouche l'enveloppe que j'avais reposée, défroissée.

« Pas touche, dit-elle en hochant la tête, le menton pointé vers le plateau. Ça pourrait vous brûler les doigts. »

Il eût été indigne de moi de répliquer. Je me bornai à dire en français :

« *Je croyais que c'était la note – pas un billet doux**. » Puis à l'adresse de Lolita, en entrant dans la chambre ensoleillée : « *Bonjour, mon petit**. »

« Dolorès, dit Marie Lore (entrant avec moi, devant moi, à travers moi, cette catin obèse, et clignant de l'œil et s'affairant, sans cesser de clignoter, à plier avec pétulance une couverture de coton blanc), Dolorès, votre papa s'imagine que mon petit ami vous envoie des lettres d'amour. C'est moi (tapotant avec suffisance la petite croix de métal doré qu'elle portait en sautoir) que je les reçois. Et mon papa cause français aussi bien que le vôtre. »

Elle quitta la pièce. Dolorès était couchée innocemment, toute rose et

rousse, les lèvres peintes de frais, les cheveux brossés et brillants, ses bras nus allongés sur la courtepointe tendue sans un pli – et elle affichait un sourire radieux (était-ce à moi qu'elle le destinait, ou à rien ?). Sur la table de nuit, à côté d'un crayon et d'une serviette de papier, sa bague de topaze brasillait au soleil.

« Quel sinistre bouquet d'enterrement, dit elle. Merci quand même. Mais est-ce que ça te dérangerait beaucoup de laisser tomber toutes ces tirades en français. Ça ennuie tout le monde. »

Survint, avec sa vélocité coutumière, la jeune drôlesse aux formes blettissantes, puant l'urine et l'ail, et elle tendit un journal régional, *The Deseret News*, à sa jolie patiente qui s'en saisit avec avidité, négligeant les ouvrages somptueusement illustrés que je lui avais apportés.

« Ma sœur Anne, annonça Marie (joignant la rouerie à l'esprit de l'escalier), travaille au Manoir Ponderosa. »

Pauvre Barbe-Bleue ! Oh, la férocité de ces frères ! *Carmencita, est-ce que tu ne m'aimes plus* ? Elle ne m'avait jamais aimé. En cet instant, je compris que mon amour était plus désespéré que jamais – et je compris aussi que les deux créatures étaient de connivence, complotant en basque, ou en zemfirien, contre mon amour sans espoir. J'irai plus loin : je dirai que Lo jouait un double jeu, car elle bernait aussi la trop sentimentale Marie à qui, j'en suis sûr, elle avait confié son désir de vivre avec son jeune oncle boute-en-train et non plus avec moi, grognon et cruel que j'étais. Et une autre infirmière que je ne pus jamais identifier, et l'idiot du village qui charriait civières et bières dans l'ascenseur, et le couple idiot de perruches vertes encagées inséparablement dans la salle d'attente – tous étaient dans ce complot sordide. M'est avis que Marie me considérait comme un père de comédie, le Professore Hurnbertoldi, acharné à contrecarrer le roman d'amour de Dolorès et de son père substitutif, ce gros Roméo plein de soupe (car tu étais plutôt pansu, vieux, malgré toute cette « neige » et ces « élixirs de rêve »).

J'avais mal à la gorge. Avalant avec peine, je m'approchai de la fenêtre et contemplai les montagnes, et le pic romantique qui se dressait haut dans le ciel souriant et complotant.

« Ma Carmen, dis-je (il m'arrivait parfois de la nommer ainsi), nous quitterons cette ville rauque et desséchante dès que tu seras sur pied.

— À propos, je veux avoir tous mes vêtements ici, répondit la gitanilla,

arc-boutant ses genoux sous les draps et tournant la page de son journal.

— … Parce que, poursuivis-je, nous n’avons vraiment aucune raison de rester ici.

— Nous n’avons aucune raison de rester où que ce soit », dit Lolita.

Je me laissai sombrer dans un fauteuil de cretonne, ouvris le fascinant ouvrage de botanique que je lui avais offert et, dans le silence bruissant de fièvre de la pièce, j’essayai d’identifier mes fleurs. Mes efforts furent sans résultat. Peu après, une sonnerie musicale tinta doucement quelque part dans le couloir.

Je crois que cette vitrine publicitaire qu’était l’hôpital d’Elphinstone n’abritait guère plus d’une douzaine de patients (dont trois ou quatre aliénés mentaux, ainsi que Lo me l’avait annoncé d’un ton guilleret deux ou trois jours auparavant), et le personnel avait beaucoup trop de loisirs. Cependant – et pour un motif purement ostentatoire – le règlement était des plus stricts. Il est vrai que je venais toujours à la mauvaise heure. Non sans un obscur remous de malice rêveuse, Marie la visionnaire (la prochaine fois, ce sera « une Belle Dame tout en bleu » que l’on verra flotter au-dessus du Ravin de l’Enfer !) agriffa ma manche pour me faire sortir. Je baissai les yeux sur sa main ; elle retomba aussitôt. Au moment où je partais – où je partais volontairement – Dolorès Haze me rappela ce que je devais lui apporter le lendemain matin… Elle ne savait plus où étaient les affaires qu’elle voulait. « Apporte, cria-t-elle (j’étais déjà hors de vue, la porte en branle, à demi fermée, fermée), apporte-moi la valise grise neuve et la malle de maman. » Mais le lendemain matin, j’étais saisi de frissons, et de boisson, et à l’agonie dans le petit lit où elle n’avait passé que quelques minutes, et je ne pus trouver mieux, dans ces circonstances giratoires et protractiles, que de lui faire porter ses bagages par le galant de la veuve, un camionneur vigoureux et complaisant. J’imaginai Lo en train de déployer ses trésors devant Marie… À coup sûr, je délirais un peu – et le jour suivant, j’étais encore une vibration plutôt qu’un solide, car en regardant la pelouse adjacente par la fenêtre de la salle de bains, j’aperçus la jeune et jolie bicyclette de Dolly calée sur son pied métallique au milieu du gazon, la roue avant gracieusement détournée de moi (comme toujours, comme toujours !) et je vis même un moineau perché sur la selle – mais c’était la bicyclette de ma logeuse ; alors, souriant faiblement et secouant ma pauvre tête pour chasser ces douces chimères, je regagnai mon lit d’un pas chancelant.

Il devait y avoir une grande fête nationale en ville, à en juger par les pétards, de véritables bombes, qui explosaient sans relâche, et cinq minutes avant deux heures de l'après-midi, j'entendis le son de lèvres siffloteuses approcher la porte entrouverte de ma chambre, puis un coup sourd sur le chambranle.

C'était le gros Frank. Il se tint dans l'encadrement de la porte ouverte, une main sur le montant, légèrement penché à l'intérieur.

Comment va ? Miss Lore, l'infirmière, venait de téléphoner. Elle voulait savoir si j'allais mieux et si je viendrais aujourd'hui ?

À vingt pas, Frank m'avait donné l'impression d'une montagne de santé ; mais là, à cinq pas, il n'était qu'une mosaïque de cicatrices vermeilles – une bombe l'avait projeté à travers un mur pendant la guerre ; pourtant, en dépit de ces blessures sans nom, il était homme à piloter un camion gigantesque, à chasser, pêcher, boire et bambocher à cœur joie avec les sirènes des auberges routières. Ce jour-là – était-ce à cause des festivités locales ou bien tout simplement pour distraire un malade ? – il avait ôté le gant qu'il portait toujours à la main gauche (celle qui s'appuyait au montant de la porte) et, aux yeux fascinés du pauvre patient, il exhiba non seulement une absence totale des quatrième et cinquième doigts mais aussi une femme nue, avec des mamelons de cinabre et un delta indigo, délicieusement tatouée sur le dos de sa main mutilée, dont l'index et le médius formaient les jambes tandis que le poignet supportait sa tête couronnée de fleurettes. Oh, charmante, charmante – comme une petite fée perverse adossée à la porte.

Je priai le gros Frank de prévenir Marie Lore que je resterais couché tout le jour et que j'irais voir ma fille le lendemain si je me sentais en forme plus tahitienne.

Il vit la direction de mon regard et fit palpiter amoureusement la hanche droite de l'odalisque.

« D'ac' », lança-t-il et, giflant joyeusement le chambranle, il partit en sifflant avec mon message, me laissant à mes libations, et le lendemain la fièvre avait disparu et, quoique je me sentisse aussi flasque qu'un crapaud, j'endossai mon peignoir violet par-dessus mon pyjama maïs et me traînai jusqu'au bureau de la réception pour téléphoner. Tout allait bien, Oui, dit une voix pimpante, tout allait bien, ma fille avait quitté l'hôpital la veille vers deux heures de l'après-midi, son oncle, M. Gustave,

était venu la chercher, avec un cocker nouveau né, et un sourire pour tout le monde, et une Cadillac noire, et il avait réglé la note de Dolly rubis sur l'ongle, et il leur avait dit de me dire de ne pas m'inquiéter, et de rester au chaud, ils allaient au ranch de Pépé comme convenu.

Elphinstone était – et est encore, je l'espère – une petite ville ravissante. Figurez-vous qu'elle ressemblait à une maquette posée au creux de la vallée, avec ses arbres de laine verte et ses maisonnettes chapeautées de rouge, et il me semble avoir mentionné plus haut son école modèle, et son temple mormon, et ses rues traçant de vastes îlots rectangulaires dont certains, assez curieusement, n'abritaient que des pâturages sans prétention où une mule, peut-être une licorne, broutait dans la brume tendre de ce matin de juillet. Très amusant : dans un virage aigu qui fit grincer le gravier, je télescopai au passage une voiture à l'arrêt, mais je me convainquis télestiquement moi-même – et télépathiquement (du moins le pensai-je) son propriétaire gesticulant – que je reviendrais plus tard, mon adresse était École de Bourde, à Bourdesley (État de New-Bourde), et, le cœur vivifié mais l'esprit obscurci par le gin, après quelques éclipses et lacunes propres aux séquences de rêve, je me trouvai dans la salle de réception de l'hôpital, bourrant le médecin de coups, rugissant à l'adresse des gens terrés sous les fauteuils, et réclamant à grands cris Marie Lore, qui, heureusement pour elle, n'était pas là ; des mains brutales happèrent mon peignoir, dont une poche céda brusquement, et il faut croire que je m'étais assis, je ne sais trop comment, sur un patient au crâne chauve et brun que j'avais pris pour le docteur Blue, car il finit par se relever en clabaudant avec un accent saugrenu : « Et alors, qui est névrosé, dites-moi un peu ? » – et sur ces entrefaites, une infirmière rogue me tendit sept beaux livres reliés et un plaid écossais impeccablement plié, en exigeant un reçu ; et dans le silence soudain, je discernai à l'entrée du corridor la silhouette d'un policier à qui mon collègue automobiliste me montrait du doigt, et je signai d'une main veule le reçu éminemment symbolique par lequel je livrais ma Lolita à tous ces gorilles. Que faire d'autre ? Je n'avais en tête qu'une pensée unique et farouche : « En ce moment la liberté seule compte. » Un faux pas et l'on m'aurait peut-être amené à confesser toute une vie de crime. Aussi feignis-je de sortir d'évanouissement. À mon collègue motorisé, je payai la somme qu'il estimait raisonnable. Au docteur Blue qui, à présent, me tapotait les mains, je fis le procès, les larmes aux yeux, de l'alcool avec lequel j'étayais un cœur capricieux,

certes, mais pas nécessairement détérioré. À l'hôpital dans son ensemble, je présentai mes excuses avec un grand geste qui faillit me faire perdre l'équilibre, et je pris le soin d'ajouter que je n'étais pas particulièrement en bons termes avec les autres membres du clan Humbert. À moi-même, je chuchotai que j'avais toujours mon pistolet et que j'étais encore un homme libre – libre de pourchasser les fugitifs, libre d'exterminer mon frère.

# XXIII

Près de mille cinq cents kilomètres d'une route aussi lisse qu'un ruban de soie séparaient Kasbeam (où, autant que je sache, la première entrée en scène du traître rouge avait été prévue) de la fatale Elphinstone, où nous étions arrivés environ une semaine avant le 4 juillet, jour de la fête de l'Indépendance. Il nous avait fallu presque tout le mois de juin pour couvrir cette distance, car nous faisions rarement plus de deux cents kilomètres par journée de voyage, passant le reste du temps (jusqu'à cinq jours en une occasion) aux différents points d'étapes – tous établis à l'avance, bien sûr. C'était sur ce parcours, donc, que je devais chercher les traces du traître, et je me lançai sur la piste après quelques journées innommables que je gaspillai en allées et venues convulsives sur les routes qui rayonnaient sans fin autour d'Elphinstone.

Imaginez-moi, mon lecteur, avec ma timidité, ma répugnance pour toute forme d'ostentation et mon sens inné du *comme il faut** – imaginez-moi masquant les affres de mon désespoir derrière un sourire plus tremblant qu'enjôleur, et forgeant quelque prétexte banal pour feuilleter les registres d'hôtel : « Oh ! disais-je par exemple, je suis presque certain d'avoir déjà passé une nuit ici… Laissez-moi jeter un coup d'œil à vos entrées de la mi-juin… Ma foi non, je dois me tromper, après tout… Tiens, Eskamotty, quel drôle de nom pour une ville ! Merci beaucoup. » Ou bien encore : « Un de mes clients est descendu ici il y a quelque temps – j'ai perdu son adresse… Puis-je… ? » Et une fois de temps en temps, surtout quand le réceptionniste appartenait à une certaine catégorie d'individus hypocondriaques, on m'interdisait de compulser moi-même le registre.

J'ai ici un mémento : entre le 5 juillet et le 18 novembre, date à laquelle je regagnai Beardsley pour quelques jours, je louai (sinon occupai) une chambre dans trois cent quarante-deux hôtels, motels ou pensions de famille. Ce chiffre englobe plusieurs inscriptions entre les Châtaigniers et Beardsley, dont l'une me dévoila l'ombre de l'ennemi (« L. Petit, Larousse, Ill. ») ; je devais coordonner minutieusement mes enquêtes dans l'espace et le temps pour ne point éveiller l'attention ; dans une cinquantaine d'endroits au moins, je me contentai de poser quelques questions au bureau – mais c'était là une quête futile, et je préférais fonder une assise de vraisemblance et de bonne foi en payant sur-le-

champ pour une chambre dont je n'avais que faire. D'après mes recherches, sur les quelque trois cents registres examinés, une bonne vingtaine me livrèrent une piste : le traître errant s'était arrêté encore plus souvent que nous, ou alors – il en était bien capable – il avait jalonné sa route de fiches superfétatoires afin de m'accabler sans répit d'indices goguenards. Il n'avait eu qu'une fois seulement l'audace de passer la nuit dans le même motel que nous, à quelques pas de l'oreiller de Lolita. À plusieurs reprises, il avait établi ses quartiers dans la même rue ou la rue voisine ; assez fréquemment, il s'était posté à l'affût à mi-chemin entre deux étapes prédéterminées. Avec une précision atroce, je revoyais Lolita à plat ventre sur le tapis du salon, juste avant notre départ de Beardsley, en train d'étudier cartes et guides, annotant routes et haltes avec son bâton de rouge à lèvres…

Je découvris d'emblée qu'il avait prévu mes investigations et marqué son passage de pseudonymes outrageants à ma seule intention. Au bureau du premier motel que je visitai (le Manoir Ponderosa), sa signature, entre une douzaine de noms manifestement réels et humains, me sauta aux yeux : Dr Gratiano Forbeson, Mirandola, N. Y. » Ces résonances de comédie Italienne ne pouvaient manquer de me frapper. La gérante daigna m'informer que le monsieur était resté cinq jours au lit avec un mauvais rhume, qu'il avait donné sa voiture à réviser à tel ou tel garage, et qu'il était parti le 4 juillet. Oui, la dénommée Anne Lore avait été employée au manoir mais avait rendu son tablier pour épouser un épicier de Cedar City. Par une nuit baignée de lune, je tendis un guet-apens à Marie (un automate en souliers blancs) dans une ruelle isolée ; elle était sur le point de crier, mais je parvins à l'adoucir tout simplement en tombant à genoux, et là, avec des glapissements dévots, j'implorai son aide. Elle me jura qu'elle ne savait rien. Qui était ce Gratiano Forbeson ? Elle parut hésiter. D'un geste fulgurant, je tirai de ma poche un billet de cent dollars. Marie l'éleva à la clarté de la lune. « C'est votre frère », chuchota-t-elle enfin. J'arrachai le billet de sa main d'une froideur sélénique et, crachant un juron français, je fis volte-face et m'enfuis. Cette expérience m'apprit que je ne pouvais compter que sur moi-même. Nul détective ne pourrait déceler les indices que Trapp avait adaptés à mon esprit et mes façons. Certes, il était vain d'espérer trouver, inscrits par mégarde sur un registre d'hôtel, ses nom et adresse véritables ; mais j'espérais qu'il glisserait un jour sur la laque de sa propre subtilité – en se risquant, par exemple, à ajouter une touche de couleur plus vive et plus

personnelle qu'il n'était strictement nécessaire, ou en me laissant pénétrer son incognito grâce à l'addition qualitative de fractions quantitatives indéchiffrables séparément. S'il réussit une chose, ce fut à m'empêtrer complètement, moi et mon angoisse exacerbée, dans son jeu démoniaque. Avec une adresse infinie, il roulait et tanguait au bord de l'abîme, gardant un équilibre inconcevable, et me laissant chaque fois avec l'espoir sportif – si j'ose employer ce terme pour parler de félonie et de désespoir, et de révulsion, et de rage, et d'horreur – qu'il se trahirait peut-être à la prochaine occasion. Las, il ne se trahit jamais, et pourtant, sacredieu ! il s'en fallut parfois d'un cheveu ! Qui de nous est insensible à la grâce toute classique de l'acrobate diapré de paillettes qui, dans la lumière talquée, parcourt sa corde raide d'un pas méticuleux ? Mais combien plus consommé est l'art du funambule titubant, vêtu comme un épouvantail et imitant un pochard grotesque ! J'en sais quelque chose !

S'ils ne dévoilaient pas son identité, les indices qu'il disséminait çà et là reflétaient sa personnalité, ou en tout cas un certain aspect frappant et homogène de sa personnalité ; son caractère, son sens de l'humour – du moins à son apogée – et le diapason de son esprit n'étaient point sans affinités avec les miens. Il me singeait et se gaussait de moi. Ses allusions sentaient leur humaniste. Il avait beaucoup lu. Il savait le français. Il était expert en logodédalisme et en logomancie. Il était amateur de mythes et traditions érotiques. Il avait une écriture féminine. Il pouvait changer son nom mais était incapable de déguiser le tracé caractéristique de ses « t », ses « w » et ses « l », quelque angle qu'il leur donnât. L'Île Quelquepart comptait parmi ses résidences préférées. Il n'utilisait pas de stylographe, ce qui indiquait – comme le premier psychanalyste venu pourrait vous le dire – que le patient était un ondiniste refoulé. On ne peut que souhaiter miséricordieusement qu'il existe des naïades dans le Styx.

Son trait dominant était son goût pour le vieux supplice de Tantale. Seigneur, ce type était un véritable génie de la tarabuste ! Il mettait mon érudition au défi. Je suis assez fier de savoir quelques petites choses pour avoir la modestie d'admettre que je ne sais pas tout ; et j'avoue que plusieurs éléments de ce rallye-paper cryptogrammique m'ont échappé. Oh, quel frisson de triomphe et de haine secouait ma frêle carcasse quand, parmi les noms innocents et banals d'un registre d'hôtel, son énigme traîtresse m'éjaculait à la face ! Je notai que lorsqu'il pressentait que ses devinettes devenaient trop absconses, même pour un limier de ma classe, il me ramenait chaque fois sur la voie avec un appât d'une

simplicité presque enfantine. « Cet Arsène Lupin » était élémentaire pour un Français qui n'avait pas oublié les romans policiers de sa jeunesse ; et il était à peine besoin d'être un coleridgien chevronné pour relever le poncif goguenard de : « A. Person, Porlock, Angleterre. » Il usait d'autres pseudonymes encore, d'un goût détestable, mais foncièrement révélateurs d'un cerveau érudit – pas celui d'un agent de la circulation, ni d'un malfaiteur ordinaire, ni d'un voyageur de commerce vicieux : ainsi, cet « Arthur Rainbow », derrière lequel s'abritait sans doute le poète travesti du *Bateau Bleu* (Laissez-moi rire un peu aussi, Messieurs), ou « Morris Schmetterling », l'auteur fameux de *L'oiseau Ivre* (touché, lecteur !). Ce « D. Orgon, Elmira, N.Y. », assez drôle en dépit de sa niaiserie, venait évidemment de Molière, et (moi qui avais essayé peu auparavant de faire apprécier à Lolita une comédie célèbre du XVIIIe siècle anglais) je saluai comme un vieil ami « Harry Bumper, Sheridan, Wyoming ». Une encyclopédie courante me renseigna sur le mystérieux « Phineas Quimby, Lebanon, New Hampshire » ; et tout bon freudien avec un nom allemand et quelque curiosité pour la prostitution sacrée reconnaîtra au premier regard la signification implicite de ce « Docteur Kitzler, Eryx, Miss. ». Jusqu'ici, aucune difficulté. Ce genre de divertissement était de basse qualité, mais dans l'ensemble assez impersonnel, donc inoffensif. En revanche, je répugne à dresser la liste de tous les logogriphes qui s'imposaient comme des indices indubitables *per se* mais dont la quintessence m'échappait totalement – car j'ai l'impression de tâtonner dans des ténèbres de bout du monde, en compagnie de fantômes verbaux prêts à se métamorphoser en touristes de chair et d'os. Qui était « Johnny Randall, Ramble, Ohio » ? Se pouvait-il qu'il fût un vrai client à qui le hasard avait donné la même écriture que « N.S. Aristoff, Catagela, N.Y. » ? Quel était le venin dans « Catagela » ? Et que dire de « James Mavor Morell, Hoaxville, Angleterre » ? « Aristophane », « Hoax » – « Mystification » – parfait, mais où était le maillon manquant ?

À travers tous ces jeux pseudonymiques filtrait une certaine tournure d'esprit qui, chaque fois que je la discernais au passage, déclenchait en moi des palpitations plus douloureuses que de raison. Des noms tels que « G. Trapp, Geneva, N. Y. » témoignaient de la perfidie de Lolita. « Aubrey Beardsley, Île Quelquepart » laissait entendre, beaucoup plus clairement que ne l'avait fait le message téléphonique estropié de Champion, que le point de départ de toute l'affaire était situé sur la côte

Atlantique. Ce « Lucas Picador, Merrymay, Pennsylvanie » insinuait que ma Carmen avait traîtreusement divulgué à l'imposteur mes pathétiques fariboles amoureuses. Et quelle cruauté monstrueuse n'y avait-il pas dans ce « Will Brown, Dolorès, Colorado » ? Quant au lugubre « Harold Haze, Tombstone, Arizona » (qui, en d'autres temps, eût chatouillé mon sens de l'humour), il dénotait une telle familiarité avec le passé de l'enfant que j'en déduisis, le temps d'un cauchemar, que mon ennemi était un vieil ami de la famille, peut-être un ancien sigisbée de Charlotte, ou un redresseur de torts (« Donald Kishott, Sierra, Nevada »). Mais la pointe qui me blessa le plus durement fut la signature que je relevai dans le registre du motel des Châtaigniers : « E. N. Chanteur, Briceland, New Hampshire. »

Le galimatias des numéros d'immatriculation qu'inscrivaient tous ces Orgon et ces Morell et ces Person et ces Trapp ne signifiait rien à mes yeux – sinon que tous les gérants de motels négligent de vérifier les renseignements enregistrés par leurs clients automobilistes. Il était évidemment inutile de me fier au signalement – incorrect ou tronqué – de toutes les voitures que le scélérat avait louées pour de courtes étapes entre Wace et Elphinstone ; en fait, le numéro de la Décapotable Rouge Aztèque initiale se réduisait à un chatoiement de chiffres changeants, les uns transposés, les autres modifiés ou omis, qui formaient toujours des combinaisons bizarrement voisines (par exemple, « WS-1564 » et « SH-1616 » et» Q-32888 » ou encore « GU-88322 »), et forgées avec tant d'habileté qu'elles ne dévoilaient jamais un dénominateur commun.

Une pensée me vint à l'esprit : il n'était pas impossible, après qu'il eut abandonné cette décapotable entre les mains de ses complices, à Wace, pour passer au système des « relais automobiles », que ses successeurs (peut-être moins circonspects que lui) eussent inscrit sur quelque registre l'archétype de toutes ces combinaisons enchevêtrées. Mais sachant que mes efforts pour rattraper le traître se révélaient si ardus et confus et stériles, bien que je connusse la route qu'il avait prise, pouvais-je raisonnablement nourrir l'espoir de traquer des automobilistes non identifiés roulant sur des routes inconnues ?

# XXIV

Quand je remis le pied à Beardsley, les récapitulations obsédantes dont j'ai déjà trop parlé avaient eu pour effet de graver en mon cerveau une image complète de mon ennemi ; et grâce à un processus, fatalement scabreux, d'élimination, j'avais ramené cette image à la seule origine concrète qu'une mémoire torpide et des ratiocinations morbides pouvaient lui attribuer.

Exception faite de l'aumônier (le Révérend Rigor Mortis, ainsi que les fillettes l'avaient surnommé) et d'un vieux gentleman chargé des cours facultatifs d'allemand et de latin, aucun professeur du sexe mâle n'était régulièrement attaché à l'école de Beardsley. À deux reprises, cependant, un professeur d'esthétique de l'université mitoyenne était venu commenter devant les écolières des projections de lanterne magique représentant des châteaux français et des tableaux du XIXe siècle. J'avais exprimé le désir d'assister à ces séances mais Dolly, à son accoutumée, m'avait ordonné de n'en rien faire, un point c'est tout. Je me souvenais aussi que Gaston avait parlé de ce conférencier comme d'un « brillant garçon » ; ce n'était pas grand-chose : ma mémoire se refusait à me rapporter le nom de l'amateur de châteaux.

Au jour fixé pour l'exécution, sous des rafales de neige fondue, je traversai la grande cour de l'Université de Beardsley et me dirigeai vers le bureau de renseignements, situé dans le bâtiment dénommé Maker Hall. Là, j'appris que mon homme s'appelait Riggs (un nom voisin de celui de l'aumônier !), qu'il était célibataire, qu'il terminait un cours et sortirait du « Musée » dans une dizaine de minutes. Je m'en fus donc dans le corridor de l'amphithéâtre et m'assis sur un banc de marbre ou de je ne sais quoi, don de Mrs. Cecilia Dalrymphe Ramble. Comme j'attendais, oppressé et inerte, saoul, accablé par toutes ces nuits sans sommeil, avec mon pistolet dans mon poing et mon poing dans la poche de mon imperméable, je sentis soudain que je sombrais dans la démence et que j'allais commettre un geste absurde. Il n'y avait pas une chance sur un million que cet Albert Riggs, Prof. Adj., gardât ma Lolita enfermée chez lui, 24 Pritchard Road à Beardsley. Il ne pouvait être le ravisseur. C'était absolument insensé. Je perdais mon temps et ma raison. Non, il ne pouvait être ici, il était en Californie avec elle.

Tout à coup, je perçus des mouvements derrière un groupe de statues

blanches ; une porte – pas celle que je guettais – s'ouvrit brusquement et je vis avancer, ballottant au-dessus d'un essaim d'étudiantes, un crâne dégarni et deux yeux d'un brun pétillant.

Il m'était parfaitement inconnu, mais il soutint que nous avions été présentés lors d'une garden-party à l'école. Comment allait ma charmante fillette, qui jouait si bien au tennis ? Il avait un autre cours. Tout au plaisir de me revoir.

Il y eut une autre tentative d'identification du traître, mais là les choses n'allèrent point si vite : par le canal d'une annonce parue dans l'un des magazines de Lo, j'eus l'audace d'entrer en rapport avec un détective privé, un ex-pugiliste, et, à seule fin de lui donner quelque idée des méthodes employées par l'ennemi, je le mis au courant des diverses signatures que j'avais recueillies. Il réclama des arrhes rondelettes puis, deux années durant – deux ans, mon lecteur ! – cet imbécile s'acharna à vérifier ces données ridicules. J'avais rompu depuis longtemps toute relation pécuniaire avec lui quand, un beau matin, il surgit pour m'annoncer triomphalement qu'il avait mis la main sur un Peau Rouge octogénaire qui répondait au nom de Bill Brown et habitait les environs de Dolorès (Colorado).

# XXV

Cet ouvrage est consacré à Lolita ; et maintenant que j'aborde ce nouveau cahier – lequel, si je n'avais été devancé par cet autre martyr à combustion interne, j'aurais aimé intituler *Dolorès disparue* – il serait déplacé de rendre compte des trois années désertiques qui suivirent. Bien qu'il soit indispensable de souligner quelques faits pertinents, l'impression générale que je souhaite créer est celle d'une portière soudainement arrachée à une vie en plein vol, et de la ruée noire et rugissante du temps, bourrasque cinglante qui noie le cri du sinistré solitaire.

Assez étrangement, je rêvais peu ou prou de Lolita telle que je me la rappelais – telle qu'elle assiégeait sans merci mon esprit conscient durant les cauchemars du jour et les insomnies de la nuit. À dire vrai, elle me harcelait aussi dans mon sommeil, mais elle ne m'apparaissait alors que travestie de façon singulière et bouffonne, sous les traits de Valérie, ou de Charlotte, ou d'un croisement entre elles deux. Ce fantôme complexe s'avançait vers moi, effeuillant ses voiles l'un après l'autre, dans une atmosphère de mélancolie et d'écœurement infinis, puis s'étendait en une invite morose sur une planche étroite ou un divan rugueux, sa chair entrebâillée comme la valve de caoutchouc d'une vessie de ballon. Et je me retrouvais, mes fausses dents brisées ou égarées sans espoir, dans d'ignobles chambres meublées où l'on m'offrait de fastidieuses séances de vivisection qui se terminaient généralement dans les larmes – Charlotte, ou Valérie, en pleurs dans mes bras sanguinolents, pendant que je couvrais son visage de tendres baisers fraternels, tout cela au cœur d'un capharnaüm onirique de bibelots viennois à l'encan, de pitié, d'impuissance, et des perruques rousses et tragiques de vieilles femmes condamnées à la chambre à gaz.

Un jour, j'exhumai de la voiture un amas de magazines pour adolescents que je détruisis aussitôt. Vous connaissez le genre : datant de l'âge de pierre quant au fond ; au goût du jour quant à l'hygiène. La vedette superbe et plus que mûre, avec des cils démesurés et une lèvre inférieure d'un vermillon pulpeux, qui recommande une marque de shampooing. Tocades et réclames. Les écolières à la page raffolent des jupes plissées – *que c'était loin, tout cela** ! C'est votre devoir de maîtresse de maison de mettre des peignoirs à la disposition de vos

invités. Attention aux détails superflus qui ternissent l'éclat de votre conversation. Vous avez tous vu des « onglicides » à l'œuvre – ces gens qui sarclent leurs cuticules pendant la soirée dansante du bureau. S'il n'est très âgé ou très important, tout homme doit ôter ses gants avant de serrer la main d'une dame. Invitez l'Amour en portant notre Nouvelle et Sensationnelle Gaine Réductrice, qui souligne la taille et retaille la ligne. Les Potins de Tristan dans les alcôves de Hollywood. Avis aux *fans* : le couple Joe-Roe fait rugir le jury. Rehaussez votre charme ! Instantanément ! Économiquement ! Bandes illustrées. Méchante péronnelle cheveux noirs père obèse cigare ; pure jeune fille cheveux d'or papa distingué fine moustache. Ou cette histoire nauséabonde, avec ce gros babouin et sa femme, une gnomide infantile. Oh, Lolita, et moi qui t'offrais mon génie !... Je me souviens encore de cette charmante petite sotie que j'avais élucubrée pour elle quand elle était enfant : « Sottise, s'était-elle écriée gouailleusement, est le mot juste. »

*L'Écu et l'Ecureuil, les Laps et leurs Lapins*
*Ont des us prétentieux et des mœurs de rapins.*
*J'aime les colibris, petits joyaux fantoches*
*Le serpent pour marcher tient ses mains dans ses poches...*

Mais il restait d'autres souvenirs d'elle, dont je ne pus me séparer qu'avec déchirement. Jusqu'à la fin de 1949, je chéris et idolâtrai et inondai de baisers et de mes larmes de triton une paire de sandalettes éculées, une chemise de garçon qu'elle avait portée, de vieux blue jeans retrouvés dans la malle arrière, une toque fripée d'écolière – et cent autres trésors pareillement voluptueux. Alors, sentant ma raison s'effondrer, je rassemblai ces biens hétéroclites, leur adjoignis ce qui était accumulé à Beardsley – une caisse de livres, sa bicyclette, de vieux manteaux, des snow-boots – et, le jour de son quinzième anniversaire, j'expédiai le tout, sous forme de don anonyme, à un orphelinat pour fillettes, sur les bords d'un lac battu par le vent aux confins du Canada.

Eussé-je consulté un puissant hypnotiste, peut-être aurait-il su m'arracher, pour les regrouper en une trame logique, certains souvenirs adventices dont j'ai parsemé ces pages avec infiniment plus d'emphase qu'ils n'en ont dans mon esprit maintenant que je sais ce que je dois retrouver de mon passé. À l'époque, j'avais le sentiment de perdre tout contact avec la réalité ; aussi, après avoir passé la fin de l'hiver et la plus grande partie du printemps suivant dans une maison de santé de Québec

où j'avais déjà séjourné autrefois, me décidai-je à régler tout d'abord quelques affaires à New York, avant de me rendre en Californie pour me livrer sur place à une enquête approfondie.

Voici quelque chose que j'ai composé pendant cette retraite :

*Perdue : Dolorès Haze. Signalement :*
*Bouche « écarlate », cheveux « noisette » ;*
*Âge : cinq mille trois cents jours (bientôt quinze ans !) ;*
*Profession : « néant » (ou bien « starlette »).*

*Où va-t-on te chercher, Dolorès ? Quel tapis*
*Magique vers quel astre t'emporte ?*
*Et quelle marque a-t-elle – Antilope ? Okapi ? –*
*La voiture qui vibre à ta porte ?*

*Qui est ton nouveau dieu ? Ce chansonnier bâtard,*
*Pince-guitare au bar Rimatane ?*
*Ah, les beaux soirs d'antan quand nous restions si tard*
*Enlacés près du feu, ma Gitane !*

*Ce maudit Würlitzer, Lolita, me rend fou !*
*Avec qui danses-tu, ma caillette ?*
*Toi et lui en blue jeans et maillot plein de trous,*
*Et moi, seul dans mon coin, qui vous guette.*

*MacFatum, vieux babouin, est bienheureux, ma foi !*
*Avec sa femme-enfant il voyage,*
*Et la farfouille au frais, dans les parcs où la loi*
*Protège tout animal sauvage.*

*Lolita ! Ses yeux gris demeuraient grands ouverts*
*Lorsque je baisais sa bouche close.*
*Dites, connaissez-vous le parfum « Soleils verts » ?*
*Tiens, vous êtes Français, je suppose ?*

*L'autre soir, un air froid d'opéra m'alita.*
*Son fêlé – bien fol est qui s'y fie !*
*Il neige. Le décor s'écroule, Lolita !*
*Lolita, qu'ai-je fait de ta vie ?*

*C'est fini, je me meurs, ma Lolita, ma Lo !*
*Oui, je meurs de remords et de haine,*
*Mais ce gros poing velu je le lève à nouveau,*

*À tes pieds, de nouveau, je me traîne.*

*Hé, l'agent ! Les voilà – rasant cette lueur*
*De vitrine que l'orage écrase ;*
*Socquettes blanches : c'est elle ! Mon pauvre cœur !*
*C'est bien elle, c'est Dolorès Haze.*

*Sergent, rendez-la-moi, ma Lolita, ma Lo*
*Aux yeux si cruels, aux lèvres douces.*
*Lolita : tout au plus quarante et un kilos,*
*Ma Lo : haute de soixante pouces.*

*Ma voiture épuisée est en piteux état,*
*La dernière étape est la plus dure.*
*Dans l'herbe d'un fossé je mourrai, Lolita,*
*Et tout le reste est littérature.*

En psychanalysant ce poème, force m'est de constater que c'est un chef-d'œuvre de monomaniaque. Ses rimes nues, rigides et blafardes, correspondent très exactement à certains paysages ou portraits terrifiants et sans perspective, ou à tels détails de portraits et de paysages comme en dessinent les psychopathes au cours des tests qu'imaginent leurs dompteurs si retors. J'écrivis bien d'autres poèmes encore. Je me plongeai dans la poésie des autres. Mais jamais, pas une seule seconde, je n'oubliai le fardeau de la vengeance.

Je n'aurai pas l'hypocrisie de dire – ni vous la niaiserie de croire – que le choc que me causa la perte de Lolita parvint à me guérir de la pédophilie. Car même si mon amour pour elle évoluait, ma nature abominable, elle, ne le pouvait point. Sur les plages et les terrains de jeux, mon regard morne et furtif cherchait toujours, malgré moi, l'éclat d'un bras ou d'une jambe nymphique, ces signes secrets à quoi je reconnaissais les soubrettes et demoiselles d'honneur de ma Lo. Mais une tentation essentielle s'était atrophiée en moi : je ne rêvais plus jamais, à présent, de possibilités d'extase avec une fillette, spécifique ou synthétique, dans quelque repaire isolé ; jamais plus mes chimères ne plantaient leurs crocs dans les sœurettes de Lolita, à l'abri des criques lointaines d'îles fantasmagoriques. Non, *cela* était bien fini – pour le moment, en tout cas. Pourtant, hélas, ces deux années d'ivresse monstrueuse avaient enraciné dans mon corps certaines habitudes sensuelles, et je n'étais pas sans craindre que le vide de ma vie ne m'enhardît à plonger dans le torrent de

liberté d'une démence soudaine, pour peu que le hasard m'offrît un appât tentateur dans quelque ruelle sombre, entre la classe et le dîner. La solitude m'empoisonnait peu à peu. J'avais besoin d'attention, d'une présence. Mon cœur n'était plus qu'un organe précaire et hystérique. Ce fut alors que Rita entra en scène.

# XXVI

Elle avait le double de l'âge de Lolita et les trois quarts du mien : une adulte gracile, aussi blanche de peau qu'elle était noire de cheveux, pesant près de cinquante kilos, avec de fort beaux yeux dissymétriques, un profil anguleux qui semblait esquissé à la hâte, et un dos souple à l'ensellure fascinante – elle devait avoir, je crois, quelques gouttes de sang espagnol ou babylonien dans les veines. Je la cueillis par un soir dépravé de mai, quelque part entre Montréal et New York ou, plus précisément, entre Toylestown et Blake, dans un bar sombrement incandescent, à l'enseigne de la Phalène Tigrée ; elle était gentiment avinée, soutint que nous avions été ensemble à l'école, et posa sa petite main tremblante sur ma patte simiesque. Mes sens n'étaient qu'imperceptiblement aiguillonnés, mais je résolus de la prendre à l'essai ; ainsi fut fait, et je l'adoptai bientôt avec le statut de compagne permanente. Elle était si chic, ma Rita, et si bonne fille – je crois bien qu'elle se serait donnée à n'importe quel être ou illusion pathétique, un vieil arbre écuissé ou un porc-épic dans le besoin, par simple réflexe de camaraderie et de compassion.

Quand nous fîmes connaissance, elle avait divorcé d'avec son troisième mari depuis peu et, plus récemment encore, elle avait été abandonnée par son septième cavalier servant – quant aux autres, les interchangeables, leur nombre et leur fugacité rendaient toute nomenclature impossible. À l'époque, et maintenant encore, à coup sûr, elle avait pour frère un homme en vue (un de ces politiciens à la face pâteuse, portant bretelles et cravate peinte à la main), qui était à la fois le maire et le champion fanatique de sa ville natale, cité d'amateurs de baseball, de vendeurs de céréales et de lecteurs de Bible. Depuis huit ans, il versait plusieurs centaines de dollars par mois à sa brave petite sœur, à la condition expresse qu'elle ne mît jamais, au grand jamais, les pieds dans cette brave petite ville de Grainball. Or, par Dieu sait quel foutu hasard, me raconta-t-elle avec des piaulements de consternation, chacun de ses nouveaux galants n'avait rien de plus pressé que de l'entraîner vers Grainball City ; attraction fatale, car elle n'avait pas le temps de dire « ouf ! » qu'elle se trouvait déjà aspirée dans l'orbite luniforme de la ville, et condamnée à rouler sans espoir sur la vaste chaussée étincelante de néon qui la circonscrivait – « et (pour re prendre ses termes) je me mettais à tourner en rond comme un foutu papillon de nuit ! »

Ce fut dans sa voiture – elle avait un petit cabriolet des plus pimpants – que nous fîmes le voyage de Californie, afin d'octroyer quelque repos à mon vénérable équipage. Le cent quarante à l'heure était son allure naturelle. Adorable Rita ! Nous errâmes de concert durant deux longues et nébuleuses années, de l'été 1950 à l'été 1952, et vous ne sauriez concevoir plus charmante Rita – plus candide, et gentille, et bornée. À côté d'elle, Valetchka était un Schlegel et Charlotte un Hegel. Je n'ai aucune raison au monde de lantiponner à son sujet en marge de ce mémoire sinistre, mais permettez-moi de dire (salut, Rita – où que tu sois, saoule perdue ou gueule de bois, Rita, salut !) que je n'eus jamais de compagne plus lénifiante, plus compréhensive, et que c'est à elle seule que je dois d'avoir échappé à la camisole de force. Je lui expliquai que j'essayais de retrouver une orpheline et de crever la panse de son souteneur. Elle souscrivit solennellement à mon plan et, au cours d'une enquête qu'elle entreprit de sa propre initiative (bien qu'elle ne sût quasiment rien de l'affaire), elle eut elle-même maille à partir, du côté de San Humbertino, avec un voyou redoutable, et je dus me démener comme un beau diable pour la tirer de ce mauvais pas – rompue et courbatue, mais toujours crâne. À peu de là, elle se mit en tête de jouer à la roulette russe avec mon automatique sacro-saint. « Impossible, répondis-je, ce n'est pas un revolver », et nous nous colletâmes pour sa possession, et finalement le coup partit tout seul, déclenchant un minuscule jet d'eau chaude qui se mit à pissoter de façon très drolatique par le trou foré dans la cloison du bungalow ; j'entends encore ses glapissements d'hilarité.

La courbure étrangement prénubile de son dos, sa peau de riz, la lenteur langoureuse de ses baisers de colombine me préservèrent de mes tentations honteuses. Ce ne sont point, comme le prétendent certains chamans et charlatans, les facultés artistiques qui constituent les attributs sexuels secondaires ; tout au contraire, la sexualité n'est qu'une manifestation ancillaire de l'art. Je crois utile de relater certaine bamboche assez mystérieuse et dont les répercussions ne sont pas sans intérêt ici. J'avais abandonné ma quête : le traître était en Tartarie ou bien il achevait de se consumer dans le brasier de mon cerveau (attisé par mon imagination et mon désespoir), mais il n'était assurément pas sur la côte Pacifique, en train de préparer Dolorès Haze pour les championnats de tennis. Nous avions donc remis le cap à l'est et un après-midi, dans un hôtel hideux – un de ces palaces pour congrès de toutes sortes, où des

quinquagénaires roses et poupins, une étiquette à la boutonnière, s'accostent en flageolant, dans un tohu-bohu de prénoms, de chiffres d'affaires et d'alcool – nous nous éveillâmes, la brave Rita et moi, pour trouver un tiers dans notre chambre, un jeune homme trop blond, presque un albinos, avec des cils blancs et de grandes oreilles diaphanes, que ni Rita ni moi ne nous rappelions avoir jamais vu de nos tristes vies. Transpirant dans ses sous-vêtements trop épais et malpropres, des brodequins militaires aux pieds, il ronflait sans vergogne sur notre lit, de l'autre côté de ma chaste Rita. Il lui manquait une dent de devant, des pustules ambrées fleurissaient sur son front. Ritotchka drapa sa nudité sinueuse dans mon imperméable – la première défroque qui lui tomba sous la main – et j'enfilai un caleçon à rayures caramel, après quoi, nous examinâmes la situation. Nous découvrîmes cinq verres sales, ce qui, sous le rapport des indices, représentait une surabondance de biens. La porte était mal fermée. Un chandail et un pantalon kaki informe gisaient sur le parquet. À force de secouer leur propriétaire, nous lui fîmes reprendre un médiocre simulacre de conscience. Il était complètement amnésique. Avec un accent faubourien dont Rita reconnut sans hésiter l'origine brooklynienne, il insinua en pleurnichant que nous complotions tous deux de lui soustraire sa misérable identité. Nous le poussâmes dans ses vêtements à son corps défendant, puis l'abandonnâmes à l'hôpital le plus proche – pour nous apercevoir subitement, après une série de girations étourdies, que nous étions arrivés comme par miracle en plein centre de Grainball City. Quelque six mois après, Rita écrivit au médecin pour lui demander des nouvelles. Jack Humbertson, ainsi que nous l'avions baptisé indécemment, était toujours coupé de son propre passé. Oh, Mnémosyne, la plus douce, la plus espiègle des muses !

Je n'aurais pas mentionné cet incident s'il n'avait suscité un cortège de réflexions qui se traduisirent par un essai que je publiai dans la *Cantrip Review* sous le titre « Mimir et la Mémoire », et dans lequel je proposais (entre autres vaticinations que les lecteurs charitables de cette splendide revue semblèrent accueillir toutes comme des découvertes aussi originales que captivantes) une théorie du temps perceptuel fondé sur la circulation du sang et dépendant conceptuellement (pour vous expliquer la chose en un mot) de l'aptitude de l'esprit à prendre conscience non seulement de la matière mais aussi de sa propre entité, à partir de quoi il crée un lien continu entre deux pôles (le futur en voie d'enregistrement et le passé déjà enregistré). Le résultat de cet exploit téméraire – qui fit

culminer l’impression laissée par mes travaux antérieurs – fut que l’on me convia à quitter New York, où je vivais alors avec Rita dans un petit appartement offrant une échappée sur les enfants à la peau reluisante qui, tout en bas, barbotaient sous les jets d’eau dans un bosquet de Central Park, et à réinstaller pour une année à l’Université de Cantrip, distante de six cents kilomètres environ. Ce fut là que je séjournai, dans l’un des pied-à-terre réservés aux philosophes et aux poètes, de septembre 1951 à juin 1952, cependant que Rita, que je préférais ne point exhiber en ma compagnie, végétait – de façon assez malséante, je dois l’avouer – dans une auberge routière où je lui rendais visite deux fois par semaine. Un soir, elle disparut *ex abrupto* – mais moins cruellement que sa devancière – et je ne la retrouvai qu’un mois plus tard dans la prison de l’endroit. Elle avait l’air très digne, s’était débrouillée pour se faire extirper son appendice, et elle réussit même à me persuader que les superbes fourrures bleutées qu’on l’accusait d’avoir volées à une Mrs. Roland McCrum étaient un cadeau spontané, encore que bachique, du beau Roland lui-même. Je pus la faire libérer sans avoir recours à son frère si pointilleux et, peu après, nous regagnâmes Central Park West, via Briceland où, l’année précédente, nous avions fait une halte de quelques heures.

J’étais mû par un besoin étrange et impérieux de revivre les heures que j’avais passées là avec Lolita. En effet, j’abordais une nouvelle phase de mon existence, au seuil de laquelle j’avais renoncé à tout espoir de retrouver Lo et son ravisseur ; je n’essayais à présent que de retrouver les décors anciens pour sauvegarder tout ce qui pouvait l’être du passé – *souvenir, souvenir, que me veux-tu* ?* L’automne tintait dans l’air. En réponse à la carte postale qu’il envoya pour réserver une chambre à deux lits, le professeur Hambourg reçut par retour l’expression de regrets polis. Tout était retenu. Il ne restait qu’une chambre au sous-sol, avec quatre lits mais pas de salle de bains, dont je ne voudrais certainement pas. Leur papier à lettres portait en en-tête :

**LES CHASSEURS ENCHANTÉS**

À proximité des églises.
Les chiens ne sont pas admis.

*Toutes Boissons Légales.*

Je me demandai si cette dernière affirmation correspondait à la réalité.

Vraiment toutes les boissons ? Servait-on, par exemple, de la grenadine de sentier ? Je me demandai en outre si les chasseurs, enchantés ou pas, n'avaient pas besoin d'un pointer plus que d'un prie-Dieu, et, avec un spasme de douleur, je revis en esprit une scène digne d'un grand artiste : *Petite Nymphe accroupie* ; mais peut-être ce cocker soyeux avait-il été baptisé… Non, je ne pourrais supporter la torture de revoir ce hall d'hôtel. En revanche, la douce cité de Briceland, que l'automne peignait de couleurs si riches, m'offrait d'autres possibilités de retrouver le temps perdu. Laissant Rita dans un bar, je me rendis à la bibliothèque municipale. Une vieille demoiselle babillante s'empressa avec enthousiasme de m'aider à déterrer, parmi la collection reliée de la *Gazette* de Briceland, le volume de la mi-août 1947, et, installé dans une niche solitaire sous une lumière nue, je commençai à tourner les grandes pages fragiles de cet album d'un noir sépulcral et presque aussi haut que Lolita.

Oh, lecteur ! *Bruder !* Quel risible Hambourg que cet Hambourg-là ! Sans doute son esprit ultra sensitif répugnait-il à affronter le théâtre même de son passé, mais il rêvait pourtant d'en savourer les détails secrets, un peu comme le dixième ou le vingtième soldat de la file d'attente qui, lorsque vient son tour de viol, jette le châle noir de la jeune fille sur son visage livide afin de ne point voir ce regard insoutenable pendant qu'il prend son plaisir militaire dans les ruines du village saccagé. Ce que je convoitais, c'était l'image imprimée qui avait absorbé ma silhouette fortuitement interposée dans le champ au moment précis où le photographe de la *Gazette* concentrait son attention sur le docteur Braddock et son groupe. Je désirais passionnément contempler, préservé du temps, le portrait de l'artiste quand il était une jeune brute – Humbert le Héros. Avoir impressionné au passage une pellicule innocente, sur ma route ténébreuse vers le lit de Lolita – quel appât magnétique pour Mnémosyne ! Je ne puis expliquer exactement la nature profonde de cette impulsion. Elle était voisine, je suppose, de la curiosité pantelante qui vous pousse à scruter les petites formes glacées – presque des natures mortes, dirait-on – qui assistent, au bord de la nausée, à une exécution capitale, et c'est l'aube, et l'expression du patient est indéchiffrable sur la photo. Bref, j'étais littéralement hors d'haleine, et l'un des coins du volume fatidique me poignardait l'estomac pendant que je lorgnais et écornais chaque page… Les deux cinémas de la ville affichaient respectivement *Force Brute* et *La Possédée* pour le dimanche 24. M.

Purdom, adjudicateur indépendant de tabacs de Virginie, déclarait qu'il ne fumait que des Omen Faustum depuis 1925. Après la cérémonie, le beau Hank et sa ravissante épouse ont été les invités d'honneur de Mr. et Mrs. Reginald G. Gore, 58 Inchkeith Avenue. Certains parasites atteignent le sixième du volume de leur hôte. Dunkerque fut fortifiée au Xe siècle. Socquettes pour Demoiselles 39 *cents* ; mocassins, 3 dollars 98. Le talentueux rapsode de *L'Âge des Ténèbres*, qui a, hélas ! refusé de se laisser photographier, nous régala d'une boutade : « O vin, vin, vin, tu réjouis à coup sûr le rossignol persan, mais moi je crie : O pluie, pluie, pluie, fais rougir les roses sur mon toit de chaume, fais chanter la muse dans l'aven de mon cœur. » Les fossettes sont causées par l'adhérence de la peau aux tissus sous-cutanés. Les Grecs repoussent une violente offensive des rebelles… Et soudain, ah, enfin ! une petite silhouette blanche, et le Révérend Braddock en noir – mais quelle que fût l'épaule spectrale qui effleurait ses formes bedonnantes, je n'y pus reconnaître le moindre reflet de moi.

J'allai rejoindre Rita qui, avec son pâle petit sourire teinté de vin triste, me présenta un gringalet de vieillard, tout parcheminé et d'une ivresse truculente, en m'expliquant – rappelle-moi donc ton nom, mouflet ! – qu'il était un de ses anciens camarades de classe. Il voulut la retenir et, au cours de la brève échauffourée qui s'ensuivit, je froissai mon pouce contre son crâne adamantin. Dans le parc bariolé et silencieux où je l'emmenai faire quelques pas et prendre l'air, Rita se mit à sangloter en disant que je l'abandonnerai bientôt, bientôt, comme tous les autres, et je lui chantai alors une vieille et mélancolique ballade française, puis j'alignai quelques rimes fugitives pour la ragaillardir :

*Cet endroit avait nom Les Chasseurs Enchantés.*
*L'automne lumineux mêlait ses feuilles jaunes*
*Aux murs bleus de l'hôtel dans le lac reflétés…*

Elle s'écria : « Pourquoi bleus puisque les murs sont blancs, pourquoi bleus, pour l'amour du Ciel ? » et elle pleura de plus belle, et je la halai jusqu'à la voiture, nous reprîmes la route de New York, et elle retrouva bientôt une illusion de bonheur dans les hautes sphères embrumées de la petite terrasse de notre appartement. Je m'aperçois que j'ai curieusement enchevêtré deux épisodes distincts – le bref séjour que je fis à Briceland avec Rita sur le chemin de Cantrip, et notre second passage quand nous retournâmes à New York – mais l'artiste ne saurait dédaigner une telle

fusion des coloris fluctuants du souvenir.

# XXVII

Ma boîte aux lettres, dans le corridor de l'immeuble, était de celles qui permettent de distinguer une fraction de leur contenu grâce à un petit judas vitré. À plusieurs reprises déjà, par un effet de lumière diaprée plongeant à travers le carreau, des écritures inconnues s'étaient métamorphosées en un fac-similé de celle de Lolita et, défaillant, j'avais dû me retenir à l'urne adjacente, qui avait failli devenir la mienne. Chaque fois que cela arrivait – chaque fois que son griffonnage radieux aux boucles enfantines se corrompait horriblement pour devenir la calligraphie insipide de l'un de mes rares correspondants – je me remémorais, avec un plaisir mêlé d'amertume, les jours crédules de mon passé pré-dolorien quand, abusé par l'éclat cristallin de la fenêtre d'en face, mon regard aux aguets, ce périscope inlassable de ma passion honteuse, discernait au loin une nymphette demi-nue qui peignait ses longs cheveux, petite Alice figée au Pays des Merveilles. Par sa perfection même, ce phantasme me précipitait dans le brasier d'une volupté tout aussi parfaite, justement parce que la vision était hors d'atteinte et par conséquent libérée de la crainte des tabous corollaires ; au vrai, il se peut que l'attraction que l'immaturité exerce sur moi procède moins de la limpidité de cette grâce féerique, et pure, et illicite, des jeunes enfants, que de la quiétude d'une situation dans laquelle une perfection absolue comble le vide entre le peu qui est donné et l'immensité de ce qui est promis – le sommet gris et rose de l'inaccessible. Oh, mes fenêtres !... Là, les dents grinçantes, suspendu au-dessus des tavelures du soleil couchant et du lourd afflux des ténèbres, je ralliais tous les démons de la concupiscence contre le garde-fou du balcon vibrant – ils étaient sur le point de s'élancer dans la moiteur ocre et noire du crépuscule – ils s'envolaient enfin – et aussitôt, l'image illuminée se mettait en mouvement, Ève redevenait côte, et je ne voyais plus, derrière la fenêtre, qu'un poussah débraillé qui lisait son journal.

Grâce à Dieu, je remportais parfois la victoire dans cette course entre mes chimères et la réalité de la nature, aussi mes déconvenues restaient-elles supportables ; mais il n'en allait pas de même quand le hasard entrait en lice pour me frustrer du sourire qui m'était destiné. « Savez-vous qu'à dix ans ma petite était folle de vous ? » me dit un jour une femme avec qui je bavardais, lors d'un thé, à Paris – et la « petite » venait de se marier, à des lieues de là, et j'étais incapable de me rappeler si je

l'avais seulement vue dans ce jardin, derrière le court de tennis, quelque douze ans plus tôt. Et maintenant comme alors, cette prévision radieuse, cette promesse de réalisation (non pas un simulacre ensorceleur, mais une promesse véritablement et fièrement tenue), tout cela m'était refusé par le hasard – le hasard et un affaiblissement soudain de l'écriture de ma pâle épistolière bien-aimée. Mes chimères étaient à la fois proustianisées et procrustianisées ; car ce matin-là, vers la mi-septembre 1952, lorsque je descendis pour chercher mon courrier, le concierge, un homme vigilant et bilieux avec lequel j'étais en termes exécrables, commença de vitupérer le monsieur qui, l'autre soir, en raccompagnant Rita, avait été « malade comme un chien » sur le perron de l'immeuble. Tandis que je l'écoutais, et lui graissais la patte, et écoutais une nouvelle version révisée et édulcorée de l'incident, j'eus l'impression que l'une des deux lettres apportées par ce maudit courrier provenait de la mère de Rita, une petite femme étourdie à qui nous avions un jour rendu visite dans sa maison du Cap Cod, et qui ne cessait de m'écrire à mes diverses adresses, pour s'émerveiller que Rita et moi fussions si merveilleusement assortis, et comme ce serait merveilleux si nous décidions de nous marier ; l'autre lettre, que je décachetai et parcourus rapidement dans l'ascenseur, était de John Farlow.

J'ai maintes fois constaté combien nous sommes enclins à investir nos amis de cette stabilité de caractère que les héros de romans acquièrent aux yeux de leurs lecteurs. Si souvent que l'on relise *Le Roi Lear*, jamais on ne trouvera le bon monarque en ribote, toutes ses peines oubliées, levant sa cruche d'or dans un festin paillard en compagnie des trois donzelles et de leurs chiens couchants. Jamais on ne verra Emma s'amender, sauvée par les sels sympathiques de la larme flaubertienne qui tombe à point nommé sur le jabot du père de l'auteur. Quelque évolution que subisse tel ou tel héros populaire entre la page de garde et la table des matières, son destin est tout tracé dans notre esprit, et, pareillement, nous attendons de nos amis qu'ils suivent telle ou telle voie logique et conventionnelle que nous leur avons tracée. Ainsi, X ne pourra-t-il jamais composer l'œuvre immortelle qui jurerait avec les symphonies de second ordre auxquelles il nous a accoutumés. Ainsi, Y ne sera-t-il jamais un assassin. En aucune circonstance, Z ne saurait nous trahir. De la sorte, ayant tout échafaudé en esprit, moins on voit un être donné et plus on est satisfait, chaque fois que l'on entend parler de lui, d'apprendre avec quelle docilité il se conforme à l'opinion qu'on a de lui. Toute

modification dans les destinées que nous avons nous-mêmes tramées nous semblerait non seulement anormale mais immorale. Nous préférerions n'avoir jamais connu notre voisin, le marchand de frites en retraite, s'il nous venait à l'oreille qu'il vient de publier le plus admirable recueil de poésies du siècle.

Qu'on me pardonne cette digression, dont le seul but est de faire comprendre le désarroi qui me saisit à la lecture de la lettre divagante de Farlow. Certes, je savais que sa femme était morte, mais je comptais bien qu'il resterait, tout au long d'un veuvage dévot, l'homme pondéré, insignifiant et indéfectible qu'il avait toujours été. Or, voilà qu'il m'écrivait qu'il était reparti pour l'Amérique du Sud après un court séjour aux États-Unis, et qu'il avait décidé de remettre toutes les affaires dont il avait la charge entre les mains de Jack Windmuller, un avoué de Ramsdale que nous connaissions l'un et l'autre. Il paraissait singulièrement soulagé d'être débarrassé du « galimatias » des Haze. Il venait d'épouser une Espagnole. Il avait cessé de fumer, et engraissé de trente livres. Elle était toute jeune et championne de ski. Ils allaient passer leur lune de mousson en Inde. Maintenant qu'il allait « constituer une famille » (je répète ses propres termes), il n'aurait plus le temps de s'occuper de mes affaires, qu'il qualifiait de « très singulières et rebutantes ». Des tiers – tout un comité de mouches du coche s'était formé, à ce qu'il semblait – lui avaient rapporté que nul ne savait où était la petite Dolly Haze, et que je vivais en Californie avec une divorcée notoire. Quant à lui, il avait pour beau-père un comte authentique qui possédait une fortune colossale. Les gens qui louaient la villa Haze depuis quelques années se montraient désireux de l'acheter. Il me conseillait de produire Dolly au grand jour sans plus attendre. Il s'était cassé une jambe. Il joignait à sa lettre une photo de lui en compagnie d'une petite brune emmaillotée de laine blanche, échangeant tous deux des sourires extatiques dans les neiges du Chili.

Je me revois encore ouvrir la porte de l'appartement en me disant : « Bon, au moins nous allons enfin pouvoir les dénicher » – quand l'autre lettre se mit à me parler d'une petite voix familière :

*Cher papa,*

*Comment vas-tu ? Je suis mariée. J'attends un bébé. Je crois qu'il va être énorme. Je crois qu'il arrivera juste pour la Noël. Cette lettre n'est pas facile à écrire. Je suis en train de devenir folle parce que nous*

*n’avons pas de quoi payer nos dettes pour partir d’ici. On offre à Dick un gros contrat en Alaska, grâce à ses connaissances dans une partie très spécialisée de la mécanique, je n’en sais pas plus mais c’est vraiment formidable. Pardonne-moi de ne pas te donner notre adresse, mais tu es peut-être encore furieux contre moi et il ne faut pas que Dick soit au courant. Cette ville est quelque chose ! Heureusement qu’il y a du brouillard, ça cache un peu les crétins qui vivent ici ! Je t’en supplie, Papa, envoie-nous un petit chèque. Trois ou quatre cents dollars feraient l’affaire, même moins, la plus petite somme nous aiderait. Tu pourrais vendre mes vieilles affaires, parce que dès que nous serons là-bas, il va pleuvoir du fric. Écris-moi, s’il te plaît. J’ai subi beaucoup d’épreuves et de souffrances.*

*À bientôt ta lettre,*

Dolly (Mrs. Richard F. SCHILLER).

# XXVIII

J'étais de nouveau sur les routes, de nouveau au volant de ma vieille voiture bleue, de nouveau seul. Au moment où j'avais lu cette lettre et lutté contre l'abîme de désespoir qu'elle avait creusé en moi, Rita était littéralement retranchée du monde. Un instant, je l'avais regardée sourire dans son sommeil, puis, posant un baiser sur son front moite, je l'avais quittée à jamais, en lui laissant un tendre message d'adieu que je fixai à son nombril avec un bout de ruban adhésif – de crainte qu'elle ne le découvrît point.

Seul, ai-je dit ? Pas tout à fait. J'avais avec moi mon petit Copain noir et, dès que j'eus trouvé un endroit solitaire, je répétai la scène de la malemort de M. Richard F. Schiller. Exhumant du coffre arrière un vieux chandail gris, tout sale et guenilleux, je le pendis à une haute branche, dans une clairière muette d'épouvante, loin de la grand-route, tout au bout d'un chemin forestier. L'exécution de la sentence fut quelque peu contrariée par une certaine raideur dans la détente, et je songeai tout d'abord à me procurer de l'huile pour assouplir ce mécanisme mystérieux, mais j'y renonçai aussitôt – je n'avais pas de temps à perdre. Je lançai sur le siège arrière mon vieux chandail mort et criblé de perforations supplémentaires, je rechargeai le Copain encore tiède et me remis en route.

Sa lettre portait la date du 18 septembre 1952 (nous étions le 22), et l'adresse qu'elle m'avait indiquée était « Poste Restante, Coalmont » (l'État n'était ni « Va. », ni « Pa. », ni « Tenn. », et la ville n'était d'ailleurs pas « Coalmont » – j'ai tout camouflé, mon amour !). Une brève enquête révéla que c'était une petite agglomération industrielle à douze ou treize cents kilomètres de New York. Au départ, j'avais projeté de faire le voyage d'une seule traite ; cependant, je changeai d'avis en cours de route et, peu avant le lever du soleil, je pris une couple d'heures de repos dans une chambre de motel, à quelques kilomètres de ma destination. Selon mes déductions, le traître, ce Schiller, avait dû être jadis un représentant en automobiles, et c'était sans doute en offrant un brin de conduite à ma Lolita – peut-être le jour où elle avait « crevé » en se rendant à bicyclette chez M$^{lle}$ Lempereur – qu'il avait lié connaissance avec elle. Le cadavre du chandail fusillé gisait toujours dans la voiture, et j'avais eu beau le retourner en tous sens sur la banquette, chaque nouvelle position avait

évoqué la silhouette honnie de Trapp-Schiller, cette rondeur obscène et bestiale – aussi, en enfonçant le téton de mon réveil (une seconde avant qu'il n'explosât, à l'heure fixée – six heures du matin), décidai-je, pour neutraliser cet avant-goût de putréfaction grossière, de me vêtir avec une élégance et un soin exceptionnels. Déployant la minutie à la fois austère et romanesque d'un gentilhomme s'apprêtant à se rendre sur le terrain, je vérifiai l'ordre de mes papiers, baignai et parfumai mon corps délicat, rasai mon visage et ma poitrine, sélectionnai une chemise de soie et un caleçon immaculé, et enfilai de transparentes chaussettes de fil taupe, en me félicitant d'avoir joint à mon bagage quelques vêtements d'un goût parfait – un gilet aux boutons de nacre, par exemple, une cravate de cachemire pâle, et cætera.

Je ne pus, hélas, garder mon petit déjeuner, mais ce n'était là qu'un vulgaire contretemps et, bannissant ce physicisme de mes pensées, j'essuyai mes lèvres avec un mouchoir arachnéen que je tirai de ma manche, puis, un pavé de glace bleue à la place du cœur, une pilule sur la langue, et le poids de la mort dans la poche arrière de mon pantalon, je pénétrai d'un pas souple dans une cabine téléphonique de Coalmont (« Ah-ah-ah ! » cria la petite porte) et composai le numéro du seul Schiller – Paul, Ameublement – qui figurât dans l'annuaire déchiqueté. Paul le Stertoreux répondit qu'il connaissait effectivement ce Richard, fils d'un sien cousin, et qu'il habitait, voyons voir, 10, rue du Suaire (je ne vais pas chercher mes pseudonymes bien loin !). « Ah-ah-ah ! » cria la petite porte.

Au 10 de la rue du Suaire, un immeuble ouvrier, j'interrogeai une pléiade de vieillards déjetés et deux nymphettes d'une saleté incroyable et coiffées de longues nattes cuivrées (de façon quasi abstraite, pour la gloire, si je puis dire, la bête primordiale qui était en moi bilbaudait à la recherche de quelque enfant court-vêtue que je pourrais serrer un instant contre moi après la mise à mort, quand rien n'importerait plus, quand tout serait permis). Oui, m'informa-t-on, Dick Schuaire habitait ici autrefois, mais il avait déménagé lors de son mariage. Nul ne connaissait sa nouvelle adresse. « Ils sauront peut-être à l'épicerie », lança une voix de basse du fond d'une trappe, devant l'embouchure de laquelle j'étais fortuitement posté auprès des deux fillettes aux pieds nus et aux bras grêles, et de leurs aïeules indistinctes. Je me trompai de magasin, et un vieux nègre circonspect secoua la tête sans même me laisser le temps d'ouvrir la bouche. Je traversai la rue, franchis le seuil d'une épicerie

lugubre, et là, requise par un client à ma demande, une voix de femme monta d'une crypte de bois, sœur souterraine de la trappe de tout à l'heure, et articula : « Route du Chasseur, la dernière maison. »

La route du Chasseur était à des kilomètres de là, dans un quartier plus sinistre encore, tout sentines et dépotoirs, avec des jardins potagers mangés aux vers, des taudis, une bruine grisâtre sur la boue rouge du sol, et les quinconces de cheminées d'usine fumant au loin. Je fis halte devant la dernière « maison » – une pauvre baraque en planches, au cœur d'une friche de chardons desséchés avec deux ou trois autres masures similaires en retrait. On entendait des coups de marteau derrière la maison, et je restai longtemps immobile dans ma vieille guimbarde, vieux moi-même et malingre au terme de mon voyage, devant mon gris et triste but – fini, mes amis, fini, mes démons. Il était près de deux heures. Mon pouls battait quarante fois une minute, cent fois la suivante. La pluie crépitait sur le capot de la voiture. Mon automatique était passé dans la poche droite de mon pantalon. Un roquet hétéroclite surgit au coin de la maison, s'arrêta tout net, ébahi, et se mit à aboyer cordialement, « ouaf-ouaf » – les yeux bridés, le ventre embroussaillé et crotté de boue, puis il fit un petit tour en clopinant et aboya de nouveau.

# XXIX

Je mis pied à terre et claquai la portière de la voiture. Je l'entends encore ce claquement si franc, si prosaïque, dans le vide de ce jour sans soleil… « Ouaf », commenta le chien par acquit de conscience. Je poussai la sonnette et le timbre vibra à travers tout mon corps, *Personne. Je resonne. Repersonne**. De quelles profondeurs sourdait-elle, cette reniaiserie ? « Ouaf », dit le chien. Un pas fébrile, un frôlement – « Ouïe-ouaf », gémit la porte.

Cinq centimètres de plus. Des lunettes à monture rosâtre. Nouvelle coiffure avec les cheveux relevés, nouvelles oreilles. Comme c'était simple. L'échéance, cette mort que j'appréhendais sans cesse depuis trois ans, tout était aussi évident qu'un débris de bois séché. Elle était lourdement, crûment enceinte. Son visage paraissait plus petit (deux secondes seulement s'étaient écoulées, mais laissez-moi leur donner toute la durée inerte et ligneuse d'une vie entière), ses joues s'étaient creusées, et fanées leurs taches de rousseur, ses bras et ses mollets nus avaient perdu leur haie et l'ombre des poils en était accusée. Elle portait une robe de cotonnade brune et sans manches, et des chaussons de feutre avachis.

« Ti-i-ens ! exhala-t-elle après un silence, avec toute l'emphase de la surprise et du plaisir.

— Ton mari est là ? » croassai-je, le poing dans ma poche.

Bien sûr, je ne pouvais la tuer, *elle*, comme certains d'entre vous ont pu le penser. Voyez-vous, je l'aimais – je l'aime depuis le premier jour, et l'aimerai jusqu'au dernier, jusqu'à la fin de l'éternité.

« Entre donc », dit-elle sur un ton d'enthousiasme véhément. Et Dolly Schiller s'aplatit de son mieux contre le bois mort et craquelé de la porte, se haussant même sur la pointe des pieds pour me laisser passer, et elle fut momentanément crucifiée, les yeux baissés, souriant au seuil boueux, avec ses joues creuses et ses pommettes rondes, ses bras pâles, d'un blanc de lait écrémé, éployés sur le battant. J'entrai sans toucher la boursouflure du bébé. Fragrance lolitienne, additionnée d'un faible relent de friture. Je claquai des dents comme un aliéné. « Non, n'entre pas, toi », dit-elle alors (au chien). Elle ferma la porte et nous suivit, son ventre et moi, dans le salon minuscule.

« Dick est là-bas », reprit-elle, tendant une raquette invisible, conviant

mon regard à franchir la morne chambre-salon où nous étions debout, à traverser la cuisine et l'embrasure de la porte de service, pour contempler, dans une perspective naïve, un jeune inconnu brun en salopette (instantanément gracié) qui, perché sur une échelle, le dos tourné vers moi, rafistolait je ne sais quoi sur (ou devant) la baraque de son voisin, un individu plus corpulent mais manchot qui se tenait près de lui et le regardait faire.

Elle m'expliqua ce schème de loin, presque sur un ton d'excuse (« Les hommes ne changeront jamais ») ; devait-elle l'appeler ?

Non.

Plantée au milieu de la pièce au parquet de guingois, elle proféra des « hum » interrogatifs en esquissant, avec ses mains et ses poignets, des gestes familiers de bayadère balinaise pour m'inviter à choisir, en une brève et cocasse parodie de mondanité, entre un fauteuil à bascule et le divan (leur lit à partir de dix heures du soir) ; je dis « familiers » parce qu'une fois déjà, lors de sa « soirée » à Beardsley, elle m'avait accueilli avec cette même danse des poignets. Nous nous assîmes tous deux sur le divan. Fait étrange : bien que sa fraîcheur fut quelque peu ternie, je m'aperçus soudain, avec une netteté péremptoire – mais si tard, si affreusement tard ! – à quel point elle ressemblait, et avait toujours ressemblé, à la Vénus rousse de Botticelli : le même nez délicat, la même beauté un peu vaporeuse. Lentement, au fond de ma poche, mes doigts relâchèrent leur pression sur mon arme inutilisée, et rassemblèrent autour de son museau les coins du mouchoir au fond duquel il était enfoui.

« Ce n'est pas l'homme que je cherche », dis-je.

La lueur d'empressement quitta ses yeux. Son front se plissa comme aux jours les plus amers de notre vie passée :

« Ce n'est pas *qui ?*

— Où est-il ? Vite !

— Écoute, dit-elle, penchant la tête et la hochant de côté, écoute, tu ne vas pas ramener ça sur le tapis !

— Mais si, et plutôt deux fois qu'une », m'écriai-je et, pendant un instant – qui fut, assez paradoxalement, le seul moment supportable, presque lénifiant, de toute cette entrevue – nous nous hérissâmes face à

face comme si elle n’avait jamais cessé d’être à moi.

Fille sagace qu’elle était, elle se maîtrisa aussitôt.

Dick n’était au courant de rien. Il s’imaginait que j’étais son père. Il s’imaginait qu’elle avait quitté un foyer huppé à seule fin de devenir plongeuse dans une gargote routière. Il croyait n’importe quoi. Qu’avais je besoin de leur compliquer la vie – elle l’était bien assez comme cela – en remuant toute cette boue ?

Allons donc ! répliquai-je. Il fallait se montrer raisonnable, elle était assez grande (avec ce tambour à nu sous la mince cotonnade brune !) pour comprendre que si elle voulait mon aide, l’aide que je venais lui apporter, elle me devait au moins des éclaircissements sur la situation.

« Allons, son nom ! »

Et elle qui pensait que je l’avais deviné depuis longtemps ! C’était si extraordinaire (ceci avec un sourire tout ensemble espiègle et mélancolique). Je ne le croirais jamais. Elle avait peine à y croire elle-même.

Son nom, ma nymphe d’automne.

Bah ! C’était si peu important, dit-elle. Pourquoi ne pas passer l’éponge sur toute l’affaire ? Voulais-je une cigarette ?

Non. Son nom.

Elle secoua énergiquement la tête. Il était trop tard pour faire du grabuge, dit-elle, et du reste, c’était trop incroyable pour que je la croie…

Il était temps de reprendre ma route, dis-je, compliments, très heureux de l’avoir revue.

Inutile d’insister, dit-elle, elle n’avouerait jamais – mais d’un autre côté, après tout… « Tu tiens vraiment à savoir qui c’était ? Eh bien, c’était… »

Et, doucement, en confidence, ses maigres sourcils arqués, fronçant ses lèvres gercées, elle prononça enfin, en une sorte de sifflement muet, un peu ironiquement, avec quelque dédain, non sans tendresse, le nom que le lecteur perspicace a deviné depuis longtemps.

Inattaquable. Étanche. *Étanche*… Pourquoi ce reflet du lac de Ramsdale traversait-il ma conscience ?… Moi aussi, je l’avais su, sans le

savoir, depuis toujours. Nul choc, nulle surprise. La fusion s'opéra silencieusement, et tout s'inséra à sa place, dans cet entrelacs de branches que j'ai tressé d'un bout à l'autre de ce mémoire dans le seul but de faire tomber le fruit mûr à l'instant voulu ; dans le but exprès et pervers de traduire – elle parlait, mais je restais coi, me dissolvant dans ma quiétude dorée – oui, de traduire cette quiétude dorée et monstrueuse née de l'euphorie de la compréhension logique, cette paix que le plus hostile de mes lecteurs doit éprouver lui-même en ce moment.

Elle parlait, je viens de le dire. À présent, les mots affluaient paisiblement à ses lèvres. Il était le seul homme qu'elle eût véritablement, passionnément aimé. Et Dick ? Oh, Dick était un ange, ils étaient très heureux ensemble, mais cela n'avait aucun rapport. Et moi, je n'avais jamais compté, évidemment ?

Elle me dévisagea fixement – on eût dit qu'elle s'apercevait soudain du fait inconcevable – et un peu agaçant, et oiseux, et embarrassant – que le quadragénaire débile qui était assis à côté d'elle, cet homme distant et mince dans son élégante veste de velours, avait connu et adoré chaque pore, chaque follicule de son corps prénubile. Dans ses yeux d'un gris délavé derrière ses lunettes inusitées, notre pauvre amour fut un instant réfléchi, examiné, puis rejeté dans l'oubli, comme on le ferait d'une soirée ennuyeuse, ou d'un pique-nique sous la pluie avec les raseurs les plus assommants de la bande, ou d'une corvée insipide, ou de la croûte de boue séchée qui recouvrait son enfance.

Je parvins juste à temps à replier mon genou hors de portée de sa main, et à esquiver sa chiquenaude maladroite (l'un de ses gestes acquis).

Elle me supplia de n'être pas si obtus. Ce qui était fait était fait. Elle estimait que j'avais été un bon père pour elle – elle m'accordait au moins cela. Continue, Dolly Schiller.

Eh bien, savais-je qu'il avait connu sa mère ? Qu'il était pratiquement un vieil ami de la famille ? Qu'il avait passé quelque temps chez son oncle à Ramsdale – oh, il y avait des années – et fait une conférence au club de maman, et qu'il l'avait attrapée (elle, Dolly) et tirée par son bras nu, et prise sur ses genoux pour l'embrasser devant tout le monde, et elle n'avait que dix ans et était folle de rage ? Savais-je aussi qu'il nous avait vus tous deux dans cette auberge où il s'était installé pour écrire la pièce qu'elle devait répéter à Beardsley deux ans plus tard ? Savais-je encore – oui,

c'était horrible de sa part de m'avoir fait croire que Clare était une vieille femme, peut-être une parente à lui, ou une ancienne maîtresse – et, oh, comme elle avait eu la frousse en reconnaissant sa photo, dans le journal de Wace.

La *Gazette* de Briceland ne l'avait pas publiée. Oui, très drôle.

Vrai, dit-elle, la vie n'était qu'une blague après l'autre, et si jamais quelqu'un écrivait sa biographie, personne ne croirait que c'était la vérité pure.

À ce moment, un fracas de tintements ménagers parvint de la cuisine, où Dick et Bill clampinaient de droite et de gauche en quête d'un verre de bière. Ils aperçurent le visiteur par la porte ouverte, et Dick entra dans le salon.

« Dick, voilà mon père ! » cria Dolly d'une voix impétueuse et résonnante, où je décelai une note totalement inconnue de moi – nouvelle, enjouée, et lasse, et triste – parce que le gaillard, jeune vétéran d'une guerre lointaine, était dur d'oreille.

Les yeux bleu arctique, les cheveux noirs, les joues cramoisies, le menton mal rasé. Nous nous serrâmes la main. L'ami Bill, qui semblait tirer gloire de son habileté à accomplir des prodiges d'une seule main, apporta discrètement les boîtes de bière qu'il avait ouvertes lui-même. Il voulut se retirer. L'exquise courtoisie des gens simples. On l'obligea à rester. À parler franc, j'étais soulagé qu'il en fût ainsi, et les Schiller pensaient manifestement comme moi. J'abandonnai le divan pour les ruades du fauteuil à bascule. Dolly mastiquait avec avidité, tout en me bourrant de pommes chips et autres friandises. Les deux hommes lorgnaient son père, cet Européen valétudinaire, jeune encore mais frileux et fragile, en veston de velours et gilet sable – un vicomte, peut-être.

Ils croyaient apparemment que j'étais ici pour rester, et Dick, le front buriné de rides tumultueuses qui dénotaient un effort mental laborieux, proposa de s'installer avec Dolly sur un matelas de secours dans la cuisine. J'agitai une main légère et dis à Dolly, qui transmit ma réponse à Dick au moyen d'un hurlement tout particulier, que je venais seulement leur dire bonjour en passant, étant attendu à Readsburg par un groupe d'amis et d'admirateurs. Sur ces entrefaites, on découvrit que l'un des quelques pouces qui restaient à Bill saignait violemment (au bout du

compte, il n'était pas le manchot prodige que l'on imaginait). Comme elle était féminine, et adulte, et imprévue, cette faille ombreuse que je vis entre ses seins pâles quand elle se pencha sur la main du mutilé ! Elle l'emmena à la cuisine pour le remettre à neuf. Durant quelques minutes, trois ou quatre petites éternités débordantes de cordialité factice, Dick et moi demeurâmes face à face. Il était assis sur une méchante chaise, le front plissé, et se frottait les pattes de devant. J'avais vaguement envie, par désœuvrement, de faire jaillir entre mes longues griffes d'agate les points noirs qui constellaient les ailes de son nez luisant de sueur. Il avait de bons yeux tristes avec de longs cils, et des dents très blanches. Sa pomme d'Adam était protubérante et velue. Pourquoi n'apprennent-ils pas à se raser, ces jeunes Samsons musclés ? Lui et sa Dolly avaient forniqué tout leur saoul sur ce divan, là-bas, au moins cent quatre-vingts fois, probablement beaucoup plus ; et avant lui ?... À propos, depuis combien de temps le connaissait-elle ? Je ne lui en voulais pas. Chose curieuse – je ne ressentais aucun dépit, mais seulement de la tristesse, et une impression de nausée.

Maintenant, il se frottait le nez. Je savais que s'il se décidait à ouvrir la bouche, ce serait pour dire (en branlant un peu du chef) : « Ah, m'sieu Haze, c'est une chouette gosse. Aussi vrai que je vous le dis. Et elle fera une chouette mère de famille. » Il ouvrit la bouche – et entonna une gorgée de bière. Cela lui rendit contenance, et il continua de boire à petits coups, tant et si bien qu'il écumait des lèvres. C'était un ange, avait-elle dit. Il avait enchâssé sous ses mains les petits seins florentins de ma Dolly. Ses ongles étaient noirs et ébréchés, mais ses phalanges, le métacarpien, son poignet robuste et bien proportionné étaient plus harmonieux, infiniment plus harmonieux que les miens : mes pauvres mains crochues ont trop torturé trop de corps pour que je puisse être fier d'elles. Des épithètes françaises, les jointures d'un cul-terreux du Dorset, les bouts de doigts aplatis d'un tailleur autrichien – voilà Humbert Humbert.

Parfait. S'il se taisait, je pouvais fort bien me taire aussi. En vérité, j'avais grand besoin d'un peu de repos, dans ce fauteuil asservi et paralysé de terreur, avant de reprendre la route pour traquer le monstre jusque dans son antre, où qu'il fût – avant de décalotter le prépuce de mon pistolet, et de savourer l'orgasme de la détente libérée : j'étais toujours le disciple fidèle du rebouteux viennois. Sur l'heure, toutefois, j'avais un peu pitié du malheureux Dick, que j'empêchais horriblement, par mes

sortilèges hypnoïdes, de formuler le seul commentaire dont il fût capable (« C'est une chouette gosse… »).

« Et ainsi, dis-je, vous allez au Canada ? »

Dans la cuisine, Dolly riait de quelque chose que Bill avait dit ou fait.

« Et ainsi, vociférai-je, vous allez au Canada ? Non, pas au Canada, re-vociférai-je, je veux dire en Alaska, bien sûr. »

Il dorlota son verre et, opinant gravement du menton, il répondit : « Bah, j'imagine qu'il a dû s'écorcher sur un bout de fer. C'est en Italie qu'il a perdu son bras droit. »

La splendeur mauve des amandiers en fleur. Et là-haut, un bras surréaliste, arraché par l'explosion et suspendu dans ce mauve pointilliste. Une fille-fleur tatouée sur la main. Bill (pansement au pouce) et Dolly reparurent. Il me vint à l'idée que sa beauté fauve et pâle et ambiguë excitait l'infirme. Dick se leva, avec une grimace de soulagement. Il imaginait que Bill et lui feraient bien de retourner au boulot. Il imaginait que M. Haze et Dolly devaient avoir des tas de choses à se raconter. Il imaginait qu'il me reverrait avant mon départ. Pourquoi ces gens ont-ils tant d'imagination et une telle indifférence pour le rasoir, et un tel mépris pour les appareils acoustiques ?

« Assieds-toi », dit-elle, plaquant bruyamment les mains sur ses hanches. Je retombai dans les noires profondeurs du fauteuil à bascule.

« Ainsi, tu m'as trahi ! Où es-tu allée ? Et lui, où est-il maintenant ? »

Elle prit sur la cheminée une photographie arrondie et aux reflets brillants. Une vieille femme en blanc, boulotte, radieuse, jambes en cerceau, robe trop courte ; un vieil homme en manches de chemise, moustaches pendantes, chaîne de montre. Ses beaux-parents. Ils vivaient à Juneau, en Alaska, avec la famille du frère de Dick.

« Tu es sûr que tu ne veux pas une cigarette ? »

Elle fumait, elle. C'était la première fois que je la voyais cigarette au bec. *Streng verboten* sous Humbert le Terrible. Gracieusement, dans une brume bleutée, Charlotte Haze se releva d'entre les morts. Très bien, puisqu'elle s'obstinait ainsi, je retrouverais le traître par le canal de l'oncle Ivoire.

« Moi, t'avoir trahi ? Mais non ! » Tapotant rapidement sa cigarette du

bout de l'index, elle la darda en direction de la cheminée, exactement comme sa mère autrefois, puis, encore comme sa mère, oh mon Dieu, elle racla sa lèvre inférieure avec son ongle et décolla un fragment de papier. Mais non, elle ne m'avait pas trahi. Je n'avais que des amis. Edusa l'avait avertie que Kilt aimait les petites filles – en fait (joli fait, ma foi !), il avait échappé de justesse à la prison – et il savait qu'elle savait. Oui… Le coude sur le genou, une bouffée de cigarette, un sourire, un jet de fumée, l'index tapotant la cigarette tendue à bout de bras. Flot de réminiscences… Oui (un sourire), Kilt voyait à travers les gens et les choses, à travers tout, parce qu'il n'était pas n'importe qui, comme elle et moi, mais un génie. Un type formidable. Et si drôle ! Il s'était tenu les côtes de rire quand elle lui avait parlé de nous deux, et il avait dit qu'il s'en était douté. D'ailleurs, étant donné les circonstances, elle ne courait aucun risque en lui avouant tout…

Kilt, donc – oui, tout le monde l'appelait Kilt (le nom de ce camp de vacances, il y avait cinq ans de cela ; curieuse coïncidence) – Kilt l'avait emmenée dans un ranch pour cow-boys milliardaires (l'équivalent des « moulins » de nos week-ends européens), à une journée d'auto d'Eléphant (Elphinstone). Comment s'appelait l'endroit ? Oh, c'était un nom ridicule – le ranch Duk-Duk, tu vois le genre, complètement idiot – mais cela n'avait plus guère d'importance, de toute façon, parce que la maison s'était évaporée, désintégrée. Sans blague, je ne pouvais me figurer le luxe absolument extraordinaire de ce ranch, il y avait tout ce qu'on pouvait imaginer, absolument tout, et même une cascade à l'intérieur de la maison. Me rappelais-je ce rouquin qui avait un jour joué au tennis avec nous (ce « nous » était piquant) ? Eh bien, en réalité, le ranch appartenait à son frère, qui l'avait prêté à Kilt pour l'été. Quand elle était arrivée avec C. Q., les autres leur avaient fait subir des épreuves d'intronisation et les avaient jetés à l'eau – tout un cérémonial, comme lorsqu'on passe l'équateur. Tu sais bien.

Elle roula des yeux avec une résignation synthétique.

« Continue, je te prie. »

Bien. L'idée de Kilt était de l'emmener à Hollywood en septembre, pour lui faire tourner un bout d'essai, et lui décrocher un petit rôle dans la scène du match de tennis de *Boyaux d'Or* – un film adapté de l'une de ses pièces. Il lui avait même laissé entendre qu'elle doublerait la vedette, une starlette sensationnelle, sous les spotlights du court du studio. Hélas,

les choses n'en arrivèrent pas jusque-là. -

« Et maintenant, où est-il, ce cochon ? »

Ce n'était pas un cochon. C'était un type formidable sur beaucoup de plans. Mais il ne vivait que d'alcool et de drogue. Quant aux histoires de coucheries, il avait des goûts complètement biscornus, bien sûr, et ses amis se traînaient à ses pieds comme des esclaves. Je ne pouvais me figurer (moi, Humbert, je ne pouvais me figurer !) tout ce qu'ils faisaient au ranch Duk-Duk. Elle n'avait pas voulu être mêlée à toutes ces choses, parce qu'elle était amoureuse de lui, et alors il l'avait flanquée à la porte.

« Quelles choses ?

— Oh ! des choses bizarres, extravagantes. Des saletés. Par exemple, il y avait deux filles, deux garçons, et trois ou quatre bonshommes, et il voulait qu'on se mette tout nus et qu'on se démène tous ensemble pendant qu'une vieille virago filmait la scène. (La Justine de Sade n'avait que douze ans à ses débuts.)

— Quelles choses, exactement ?

— Oh, des choses... Oh, je... Vraiment je... » Elle bégaya ce « je » avec un gémissement étouffé, écoutant resurgir en elle la source ancienne de son angoisse et, à court de mots, elle écarquillait les cinq doigts de sa main, qu'elle agitait en un va-et-vient anguleux. Et puis non, elle n'irait pas plus loin, elle se refusait – avec ce bébé au fond de son ventre – à entrer dans les détails.

C'était compréhensible.

« Bah ! aujourd'hui, ça n'a plus d'importance, reprit-elle, creusant un coussin gris à coups de poing, et s'allongeant ventre en l'air sur le divan. Des choses idiotes. Des cochonneries. Et j'ai dit : « Non, je ne vais certainement pas (ici, elle employa, en toute insouciance je vous l'assure, un terme d'argot des plus répugnants qui, traduit mot pour mot dans le *Schweizerdeutsch* de l'oncle Trapp, serait *auspumpen*) tes ignobles petits copains, parce que c'est toi seul que j'aime. » Eh bien, il m'a fichue dehors ! »

Voilà, elle avait à peu près tout dit. Cet hiver-là (l949), Fay et elle avaient réussi à trouver du travail. Durant près de deux ans, elle avait – oh, dérivé ici et là, oh, travaillé dans des restaurants de campagne, et puis elle avait rencontré Dick. L'autre ? Non, elle ne savait pas où il était. Sans

doute à New York. Évidemment, il était si célèbre qu'elle n'aurait eu aucun mal à le dénicher si elle en avait eu envie. Fay avait essayé de rentrer au ranch – mais il n'y avait plus de ranch, il avait brûlé du haut en bas sans laisser la moindre trace, rien qu'un tas de débris carbonisés. C'était si *étrange*, si *étrange*…

Les yeux clos, bouche bée, elle se rappuya sur son coussin, un pied enfeutré reposant à terre. Le plancher était en pente, une bille d'acier aurait roulé jusqu'à la cuisine. Je savais tout ce que je désirais savoir ; loin de moi l'intention de torturer ma bien-aimée. Quelque part, derrière la baraque de Bill, une radio vespérale chantait la folie et la destinée – et je la voyais, elle, avec son visage meurtri et ses mains d'adulte, étroites et cordées de veines, avec ses bras blancs piquetés de chair de poule, et ses oreilles affleurantes, et ses aisselles négligées, je la voyais (ma Lolita !) irrémédiablement flétrie à dix-sept ans, portant dans son ventre ce bébé qui méditait déjà de devenir un gros bonnet et de se retirer des affaires en 2020 anno domini – je la regardais et la regardais encore, et je savais, aussi clairement que je sais que je dois mourir, que je l'aimais plus que tout ce que j'avais vu ou imaginé en ce monde, ou espéré dans l'autre. Elle n'était plus que l'infime odeur de violette – un écho bruissant sous les feuilles mortes – de la nymphette d'antan, sur qui je m'étais roulé en rugissant ma joie ; un écho au bord d'un abîme mordoré, avec une forêt lointaine sous le ciel blanc, et un ruisseau étouffé par des feuilles brunies, et un dernier grillon dans les hautes herbes sèches… Grâce à Dieu, ce n'était point seulement cet écho que j'adorais. Ce que je choyais naguère, parmi les sarments tortueux de mon cœur – mon grand péché radieux – s'était réduit à son essence : le reste, la lubricité égoïste et stérile, tout cela était aboli, maudit. Vous pouvez me couvrir d'injures, menacer de faire évacuer la salle – tant que je ne serai pas étranglé par vos bâillons, je crierai ma pauvre vérité. L'univers saura combien j'aimais ma Lolita, *cette* Lolita, blême et polluée, et grosse de l'enfant d'un autre, mais toujours la même – avec les mêmes yeux gris, les mêmes cils fuligineux, les mêmes harmonies châtain et amande amère – oui, la même Carmencita, mienne, mienne à jamais ! *Changeons de vie, Carmen, allons vivre quelque part où nous ne serons jamais séparés* ; l'Ohio ? les déserts du Massachusetts ?… Peu me chaut que ses yeux s'éteignent en une myopie de poisson, qu'enflent et se craquellent les aréoles de ses seins, que se déchire et s'étiole son adorable delta, si jeune et délicat et velouté – même alors, je défaillerais de tendresse à la seule vue de ton

visage aimé et pâle, au seul chant de ta jeune voix rauque, oh, ma Lolita !

« Lolita, repris-je, ceci est peut-être totalement en dehors de la question, mais il faut que je te le dise. La vie est très courte. D'ici à cette vieille voiture que tu connais si bien, il y a une distance de vingt ou vingt-cinq pas. Ce n'est presque rien. Fais ces vingt-cinq pas. Maintenant. Tout de suite. Viens comme tu es. Et nous vivrons heureux jusqu'à la fin des temps, »

*Carmen, voulez-vous venir avec moi ?*

« Comment ? demanda-t-elle (ouvrant les yeux et se redressant à demi – le serpent prêt à frapper). Si je comprends bien, tu nous donneras (« nous » donneras !) cet argent à condition que j'aille avec toi dans un motel ? C'est *ça* que tu veux dire ?

— Non, répondis-je, tu as mal compris. Je veux que tu quittes ce Dick adventice, et ce trou misérable, et que tu viennes vivre avec moi, et mourir avec moi, et tout avec moi (en substance).

— Tu es fou, dit-elle, les traits convulsés.

— Réfléchis, Lolita. Je ne t'impose aucune condition. Je ne te demande rien. Sauf, peut-être – non, peu importe… (Je voulais dire « un sursis », mais je m'abstins.) De toute façon, même si tu refuses, tu auras ton… ton trousseau.

— C'est vrai ? » demanda Dolly.

Je lui tendis une enveloppe contenant quatre cents dollars en espèces et un chèque de trois mille six cents dollars complémentaires.

Avec précaution, encore incrédule, elle reçut *mon petit cadeau** ; et soudain, son front se couvrit d'un rose précieux. « Tu veux dire, articula-t-elle avec une émotion fébrile, que tu nous donnes *quatre mille dollars ?* » Je couvris mon visage des deux mains et fondis en larmes – les larmes les plus brûlantes que j'aie jamais versées. Je les sentais ruisseler entre mes doigts et le long de mon menton, et me suffoquer – mes narines étaient obstruées, je ne pouvais me maîtriser, et soudain, elle me frôla le poignet.

« Je vais mourir si tu me touches, dis-je. Tu es bien sûre que tu ne veux pas venir avec moi ? N'y a-t-il pas le moindre espoir ? C'est tout ce que je veux savoir.

— Non, dit-elle. Non, mon chou, non. »

Elle ne m'avait jamais appelé ainsi auparavant.

« Non, dit-elle, c'est tout à fait hors de question. J'aimerais encore mieux retourner avec Kilt. Je veux dire… »

Elle cherchait ses mots. Je les lui soufflai mentalement (« *Il* m'a brisé le cœur. *Toi*, tu n'as brisé que ma vie »).

« Écoute, dit-elle, c'est si… Aïe ! »

L'enveloppe avait glissé sur le plancher. Elle la ramassa vivement.

« … C'est si extraordinaire, oh, si chic de ta part de nous donner tout cet argent. Ça règle tout, nous pourrons nous mettre en route la semaine prochaine. Ne pleure plus, je t'en supplie. Tâche de comprendre. Attends, je vais te chercher encore un peu de bière. Oh, ne pleure plus, j'ai si honte de t'avoir trompé comme ça, mais ainsi va la vie. »

J'essuyai mon visage et mes doigts. Dolly souriait à son cadeau. Elle exultait. Elle voulait appeler Dick. Non, dis-je, j'allais partir dans une minute et je ne voulais pas le voir du tout, du tout. Nous nous efforçâmes de trouver un sujet de conversation. Je ne sais pourquoi, j'avais sans cesse devant les yeux – tremblante, soyeuse, scintillante sur ma rétine humide – la vision radieuse d'une enfant de douze ans, assise sur une marche de perron et lançant des cailloux – ping ! ping ! – sur un bidon vide. Je faillis dire (toujours en quête de quelque propos sans conséquence) : « Je me demande parfois ce qu'il advenu de la petite McCoo, a-t-elle fini par guérir ? » – mais je me refrénai à temps, de peur de l'entendre rétorquer : « Je me demande parfois ce qu'il est advenu de la petite Haze… » Finalement, je revins au problème monétaire. Cette somme, expliquai-je, représentait à peu près le montant du loyer de la maison de sa mère. « Je croyais qu'elle était vendue depuis des années ! » dit-elle. Non (j'avoue que je lui avais laissé croire cela afin de rompre toutes relations avec R.) ; le notaire lui enverrait prochainement un bilan détaillé de la situation financière ; elle était confortable : un certain nombre de valeurs laissées par sa mère avaient monté en flèche. Oui, vraiment, il me fallait partir tout de suite. Partir, et retrouver mon homme, et l'exterminer.

Je savais que je n'aurais pu survivre au contact de ses lèvres, et à chaque pas que Dolly et son ventre faisaient vers moi, je reculais en une

sorte de danse compassée.

Elle assista à mon départ en compagnie de son chien. J'étais un peu surpris (c'est là une figure de style, car je n'en éprouvai aucune surprise) que la vue de la vieille automobile dans laquelle, enfant et nymphette, elle avait tant voyagé, la laissât si indifférente. Elle se borna à remarquer que la peinture virait au violet vieillot. Je lui dis que l'auto était à elle, je pouvais fort bien prendre le car. « Ne sois pas bête », répondit-elle – ils iraient en avion jusqu'à Juneau, et là, ils achèteraient une voiture. J'offris alors de lui racheter celle-ci pour cinq cents dollars.

« À ce train, nous serons bientôt millionnaires », dit-elle au chien transporté de joie.

*Carmencita, lui demandai-je…* « Un dernier mot, dis-je dans mon charabia odieusement appliqué. Es-tu certaine, tout à fait certaine que – non, pas demain, évidemment, ni après-demain, mais – bref, un jour, n'importe quel jour, tu ne voudras pas revenir avec moi ? Je vais façonner un Dieu tout neuf et je chanterai de stridentes actions de grâces si tu me donnes cet espoir microscopique (en substance).

— Non, dit-elle en souriant, non.

— Cela aurait tout changé », dit Humbert Humbert.

Sur ces mots, je saisis mon automatique – ou plutôt : voilà le genre de sottise auquel le lecteur s'attend peut-être de ma part. L'idée ne m'en vint même pas à l'esprit.

« *Good by-aye !* » modula-t-elle, oh, mon amante d'Amérique, ma bien-aimée morte et immortelle ; car si vous lisez ceci, cela signifie qu'elle est morte et immortelle. Tel est le contrat solennel que j'ai passé avec les soi-disant autorités.

Comme je démarrais, je l'entendis appeler son Dick avec des cris vibrants ; et le chien se mit en branle, bondissant à côté de la voiture comme un dauphin obèse, mais il était trop lourd et trop vieux, et il renonça bientôt.

Et je me retrouvai seul, roulant sous la pluie du jour agonisant, et les essuie-glace étaient en pleine action, mais que pouvaient-ils contre mes larmes ?

# XXX

Ayant quitté Coalmont vers quatre heures de l'après-midi (par la nationale X – le numéro m'échappe), j'aurais pu arriver à Ramsdale avant l'aube si je n'avais cédé à la tentation d'emprunter un raccourci. Il me fallait gagner la nationale Y ; or, ma carte signalait hypocritement qu'à la sortie de Woodbine, où je fus à la tombée de la nuit, je pouvais abandonner les pavés de X pour rejoindre ceux de Y par un chemin de traverse, lequel, d'après ma carte, était long d'une soixantaine de kilomètres à peine. Autrement, il me faudrait couvrir plus de cent cinquante kilomètres sur la nationale X, et suivre alors les méandres dilatoires de Z avant d'atteindre Y et ma destination. Toutefois, le raccourci en question devint de plus en plus défoncé, de plus en plus cahotique, de plus en plus boueux, et quand je tentai de faire demi-tour, après une vingtaine de kilomètres de trajet à une allure tortueuse de tortue aveugle, ma pauvre vieille Melmoth s'enlisa dans une fondrière d'argile. Tout était noir, et suintant, et sans espoir. Mes phares flottaient au-dessus d'un large fossé plein d'eau. Le paysage alentour, s'il existait, n'était qu'un désert de ténèbres. J'essayai en vain de dégluer la voiture, mais les roues arrière hurlèrent dans la tourbe et la terreur. Maudissant ce calvaire, je troquai mes vêtements d'apparat contre un pantalon de flanelle et mon vieux chandail criblé de balles, puis je revins sur mes pas et pataugeai horriblement pendant six kilomètres avant de trouver une ferme au bord de la route. La pluie se mit à tomber alors que j'étais à mi-chemin, mais je ne me sentis pas la force de retourner à la voiture pour prendre un imperméable. Ce sont des tribulations de cet ordre qui m'ont convaincu que j'ai le cœur bien trempé quoi qu'en disent les diagnostics de ces derniers temps. Vers minuit, un camion de dépannage hala ma voiture hors du bourbier. Je remis le cap sur la nationale X et repris ma course. Une heure plus tard, en pénétrant dans une petite ville anonyme, je fus saisi d'une lassitude incoercible ; je m'arrêtai le long du trottoir, et, sous le couvert de la nuit, je bus longuement au goulot d'une fiole amicale.

La pluie avait été radiée depuis bon nombre de kilomètres. C'était une nuit obscure et tiède, quelque part en Appalachie. De temps à autre, des voitures me croisaient, phares blancs grandissant, feux rouges s'amenuisant, mais la ville semblait morte. Ici, nul ne prenait le frais dans la rue, nul ne se promenait en riant et devisant comme le font les bons

bourgeois de la tendre et douce et putrescente Europe. J'étais seul à profiter de la nuit sereine et de mes pensées effroyables. Une corbeille métallique en bordure de la chaussée se montrait fort pointilleuse sur le choix de son contenu : Papiers & Détritus – Ordures ménagères interdites. Un magasin d'appareils photographiques se signalait par des lettres fluorescentes rouge cerise. Un thermomètre gigantesque, orné du nom d'un laxatif, était paisiblement adossé à la devanture d'une pharmacie. La vitrine de la Bijouterie Rubinov & Fils exhibait des diamants artificiels, superbement réfléchis dans un miroir rouge. Une pendule éclairée de vert ondoyait dans les profondeurs amidonnées de la Blanchisserie-Éclair Jiffy Jeff. De l'autre côté de la rue un garage marmonnait dans son sommeil : lubricité avec génuflexion, puis rectifia son lapsus : Lubrification avec Gulflex. Un avion, également rubéfié par Rubinov, passa en ronronnant dans le ciel de velours noir. Combien en ai-je vu, de ces petites villes transies au cœur de la nuit ? Et celle-ci n'était pas encore la dernière.

Accordez-moi ce délai, et n'ayez crainte – notre homme ne peut m'échapper. Un peu plus loin, sur le trottoir d'en face, des lumières au néon grelottaient deux fois moins vite que mon cœur : elles traçaient les contours d'une enseigne de restaurant, une cafetière énorme qui, toutes les secondes ou secondes et demie, naissait en une explosion d'émeraude puis s'éteignait, cédant le relais à des lettres roses qui annonçaient « Aux Gourmets », mais l'on pouvait encore distinguer la cafetière comme une ombre latente qui affriandait le regard en attendant la prochaine résurrection smaragdine. « On a fait des ombres chinoises… » Ce bourg furtif était tout proche des Chasseurs Enchantés. De nouveau, je me mis à pleurer, ivre du passé chimérique.

# XXXI

Tout en prenant une brève collation, pendant une halte solitaire entre Coalmont et Ramsdale (entre l'innocente Dolly Schiller et le jovial oncle Ivor), je passai mon affaire en revue. L'homme que j'étais – moi et ma passion – m'apparaissait à présent avec une limpidité, une netteté sans égales. En comparaison, tous mes anciens efforts de clarification n'étaient que tâtonnements d'aveugle. Deux ans plus tôt, guidé par un confesseur d'expression française et d'une intelligence remarquable, auquel, dans mon accès de curiosité métaphysique, j'avais confié mon terne athéisme protestant pour une cure de papisme à l'ancienne mode, j'avais cru que ma conscience du péché me permettrait de conclure à l'existence d'un Être Suprême. Par ces matins glacials qui émaillaient de givre les vieilles rues de Québec, le bon père s'était acharné sur moi avec une patience exquise, faite de douceur et de compréhension. Je lui garde une gratitude infinie, ainsi qu'à la grande Institution qu'il représentait. Las, il restait une contingence purement humaine que je ne pouvais transcender, quel que fût le réconfort spirituel que l'on m'offrait, quelles que fussent les éternités lithophaniques qui m'attendaient, à savoir que rien ne pourrait faire oublier à ma Lolita le stupre infâme où je l'avais plongée. Tant que l'on ne pourra me démontrer – à moi tel que je suis aujourd'hui, avec mon cœur et ma barbe et ma moisissure – qu'il est sans conséquence aucune, en dernière analyse, qu'une fillette américaine nommée Dolorès Haze ait été spoliée de son enfance par un maniaque, tant qu'on ne pourra me prouver cela (et si on le peut, alors la vie n'est qu'une farce), je ne vois point de cure pour mes tourments hormis le palliatif très local et désenchanté de l'art articulé. Pour citer un poète de jadis :

*Le sens moral, mortels, est en nous la gabelle*
*Qui taxe notre sens de la beauté mortelle.*

# XXXII

Je me rappelle ce jour, durant notre premier voyage – le premier cercle de mon paradis – où, afin de savourer mes illusions en paix, j'avais résolu de fermer les yeux devant ce que je ne pouvais pas ne pas voir : le fait que Lolita ne me considérait pas comme un amoureux, ni un héros de cinéma, ni un ami, ni même un être humain, mais seulement comme une paire d'yeux et un pied de chair congestionnée – pour ne citer que le dicible. Et je me rappelle cet autre jour où, ayant rétracté la promesse fonctionnelle faite au cours de la nuit (je ne sais plus quelle toquade avait séduit son petit cœur fantasque – aller au cinéma sans moi, ou inaugurer une patinoire révolutionnaire avec une piste plastifiée) –, j'avais surpris, depuis la salle de bains, grâce au concours incident d'un miroir dévié et de la porte entrouverte, un regard étrange sur son visage… un regard que je ne puis décrire… empreint d'un désarroi si total qu'il se muait en une expression d'ahurissement presque euphorique – oui, euphorique, parce que Lo apercevait soudain la limite extrême de l'injustice et de la frustration, et que toute limite présuppose l'existence de quelque chose au-delà, d'où ce reflet de stupeur placide dans son regard. Et si l'on songe que c'était là – ces sourcils froncés, ces lèvres bées – le visage d'une toute petite fille, on pourra apprécier quels remous de luxure calculée et quel désespoir réfléchi me retinrent alors de tomber à ses pieds, de me dissoudre en larmes de sang et de sacrifier ma jalousie au plaisir, quel qu'il pût être, que Lolita espérait goûter au contact des enfants malpropres et redoutables de ce monde étranger qui était si réel à ses yeux.

J'en ai tant d'autres encore, de ces souvenirs enfouis, qui émergent peu à peu, spectres démembrés et grimaçants de mon chagrin. Un soir, à Beardsley, dans une rue que barrait au loin le soleil couchant, Lo se tourna vers Eva Rosen (j'emmenais les deux nymphettes au concert et je marchais derrière elles, si près que mon corps les touchait presque), elle se tourna, donc, vers la petite Eva qui affirmait qu'elle aimerait mieux mourir plutôt que d'écouter Milton Pinsky, un écolier local de leur connaissance, parler musique, et, d'une voix curieusement sereine et grave à la fois, ma Lolita répondit :

« Tu sais, ce qui est affreux quand on meurt, c'est qu'on est si entièrement seul. » Et, pendant que mes genoux d'automate allaient et

venaient mécaniquement, je compris tout à coup que j'ignorais tout des pensées de ma fille, et que derrière la pauvreté de ces clichés puérils il y avait peut-être en elle un jardin, et des crépuscules, et la grille d'un palais – régions diaphanes et merveilleuses, dont l'accès m'était délibérément et formellement interdit, avec mes hardes polluées et mes convulsions misérables ; car, je l'avais souvent constaté, au cœur de cet univers de péché intégral où nous vivions l'un et l'autre, nous étions singulièrement embarrassés chaque fois que je tentais d'orienter la conversation vers tel ou tel sujet qu'elle et une amie plus âgée, elle et un oncle ou une cousine, elle et un amoureux réel et sain, moi et Annabelle, Lolita et un Harold Haze sublimé, purifié, psychanalysé, déifié, auraient abordé tout naturellement – une théorie abstraite, par exemple, ou un tableau, Hopkins le grenu ou Baudelaire le glabre, Dieu ou Shakespeare, n'importe quel sujet de bon aloi. Quelle dérision ! Elle protégeait sa vulnérabilité sous une armure d'impudence ordurière, et moi je débitais des commentaires désespérément désinvoltes, et sur un ton si faux qu'il faisait grincer les dernières dents qui me restaient encore, et je provoquais chez mon interlocutrice de telles explosions de grossièreté que tout échange devenait impossible, oh, ma pauvre petite fille meurtrie.

Je t'aimais. J'étais un pentapode monstrueux, mais je t'aimais. J'étais haïssable et brutal et abject – j'étais tout cela, mais je t'aimais, je t'aimais ! Et parfois, je devinais ce que tu éprouvais, et c'était pour moi un supplice infernal, mon enfant. Petite Lolita, brave Dolly Schiller.

Il me souvient de certains moments (je les vois tels des icebergs au cœur de l'Éden), quand, rassasié d'elle après des assauts fabuleux et insanes qui me laissaient inerte et zébré d'azur, je l'enlaçais avec, enfin, un sanglot muet de tendresse humaine (oh, le chatoiement de sa peau sous les rayons de lumière fluorescente filtrant de la cour pavée à travers les lattes des persiennes, et le guillochis de ses cils noirs de suie, et ces yeux gris et graves plus vides que jamais – l'image même d'une petite patiente encore hébétée par la drogue après une grave opération), et cette tendresse se crevassait, se changeait en honte et en désolation, et je cajolais l'enfant dans mes bras de marbre, et la berçais – ma Lolita, ma seule étoile ! – et gémissais dans ses cheveux tièdes, la caressant à l'aveuglette, implorant muettement son absolution et, au paroxysme de cette tendresse, de cette vague d'humanité, de déchirement et d'abnégation, alors que mon âme, littéralement cramponnée à son corps dénudé, était au bord du repentir, tout d'un coup, avec une ironie

abominable, le désir s'enflait de nouveau en moi et : « Oh, *non !* » geignait Lolita en soupirant au ciel, et en un instant, tout – cette tendresse, cet azur – tout était saccagé.

En cette première moitié du XXe siècle, la notion des rapports entre parents et enfants a été dangereusement pervertie par les radotages grandiloquents et les symboles standardisés des trafiquants en psychiatrie, mais j'ose espérer que je m'adresse ici à des lecteurs impartiaux. Un jour, quand le père d'Avis klaxonna dans la rue (annonçant que papa attendait sa caillette pour la ramener au nid), je me crus obligé de l'inviter au salon ; il s'assit un moment et, pendant que nous conversions, Avis (une enfant affectueuse mais trop joufflue et dénuée de grâce) se colla contre lui et finit par s'installer pesamment sur ses genoux. Or, je ne sais si j'ai déjà parlé du sourire que Lolita réservait toujours aux étrangers, un sourire divinement enchanteur – les yeux plissés en une faille duveteuse et tendre, tous ses traits irradiés d'une langueur rêveuse, qui ne signifiait rien, bien sûr, mais c'était si merveilleux, si ensorcelant, que l'on avait peine à l'expliquer par le pouvoir magique de quelque mystérieux chromosome capable d'embraser automatiquement son visage, en témoignage atavique de Dieu sait quel ancien cérémonial de bienvenue – de prostitution hospitalière, diront sans doute mes lecteurs les plus frustes. Donc, elle était immobile, tandis que M. Byrd pérorait en triturant son chapeau, et – ah, voyez comme je suis stupide, j'allais oublier la caractéristique essentielle du sourire lolitien : en effet, ce n'était point pour l'interlocuteur que jouait cet enchantement lumineux et nectaré et creusé de fossettes, il flottait dans la brume lointaine et fleurie de sa propre vacuité, si j'ose ainsi m'exprimer, ou bien il errait avec une myopie angélique sur des objets casuels – et voilà ce qui arriva alors : pendant que la grosse Avis se frottait contre son papa, Lolita couvait d'un sourire béat le couteau à fruit qu'elle manipulait distraitement sur le bord de la table où elle était accoudée, à des lieues et des lieues de moi. Subitement, Avis se pendit au cou et à l'oreille de son père (lequel entourait d'un bras négligent les formes bouffies et molles de sa rejetonne), et je vis le sourire de Lolita perdre son éclat et devenir l'ombre minuscule et glaciale de lui-même, et le couteau glissa de la table, son manche d'argent heurta par malheur la cheville de Lo, qui sursauta et tomba accroupie, tête basse, puis, sautillant à cloche-pied, les traits déformés par cette grimace préparatoire qui tord le visage des enfants juste avant le jaillissement des larmes, elle

disparut dans la cuisine – aussitôt suivie et consolée par Avis, qui avait un petit papa si rose et si gentil, et un petit frère bien dodu, et une petite sœur nouveau-née, et un foyer, et deux chiens guillerets, et Lolita n'avait rien. Cette petite scène a un pendant judicieux – dans un décor également beardsleyen. Lolita, qui était en train de lire au coin du feu, s'étira longuement et, un coude en l'air, demanda soudain d'une voix criarde : « Au fait, où est-elle enterrée ? - Qui donc ? - Oh ! tu sais bien... ma maman assassinée. Tu sais très bien aussi où est sa tombe », répondis-je, maîtrisant mes nerfs, et je nommai le cimetière – à la sortie de Ramsdale, entre la voie ferrée et les hauteurs de Lakeview Hill. « D'autre part, ajoutai-je, la tragédie de cet accident est avilie par l'épithète que tu as cru bon de lui appliquer. Si tu veux réellement triompher dans ton esprit de l'idée de la mort... — Bravo ! » coupa Lo, et elle quitta la pièce d'un pas languide, et je restai prostré de longues minutes, les yeux cuisants, à contempler le feu. J'ouvris alors son livre. C'était une de ces âneries débilitantes pour adolescents. On y voyait une petite Marion renfrognée et sa belle-mère, laquelle se révélait contre toute attente une belle jeune femme rousse et gaie et compréhensive, qui expliquait à Marion que sa défunte mère (celle de Marion) avait été une créature héroïque, car, se sachant condamnée par les médecins, elle avait délibérément caché l'amour immense qu'elle portait à sa fille, pour que celle-ci ne souffrît point de la perdre. Non, je ne courus pas en sanglots jusqu'à la chambre de Lolita – je prônais depuis toujours l'hygiène mentale de la non-ingérence. Et à présent, tout en me débattant et plaidant contre ma mémoire, je pense que cette fois-là, comme en cent autres occasions semblables, j'avais obéi à ma règle coutumière et systématique, qui consistait à feindre d'ignorer les sentiments de Lolita afin d'assouvir ma propre ignominie. Lorsque ma mère, courant dans sa robe détrempée et livide sous la masse éboulante des nuages (telle était l'image que j'avais formée d'elle), avait gravi, haletante et extatique, la crête surplombant Moulinet pour y être terrassée par la foudre, je n'étais qu'un bambin de trois ans et, par la suite, je n'ai jamais pu greffer, rétrospectivement, la moindre émotion nostalgique du type traditionnel sur un moment quelconque de mon enfance, si sauvagement que les psychothérapistes m'aient harcelé durant mes accès ultérieurs de dépression. J'admets pourtant qu'un être doué de ma puissance d'imagination ne saurait arguer de son ignorance personnelle des émotions universelles. De plus, je m'étais peut-être trop fié aux rapports anormalement froids entre Charlotte et sa fille. Mais voici l'aspect le plus odieux de toute l'affaire :

peu à peu, au cours de notre cohabitation aberrée et bestiale, il était venu à l'esprit conventionnel de ma Lolita que la plus horrible des vies familiales eût été préférable à cette parodie d'inceste qui, en tout état de cause, était ce que j'avais à offrir de mieux à la petite orpheline.

# XXXIII

Retour à Ramsdale. J'atteignis la ville par la route du lac. Le ciel ensoleillé de midi était tout yeux. Au passage, je pouvais distinguer des paillettes d'eau diamantine entre les pins lointains. Je fis un crochet par le cimetière, abandonnai ma voiture mouchetée de boue et fis quelques pas entre les stèles multi-dimensionnelles. *Good morning*, Charlotte. Sur certaines tombes, de petits drapeaux étoilés, pâles et translucides, stagnaient dans l'air sans souffle sous les cyprès. Pas de veine, mon pauvre Eddie – Eddie, c'est-à-dire G. Edward Grammar (New Yorkais, trente cinq ans, gérant de société), qui venait d'être inculpé du meurtre de son épouse Dorothée (âgée de trente-trois ans). Méditant le crime parfait, Eddie l'avait occise à coups de matraque et chargée dans sa voiture. Mais son chef-d'œuvre s'en alla à vau-l'eau lorsque deux policiers ruraux en patrouille virent la Chrysler bleue et flambant neuve de Mrs. Grammar, cadeau d'anniversaire de son mari, dévaler une côte en zigzaguant à toute allure, juste en deçà des limites de leur juridiction (Dieu bénisse nos bons gardiens de la paix !). La voiture s'emboutit contre un poteau télégraphique, escalada un talus planté d'herbe aux ânes, de fraisiers sauvages et de potentille rampante, puis capota. Les roues tournaient encore doucement au soleil quand les policiers dégagèrent le cadavre de Mrs. Grammar. On crut tout d'abord à un banal accident de la route. Malheureusement, le corps broyé de Dorothée n'allait point de pair avec les dégâts mineurs occasionnés à la Chrysler. J'ai eu la main plus heureuse.

Je repris ma route. Il était piquant de revoir cette frêle église blanche et ces ormes gigantesques. Oubliant qu'un piéton solitaire dans une rue de province américaine attire plus les regards qu'un automobiliste, je laissai la voiture dans l'avenue et me dirigeai discrètement vers le 342 allée des Pelouses. Avant le carnage final, j'avais droit à un moment de répit, à un spasme cathartique de régurgitation mentale. Les volets blancs de la maison du Ferrailleur étaient clos, et je vis un écriteau blanc (« À Vendre ») accroché de travers au-dessus du trottoir, et qu'un inconnu avait coiffé d'un ruban à cheveux de velours noir trouvé dans la rue. Nul chien n'aboya. Nul jardinier ne téléphona. Nulle Demoiselle d'En Face n'était assise sous la vigne vierge de sa véranda – où, au grand dam du promeneur solitaire, deux jeunes femmes arborant queues de cheval et tabliers à pois identiques interrompirent leurs obscures activités pour le

dévisager ; elle était sans doute morte depuis longtemps, et les jumelles devaient être ses nièces de Philadelphie.

Oserais-je revisiter mon ancienne maison ? Comme dans une nouvelle de Tourgueniev, un torrent de musique italienne déferlait d'une fenêtre ouverte, celle du salon ; quelle âme romantique jouait donc du piano – là où nul piano n'avait joué, dans les remous de ce dimanche ensorcelé, avec le soleil sur ses jambes exquises ? Tout à coup, sur la pelouse que j'avais tondue, j'aperçus une nymphette de neuf ou dix ans au plus, avec une peau dorée, des cheveux bruns et un short blanc, qui me dévisageait de ses grands yeux bleu-noir où brûlait une fascination éperdue. Je lui dis une gentillesse, sans songer à mal, quelque compliment à l'européenne, comme tu as de jolis yeux, mais elle battit aussitôt en retraite, la musique se tut abruptement, et un individu à la mine farouche, aux traits basanés et brillants de transpiration apparut à la porte et me toisa d'un regard menaçant. J'allais me présenter quand je pris conscience, avec un sursaut d'embarras somnambulique, de ma dégaine, avec mon vieux pantalon crotté de boue, mon chandail crasseux et en loques, mes yeux injectés de sang et mon menton rugueux de maraudeur sans feu ni lieu. Sans mot dire, je fis demi-tour et repartis clopin-clopant en direction de l'avenue. Une fleur anémique, un aster peut-être, sortait d'une crevasse mémorable du trottoir. Discrètement ressuscitée, M$^{lle}$ d'En Face surgit dans son fauteuil roulant, que ses deux nièces véhiculèrent jusqu'au milieu de la véranda – laquelle semblait subitement métamorphosée en scène de théâtre pour accueillir le récital du Grand Humbert. Priant qu'elle ne m'eût point reconnu, je me hâtai de regagner ma voiture. Comme cette petite rue était escarpée ! Comme l'avenue était profonde ! Un procès-verbal sur papier rouge m'attendait, fiché entre l'essuie-glace et le pare-brise ; je le déchirai soigneusement en deux, quatre, huit morceaux.

Sentant que je perdais mon temps, je démarrai énergiquement et filai jusqu'à cet hôtel du centre de la ville où j'étais arrivé plus de cinq ans auparavant avec ma valise neuve. Je louai une chambre, fixai deux rendez-vous par téléphone, me rasai, me baignai, revêtis un costume noir, et descendis pour prendre un verre au bar. Rien n'avait changé. La salle baignait dans cette lumière diffuse et d'un grenat insoutenable qui était synonyme de boîte mal famée dans mon Europe d'avant-guerre, et qui, en Amérique, est censée rehausser l'ambiance « intime » des hôtels familiaux. Je pris place à la même petite table d'angle où au début de mon séjour à Ramsdale, sitôt que j'eus pris pension chez Charlotte, j'avais cru

opportun de fêter l’occasion en partageant suavement avec elle une demi-bouteille de champagne, ce qui avait irrémédiablement conquis son pauvre cœur débordant d’émoi. Comme alors, un garçon au visage de lune ordonnait avec une précision zodiacale cinquante verres de sherry sur un plateau orbiculaire, pour un banquet de noces (Murphy-Fantasia, cette fois). Il était trois heures moins huit. En traversant le hall de l’hôtel, je dus contourner un groupe de dames qui prenaient congé les unes des autres, avec mille grâces, après le déjeuner du club. L’une d’elles se précipita sur moi en poussant un cri strident de récognition. C’était une femme corpulente et basse sur pattes, habillée de gris perle, avec un petit chapeau orné d’une longue plume grise effilée. Mrs. Chatfield, bien sûr ! Elle m’accueillit avec un sourire frelaté, tout allumée de curiosité infernale (peut-être avais-je fait à Dolly ce que Frank Lassalle, un garagiste quinquagénaire, avait fait à une fillette de onze ans, Sally Horner, en 1948 ?). En un tournemain, je mis bon ordre à sa délectation avide. Elle me croyait en Californie, dit-elle ; comment allait… ? J’eus le plaisir exquis de l’informer que ma belle-fille venait d’épouser un jeune et brillant ingénieur des mines qui avait un poste ultra-secret dans le Nord-Ouest. Elle n’approuvait guère ces mariages prématurés, répondit-elle, et elle n’accepterait jamais que sa Phyllis, qui avait à peine dix-huit ans…

« Oui, certes, dis-je doucement. Je me souviens fort bien de Phyllis. Phyllis et le camp Kilt. Oui, certes. À propos, vous a-t-elle jamais raconté comment Charlie Holmes y débauchait les petites pensionnaires de sa mère ? »

Le sourire de Mrs. Chatfield se lézardait depuis un moment déjà ; du coup, il se désintégra complètement.

« Quelle honte, s’écria-t-elle, quelle honte, monsieur Humbert ! Le pauvre garçon vient seulement de se faire tuer en Corée. »

Ne pensait-elle pas, demandai-je, qu’il serait souhaitable d’alléger cette phrase un peu scabreuse en supprimant ce « seulement » équivoque et de tournure quelque peu provinciale ? Mais trêve de bavardages, ajoutai-je, je devais me sauver.

Le cabinet de Windmuller était à deux rues de là. Il m’accueillit avec une vigoureuse poignée de main, très lente, enveloppante et inquisitrice. Lui aussi me croyait en Californie. N’avais-je pas passé quelque temps à Beardsley ? Sa fille venait seulement de se faire inscrire à l’université de

B. Et comment allait… ? Je lui donnai tous les renseignements voulus sur Mrs. Schiller. Ce fut un entretien efficace et plaisant, et quand je ressortis dans le chaud soleil de septembre, j'étais un indigent sans souci.

À présent que tout cela était réglé, je pouvais me consacrer librement à l'objet essentiel de ma venue à Ramsdale. Avec cet esprit méthodique dont je me targue depuis toujours, j'avais gardé jusqu'alors le visage de Clare Quilty soigneusement masqué dans mon donjon ténébreux, où il attendait mon arrivée avec prêtre et barbier : « *Réveillez-vous, Laqueue, il est temps de mourir** ! » Je suis trop pressé en ce moment pour disserter sur la mnémonique de la physiognomonie – j'ai rendez-vous avec son oncle et je marche au pas gymnastique – mais permettez-moi de noter ceci au courant de la plume : j'avais préservé dans l'alcool d'une mémoire embrumée l'image de sa face batracienne ; or, au début, ses rares et fugitives apparitions m'avaient permis de constater une légère ressemblance avec un mien cousin suisse, un marchand de vins jovial et passablement immonde ; avec ses haltères et son maillot de corps vireux, ses bras poilus et gras, son crâne auréolé de calvitie, et sa servante-concubine au profil porcin, c'était au fond un vieux sacripant inoffensif. Trop inoffensif, en vérité, pour être confondu avec ma proie. Eh bien, dans l'état d'esprit où j'étais maintenant, l'image du cousin Trapp m'échappait – elle était totalement submergée par le visage de Clare Quilty tel qu'il s'offrait à mes regards, avec une précision tout artistique, sur cette photographie encadrée de lui, plantée au coin du bureau de son oncle.

À Beardsley, le charmant docteur Molnar avait pratiqué sur moi, avec succès, une délicate opération de prothèse dentaire, qui ne m'avait laissé que quelques chicots authentiques sur les mâchoires. Mes dents subrogatoires étaient tributaires d'un ingénieux système de plaques, maintenues par une bride métallique invisible qui suivait les méandres de ma gencive supérieure. Cet artifice était un prodige d'habileté et de confort, et mes canines étaient en parfait état. Toutefois, voulant camoufler mon dessein secret sous un prétexte plausible, je déclarai au docteur Quilty que j'avais résolu de me faire arracher toutes les dents, espérant soulager ainsi mes accès de névralgies faciales. Combien me coûterait un râtelier complet ? Combien de séances faudrait-il pour mener l'affaire à bien, sachant que nous ne pourrions la mettre en chantier que dans le courant de novembre ? Où se cachait donc son célèbre neveu ? Serait-il possible de les arracher toutes en une seule

opération dramatique ?

Casaque de blanc, les tempes grisonnantes, avec les cheveux en brosse et les grandes joues plates des politiciens d'outre-Atlantique, le docteur Quilty était perché sur le bord de son bureau, et, un pied oscillant en une gigue rêveuse et fascinante, il entama la première tranche d'un plan à long terme. Il me poserait tout d'abord un dentier provisoire, pour laisser à mes gencives le temps de se raffermir. Viendrait ensuite l'appareil définitif. Voudrais-je lui permettre de jeter un coup d'œil ? Il portait des chaussures de cuir perforé, mi-blanches, mi-acajou. Il n'avait pas revu son neveu depuis 1946, mais le bougre habitait probablement encore le logis ancestral – Grimm Road, près de Parkington. C'était un rêve grandiose. Son pied ballait de plus belle, son regard était inspiré. Cela me coûterait environ six cents dollars. Il se proposait de prendre mes empreintes dès maintenant et de fabriquer l'appareil provisoire avant de commencer l'extraction. Ma bouche était pour lui une caverne splendide, regorgeant de trésors inestimables – mais je lui en interdis brutalement l'entrée.

« Non, dis-je. Tout bien considéré, je préfère m'adresser au docteur Molnar. Ses prix sont plus élevés, mais tout le monde sait qu'il est infiniment plus compétent que vous. »

Je ne sais si l'un d'entre vous aura jamais l'occasion de dire cela. C'est une délicieuse sensation onirique. L'oncle de Clare resta juché sur son bureau, et il semblait rêver encore, mais son pied ne dodinait plus le berceau rosé de l'anticipation. En revanche, son assistante – une vestale fanée et d'une maigreur squelettique, avec les yeux tragiques des blondes malchanceuses – courut à ma suite pour pouvoir claquer la porte sur mon sillage.

Introduire le chargeur dans la crosse. Il n'est en place que lorsqu'on sent ou entend le déclic du ressort dans son logement. Un petit nid douillet. Capacité : huit balles. Acier bleuté. Brûlant d'être déchargé.

# XXXIV

L'employé d'une station-service de Parkington m'expliqua avec force détails le chemin de Grimm Road. Voulant m'assurer que Quilty était chez lui, je tentai de lui téléphoner, mais j'appris que sa ligne privée était coupée depuis peu. Cela signifiait-il qu'il avait décampé ? me demandai-je en démarrant. Grimm Road était à vingt kilomètres au nord de la ville. La nuit avait déjà éliminé la plus grande partie du paysage et, tandis que je suivais la route étroite et sinueuse, une succession de poteaux d'un blanc spectral et constellés de cataphotes, empruntaient la lumière de mes phares pour me signaler tel ou tel virage. D'un côté de la route, je discernais vaguement une vallée opaque, de l'autre, des coteaux boisés, et, devant moi, des papillons de nuit qui surgissaient des ténèbres pour graviter dans mon aura scrutatrice. Au vingtième kilomètre, comme prédit, un pont curieusement coupolé me coiffa un instant, puis je vis se dresser sur ma droite un rocher badigeonné à la chaux et, à quelques longueurs de voiture de là, je quittai la grand-route, et bifurquai (à droite encore) sur le gravier de Grimm Road. Durant une minute ou deux, ce ne fut qu'une forêt indécise et difforme et désolée. Enfin, le Castel Pavor, une bâtisse de bois flanquée d'un clocheton, apparut au centre d'une clairière ovoïde. Ses fenêtres scintillaient de jaune et de rouge ; une demi-douzaine d'automobiles encombraient l'allée. Je fis halte à l'abri des arbres et abolis mes lumières, afin de préparer en paix mon prochain mouvement. C. Q. était sûrement en compagnie de ses courtisanes et de ses hommes de main. Je ne pouvais m'empêcher de comparer l'intérieur de ce château délabré et en liesse au décor de *Jeunesse en fièvre* (une de ses nouvelles, que j'avais lue dans un des magazines de Lo), avec de mystérieuses « orgies », et un libertin sinistre fumant un cigare obscène, dans une ambiance de drogues et de gardes du corps. En tout cas, il était chez lui ; je reviendrais pendant la torpeur du matin.

Sans hâte, je repris le chemin de la ville au volant de ma bonne vieille voiture, qui obéissait si fidèlement, si sereinement, presque joyeusement, à ma volonté. Oh, ma Lolita ! Je venais de retrouver, trois ans après, une de tes épingles à cheveux dans l'abîme du casier à gants ! Autre retrouvaille, en cours de route : ces myriades de phalènes pâles que le double entonnoir de mes phares ravissait aux ténèbres. De hautes granges sombres émergeaient çà et là. C'était l'heure des derniers spectacles : comme je cherchais un abri pour la nuit, je passai devant un

de ces cinémas en plein air pour spectateurs motorisés. Là, dans une clarté sélénienne, héros quasi mystique devant l'obscurité massive et sans lune, un fantôme étique levait son pistolet sur l'écran colossal qui se perdait obliquement dans les champs obscurs et engourdis, et la déclive de cet univers rétractile réduisait l'homme et son bras à une eau sale et trémulante – puis une ligne d'arbres anéantit ces gesticulations.

# XXXV

Vers huit heures du matin, je quittai l'Insomnia Hôtel et errai un long moment dans Parkington. J'étais hanté par l'angoisse de bâcler l'exécution. De peur que les cartouches de mon automatique ne se fussent défraîchies durant cette semaine d'inactivité, je les remplaçai par un lot intact. J'avais donné à mon Copain un tel bain d'huile que je ne pouvais plus étancher ce ruissellement de viscosités ; je dus le bander avec un vieux chiffon, tel un bras mutilé, et chercher un autre chiffon pour envelopper une poignée de balles de rechange.

Un orage m'escorta jusqu'au tournant de Grimm Road, mais quand j'atteignis le Castel Pavor le soleil avait reparu, brûlant comme un brave, et les oiseaux criaient à tue-tête dans les arbres détrempés et fumants. La maison extravagante et décrépie semblait figée en une semi-catalepsie qui n'était pas sans refléter mon propre état – car il me fallut bien constater, en mettant le pied sur le sol élastique et instable, que j'avais abusé de ma méthode de stimulation par l'alcool.

Un silence prudemment ironique accueillit mon coup de sonnette. Le garage, cependant, était bourré jusqu'à la gueule par sa voiture – une décapotable noire, pour l'occasion ! J'essayai le heurtoir. Repersonne ! Avec un rictus pétulant, je poussai la porte et – voyez comme tout s'arrange ! – elle s'ouvrit toute grande, comme dans les contes de fées moyenâgeux. La refermant doucement derrière moi, je franchis un vestibule monumental et d'une laideur extrême ; coulai un regard dans le salon adjacent ; aperçus quantité de verres sales qui exsudaient du tapis ; déduisis que le maître de céans dormait encore dans la chambre de maître.

Je gravis l'escalier à pas lents. De la main droite, je serrais mon Copain bâillonné au fond de ma poche ; de la gauche, je pianotais sur la rampe poisseuse. Des trois chambres que j'inspectai, l'une avait indubitablement servi cette nuit-là. Je vis un boudoir-bibliothèque regorgeant de fleurs. Je vis une pièce presque nue avec de grands miroirs profonds et une fourrure d'ours polaire sur le parquet glissant. Je vis d'autres pièces encore. Et soudain, une idée ingénieuse nie vint à l'esprit. En prévision du cas et du moment où le Maître rentrerait de sa promenade hygiénique à travers bois, ou déboucherait de sa tanière secrète, il serait tout à avantage de son agresseur – pistolier erratique qu'attendait une mission

longue et ardue – d'empêcher par avance son compagnon de jeux de s'enfermer à double tour dans quelque pièce du manoir. En conséquence, pendant cinq bonnes minutes, je maraudai à travers la maison (avec une démence lucide, un calme vertigineux – tel un chasseur enchanté et pris de boisson), tournant toutes les clefs de toutes les serrures avec ma main gauche libre et les enfouissant dans ma poche. De construction relativement ancienne, la maison était dotée de tous ces recoins et alcôves si propices à l'intimité bien organisée, et que n'ont point les écrins clinquants de l'habitat moderne, dans lesquels il faut utiliser la salle de bains, seule enclave clôturable, pour s'acquitter des besoins furtifs de la procréation tout aussi bien organisée.

À propos de salles de bains – je m'apprêtais à en inspecter une troisième quand le Maître en sortit, laissant derrière lui une cascade éphémère. L'angle du corridor ne me cachait pas tout à fait. Avec son visage terreux, ses yeux pochés, les mèches floconneuses qui parsemaient son crâne dégarni – mais parfaitement reconnaissable – il passa majestueusement devant moi dans son peignoir de bain grenat (j'en avais un tout semblable). Il ne me vit pas, ou bien alors il m'oblitéra de ses pensées tel un mirage familier et inoffensif – et il descendit l'escalier d'une démarche somnambulique, en exhibant ses mollets velus. J'empochai ma dernière clef et le suivis dans le hall. Il avait à demi ouvert sa bouche et la porte d'entrée, et guignait par l'interstice ensoleillé, comme s'il avait entendu un visiteur indécis sonner pour s'éclipser aussitôt. Enfin, ignorant toujours le spectre en imperméable qui était marmorisé au milieu de l'escalier, le Maître pénétra dans un petit boudoir accueillant, lequel, par rapport au vestibule central, était situé en face du grand salon ; je traversai ce dernier de part en part (délaissant ma proie sans aucune crainte, elle était prise au piège) et, entrant dans une cuisine maquillée en bar, je décapuchonnai avec mille précautions mon Copain pollué, prenant garde à ne point laisser de taches d'huile sur le chrome – j'avais dû me tromper de produit, c'était un infâme margouillis noirâtre. Minutieux comme à mon ordinaire, je glissai alors mon Copain dénudé dans une cachette immaculée de mes vêtements et m'en retournai vers le boudoir. Je marchais, comme je l'ai déjà dit, d'un pas élastique – peut-être plus qu'il n'était souhaitable pour le succès de mon entreprise ; mon cœur battait d'une convoitise de tigre altéré, et je broyai un verre à cocktail sous mon talon.

Le Maître me rencontra dans le salon oriental.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix à la fois aiguë et rauque, les mains enfouies dans les poches de son peignoir, le regard braqué au nord-est de ma tête. Ne seriez-vous pas Brewster, par hasard ? »

Il sautait aux yeux de tous que mon homme était encore dans les vignes du Seigneur et livré totalement à ma soi-disant merci. J'allais m'en donner à cœur joie.

« C'est exact, dis-je d'un ton suave. Je suis M. Brewster. Bavardons un moment pour nous mettre en train. »

Il semblait tout content, et sa moustache charbonneuse frétilla. J'ôtai mon imperméable. Je portais un costume noir, une chemise noire, pas de cravate. Nous nous installâmes à notre aise dans des bergères profondes,

« Vous savez, dit-il (découvrant ses petites dents perlées en un sourire tors, et grattant bruyamment sa joue abrasive et charnue), vous ne ressemblez pas du tout à Jack Brewster. Je veux dire que la ressemblance n'est pas particulièrement frappante. Il a un frère, m'a-t-on dit, qui travaille aussi à la compagnie du téléphone. »

Le voir basculer dans la chausse-trape après toutes ces années de rage et de remords… Contempler les poils noirs sur le dos de ses mains boudinées… Errer avec cent yeux sur ces soieries violettes et ce torse hirsute, et savourer à l'avance les perforations, et le gâchis, et la mélodie de sa souffrance… Savoir que ce criminel sous-humain et semi-animé qui avait sodomisé ma bien-aimée… oh, ma chérie, c'était une volupté presque intolérable !

« Non, dis-je, j'ai bien peur de n'être aucun des Brewster. » -

Il pencha la tête, l'air plus réjoui que jamais.

« Cherche encore, Polichinelle », repris-je.

« Ah ! s'écria Polichinelle, dans ce cas, vous n'êtes pas venu m'embêter à propos de ces communications régionales ?

— Il vous arrive donc parfois de téléphoner en province ?

— Pardon ? »

Je dis que j'avais dit que je pensais qu'il avait dit qu'il n'avait jamais…

« Ce sont les gens, dit-il. Les gens en général. Je ne vous accuse pas, Brewster, mais c'est insensé, vous savez, cette façon qu'ont les gens

d’envahir cette fichue maison sans même se donner la peine de frapper. Ils occupent la cuisine, ils occupent le *vaterre**, ils occupent le téléphone. Phil appelle Philadelphie, Pat appelle la Patagonie. Je refuse de payer. Dites donc, capitaine, vous avez un drôle d’accent.

— Quilty, dis-je, vous souvenez-vous d’une petite fille nommée Dolorès Haze, Dolly Haze ? Dolly dite Dolorès, Colorado ?

— Je pense bien, c’est sûrement elle qui a demandé toutes ces communications. Bien sûr ! Ils téléphonent n’importe où. Paradise City, le Canyon de l’Enfer, que sais-je ?… Ils s’en fichent royalement.

— Pas moi, Quilty. Voyez-vous, je suis son père.

— Allons donc, dit-il. Je ne vous crois pas. Vous devez être un agent littéraire étranger… Au fait, vous savez comment mon traducteur français a appelé mon livre *Proud Flesh* ? *La Fierté de la chair* ! Quelle idiotie !

— C’était ma petite fille, Quilty. »

Dans son état, rien n’aurait pu le démonter, mais ses airs de tranche-montagne n’étaient guère convaincants. Un éclair de défiance soupçonneuse alluma un semblant de vie dans son regard, et s’éteignit aussitôt.

« J’aime beaucoup les enfants moi-même, dit-il, et je compte des pères de famille parmi mes meilleurs amis. »

Il semblait chercher quelque chose ; il détourna la tête, palpa ses poches et tenta soudain de se lever de son fauteuil.

« Assis ! dis-je – apparemment beaucoup plus fort que je ne l’escomptais moi-même.

— Pas besoin de rugir, protesta-t-il de sa voix au timbre curieusement féminin. Je cherchais une cigarette. Je meurs d’envie de fumer.

— De toute façon, vous allez mourir.

— Oh, assez ! dit il. Vous commencez à m’ennuyer. Qu’est-ce que vous cherchez ? Vous êtes Français, je suppose ? Voulez-vous boire un verre ? Allons nous asseoir à mon petit bar, et prenons un bon… »

Il aperçut le pistolet noir couché au creux de ma main, comme une offrande.

« Mince ! grasseya-t-il (singeant à présent l’argot des gangsters ignares

du cinéma). C'est un chouette petit feu que vous avez là. Combien vous en demandez ? »

Je cinglai à la volée sa main tendue, et il renversa un coffret posé sur un petit guéridon près de son fauteuil. Le couvercle sauta, éjectant une poignée de cigarettes.

« Les voilà, dit-il avec entrain. Comme disait Kipling, *une femme est une femme, mais un caporal est une cigarette** ! Bon, maintenant il nous faut des allumettes.

— Quilty, dis-je, concentrez-vous. Vous allez mourir dans un instant. L'au-delà, pour autant que nous sachions, n'est peut-être qu'une éternité de folie inexorable. Vous avez fumé votre dernière cigarette hier soir. Concentrez-vous. Essayez de comprendre ce qui vous arrive. »

Il déchiquetait machinalement sa cigarette – une Drome – et mâchonnait des bribes de tabac.

« Je veux bien essayer ; dit-il. Vous êtes un immigrant australien ou un réfugié allemand. Cette conversation est-elle vraiment indispensable ? Vous êtes ici chez un Gentil, vous savez ! Vous feriez mieux de filer. Et cessez de brandir ce pistolet. Je possède moi-même un vieux Luger dans le salon de musique. »

Je visai son pied pantoufle et pressai la détente. Il y eut un déclic. Il regarda son pied, le pistolet, et encore son pied. Je fis un nouvel et horrible effort et, avec un claquement ridiculement menu et infantile, le coup partit. La balle pénétra l'épaisse moquette rose, et j'eus l'impression paralysante qu'elle avait roulé dans un trou et allait en ressortir d'un instant à l'autre.

« Vous voyez ce que je veux dire ? s'écria Quilty. Vous devriez faire attention. Pour l'amour du Ciel, donnez-moi cet engin. »

Il tenta de s'en emparer. Je le fis retomber dans son fauteuil. L'allégresse splendide du début se ternissait peu à peu. Il était grand temps de le mettre à mort, mais je voulais qu'il comprît les raisons de cette immolation. Son désarroi me contaminait, l'arme devenait inapte et flasque dans ma main.

« Concentrez-vous, dis-je. Sur Dolly Haze, que vous avez kidnappée…

— C'est faux ! cria-t-il. Vous êtes timbré ! Je l'ai arrachée aux mains

d'un individu ignoble et dépravé. Montrez-moi donc votre plaque de policier, au lieu de me mitrailler les pieds, espèce de gorille ! Alors, où est-il, cet insigne ? Je ne suis pas responsable des viols des autres. C'est absurde ! Cette fugue était une sottise, un coup d'esbroufe imbécile, je veux bien l'admettre, mais vous avez récupéré la petite, non ? Allons, venez boire un verre. »

Je lui demandai s'il préférait être exécuté assis ou debout.

« Ah ! permettez moi de réfléchir, dit-il. La question est épineuse. Entre parenthèses, j'ai commis une erreur. Que je regrette sincèrement. Voyez-vous, je ne me suis pas beaucoup amusé avec votre Dolly. Pour dire la triste vérité, je suis pratiquement impuissant. Mais je lui ai offert des vacances superbes. Elle a fait connaissance avec des gens remarquables. Est-ce que vous connaissez… ? »

Dans un choc formidable, il se jeta sur moi de tout son long, projetant mon Copain sous une commode. Il était, fort heureusement, plus impétueux que vigoureux, et je parvins sans peine à le repousser dans son fauteuil.

Haletant légèrement, il croisa les bras sur sa poitrine.

« C'est gagné ! railla-t-il. Vous voilà dans de beaux draps, mon vieux. »

Je regardai autour de moi. Peut-être… Je pourrais peut-être – à quatre pattes – tenter ma chance ?

« Alors, que fait-on ? » reprit-il, l'œil vigilant.

Je me baissai. Il ne broncha pas. Je me baissai un peu plus.

« Cher Monsieur, dit-il, cessez de badiner avec la vie et la mort. Je suis un écrivain de théâtre. J'ai composé des tragédies, des comédies, des farces. J'ai tourné des films, pour mon usage personnel, il s'entend, tirés de *Justine* et diverses autres sexcapades du XVIII$^{e}$ siècle. J'ai signé cinquante-deux scénarios à succès. Je connais tous les trucs du métier. Laissez-moi prendre les choses en main. Il devrait y avoir un tisonnier quelque part, je vais le chercher et nous repêcherons votre bien. »

Tout en pontifiant, avec des patelinages machiavéliques, il s'était relevé petit à petit. Je furetai sous la commode, essayant en même temps de garder l'œil sur lui. Tout à trac, je vis qu'il avait vu que je ne paraissais pas avoir vu que le museau de mon Copain pointait sous l'autre extrémité

de la commode. Nous nous ruâmes de nouveau au corps à corps. Enlacés dans les bras l'un de l'autre, nous nous mîmes à rouler par tout le plancher, comme deux enfants trop gras et sans défense. Il était nu et puait si fort le bouc sous son peignoir que je crus suffoquer quand il roula sur moi. Je roulai sur lui. Nous roulâmes sur moi. Ils roulèrent sur lui. Nous roulâmes sur nous.

Je présume que le lecteur parcourt cet ouvrage, sous sa forme imprimée, dans les premières années du troisième millénaire (1935 plus quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans, vis, le plus longtemps possible, mon amour !) ; aussi, en ce point de mon récit, les lecteurs d'âge canonique se souviendront-ils certainement de la bagarre indispensable des Westerns de leur enfance. La nôtre, cependant, n'offrait point aux regards ces coups de poing à assommer un bouvillon, ni ces envolées de tables et de chaises fendant l'air du saloon. Quilty et moi n'étions que deux mannequins ventrus, bourrés d'ouate et de chiffons sales. Ce fut une mêlée silencieuse, informe et molle entre deux écrivassiers, dont l'un était complètement pourri par la drogue et l'autre handicapé par un cœur malade et l'abus du gin. Lorsque je repris enfin possession de mon précieux pistolet et que j'eus réinstallé le scénariste dans sa bergère, nous soufflions l'un et l'autre comme bouviers et chevriers ne le font jamais à l'issue de leurs rixes.

Il me parut judicieux de vérifier mon arme – nos sueurs conjuguées avaient peut-être corrompu quelque chose – et de reprendre haleine avant d'attaquer la scène capitale de mon programme. Pour meubler la pause, je le conviai à lire lui-même sa sentence de mon sous la forme poétique que je lui avais donnée. Le terme « justice poétique » est celui qui dépeint la situation avec le plus de bonheur. Je lui tendis quelques feuillets impeccablement dactylographiés.

« Bravo, dit-il, c'est une idée magnifique. Une seconde, je vais chercher mes lunettes. »

Il fit mine de se lever.

« Non.

— À votre aise. Dois-je lire à haute voix ?

— Oui.

— Allons-y. Tiens, je vois que c'est en vers.

*Attendu que tu as*
*abusé de ton avantage*
*attendu que tu as exploité*
*l'avantage de mon désavantage...*

« C'est très bon, vous savez ! Bougrement bon.

*… alors que je me tenais nu comme Adam,*
*devant l'étendard étoilé*
*et le dard de la loi*

« Oh, excellent, excellent !

*Attendu que tu t'es gaussé de moi*
*de mon péché et de mon cœur en mue*
*malingre et moite*
*alors que j'espérais que tout*
*s'arrangerait et rêvais de mariage*
*dans un État des Montagnes Rocheuses*
*et de tout un tas de Lolitas...*

« Je ne saisis pas très bien ce passage.

*Attendu*
*que tu as souillé la quintessence*
*de mon essentielle*
*innocence*
*et que tu m'as frustré...*

« Un peu redondant, tout cela ! Voyons, où en étais-je ?

*Et que tu m'as frustré de ma rédemption*
*que tu as ravi ma Lalage*
*à l'âge où pour la première fois*
*un bambin bande*
*son arc d'osier dans les bois*

« Eh eh ! On devient polisson !

*Une enfant impubère à l'âge des socquettes*
*enfant duveteuse qui portait encore*
*la couronne de coquelicots*
*et croquait des cacahuètes*
*au cinéma pendant que les Sioux tués*

*tombaient de cheval à cinq dollars la chute*
*Attendu*
*que tu l'as ravie à son protecteur*
*son austère tuteur au front de cire*
*et craché dans son œil alourdi*
*et lacéré sa simarre flavide pour le laisser*
*à l'aube*
*pourceau pantelant*
*se rouler sur sa couche d'horreur*
*l'horreur de l'amour l'horreur des violettes*
*et de la honte et du désespoir*
*pendant que tu déchiquetais une poupée morte*
*et jetais sa tête arrachée*
*Attendu ce que tu as fait*
*Attendu ce que je n'ai pu faire*
*tu dois mourir*

« Ma foi, cher Monsieur, c'est un poème admirable, meilleur de toute votre œuvre, à mon humble avis. »

Il replia les feuillets et me les tendit.

Je lui demandai s'il n'avait rien de sérieux à formuler avant de mourir. Mon automatique était de nouveau prêt à entrer en action. Quilty le regarda et poussa un long soupir.

« Écoutez-moi, mon vieux, dit-il. Vous êtes complètement saoul, et moi je suis malade. Ajournons l'affaire, voulez-vous ? Il me faut du calme, si je veux guérir mon impuissance. J'attends des amis cet après-midi pour aller voir un match. Ces déploiements d'artillerie commencent à me courir sur les nerfs. Nous sommes tous deux des gens du monde, pareillement doués en bien des choses – l'amour, le vers libre, le tir au pigeon. Si vous vous estimez offensé, je suis prêt à vous faire réparation en grand style. Si besoin est, je n'exclurai pas une rencontre à l'ancienne, au sabre ou au pistolet, à Rio ou ailleurs. Ma mémoire et mon éloquence laissent un peu à désirer ce matin, mais entre nous, cher monsieur Humbert, avouez que vous n'avez pas été un beau-père modèle. Et ce n'est pas moi qui ai obligé votre petite protégée à me suivre, c'est elle qui m'a supplié de la recueillir dans un foyer plus heureux. Cette maison n'est pas aussi moderne que le ranch que nous partagions alors avec des amis très chers. Mais elle est spacieuse, fraîche en été comme en hiver, très

confortable, en un mot. Or, j'ai l'intention de me retirer en Angleterre ou à Florence jusqu'à la fin de mes jours, et je vous propose de vous y installer. Elle est à vous, gratis. À la seule condition que vous cessiez de me mettre en joue avec cette (il proféra un juron ignoble) de pistolet. Incidemment, je ne sais si vous êtes amateur de bizarreries, mais dans ce cas je puis vous offrir une charmante demoiselle de compagnie, gratis aussi, un véritable phénomène, fort excitant ma foi, car cette jeune créature a trois seins, le troisième un joyau, c'est un cas rarissime et succulent, une merveille de la nature. Allons, soyons raisonnables ! Vous ne réussirez qu'à me blesser horriblement, et vous irez moisir en prison pendant que je récupérerai sous les tropiques. Je vous en donne ma parole, Brewster, vous serez très heureux ici, je vous laisse une cave magnifique, et tous mes droits d'auteur sur ma prochaine pièce – je n'ai guère de disponibilités à la banque en ce moment, ce sont les fonds qui manquent le plus, pour paraphraser le poète, mais je me propose d'emprunter. Vous trouverez ici bien d'autres avantages. Ma femme de ménage est une personne corruptible et de toute confiance, elle s'appelle M^me^ Vibrissa – curieux nom, n'est-ce pas ? – et vient du village deux fois par semaine, pas aujourd'hui malheureusement, elle a des filles adorables, et des petites-filles, et avec ça je connais une chose ou deux sur le compte du chef de la police locale, il vient manger dans ma main. Je suis un écrivain de théâtre. On m'a surnommé le Maeterlinck américain. Bah ! Maeterlinck, Schmetterling, c'est blanc bonnet et bonnet blanc. Voyons, voyons ! Tout ceci est très humiliant, et je ne suis pas sûr d'avoir choisi la bonne solution. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne faut jamais combiner le rhum avec l'herculanite. Allons, soyez gentil et posez ce pistolet. J'ai un peu connu votre charmante femme. Puisez dans ma garde-robe à votre aise. Ah, autre chose – cela va vous plaire ! J'ai là-haut une collection absolument sensationnelle de livres érotiques. Je possède par exemple, pour ne mentionner que celui-là, *L'Île Bagration*, par Mélanie Weiss, la célèbre exploratrice et psychanalyste, une femme remarquable, un ouvrage remarquable aussi – posez ce pistolet – un in-folio de grand luxe avec huit cents et quelques photographies de membres masculins qu'elle a examinés et calibrés en 1932 à Bagration, dans la mer de Barda, avec des graphiques piquants, le tout saupoudré d'amour sous des cieux exotiques – posez ce pistolet – et de plus, je puis vous obtenir un laissez-passer pour les exécutions capitales, fort peu de gens savent que la chaise électrique est peinte en jaune… »

Feu ! Cette fois, j'atteignis quelque chose de dur. C'était le haut d'un fauteuil à bascule noir, qui ne laissait de rappeler celui de Dolly Schiller – la balle frappa la surface interne du dossier et repartit aussitôt en ricochet, avec une fougue et une vélocité telles qu'un visiteur arrivant impromptu eût été émerveillé par ce double miracle : le fauteuil ballottant tout seul de panique, et la bergère (qu'occupait un instant plus tôt ma cible grenat) subitement vidée de tout contenu humain. Tortillant les doigts en l'air, Quilty se rua avec un brusque soubresaut de toute la croupe dans le salon de musique et, la seconde d'après, nous tirions et poussions et ahanions à qui mieux mieux de chaque côté de la porte – la seule dont la clef eût échappé à ma razzia. De nouveau, j'eus le dessus et, avec la même soudaineté que tout à l'heure, Clare l'Imprévisible s'assit au piano et plaqua une série d'accords atrocement bruyants, d'une stridence tout hystérique, et ses bajoues flageolaient, ses mains étendues et crispées cascadaient sur les touches, et il exhalait par les narines le bruitage flatueux qui avait manqué à la séquence de notre bagarre. Sans cesser de hurler ces dissonances insensées, il s'efforçait futilement de soulever avec le bout de son pied le couvercle d'un coffre de marin près du piano. Ma seconde balle le toucha au flanc, et il parut s'élever vers le ciel, toujours plus haut, comme Nijinsky chenu et fou, comme le grand geyser de Yellowstone, comme un cauchemar humbertien, jusqu'à une altitude surnaturelle, et il semblait fendre l'air – qui vibrait toujours de cette riche et sombre cacophonie – la tête renversée en un long hurlement, une main pressée sur son front et l'autre étreignant son aisselle comme s'il avait été piqué par une guêpe, puis il atterrit sur les talons et, revenu à l'état d'homme, un homme en peignoir, il détala dans le vestibule.

Je me revois courir à sa poursuite à travers ce hall, avec des bonds et rebonds de kangourou, mais toujours droit sur mes jambes roides, et le rattraper en deux sauts, et bondir alors entre lui et la porte d'entrée, en un entrechat guindé, afin de lui barrer le chemin de la porte mal fermée.

De but en blanc, il devint froid et compassé, la mine morose, et il s'engagea dignement dans l'escalier ; je ne le suivis pas, mais, virant sur place, je tirai une volée de trois ou quatre balles, le blessant à tous les coups, et pendant que je lui faisais cela, que je lui faisais cette chose horrible, son visage se convulsait de tics saugrenus et clownesques, et l'on eût dit qu'il exagérait sa douleur ; il ralentit le pas, roula les yeux, paupières mi-closes, et chaque fois qu'une balle perforait son corps, il

tressaillait et poussait un « Ah ! » efféminé, comme si j'avais été en train de le chatouiller, et chaque fois que je l'atteignais avec mes balles aveugles et lourdes et languides, il marmonnait entre ses dents en pastichant l'accent britannique – la face toujours zébrée de tics, grelottant de tout son corps, minaudant et pérorant de plus belle, d'une voix étrangement détachée, presque affable : « Aoh, cher Monsieur, assez, c'est très pénible ! Aoh, affreusement pénible, cher ami. Restons-en là, je vous en conjure. Aoh, très douloureux, très douloureux ! God ! Hah ! C'est abominable, vraiment, vous devriez… » Ses protestations s'éteignirent quand il arriva sur le palier, mais son pas était encore ferme en dépit de tout le plomb que j'avais logé dans son corps boursouflé – et, pantois, au désespoir, je me rendis compte qu'au lieu de le tuer j'injectais des giclées de force dans les veines du malheureux, à croire que mes balles étaient des capsules magiques au creux desquelles dansait un élixir capiteux.

Je rechargeai mon arme avec des mains noires et sanglantes – j'avais touché quelque chose qu'il avait oint de caillots de sang poisseux – et je le rejoignis au premier étage, les clefs tintant comme des pièces d'or au fond de ma poche.

Il titubait de chambre en chambre, saignant majestueusement, à la recherche d'une fenêtre ouverte, hochant la tête, essayant toujours de me dissuader. Je le visai au front et il battit en retraite vers la chambre de maître, une éclaboussure de pourpre royale à la place de son oreille.

« Allez vous-en, partez d'ici », gémit-il, crachant et hoquetant ; et, en une vision de cauchemar, je le vis alors, maculé de sang mais encore fringant, se glisser dans son lit et se pelotonner sous le chaos de draps et de couvertures. Je le mitraillai à bout portant, à travers l'édredon, et il s'affala en arrière ; une grosse bulle rose aux connotations juvéniles naquit sur ses lèvres, atteignit le volume d'un ballon rouge, et éclata.

Je perdis sans doute le contact avec la réalité pendant une ou deux secondes – oh, rien de commun avec l'antienne « tout-est-devenu-noir-en-moi » que rabâchent vos criminels courants ; bien au contraire, j'insiste sur le fait que j'étais consciemment responsable de chaque suintement de son sang bullatique ; mais il y eut une sorte de transposition momentanée, et je crus me retrouver dans la chambre conjugale, au chevet de Charlotte malade. Quilty, lui aussi, était très malade. Je brandissais une de ses pantoufles en guise de pistolet – quant

à celui-ci, j’étais assis dessus. Je m’installai un peu plus confortablement sur la chaise voisine du lit et consultai ma montre-bracelet. Le verre avait disparu, mais elle marchait toujours. Il m’avait fallu plus d’une heure pour mener cette triste besogne à son terme. Il était enfin immobile. Loin de me sentir soulagé, j’avais l’impression qu’un nouveau fardeau, infiniment plus pesant que celui dont j’avais cru pouvoir me débarrasser, s’était abattu sur moi, en moi, à travers moi. Je ne pouvais me résoudre à toucher son corps pour m’assurer qu’il était mort. Il en avait l’air : un quart de son visage arraché, et deux mouches ivres de bonheur en constatant la réalité de cette aubaine miraculeuse. Mes mains n’étaient guère moins barbouillées que les siennes. Je me lavai du mieux que je pus dans la salle de bains voisine. À présent, je pouvais partir. Comme je gagnais le palier, je m’aperçus avec stupeur que le bourdonnement allègre que j’avais pris pour un carillon dans mes oreilles, et aussitôt chassé de mes pensées, était en fait un tohu-bohu de voix et de musique radiophonique émanant du salon du rez-de-chaussée.

Là, je trouvai une ribambelle de gens qui venaient d’arriver, semblait-il, et qui pillaient joyeusement le bar de Quilty. Je vis un gros homme dans un grand fauteuil, et deux jeunes et pâles beautés aux cheveux noirs (des sœurs, de toute évidence, la grande mijaurée et la petite mijaurée – celle-ci à peine adolescente) assises côte à côte sur un canapé. Un individu au teint rubicond et aux yeux saphir, un verre dans chaque main, sortait juste de la cuisine-bar, dans laquelle deux ou trois femmes bavardaient en cassant des glaçons. Je fis halte sur le seuil et dis : « Je viens de tuer Clare Quilty. — Excellente chose, dit le gaillard couperosé en offrant l’un de ses deux verres à la sœur aînée. — Il y a longtemps que ça aurait dû être fait, commenta l’obèse. — Eh, Tony, qu’est-ce qu’il raconte ? cria de la cuisine une blonde fripée. — Il dit qu’il vient de tuer Kilt, répondit le couperosé. — Ma foi, dit un autre homme (non identifié) en jaillissant du coin où il était accroupi à regarder les disques, je crois que nous devrions tous lui régler son compte un jour ou l’autre. — En tout cas, dit Tony, il ferait bien de descendre. Si on veut voir ce match, on ne peut pas l’attendre toute la journée. — Que quelqu’un donne à boire à ce type, dit l’obèse. — Vous voulez une bière ? » cria une femme en pantalon, et elle me montra un verre de loin.

Seules, les sœurs du canapé, toutes deux vêtues de noir, la cadette triturant l’objet indistinct et brillant qui ornait son cou blanc, elles seules ne disaient rien, mais elles souriaient sans discontinuer, si jeunes, si

lascives. Il y eut une courte pause dans la musique, et l'on entendit une commotion subite dans l'escalier. Tony et moi courûmes dans le vestibule. Quilty – encore lui ! – avait réussi à ramper jusqu'au palier, et nous le vîmes se trémousser en battant des bras, puis il s'écroula, définitivement cette fois, en une masse purpurine.

« Dépêche-toi, Kilt, s'écria Tony en pouffant de rire. Je crois bien qu'il est encore… » Il regagna le salon et la musique noya la fin de sa phrase.

Le moment était venu, pensai-je, de baisser le rideau sur le sketch ingénieux que j'avais mis en scène pour Quilty. Le cœur lourd, je quittai la maison et marchai lentement, à travers l'éclat diapré du soleil, jusqu'à ma voiture. Elle était coincée entre deux autres automobiles, et j'eus quelque mal à manœuvrer pour sortir de là.

# XXXVI

Le reste est un peu plat et terne… Je descendis la colline à petite allure et me surpris soudain à rouler, toujours aussi paisiblement, dans la direction opposée à Parkington. J'avais oublié mon imperméable dans le boudoir et mon Copain dans la salle de bains. Non, je n'aurais pas aimé vivre dans cette maison-là. Je me demandai distraitement si quelque chirurgien de génie n'allait pas modifier le cours de sa propre carrière, voire celui de l'humanité tout entière, en ressuscitant Quilty du royaume des ombres, Clare l'Obscur. Non que cela me gênât le moins du monde ; mon seul désir était d'oublier cette affaire lamentable – et plus tard, quand j'appris qu'il était effectivement mort, la seule satisfaction que j'en tirai fut le soulagement de savoir que je ne serais pas obligé de l'accompagner en pensée durant les mois interminables d'une convalescence souffreteuse et répugnante, interrompue par toutes sortes de rechutes et d'opérations indescriptibles, après quoi il serait peut-être venu me rendre visite et j'aurais eu peine à l'accueillir rationnellement et non point comme un fantôme. L'apôtre Thomas savait ce qu'il faisait. Il est curieux de constater que le sens tactile, qui paraît singulièrement moins utile à l'homme que celui de la vue, devient dans les moments critiques le témoin principal, sinon unique, de la réalité. Or, j'étais littéralement couvert de Quilty de la tête aux pieds – couvert de la sensation de son corps pendant la rixe qui avait précédé le carnage.

La route se déroulait devant moi à paysage découvert, et l'idée me vint soudain – dénuée de toute velléité de protestation, ou de symbolisme, ou de quelque autre arrière-pensée – que puisque j'avais violé toutes les lois de la société, je ne perdrais rien de plus en violant aussi celles de la circulation. Je passai donc sur le côté gauche de la route nationale, et auscultai mes réactions : elles étaient délicieuses. J'éprouvais une délicate fusion diaphragmatique, émaillée d'éclairs de sensations tactiles, le tout décuplé par la pensée que rien n'est aussi propice à l'élimination totale des lois physiques fondamentales que de conduire délibérément du mauvais côté de la route. Vue sous un certain angle, c'est une émotion authentiquement spirituelle. Sans jamais dépasser le trente ou trente-cinq à l'heure, je roulais doucement, rêveusement, comme si ce mauvais côté avait été le reflet du bon dans un miroir. Il y avait peu de circulation. Les voitures qui me doublaient de temps en temps sur le bord que je leur avais abandonné me cornaient brutalement aux oreilles. Celles qui

venaient vers moi tanguaient et viraient avec des hurlements d'épouvante. J'abordai bientôt des régions plus peuplées. Brûler un feu rouge me dispensa la même joie qu'une gorgée de bourgogne défendu lorsque j'étais enfant. Cependant, diverses complications s'élevaient de-ci, delà. Je m'aperçus que j'étais suivi – escorté. Et, brusquement, deux voitures se placèrent devant moi, de façon à m'interdire le passage. Je quittai la route en une volte gracieuse et, après deux ou trois violents soubresauts, j'escaladai un talus herbeux, parmi des vaches ébahies, avant de m'arrêter dans une dernière oscillation. Voyez là, en quelque sorte, une pénétrante synthèse hégélienne reliant deux femmes trépassées.

D'un instant à l'autre, on allait me sortir de mon antique coupé bleu – adieu, Melmoth, et merci, vieux frère – et, à dire vrai, j'étais impatient de me livrer à toutes ces mains secourables, de les laisser peiner pour me transporter, sans faire un geste pour les aider, détendu, à l'aise, paresseusement abandonné, comme un malade, tout entier concentré sur la sensation féerique de mon inertie et du soutien absolument indéfectible des policiers et ambulanciers. Et en attendant leur arrivée, en attendant de les voir gravir le remblai escarpé au pas de course pour me prendre en charge, j'évoquai un mirage ultime d'éblouissement et de désespoir. Un jour, peu après la disparition de Lolita, une crise de nausées effroyables me contraignit de m'arrêter au bord d'une vieille route de montagne, un fantôme de route, qui tantôt longeait, tantôt traversait une autostrade toute neuve, et qu'habitait une colonie d'asters baignant dans la tiédeur neutre de cet après-midi bleu pâle de la fin de l'été. Après une quinte de toux qui me retourna le corps comme un gant, je me reposai un moment sur un rocher, puis, pensant que l'air serein me remettrait d'aplomb, je fis quelques pas en direction de la murette de pierres qui protégeait la route du précipice adjacent. De minuscules sauterelles ricochaient entre les herbes flétries du bas-côté. Un petit nuage follet ouvrait les bras à l'approche d'un cousin qui appartenait à un système à la fois plus compact et plus léthargique. Je me penchai au-dessus du gouffre bienveillant, et je perçus graduellement une étrange mélodie d'échos homophones, qui s'élevait telle une vapeur de la bourgade minière étendue sous mes pieds dans une échancrure de la vallée. Je pouvais distinguer la géométrie des rues entre les rectangles de toits rouges et gris, et la brume verte des arbres, une rivière serpentine, l'éclat minéral et somptueux du dépôt d'ordures municipal, et, derrière la

ville, le lacis des routes sur le damier excentrique de champs sombres ou clairs et, derrière encore, de hautes montagnes boisées. Mais cette vibration volatile de sons accumulés semblait plus vive que les couleurs du paysage – et ne dirait-on pas que ces concerts d'ombre et de lumière se réjouissent doucement d'être en si bonne compagnie ? – oui, plus vive, et plus caressante à l'oreille que les autres ne l'étaient à l'œil, et elle montait sans trêve, sans lacune, jusqu'à la lèvre de granit où j'étais accoté, essuyant ma bouche fétide sur un mouchoir de soie. Je découvris soudain que toutes ces résonances étaient de même nature, et que nul autre son n'émergeait des rues de la ville transparente, les femmes à la maison et les hommes aux champs. Oh, lecteur ! Ce que j'entendais n'était autre, rien d'autre, que la musique des enfants qui jouaient, et l'air était si limpide que parfois, à travers cette buée de voix confondues – infimes et hiératiques, étrangères et miraculeusement proches, candides et divinement mystérieuses – on discernait, comme libéré à dessein, l'éclat presque tangible d'un rire, le claquement d'une batte, ou le grincement d'un camion mécanique, mais tout cela était si loin, si loin, que l'œil n'apercevait aucun signe de vie au long des rues délicatement gravées. Immobile au bord de mon abîme, j'écoutais ces harmonies frissonnantes, et le pétillement de ces cris isolés qui perçaient le chaste bruissement de l'arrière-fond sonore, et je compris alors que la raison la plus poignante de mon désespoir n'était pas l'absence de Lolita à mes côtés, mais l'absence de sa voix au cœur de cette harmonie.

Voici la fin de mon récit. Je viens de le relire. Des lambeaux de moelle adhèrent encore à son ossature, et du sang, et de ravissantes mouches vertes. À tel ou tel détour, je sens que mon personnage élusif et visqueux m'échappe, pour plonger dans des eaux bien trop noires et profondes pour que j'ose les sonder. J'ai déguisé tout ce qui pouvait l'être afin de n'incommoder personne. Et j'ai considéré maints pseudonymes pour moi-même avant de tomber par hasard sur un prête-nom étonnamment approprié ; j'ai retrouvé dans mes notes « Otto Otto » et « Mesmer Mesmer » et « Lambert Lambert », mais j'ai l'impression, que je ne puis expliquer, d'avoir choisi celui qui exprime le mieux l'obscénité du personnage.

Quand j'ai entrepris, il y a de cela cinquante-six jours, d'écrire Lolita, d'abord sous observation dans la salle des psychopathes, et ensuite dans cette retraite sépulcrale quoique confortable et bien chauffée, je pensais utiliser ces notes *in toto* lors de mon procès, afin de sauver non pas ma

tête, bien sûr, mais mon âme. À mi-chemin, toutefois, j'ai senti qu'il me serait impossible d'exhiber ma Lolita tant qu'elle est encore en vie. Je ferai peut-être usage, à huis clos, de quelques fragments de ce mémoire, mais sa publicité doit être différée.

Pour un certain nombre de raisons qui apparaîtront peut-être plus évidentes qu'elles ne le sont en réalité, je suis infiniment hostile à la peine capitale, et je souhaite que le président du tribunal se rallie à cette opinion. Si je devais me juger moi-même, j'infligerais à Humbert Humbert au moins trente-cinq ans de bagne, pour viol, et je rejetterais tous les autres chefs d'accusation. Même s'il doit en être ainsi, Dolly Schiller me survivra sans doute de longues années. Aussi la requête que je formule ci-après possède-t-elle toute l'autorité légale et la force exécutoire d'un testament dûment signé : Je désire que ce mémoire ne soit publié qu'après la mort de Lolita.

Donc, aucun de nous deux n'est en vie au moment où le lecteur ouvre ce mémoire. Mais tant que le sang bat encore dans ma main – cette main qui tient la plume – tu fais toujours partie, comme moi-même, Lo, du bienheureux univers de la matière, et je puis encore me faire entendre de toi jusqu'au fond de ton lointain Alaska. Sois fidèle à ton Dick. Ne laisse aucun autre homme te toucher. N'adresse pas la parole aux inconnus. J'espère que tu aimeras ton enfant. J'espère que ce sera un garçon. J'espère que ce mari que tu t'es choisi saura te combler, sinon mon fantôme s'abattra sur lui comme une lourde fumée noire, comme un colosse enragé et démoniaque, pour le déchiqueter nerf à nerf. Et ne verse pas de larmes sur le sort de C. Q. Il fallait choisir entre H. H. et lui, et il était indispensable que H. H. subsiste deux ou trois mois de plus afin qu'il te fasse vivre à jamais dans l'esprit des générations futures. Ainsi subsistent les aurochs et les anges, tel est le secret des pigments immuables, tels sont les sonnets prophétiques, tel est le refuge de l'art. Et c'est la seule immortalité que je puisse partager avec toi, ô ma Lolita.

# À PROPOS DE LOLITA

Après mon pastiche du suave John Ray, l'auteur imaginaire de la préface de *Lolita*, tout commentaire de ma part risque fort de frapper le lecteur – et moi-même aussi, en vérité – comme un pastiche de Vladimir Nabokov parlant de son œuvre. Il me faut toutefois éclaircir un certain nombre de points, et le procédé autobiographique m'aidera peut-être à opérer la fusion entre le mime et son modèle.

Les professeurs de lettres sont enclins à poser des questions telles que : « Quel était le but de l'auteur ? » Or, je suis de ces auteurs qui, lorsqu'ils entreprennent d'écrire un livre, n'ont d'autre but que de s'en débarrasser au plus vite, et qui, si on les presse d'en expliquer la genèse et le développement, doivent recourir à des formules aussi vétustes que l' « Inter-réaction de l'Inspiration et de la Combinaison », ce qui, je l'avoue, revient à expliquer un tour de prestidigitation par un autre.

C'est, à Paris, à la fin de 1939 ou au début de 1940, alors que j'étais terrassé par une attaque de névralgie intercostale, que je sentis la première petite palpitation de *Lolita*. Autant qu'il m'en souvienne, ce frisson avant-coureur fut déclenché, je ne sais trop comment, par la lecture d'un article de journal relatant qu'un savant avait réussi, après des mois d'efforts, à faire esquisser un dessin par un grand singe du Jardin des Plantes ; ce fusain, le premier qui eût été exécuté par un animal, représentait les barreaux de la cage de la pauvre bête. Il n'y avait aucun lien défini entre le choc que je ressentis alors et les pensées qu'il mit en branle ; celles-ci, néanmoins, se traduisirent par une nouvelle d'une trentaine de pages, qui fut le prototype de *Lolita*. Elle était en russe, comme tous les romans que j'avais écrits depuis 1954 (ils sont tous interdits en U.R.S.S. pour des raisons politiques, et les meilleurs d'entre eux n'ont pas été traduits en anglais). L'homme était originaire d'Europe centrale, la nymphette anonyme était Française, et l'action se déroulait à Paris et en Provence. Mon héros épousait la mère, qui était malade et mourait à quelque temps de là, sur quoi Arthur (c'était son nom) essayait sans succès d'abuser de la petite orpheline dans une chambre d'hôtel, avant de se jeter sous les roues d'un camion. Par une nuit de guerre (nuit que filtraient des croisillons de papier bleu), je lus mon histoire à un groupe d'amis : Marc Aldanov, deux agents tout inoffensifs de l'ancien parti terroriste, et une femme médecin ; mais je n'en étais pas satisfait et

je la détruisis peu après mon arrivée aux États-Unis, en 1940.

Vers 1949, à Ithaca, dans l'État de New York, la petite palpitation, qui n'avait jamais complètement cessé, se mit à me harceler de plus belle. Combinaison et inspiration interréagirent avec une ardeur nouvelle, qui m'incita à reprendre mon thème, en anglais cette fois, la langue de ma première gouvernante à Saint-Pétersbourg, vers 1903, une Miss Rachel Home. Hormis une goutte de sang irlandais, ma nymphette n'avait guère changé, et je conservai également le postulat fondamental du mariage avec la mère de l'enfant ; mais à part cela, tout était nouveau, et mon histoire s'était armée en secret des serres et des ailes d'un roman de longueur normale.

Le livre mûrit lentement, maintes fois interrompu, maintes fois délaissé. Il m'avait fallu quarante ans pour inventer la Russie et l'Europe occidentale, et il me fallait à présent inventer l'Amérique. La recherche des ingrédients locaux propres à assaisonner d'un brin de « réalisme » (c'est là un de ces mots qui n'ont de sens qu'entre guillemets) la recette de l'imagination personnelle s'avéra une tâche beaucoup plus pénible, à cinquante ans, qu'elle ne l'avait été pendant ma jeunesse européenne, quand l'automatisme de ma réceptivité et de ma mémoire était à son apogée. D'autres livres s'interposèrent. Une fois ou deux, je fus sur le point de brûler mon brouillon inachevé et, un jour, ma Juanita Dark frôlait déjà l'ombre de l'incinérateur bourré de feuilles mortes qui béait sur la pelouse innocente, quand mon geste fut arrêté par la pensée que le spectre du livre anéanti hanterait mes tiroirs jusqu'à mon dernier soupir.

Tous les étés, ma femme et moi allons à la chasse aux papillons. Nos exemplaires vont rejoindre les collections de diverses institutions scientifiques, telles que le Musée de Zoologie comparée d'Harvard ou l'Université Cornell. Les étiquettes qui les accompagnent, indiquant le lieu de chaque capture, feront le bonheur de quelque érudit du XXIe siècle ayant le goût des biographies abstruses. Ce fut dans ces quartiers généraux saisonniers – qui avaient nom Telluride (Colorado), et Afton (Wyoming), et Portal (Arizona), et Ashland (Oregon) – que je consacrai mes soirées et les jours de pluie à une refonte énergique de *Lolita*. J'eus achevé de recopier le manuscrit au printemps de 1954 et me mis aussitôt en quête d'un éditeur.

Tout d'abord, je faillis céder aux instances d'un vieil ami trop prudent qui me conseillait de publier le livre sous un nom d'emprunt. Peu après

(et je crois que je ne regretterai jamais cette décision), je compris qu'un tel masque aurait toutes chances de trahir ma propre cause, et je résolus de signer *Lolita*. J'envoyai le manuscrit successivement à quatre éditeurs américains, que je nommerai W, X, Y et Z, et qui, sur un simple coup d'œil, se montrèrent encore plus scandalisés que le vieux et timide F. P. ne l'avait prévu.

S'il est vrai que dans l'Europe d'autrefois, et jusqu'au milieu du XVIIIe siècle (la France en donne des exemples notoires), une franche paillardise n'était pas incompatible avec une scène de comédie classique, ou une satire vigoureuse, ou même avec la fantaisie de tel grand poète en veine de polissonnerie, il n'est pas moins vrai que le terme « pornographie » est aujourd'hui synonyme de médiocrité, de commercialisme, et de procédés codifiés de la façon la plus stricte. L'obscénité doit être appariée à la banalité, et tout plaisir esthétique entièrement remplacé par une simple stimulation sexuelle qui, pour agir avec efficacité sur le *patient*, exige l'emploi de la terminologie la plus traditionnelle. Le pornographe est tenu d'obéir à une série de règles éprouvées et immuables s'il veut inspirer à son client la même confiance, faite de la certitude de n'être pas déçu, qu'éprouvent entre autres les amateurs de romans policiers, ces ouvrages dans lesquels, si l'on n'y prend pas garde, le lecteur risque de découvrir avec écœurement que le véritable coupable est, en fait, l'originalité créatrice (qui, par exemple, voudrait d'un roman policier sans une seule ligne de dialogue ?). Aussi, dans un roman pornographique, l'action doit-elle être limitée à une copulation de poncifs. Style, construction, imagerie, rien ne doit distraire le lecteur de sa fade concupiscence. Il est essentiel que le roman se réduise à une succession de scènes érotiques, séparées par de simples points de soudure logique, des ponts d'une architecture aussi sommaire que possible, de brefs enchaînements explicatifs, que le lecteur sautera probablement sans les lire, mais dont l'absence lui donnerait l'impression d'être frustré (réflexe dont l'origine remonte aux contes de fées « véridiques » de l'enfance). Qui plus est, les scènes d'amour doivent aller *crescendo*, avec de nouvelles variations, de nouvelles combinaisons, de nouveaux sexes, et avec un nombre sans cesse croissant d'acteurs (dans telle pièce de Sade, on convoque le jardinier), de sorte que les derniers chapitres soient encore plus gonflés de sensualité que les premiers.

Certains procédés littéraires que j'ai utilisés au début de *Lolita* (le Journal d'Humbert, par exemple) ont donné à mes premiers lecteurs

l'illusion qu'ils avaient affaire à une œuvre licencieuse. Ils s'attendaient donc à une suite de scènes érotiques de plus en plus osées, et quand elles se sont arrêtées, ils se sont arrêtés aussi, avec une lassitude teintée de déception. C'est là, j'en ai peur, l'une des raisons pour lesquelles les quatre éditeurs n'ont pas tous lu mon manuscrit jusqu'au bout. Qu'ils l'aient jugé pornographique ou pas, peu importe. Leur refus se fondait non pas sur ma façon de traiter le thème, mais sur le thème lui-même – car il existe au moins trois sujets que la plupart des éditeurs américains considèrent comme absolument tabous ; les deux autres sont : le mariage d'un Blanc avec une femme de couleur (ou inversement) qui vivent en parfaite harmonie et ont quantité d'enfants et de petits-enfants ; et l'histoire d'un athée irréductible qui mène une existence utile et comblée, et meurt paisiblement dans son sommeil à l'âge de cent six ans.

Quelques-unes des réactions que j'ai enregistrées sont des plus savoureuses : le lecteur de l'une des maisons d'édition sollicitées émit l'opinion que mon manuscrit serait peut-être publiable si je faisais de ma Lolita un gamin de douze ans qu'Humbert Humbert, devenu fermier, séduirait dans une grange, au cœur d'un paysage âpre et tragique, le tout exposé en phrases courtes, brutales et « réalistes » (« Il est cinglé. On est tous cinglés, à mon idée. J'ai idée que le bon Dieu est cinglé », etc.). Si connue que soit ma haine pour tout ce qui est symbole ou allégorie (que je dois, d'une part, à une vieille querelle avec le charlatanisme freudien et, de l'autre, à la répugnance que m'inspirent les généralisations que commettent les écrivains férus de mythes ou de sociologie), un autre lecteur, par ailleurs fort sensé, ne craignit pas de conclure, après avoir feuilleté la première partie de mon manuscrit, que celui-ci dépeignait « la vieille Europe débauchant la jeune Amérique », tandis qu'un autre mouilleur d'index y voyait « la jeune Amérique débauchant la vieille Europe ». L'éditeur X, dont les conseillers littéraires avaient trouvé le livre si ennuyeux qu'ils avaient renoncé à accompagner Humbert au-delà de la page 188, eut la candeur de m'écrire que la seconde partie était trop longue. L'éditeur Y, lui, me reprocha de n'avoir pas introduit de « braves gens » dans mon livre. Quant à l'éditeur Z, il déclara que s'il publiait *Lolita* nous finirions tous deux en prison.

On ne saurait, dans un pays libre, exiger d'un écrivain qu'il se préoccupe du tracé exact de la frontière qui sépare le sensible du sensuel ; ce serait absurde ! Il se trouve sans doute des lecteurs que titille le vocabulaire mural de ces romans d'une désespérante et interminable

banalité, tapés d'un doigt malhabile par de sombres écrivains sans talent, et que des journalistes jouant les critiques littéraires qualifient de « puissants » et incisifs. Des âmes naïves diront que la lecture de *Lolita* est sans intérêt parce qu'elle ne leur apprend rien ; mais je ne suis ni auteur ni lecteur de littérature didactique et, quoi qu'en dise mon John Ray, *Lolita* ne contient aucune leçon morale. À mes yeux, un roman n'existe que dans la mesure où il suscite en moi ce que j'appellerai crûment une volupté esthétique, à savoir un état d'esprit qui rejoint, je ne sais où ni comment, d'autres états d'esprit dans lesquels l'art – c'est-à-dire la curiosité, la tendresse, la charité, l'extase – constitue la norme. De tels livres sont rares. Tous les autres ne sont que des fadaises de circonstance, ou encore ce que l'on a baptisé la Littérature d'Idées, qui n'est bien souvent qu'une autre forme de fadaise de circonstance, moulée en gros blocs de plâtre que l'on transmet amoureusement de génération en génération, jusqu'au jour où quelqu'un prend un bon marteau et assène un grand coup à Balzac, à Gorki, à Mann.

Certains lecteurs ont également accusé *Lolita* d'anti-américanisme, et cela me cause infiniment plus de peine que l'absurde grief d'immoralité. Des considérations de perspective et de profondeur (une pelouse provinciale, un pâturage alpestre) m'ont amené à édifier un certain nombre de décors américains. Il me fallait un milieu stimulant ; or, rien n'est plus stimulant que la banalité des philistins, et dans ce domaine, il n'y a aucune différence entre les mœurs paléarctiques et les mœurs néarctiques. Un prolétaire de Chicago peut être aussi bourgeois (dans l'acception flaubertienne du mot) qu'un duc. Si j'ai choisi les motels américains plutôt que les hôtels suisses ou les auberges anglaises, c'est uniquement parce que je me considère comme un écrivain américain et revendique les mêmes droits que les autres écrivains de ce pays. D'autre part, le personnage que j'ai créé, Humbert Humbert, est un étranger doublé d'un anarchiste, et je ne suis pas d'accord avec lui sur bien des points, outre la question des nymphettes. Enfin, tous ceux qui ont lu mes livres russes savent que mes anciens univers – russe, anglais, allemand et français – sont tout aussi personnels et fantastiques que le nouveau.

De crainte que ces propos n'apparaissent comme des jérémiades, je m'empresse d'ajouter que le nombre des agneaux innocents qui ont lu *Lolita* (sur manuscrit ou dans l'édition Olympia Press) en se demandant : « Qu'avait-il besoin d'écrire cela ? » ou : « Qu'ai-je besoin de lire ces histoires d'obsédés ? » est amplement compensé par celui des lecteurs

doués d'intelligence, de courage et de sensibilité, qui ont compris mon livre beaucoup mieux que je ne puis en expliquer ici le mécanisme.

Pour tout écrivain sérieux, me semble-t-il, chacun des livres qu'il a publiés constitue une présence fidèle et réconfortante ; c'est une veilleuse rougeoyant sans trêve au fond de la cave, et il suffit d'un coup de pouce au thermostat pour qu'elle jaillisse en une petite bouffée de chaleur familière. Cette présence, cette lueur discrète du livre, à la fois lointaine et toujours accessible, ce sont là de précieuses compagnes ; et plus l'œuvre est proche de la silhouette et des couleurs dont on rêvait, plus la flamme brille haut et clair. Pourtant, il est toujours certains passages, certains détours et coins préférés, que l'auteur évoque avec plus de plaisir et parcourt en pensée avec plus de tendresse que tout le reste du livre. Je n'ai pas relu *Lolita* depuis que j'en ai corrigé les épreuves durant l'hiver de 1954, mais je suis heureux de cette présence amicale et paisible dans la maison, un peu comme ces matins d'été que l'on devine radieux derrière la brume. Et chaque fois que j'évoque *Lolita*, des images précises s'offrent aussitôt à ma délectation – M. Taxovitch, la liste des condisciples de Lo à l'école de Ramsdale, Lolita marchant, dans un ralenti de cinéma, vers les cadeaux d'Humbert, les photographies ornant la mansarde stylisée de Gaston Godin, le coiffeur de Kasbeam (qui me coûta un mois de travail), Lolita jouant au tennis, l'hôpital d'Elphinstone, la pâle Dolly Schiller, enceinte, bien-aimée et à jamais perdue, se mourant à Gray Star (la ville capitale du livre), ou encore les sons argentins s'élevant d'un village au creux de la vallée jusqu'au bord d'une petite route de montagne (où j'ai attrapé le premier spécimen connu de la femelle du *Lycaeides sublivens* Nabokov). Tels sont les nerfs moteurs du roman, les formules secrètes, les coordonnées subliminales qui ont donné sa structure à *Lolita* ; cependant, je sais fort bien que ces images, et d'autres que je ne cite pas, seront négligées, inaperçues, et peut-être même pas abordées par ceux qui ouvriront ce livre dans l'espoir d'y trouver quelque nouvelle mouture des *Mémoires d'une fille de joie* ou des *Amours de Milord Grosvit*. Que mon roman comporte diverses allusions aux appétits physiologiques d'un pervers, cela est vrai. Mais après tout, nous ne sommes plus des enfants, ni des adolescents analphabètes et dévoyés, ni de ces pensionnaires des « public schools » anglaises qui, après une nuit de frasques homosexuelles, se voient contraints paradoxalement à étudier les Anciens dans une version expurgée.

Il serait puéril de lire un ouvrage de fiction dans le dessein d'y puiser

des renseignements sur un pays, un milieu social, ou sur l'auteur lui-même. Cependant, après avoir lu *Lolita*, l'un de mes rares amis intimes manifesta une inquiétude sincère à l'idée que je puisse vivre « parmi des gens si déprimants » – moi ! alors que mon seul sujet de doléances était de vivre dans mon atelier encombré de membres brisés et de bustes inachevés.

Après la publication de mon livre à Paris par l'Olympia Press, en 1955, un critique américain a déclaré que *Lolita* était le fruit de mes amours avec la littérature romanesque. Que l'on substitue « langue anglaise » à « littérature romanesque », et cette élégante formule sera plus exacte. Mais ici, je sens que ma voix vibre d'accents par trop stridents. Aucun de mes amis américains n'a lu mes livres en russe, et toute appréciation fondée uniquement sur mon œuvre en anglais ne saurait être que vague et incomplète. Ma tragédie personnelle, qui ne peut et ne doit intéresser personne, est qu'il m'a fallu troquer mon idiome naturel, mon vocabulaire russe si riche, libre de toute contrainte ei si merveilleusement docile, contre un mauvais anglais de remplacement dépourvu de tous les accessoires – le miroir surprise, le rideau de fond en velours noir, les traditions et associations tacites – que l'illusionniste de terroir, queue-de-pie au vent, manipule avec une aisance magique afin de transcender à son gré l'héritage national.

VLADIMIR NABOKOV,
12 novembre 1961 [13].

[1] - Les mots en italique et suivis d'un astérisque (*) sont en français dans le texte. (N. du T.)

[2] - Mon édition du Livre de Poche indique : *ma bien-animée*. J'ai corrigé ce qui ne pouvait être qu'une coquille.

[3] - Cette chanson a été adaptée en français par l'auteur, ainsi que le poème du chapitre XXV de la deuxième partie. (N. du T.)

[4] - L'édition du Livre de Poche indique …son attitude devant la saveur des lettres de *mon aînée*. Il s'agit bien évidemment d'une coquille, rien dans le sens ni dans la phrase originale « *And then, her attitude toward my saporous darling's letters !* » ne justifierait cette traduction absurde. (note de PMV)

[5] - L'expression est obscure. Le texte anglais « *checking with the assistance of Vienna, if it was still there.*» permet difficilement la traduction : *tout en s'assurant du doigt…* à moins qu'on y pressente une allusion aux *Vienna Fingers cookies*, célèbres petits biscuits vanillés en forme de doigts créés par *Sunshine Biscuits* en 1915. (Note de PMV)

[6] - Mot allemand désignant un établissement balnéaire. (Note de PMV)

[7] - Alfred Joyce Kilmer (1886-1918), poète mystique et chantre de la nature, auteur notamment du poème *Arbres* publié en 1914. (Note de PMV)

[8] - *C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants / Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents ;* (Baudelaire : *Le Crépuscule du matin,* in *Les Fleurs du Mal*. (Note de PMV)

[9] - J'ai très légèrement modifié la version du Livre de Poche, qui traduit « *We are confronted by* » par « *Nous sommes confrontés par…* ». (Note de PMV)

[10] Le personnage de Pippa – une jeune fille pure qui répand par son chant la vertu et la bonté sur le monde débauché qu'elle traverse - apparaît dans la pièce poétique de Robert Browning : *Pippa passes* (1841) et celui de Mr. Pim dans une transposition plus moderne et légère de cette œuvre, *Mr. Pim Passes By*, d'Alan Alexander Milne, représentée en 1919. Toutefois, confusion ou volonté délibérée de brouiller les cartes, la phrase en italique qui suit fait plutôt référence à James Joyce, le *génial dublinois*. L'adjectif *ormonde*, (qui n'existe ni en français ni en anglais), est peut-être un jeu de mots (*hors-monde*) faisant allusion au *Dublin's Ormond Hotel* évoqué dans le roman *Ulysse.* (Note de PMV)

[11] - L'adverbe "edusively" du texte original n'existe pas en anglais, pas plus que le mot *édusion* en français. Il s'agit peut-être d'un jeu de mot sur le nom de la monitrice de théâtre, Edusa Gold. (Note de PMV)

[12] - Ovide, *Les Amours*, I, 13 : *Ô, allez lentement, coursiers de la nuit*. (Note de PMV)

[13] - Cet article fut écrit pour *The Anchor Review* (Doubleday, New York), avant la parution de l'édition américaine de *Lolita* chez G. P. Putnam's Sons, New York, en 1958.